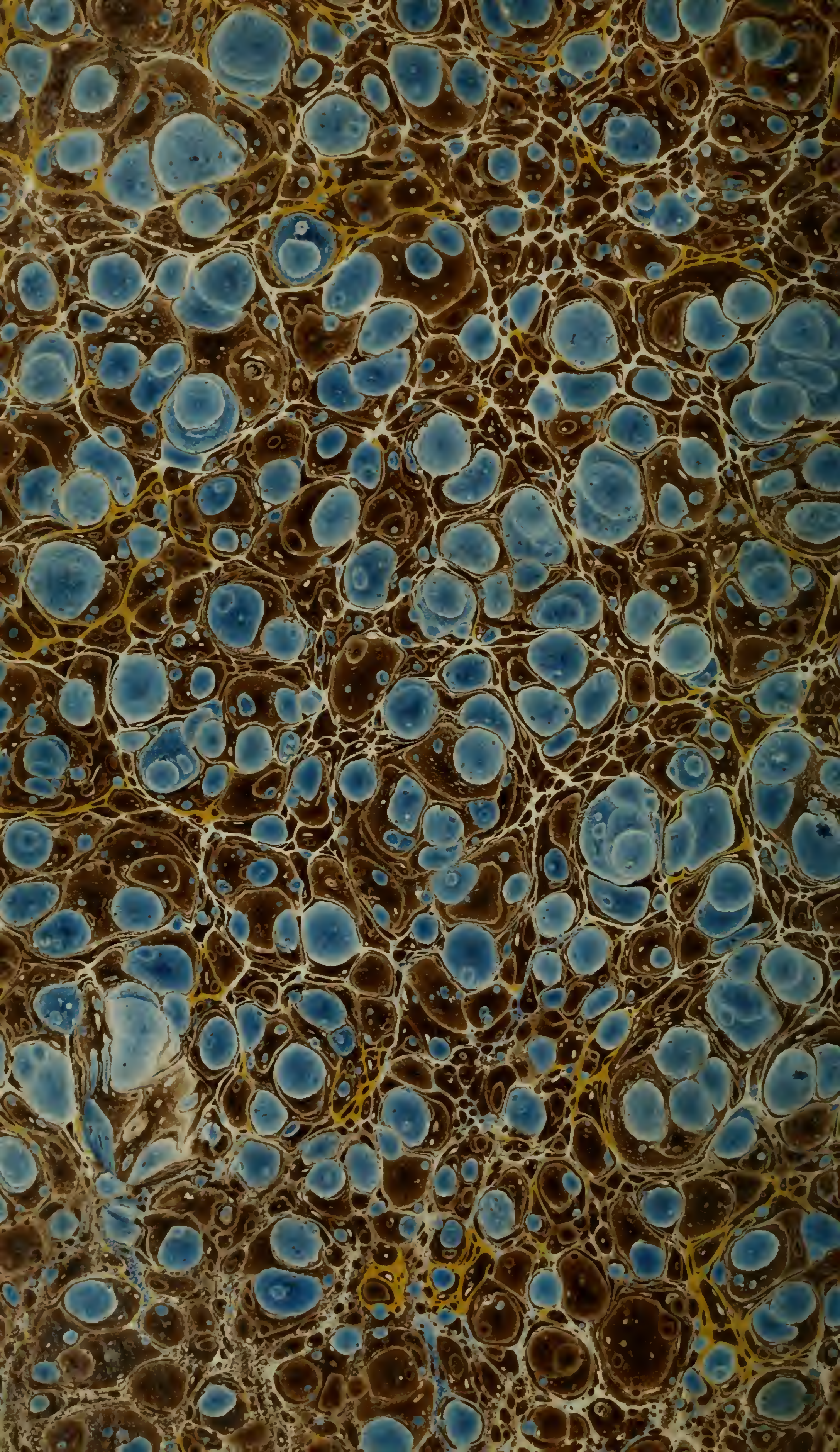
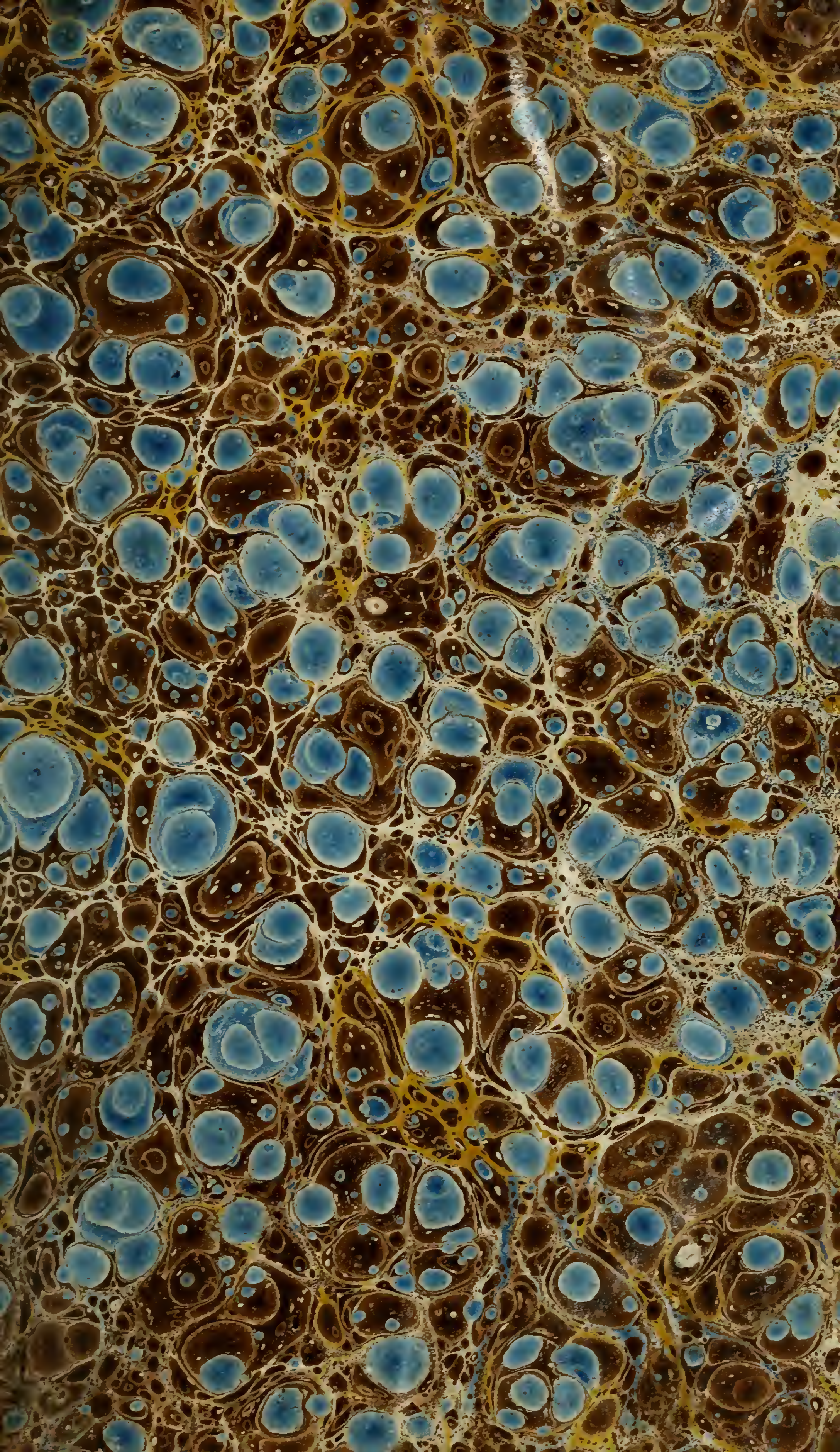
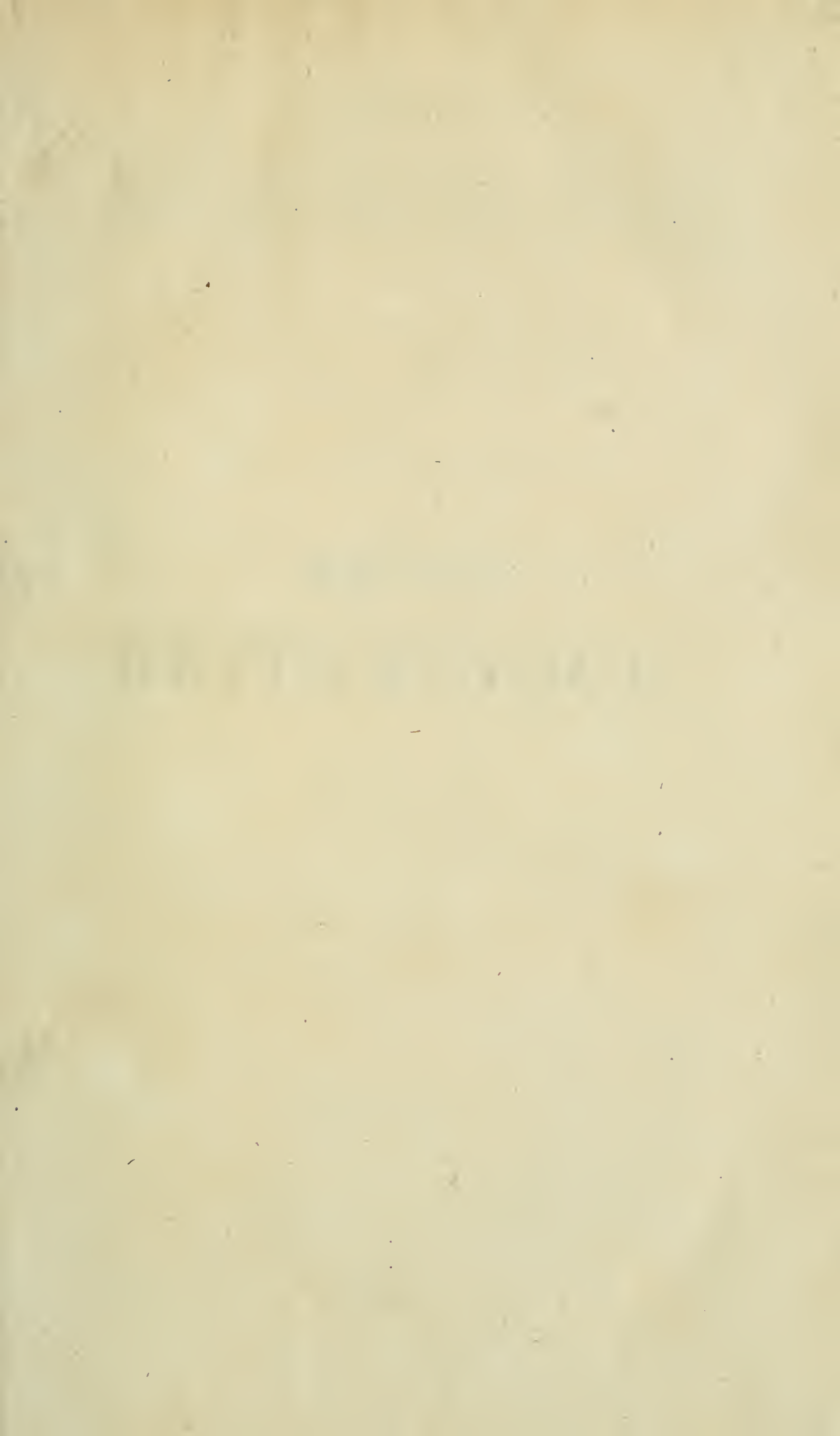
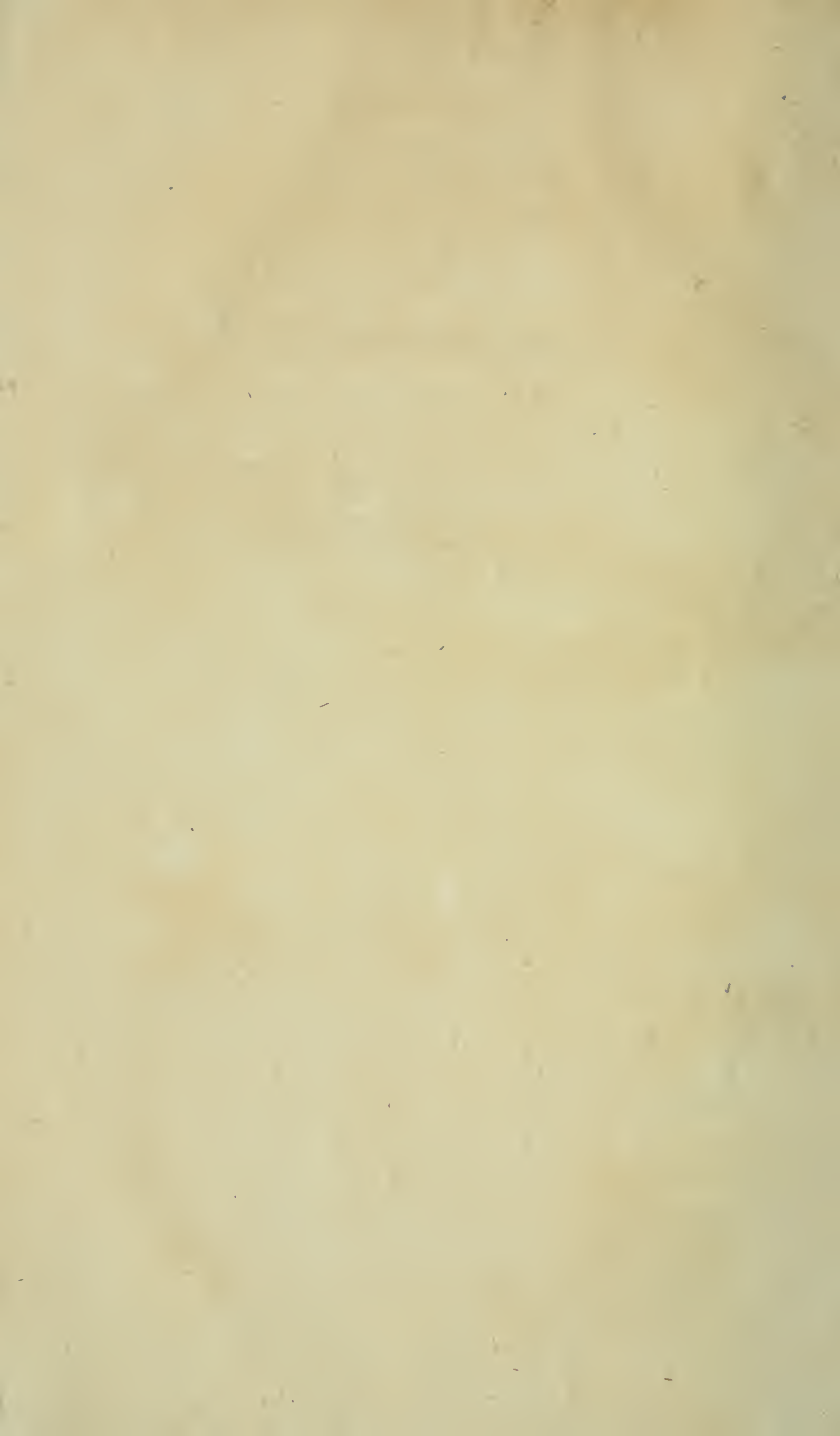












REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE
BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; L. AM. SÉDILLOT; GENET; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.,

Deuxième Edition.

Tome Seizième.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GRENELLE-ST.-HONORÉ, No 29;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, No 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, No 46, au Marais.

1829.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

REVUE

BRITANNIQUE.

APERÇU

DE LA

SITUATION FINANCIÈRE DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Bien des personnes supposeront sans doute qu'il est superflu de démontrer que de grands avantages résulteraient d'une réduction dans les taxes; et qu'une vérité aussi palpable n'a pas besoin de preuves. Cela ne nous empêchera pas, cependant, de présenter quelques observations sur ce sujet, moins, il est vrai, pour faire ressortir les inconvéniens des taxes, qu'afin de faire voir la manière dont elles opèrent. Il ne sera pas nécessaire, pour atteindre le but que nous nous proposons, d'insister sur l'action particulière de certaines contributions considérées isolément. De quelque nature qu'elles puissent être, elles doivent toujours, en dernier résultat, tomber sur l'une ou l'autre des trois grandes sources de tout revenu, la rente, les profits et les salaires; et il est évident que, lorsqu'elles sont élevées très-haut, elles occasionnent nécessairement des privations correspondantes, dans toutes les classes de la société. Si les impôts pèsent sur les salaires, ou sur les articles le plus habituellement consommés par le peuple, et

il n'y a guère que ces deux natures d'impôts qui soient véritablement productives, il est évident qu'ils diminueront le bien-être des classes ouvrières qui, dans toutes les sociétés, forment la majorité de la population, ou qu'ils feront hausser les salaires, et par conséquent réduiront le taux des profits. Le plus souvent ils produisent à la fois ce double résultat ; mais dans les pays où les classes ouvrières sont très-pauvres, ou se distinguent, comme en Hollande et en Angleterre, par l'esprit d'économie et de prévoyance, une taxe sur la main-d'œuvre et sur les consommations habituelles des classes inférieures, quelle que soit l'action défavorable qu'elle exerce immédiatement sur ces classes, a toujours pour résultat définitif d'élever le taux des salaires, d'une manière proportionnelle. Quand cela a lieu, la taxe tombe en totalité sur ceux qui font travailler, et il en résulte par conséquent une baisse correspondante dans le montant des bénéfices.

On a dit que si l'effet de l'exagération des tarifs était seulement de diminuer les profits des capitalistes, et par conséquent de réduire la faculté qu'ont les riches de consommer des objets de luxe, il était peu utile de les modifier. Nous pensons à cet égard bien différemment. Dans notre opinion, le plus grave inconvénient des taxes oppressives, c'est la réduction des profits. Une expérience que rien n'a démentie a fait voir que les contrées où, *cæteris paribus*, les capitaux s'accroissent le plus rapidement, sont aussi les plus prospères. La demande pour le travail s'augmente sans cesse, et la somme d'aisance dont jouit l'ouvrier paraît considérable, quand on la compare avec celle qu'il possède dans les pays stationnaires. Mais le principe d'accroissement, en maintenant la population au niveau des moyens de subsistance, met presque toujours ceux qui vivent par des salaires dans l'impuissance d'économiser, quand ils ont satisfait à leurs besoins et à ceux de leur

famille. C'est de la rente et des bénéfices, mais surtout des derniers, que les capitaux se forment presque entièrement; et s'il y a une vérité démontrée en économie politique, c'est que la faculté qu'ont tous les pays d'accroître leurs capitaux, et par conséquent d'avancer dans la carrière de la richesse et de la population, est en raison du taux respectif de leurs profits. Il est incontestable, par exemple, que c'est par suite de la différence qui existe dans le montant de leurs bénéfices, que les progrès de la richesse et de la population sont presque stationnaires en Hollande, lentement progressifs en Angleterre, et relativement très-rapides aux État-Unis. Un capital d'un million st., employé dans ces divers pays, ne donnerait pas probablement plus de 39,000 liv. de bénéfice net, dans le premier; de 50,000 liv., dans le second; et de 80,000, dans le troisième. Or, comme les capitalistes doivent, dans tous les cas, vivre de leurs profits, il est clair que l'excédant de leurs consommations ou moyens de cumulation sont en Angleterre plus forts qu'en Hollande, et, aux États-Unis, bien plus considérables qu'en Angleterre.

Ainsi donc, c'est par le taux des profits qu'on peut juger de la prospérité d'un pays, ou, en d'autres termes, par les moyens qu'il possède d'employer ses capitaux et le travail de ses ouvriers, et non par le montant absolu de ces mêmes capitaux. Le capital de la Hollande, considéré relativement à la population, est, sans contredit, plus considérable qu'aux États-Unis; mais comme l'union américaine peut tirer un bien meilleur parti de ses capitaux, il est hors de doute qu'elle est plus prospère. « L'état progressif, dit Adam Smith, porte de la joie et du contentement dans toutes les classes de la société; l'état stationnaire est monotone; celui de décadence est sombre et mélancolique. » Comme l'état progressif est une consé-

quence de l'élévation des profits, il importe beaucoup d'écarter tout ce qui pourrait en réduire le taux.

Par malheur, ce n'est point là le seul inconvénient de l'exagération des taxes; elle tend aussi à faire exporter les capitaux et l'industrie du pays. S'il pouvait être entouré du mur d'airain de l'évêque Berkeley, une réduction dans le taux des bénéfices aurait des suites moins funestes. Elle ralentirait un peu l'accumulation des capitaux, mais sans en diminuer le montant. Dans l'état actuel du monde, les capitaux sont facilement transportés dans les autres pays, et quand ce transfert commence à s'opérer sur une certaine échelle, il forme un obstacle à peu près insurmontable aux progrès ultérieurs de la richesse, et par conséquent de l'accroissement des taxes. Il est sans doute assez difficile d'assigner les bornes de la faculté de supporter des taxes que possède une nation riche et puissante, où la sécurité de la propriété et la liberté de l'industrie sont garanties par de sages lois; mais enfin, comme l'observe M. Ricardo, ces bornes existent; et, quel que soit le prix des biens dont nous venons de parler, il ne faut pas croire que, pour en jouir dans sa terre natale, le capitaliste consente à se soumettre à voir son revenu disparaître, en grande partie, sous les exigences du fisc.

Les profits tendent toujours à s'égaliser. Ce principe de la concurrence, qui ramène à un taux uniforme les bénéfices des capitaux engagés dans les diverses spéculations qui se font dans le même pays, étend aussi son influence sur les différentes nations qui ont entre elles des relations commerciales. Les mêmes considérations qui empêchent un capitaliste d'engager ses fonds dans une entreprise industrielle de Liverpool ou de Manchester, s'ils ne doivent pas lui présenter un bénéfice aussi considérable qu'un placement fait à Londres, pourront le déterminer à les trans-

porter en France, si c'est le moyen d'en tirer un revenu plus élevé. Un grand nombre de circonstances, telles, par exemple, que la différence des langues, l'ignorance des habitudes et des coutumes étrangères, souvent aussi l'absence de sécurité et de garanties, pourront, dans beaucoup de cas, empêcher le transport des capitaux dans les autres pays; mais l'expérience a fait voir que ces obstacles sont toujours surmontés par une infériorité relative dans le taux des profits. C'est cette infériorité qui, dans le dernier siècle, empêcha les capitalistes hollandais de placer chez eux le produit de leurs accumulations, et qui prépara la destruction lente, mais graduelle et définitive, de leurs pêcheries, de leurs fabriques et de leur commerce. Il y aurait folie à ne pas profiter de cet utile et terrible avertissement. Notre situation actuelle ressemble, à beaucoup d'égards, à celle de la Hollande, dans la première partie du dernier siècle. La baisse du taux des profits, depuis la paix, a déjà produit des résultats faits pour exciter au plus haut degré la sollicitude publique. C'est cette baisse qui a contrebalancé, aux yeux des capitalistes, toutes les chances hasardeuses des placemens à l'étranger, et qui les a entraînés dans les entreprises les plus funestes. Aujourd'hui même, malgré les sévères leçons que nous avons reçues, nous ne sommes pas encore dégoûtés de ces opérations; et, à l'exception de Ferdinand d'Espagne, il n'y a peut-être pas un seul prince en Europe, ou un seul cacique, dans l'Amérique du Sud, qui ne trouvât à emprunter de grosses sommes sur le marché de Londres, à des conditions très-douces.

Mais, dans notre opinion, le lourd fardeau de nos contributions pèsera encore bien davantage sur nous, à l'avenir, qu'il ne pèse actuellement. Pendant la guerre, il n'était pas facile de transporter nos capitaux dans les autres pays; et l'énormité des dépenses publiques était, jusqu'à un

certain point, compensée par l'esprit d'économie et les habitudes industrieuses que l'accroissement des taxes avait introduits dans toutes les classes. Mais, en même tems qu'une époque de paix permet aux autres nations de s'approprier la plupart de ces moyens de production qui nous aidaient à supporter le fardeau des taxes, elle donne aussi les plus grandes facilités à ceux qui veulent y transporter leurs capitaux. Les désastreux effets des charges publiques ne sont pas de nature à se faire sentir immédiatement. Elles agissent avec lenteur, et une découverte importante dans les arts industriels ou dans l'agriculture (1) pourrait en balancer les plus fâcheux inconvéniens. Cependant, il faut bien se garder de trop compter sur ces découvertes. Comme elles ne peuvent pas être monopolisées, il est clair que l'exagération des taxes agit précisément de la même manière qu'une prime qui serait accordée à l'exportation des capitaux; et par conséquent elle ne peut pas manquer d'avoir, en définitive, les résultats les plus funestes.

Dans des circonstances semblables, il est du devoir des ministres de renfermer les dépenses dans les limites les plus étroites possibles, et de faire toutes les économies compatibles avec la sécurité intérieure et l'indépendance du pays. Rien donc ne pouvait être plus agréable à la nation que l'engagement pris par M. Canning de soumettre la totalité des dépenses et des recettes publiques à l'examen d'une commission spéciale.

Nous sommes convaincus que le nouveau ministère a trop à cœur le bien de la nation pour ne pas tenir, à cet

(1) NOTE DU TR. On a vu, dans l'article sur les *Progrès de la richesse agricole dans la Grande-Bretagne*, inséré dans notre 28e numéro, que l'introduction de la culture du navet en plein champ, par lord Townshend, avait augmenté d'un milliard en fr. le revenu annuel des propriétaires anglais, et par conséquent d'une somme supérieure au montant des arrérages de la dette publique.

égard, les engagemens de cet homme d'état. Cette résolution l'exposera sans doute à l'animadversion de beaucoup d'individus avides et puissans; mais, d'un autre côté, elle lui donnera des droits éternels à la gratitude nationale. Nous n'hésitons pas à dire, en même tems, que nous sommes loin de partager, dans toute leur étendue, les espérances de ceux qui supposent que les retranchemens opérés par des ministres vraiment patriotes pourraient beaucoup diminuer les charges qui pèsent sur le peuple. Une diminution dans ces charges n'est point au reste le seul but que doivent se proposer des ministres citoyens. Rien n'est plus funeste que l'action exercée par une multitude de salariés sans fonctions réelles, ou dont les attributions sont tout-à-fait disproportionnées avec la grandeur de la rémunération qu'ils reçoivent. Le secours de ces sangsues publiques n'est nullement nécessaire à un ministre qui serait environné de la confiance générale, qu'elles tendraient au contraire à lui faire perdre. Une administration patriote et éclairée doit s'occuper activement des moyens d'étouffer une influence qui ne peut produire aucune espèce de bien, en même tems qu'elle est l'occasion d'une dépense considérable; mais c'est la destruction de cette influence qui serait le premier et le plus utile résultat de nos économies. Si nous voulons réellement diminuer le fardeau qui pèse si lourdement sur nous, et, en rendant l'industrie plus productive, élever le taux des profits, c'est par d'autres voies que nous devons y parvenir. Ce n'est pas en supprimant quelques sinécures, en congédiant quelques douzaines de commis, ni même en licenciant quelques bataillons, que les maux trop réels qui nous affligent pourront être adoucis, et bien moins encore détruits dans leur germe.

Voici le tableau de la dépense totale du Royaume-Uni, en 1826 :

Dépenses du Royaume-Uni, pour l'année finissant au 5 janvier 1827, déduction faite des remises, escomptes, drawbacks, etc., et non compris les sommes applicables au rachat de la dette publique, pendant la même année.

PAIEMENS

FAITS SUR LES PERCEPTIONS AVANT LES VERSEMENS DANS L'ÉCHIQUIER.

	liv. st.	fr.	liv. st.	fr.
Frais de perception	4,030,337	(100,758,425)		
Autres paiemens	1,357,047	(33,926,175)		
TOTAL des paiemens effectués avant le versement dans l'échiquier			5,387,384	(134,684,600)
PAIEMENS FAITS PAR L'ÉCHIQUIER.				
Dividendes, intérêt et administration de la dette publique, non compris 5,591,231 l. s. pour l'amortissement	27,245,750	(681,143,750)		
Intérêts des billets de l'échiquier	831,207	(20,780,175)		
			28,076,957	(701,923,925)
Pensions militaires et navales	2,214,260	(55,356,500)		
Remis à la banque d'Angleterre	585,740	(14,643,500)		
			2,800,000	(70,000,000)
Liste civile	1,057,000	(26,425,000)		
Pensions à la charge du fonds consolidé	364,268	(9,106,700)		
Traitemens	69,115	(1,727,875)		
Cours de justice	150,590	(3,764,750)		
Mines	14,750	(368,750)		
Primes	2,956	(73,900)		
Frais divers	204,064	(5,101,600)		
Idem pour l'Irlande	301,427	(7,535,675)		
			2 164,170	(54,104,250)
Avance pour les docks de Leith	240,000	(6,000,000)		
Pour l'acquisition de l'intérêt du duc d'Athol, dans le revenu public de l'île de Man.	150,000	(3,750,000)		
Pour reconstruire le pont de Londres	120,000	(3,000,000)		
			510,000	(12,750,000)
Armée	8,297,360	(207,434,000)		
Marine	6,540,634	(163,515,850)		
Artillerie	1,869,606	(46,740,150)		
Dépenses diverses	2,566,783	(64,169,575)		
			19,274,385	(481,859,575)
Prix de la loterie	69,802	(1,745,050)		
Pour l'émission des billets de l'échiquier, pour donner de l'emploi aux pauvres	443,300	(11,082,500)		
Avance du fonds consolidé en Irlande, pour travaux publics	546,922	(13,673,050)		
			1,060,024	(26,500,600)
TOTAL			59,272,918	(1,481,822,950)
Excédant des versemens dans l'échiquier sur la dépense			1,009,448	(25,236,200)
			60,282,366	(1,507,059,150)

* NOTE DU TR. La totalité des dépenses de la France est d'environ un milliard quarante-trois millions, en y comprenant celles des communes, qui ne figurent pas dans le budjet de l'état. Le

Il est évident, d'après cet état, que la somme d'économies que l'on peut faire dans les dépenses publiques est bien moins considérable qu'on ne le suppose communément. Près de la moitié du revenu est absorbée par le paiement des arrérages de la dette, et n'est susceptible, par conséquent, d'aucune diminution. On pourrait sans doute faire une réduction importante, sous le point de vue poli-

tableau suivant de ces dépenses pendant l'exercice de 1827, pourra donner lieu à des rapprochemens curieux, en le comparant au budjet de l'Angleterre.

DÉPENSES ORDINAIRES DU ROYAUME DE FRANCE POUR L'EXERCICE 1827.

I° DETTE PERPÉTUELLE, AMORTISSEMENT ET SERVICES DIVERS.

Article	Montant
Services des arrérages de la dette perpétuelle	198,840,121
(Cette somme est susceptible de s'accroître d'environ 6 millions par suite de l'inscription, en 1828 et 1829, des deux derniers cinquièmes des rentes de l'indemnité.)	
Dotation de la caisse d'amortissement	40,000,000
Liste civile et famille royale	32,000,000
Dette viagère	8,100,000
Pensions civiles, militaires et ecclésiastiques (y compris 2,533,475 fr. pour supplément aux fonds de retenues des ministères et des administrations)	60,523,475
Intérêts des capitaux des cautionnemens	9,000,000
Chambre des pairs	2,000,000
Chambre des députés	800,000
Légion-d'Honneur	3,600,000
Bureau de commerce et des colonies	125,000
Cour des comptes	1,256,300
Administration des monnaies (y compris 422,370 fr. pour frais de refonte d'anciennes espèces)	956,300
Cadastre	5,000,000
Frais de service et de négociations (y compris les intérêts de la dette flottante)	11,200,000
TOTAL	373,401,196

II° SERVICES MINISTÉRIELS.

Ministère	Détail	Montant partiel	Montant	
Justice (y compris 3,400,000 fr. pour frais de justice)			19,491,934	
Affaires étrangères			9,000,000	
Affaires ecclésiast.	Clergé	32,675,000	36,675,000	
	Instruction publique	4,000,000		
	(y compris 2,175,000 fr. de dépenses acquittées sur les fonds du budjet du conseil royal de l'instruction publique.)			
Intérieur	Administration centrale et dépenses secrètes de police générale	3,384,000	102,664,675	
	Cultes non catholiques	676,400		
	Services divers d'utilité publique	10,263,000		
	Ponts et chaussées et travaux publics (y compris 6,000,000 pour les intérêts de fonds prêtés par les compagnies de canaux)	40,594,275		
	Dépenses départementales	47,747,000		
A reporter			167,831,609	373,401,196

tique, dans les frais de la liste civile et des pensions, qui s'élèvent ensemble à 1,400,000 l. st. (35,000,000 fr.); mais

Report { hors de ligne.		273,401,196
Report { en ligne.	167,831,609	
Guerre.	196,000,000	426,875,309
Marine.	57,000,000	
Finances (service administratif).	6,043,700	

III° FRAIS D'ADMINISTRATION, DE PERCEPTION ET D'EXPLOITATION DES IMPOTS (y compris 18 millions pour achat de tabacs indigènes et exotiques, pour remboursement du prix de fabrication des poudres à feu livrées à la consommation, et pour achats de papiers à timbres). 119,586,000

SAVOIR:

Enregistrement et domaines.	11,016,000
Forêts.	3,700,000
Douanes.	23,350,000
Contributions indirectes.	48,305,000
Poste.	12,870,000
Loterie.	4,210,000
Contributions directes.	16,035,000
Taxations sur coupes de bois et recettes diverses.	100,000
Total égal.	119,586,000

IV° REMBOURSEMENS ET RESTITUTIONS.

Fonds de non valeurs et de réimpositions sur l'impôt direct.	6,000,000	23,700,000
Restitutions de sommes indûment reçues sur les produits indirects. .	2,500,000	
Restitutions de produits d'amendes, saisies et confiscations attribuées.	4,000,000	
Primes à l'exportation des marchandises.	9,800,000	
Escompte sur le droit de consommation du sel.	1,400,000	
Total des dépenses classées dans le budjet des ministres et acquittées sur leurs ordonnances.		943,562,505

V° DÉPENSES DES COMMUNES.

Sur le produit de centimes additionnels imposés aux quatre contributions directes.	18,000,000	100,000,000
Sur le produit des ventes de bois communaux.	18,000,000	
Sur le produit des octrois et revenus des villes, environ.	64,000,000	
Total général des dépenses du royaume.		1,043,562,505

Nous pensons qu'on ne peut pas évaluer à moins de deux milliards de fr. les dépenses publiques de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. En effet, il faut ajouter aux quinze cents millions du budjet de l'état : 1° 150,000,000 fr. pour la taxe des pauvres ; 2° le montant des dîmes perçues par le clergé anglican qui ne touche rien sur les fonds de l'échiquier ; 3° les dépenses des communes et des comtés, et environ 137,000,000 fr pour l'amortissement annuel de la dette. Mais l'Angleterre, avec son immense commerce et sa puissante industrie, a bien plus de ressources que nous ne pourrions en avoir, pour supporter ces charges. D'ailleurs, au moyen des taxes qu'elle acquitte, tous les services publics sont convenablement assurés. Il n'en est pas de même en France. Il faudrait tous les ans dix-huit millions de plus, qu'on ne peut pas trouver sur un budjet d'un milliard, pour l'entretien de nos routes si cet état de choses se prolonge, il ne sera pas nécessaire de passer la charrue sur ces grandes voies de la civilisation, pour les lui fermer.

S.

il serait absurde de croire que cela aurait aucune influence sur la situation financière du pays. On ne pourrait faire d'économies considérables que sur les dépenses de l'armée, de l'artillerie et de la marine ou dans les dépenses diverses, et encore il s'en faut bien que ces réductions puissent être telles qu'on l'imagine. Il y a peu de choses à économiser sur les frais de perceptions. Les traitemens des employés de la douane et de l'accise sont fort modérés; dans les douanes d'Écosse, on épargnerait quelques milliers de liv. st., en congédiant un certain nombre d'employés supérieurs qui sont fort inutiles; mais c'est là tout.

Une diminution considérable pourrait certainement être effectuée dans les dépenses de l'armée, qui s'élèvent, par an, à plus de huit millions st. (200,000,000 fr.). Mais, suivant nous, cette réduction doit plutôt se faire, en retirant nos troupes de quelques-unes de nos colonies qu'il convient d'abandonner, qu'en licenciant une partie des corps qui forment maintenant notre établissement de paix. Il est au moins douteux que la force numérique de notre armée soit plus grande qu'elle ne doit l'être. Dans les circonstances particulières où se trouve l'Angleterre, avec une immense population d'ouvriers réunis en grandes masses, et dont une crise commerciale arrêterait tout-à-coup les travaux, il est indispensable, pour le maintien de la paix intérieure, et la sécurité des propriétés, d'avoir une armée capable d'intimider les masses populaires. Si un corps de troupes n'eût pas été rapidement porté dans le comté de Lancastre, à l'époque des émeutes de 1826, on ne peut dire tous les désordres qui auraient eu lieu, et toutes les propriétés qui eussent été détruites. On a prétendu que, sous le rapport de la tranquillité publique, la *yeomanry* (1) pourrait être avan-

(1) Milice provinciale composée de propriétaires, et que traduit assez exactement notre expression de *garde nationale*.

tageusement substituée à la troupe de ligne, et qu'il en résulterait beaucoup d'économie; mais ce projet donne matière aux plus graves objections. Un soldat bien discipliné est certainement une meilleure garantie pour la paix publique, qu'un *yeoman*. Le premier fait ce qu'on lui prescrit et pas davantage; il n'est ni whig, ni tory, ni radical; il n'a point de parti politique à satisfaire, ni d'hérésies religieuses à venger Un *yeoman*, au contraire, est plus qu'un demi-citoyen; et, comme tel, il est influencé par tous les préjugés de la caste et du district auxquels il appartient. Quand un corps de ce genre est employé à réprimer des troubles, la société est divisée en classes distinctes, et elle présente l'odieux spectacle de voisins et de parens opposés les uns aux autres : les antipathies réciproques s'exaspèrent par l'emploi des milices de ce genre, et sont souvent poussées au plus haut point d'animosité. Un des premiers actes de lord Cornwallis, lorsqu'il prit les rênes du gouvernement d'Irlande, pendant la rébellion, fut de séparer la garde nationale des troupes de ligne, et de la faire rentrer dans ses quartiers. Quiconque connaît l'histoire de cette époque calamiteuse reconnaîtra que c'était la mesure la plus sage qu'on pût prendre, et que c'est elle qui a mis un terme aux horreurs de la guerre civile la plus barbare dont les annales de l'histoire moderne se soient souillées. Si les troupes régulières eussent seules été employées à Manchester, le 16 août 1819, il est probable que beaucoup de vies auraient été épargnées; et, dans tous les cas, il y aurait eu moins de haines et d'irritation. Nous croyons donc que, tant sous le rapport de l'économie, que sous celui de la sécurité intérieure, il serait bon de licencier le plus grand nombre de corps de *yeomanry*, et qu'il faut bien se garder surtout d'en accroître le nombre aux dépens de la troupe de ligne. Quant à la solde des états-majors et des soldats de l'armée régulière,

elle n'est que suffisante, et par conséquent elle ne peut subir aucune réduction.

Nous croyons qu'il ne serait pas plus facile de faire des économies sur le ministère de la marine, et que les dépenses ont été portées au taux le plus bas. Le maintien de notre odieux mode de recrutement est le grand vice de l'administration de la marine britannique. Mais il est absurde de déclamer contre la presse, et, en même tems, contre la conservation d'une force navale considérable pendant la paix. Si nos matelots n'étaient pas conservés, il est clair que dès que les hostilités recommenceraient, il faudrait encore recourir à l'infâme expédient de la presse. On assure qu'on pourrait introduire dans les chantiers un système plus économique, qui permettrait de solder dix mille hommes de plus, sans augmenter beaucoup les frais du département de la marine.

Quant aux économies à effectuer dans l'artillerie et dans quelques autres services, nous ne sommes pas en mesure d'indiquer en quoi elles devraient consister. Il y en a sans doute de possibles, mais nous ne croyons pas qu'elles soient importantes.

En estimant à deux ou trois millions sterlings (50 ou 75,000,000 fr.) la somme totale des économies qui peuvent être faites; nous pensons que nous serons plutôt au-delà qu'en deçà de la vérité. Quoique assurément des réductions qui s'élèveraient à cette somme seraient loin d'être sans utilité sous le point de vue économique, surtout si on supprimait quelques-unes des taxes les plus oppressives et les plus vexatoires, elles seraient bien loin cependant d'être suffisantes pour qu'il en résultât le plus léger accroissement dans le taux des profits. Notre intention n'est pas d'exagérer les embarras du pays; nous reconnaissons au contraire qu'il est facile de les faire cesser par de

sages lois et une administration éclairée, et que le corps politique n'est atteint d'aucun mal incurable; mais nous croyons, en même tems, qu'il importe de détromper cette portion du public qui suppose qu'on peut essentiellement diminuer les charges de la nation par des économies : c'est cette persuasion qui empêche de chercher les remèdes là seulement où il est possible de les découvrir.

Le fait est que le fardeau qui pèse sur la nation n'est point le résultat de notre établissement de paix, mais d'un mauvais système commercial, et de l'énormité de la dette publique. Il ne serait pas difficile de faire voir que les charges qui nous sont imposées, non dans le but de faire prévaloir quelqu'intérêt national, mais seulement afin de favoriser les monopoles les plus oppressifs qui aient jamais existé, sont très-certainement beaucoup plus considérables que la totalité des dépenses de tous les services publics, si on en exclut les intérêts de la dette nationale. C'est à l'abolition de ces monopoles que doit tendre sans cesse un ministère éclairé, qui désire sincèrement le bien général, et qui veut fortifier les bases de sa prospérité et de sa puissance. Tous les autres objets de politique intérieure sont, à côté de cela, d'un intérêt tout-à-fait secondaire. Si cependant la destruction totale de ces monopoles n'était pas suffisante pour faire cesser tous nos maux, il dépendrait du gouvernement de compléter notre guérison, en payant une partie de la dette, de donner de cette manière une nouvelle et puissante impulsion à notre industrie, et d'augmenter prodigieusement la richesse, la force et les ressources du pays. Quand ces grandes mesures auront été prises, et que les abus qui menacent de détruire toute l'économie intérieure du corps politique auront été abolis, nous serons plus disposés à apprécier les efforts de ceux qui aspirent aux honneurs de la popula-

rité, et qui prétendent y avoir des droits, en proposant des économies sur les galons des vestes de nos hussards ou de nos chasseurs.

Dans un article précédent, sur les lois qui régissent en Angleterre le commerce des grains (1), nous avons fait voir que les différentes espèces de céréales, consommées annuellement dans la Grande-Bretagne et en Irlande, s'élevaient à environ 48,000,000 de *quarters*; et que si les ports étaient ouverts aux grains étrangers, moyennant un droit fixe de 5 ou 6 schellings par quarter, les prix baisseraient probablement d'environ 8 schellings. Les nombreuses discussions qui se sont élevées à ce sujet ont prouvé que nous avions bien plutôt diminué qu'exagéré la quantité des grains consommés annuellement dans les trois royaumes.

Mais, toute modérée qu'est notre estimation, il en résulte que nos lois sur le commerce des grains imposent au consommateur une taxe de 8 sch. par quarter, ou de 19,200,000 liv. (480,000,000 fr.) par an, pour toute la nation, ce qui équivaut presque à la totalité de l'établissement de paix, notre dette à part. Et ce n'est pas là encore le plus grand inconvénient de ce monopole; non-seulement il nous force à payer notre pain à un prix exagéré par des moyens artificiels; mais, ce qui est pire, cette énorme contribution ne fournit à personne d'avantages équivalens. Le principe de la concurrence ne permet point à un fermier de retirer des profits plus considérables des fonds qu'il a employés à la culture de la terre, que ceux qui placent leurs capitaux dans des entreprises industrielles ou commerciales. Une augmentation dans le prix du blé peut leur être très-avantageuse dans le cours de leur bail;

(1) NOTE DU TR. Voyez la traduction de cet article remarquable sur l'une des plus importantes questions de l'économie politique, dans notre 18e numéro.

mais quand il expire, le prix du fermage est accru dans une proportion correspondante. Les propriétaires composent la seule classe qui retire quelque utilité des restrictions mises au commerce des grains; il s'en faut bien, cependant, qu'ils profitent de tout le montant du préjudice fait aux autres classes. Quand une taxe ordinaire est imposée, tel, par exemple, qu'un droit sur la drèche, ceux qui reçoivent la taxe gagnent tout ce qui est perdu par ceux qui la paient. Il n'en est pas de même des restrictions que l'on a mises à l'importation des céréales. Ces restrictions font hausser les prix; mais seulement parce que les grains qu'on aurait obtenus à bon marché, si le commerce eût été libre, s'obtiennent à grands frais, parce qu'on est obligé de les faire venir dans un sol improductif. La portion du produit brut, qui dépasse les frais de production et les bénéfices du fermier, forme la rente des propriétaires. Il n'y a donc qu'eux qui gagnent à l'accroissement opéré dans cette portion du produit brut, par des voies artificielles. Il est prouvé, par les enquêtes qui se sont faites à la Chambre des Communes, en 1814 et 1821, que, dans ce pays, les propriétaires ne reçoivent pas à titre de rente, le quart de la totalité des produits du sol; et, dans l'hypothèse même où les ruineuses fluctuations qui s'opèrent dans le prix des grains, partout où existe le système restrictif, n'auraient pas lieu, fluctuations également préjudiciables à toutes les classes, celle des propriétaires ne recevrait encore que cinq millions sur les dix-neuf millions st. que nous coûte notre absurde législation. Le reste est perdu, sans aucun profit pour personne, de la même manière que si on le jetait dans la mer ou au feu.

Les monopoleurs agricoles peuvent diriger, contre cet exposé, leurs insipides facéties; la seule objection raisonnable qu'on puisse y faire, c'est que les pertes auxquelles donnent lieu les lois fatales qu'ils défendent, y sont affai-

blies. Lord Malmesbury et le comte de Lauderdale, attaquaient autrefois, en termes peu mesurés, la politique de Napoléon, qui avait chargé le sucre colonial d'un droit énorme, afin d'encourager l'exploitation du sucre de betterave. Quoi que nos législateurs héréditaires puissent penser des mesures de Napoléon, elles sont moins ridicules et bien moins malfaisantes que celles qu'ils défendent avec une déplorable tenacité. Le blé est un article d'une tout autre importance que le sucre, et, par conséquent, quand on en gêne le commerce, on fait beaucoup plus de mal. Nous pourrions, en transportant pour mille liv. st. de produits de nos fabriques, en Russie ou en Pologne, obtenir en échange autant de blé qu'on en obtient en Angleterre pour quinze cents liv.; et c'est notre propre gouvernement qui s'oppose à un troc si avantageux! Nous forçons le peuple de donner trois jours de travail ou le produit de trois jours de travail, pour la même quantité de nourriture que, sans nos lois insensées, il se procurerait en travaillant deux jours. Ce système, qui est une insulte à la raison publique, en forçant l'extension des cultures, et, par suite, en élevant un peu la rente, est d'abord de quelque utilité pour les propriétaires; mais il est clair qu'en baissant le taux des profits et en dirigeant une portion considérable de nos capitaux et de notre industrie vers un emploi peu productif, il est décidément contraire à la prospérité générale de la nation, et, par contre-coup, aux intérêts réels et durables des propriétaires eux-mêmes.

L'ouverture des ports, si on ne mettait sur les grains étrangers qu'une taxe correspondante aux droits imposés parmi nous sur la propriété foncière, est donc une mesure urgente et de la plus haute importance. Nous le répétons; elle serait plus utile cent fois à la prospérité du pays que toutes celles que la législature pourrait adopter. Malheureusement le nombre et l'influence de ceux qui

croient à tort qu'il est de leur intérêt de défendre la législation existante sont si grands, qu'à moins que les ministres ne soient fortement soutenus par la voix publique, ils ne pourront jamais obtenir gain de cause dans la chambre haute. Cette affaire n'est point une affaire de parti, mais un grand intérêt national; elle ne peut réussir que par les efforts les plus persévérans de la généralité de la population.

Le monopole dont on devrait ensuite s'occuper de faire disparaître tous les vestiges, est celui des planteurs des Antilles. Non seulement nous leur avons donné le monopole de notre marché contre les Brésiliens et les autres planteurs étrangers, mais nous avons même imposé un droit extraordinaire de 10 sch. sur les sucres importés de notre empire de l'Inde. On a évalué diversement ce que ce monopole coûtait au peuple de la Grande-Bretagne. Le zèle avec lequel les planteurs des Antilles le défendent prouve qu'il leur est très-avantageux, et que par conséquent il nous est fort préjudiciable. On a prétendu que si tous les sucres étaient imposés également, nous pourrions avoir pour 4 d. ou 4 d. 1/2, ce qui nous en coûte six aujourd'hui. Mais dans l'hypothèse même où la différence serait seulement d'un denier par liv., comme l'importation annuelle n'est pas de moins de 380,000,000 liv., l'économie serait de plus de 1,800,000 l. st. (45,000,000 f.). N'est-il pas déplorable que nous consentions à supporter une charge aussi pesante, sans obtenir d'autre résultat que de mettre à même un certain nombre de planteurs et de négocians des Antilles de continuer des entreprises improductives, et de river les chaînes de leurs esclaves que nous désirons cependant affranchir?

Le monopole du commerce du thé dont jouit la Compagnie des Indes est, si cela est possible, plus funeste encore. Cette assertion se trouve appuyée de preuves con-

vaincantes dans un article que nous avons publié sur le commerce de la Chine(1). Il est démontré, dans cet article, par la comparaison des prix des mêmes espèces de thé à Amsterdam, à Hambourg et à New-York, où le commerce est libre, avec ceux des thés vendus à Londres, par la Compagnie des Indes, que cet article nous coûte environ deux millions st. (50,000,000 fr.) de plus, que si le monopole n'existait pas. Cette assertion n'a jamais été démentie. Elle repose sur des documens officiels qui ne comportent aucune espèce de doutes.

Le monopole du commerce du bois de construction, que possèdent les négocians du Canada et les propriétaires de navires, coûte au moins au public, par l'accroissement du prix de ce bois, 1,500,000 liv. st. (37,500,000 fr.). Il a, en même tems, l'inconvénient très-grave de nous forcer d'employer une grande quantité de bois d'une qualité inférieure, et de nuire à une des branches les plus importantes de notre commerce; celui que nous faisons avec le Nord de l'Europe.

Il y a beaucoup d'autres monopoles d'un ordre plus subalterne; mais si des mesures étaient adoptées, rien que pour l'abolition graduelle de ceux que nous venons d'indiquer d'une manière spéciale, il en résulterait pour le public, indépendamment de beaucoup d'avantages accessoires, une économie de plus de vingt-quatre millions par an (600,000,000 fr.) dépensés en pure perte, savoir :

Economie par l'abolition des droits sur les grains.....	19,200,000 liv. st.
Id. par l'abolition du monopole des planteurs des Antilles..	1,583,000
Id. par l'abolition du monopole sur le thé.........	2,000,000
Id. par l'abolition du monopole du bois de construction.	1,500,000
	24,283,000

(1) Voyez la traduction de cet article dans le 1er numéro de notre recueil.

En déduisant de cette somme les quatre ou cinq millions reçus par les propriétaires, par suite de l'accroissement de la rente qui résulte des restrictions sur le commerce des grains, il reste une vingtaine de millions ster. (500,000,000 fr.), dépensés chaque année, pour mettre en culture de mauvaises terres, ou soutenir d'odieux monopoles. Cette somme est beaucoup plus forte que le montant de notre établissement de paix; les trois quarts en sont détruits à pure perte, et l'autre quart est perçu par des hommes qui n'y ont aucune espèce de droits.

Si on veut absolument que les propriétaires fonciers, les planteurs des Antilles, les actionnaires de la Compagnie des Indes, et les autres classes privilégiées, soient entretenus aux dépens de la nation, ce qu'il y aurait de mieux à faire et de plus économique, serait de lever dix millions (250,000,000 fr.) de taxes, et d'en répartir le montant entre elles. Un plan comme celui-là serait plus avantageux pour ceux qui doivent recevoir la prime, en même tems qu'il épargnerait au public dix millions par an, ce qui serait au moins le quadruple de ce qu'on pourrait obtenir par le système le plus économique de réductions.

Nous avons dit plus haut que la situation présente de la Grande-Bretagne offrait beaucoup d'analogie avec celle de la Hollande, dans le milieu du siècle dernier; mais elle en diffère aussi sur plusieurs points très-importans. En Hollande, la réduction du taux des profits ne résultait pas de restrictions apportées au commerce des grains, ou de monopoles concédés à des classes particulières d'individus; il était donc impossible d'élever ce taux par des changemens dans la législation commerciale. Tel n'est point heureusement le cas où nous nous trouvons. Nos ressources sont bien loin d'être épuisées. Il dépend du gouvernement, en émancipant notre commerce et en ouvrant les vastes

marchés de l'Inde et de la Chine à la libre concurrence de tous les négocians de la Grande-Bretagne, d'élever parmi nous le taux des profits, et de donner la plus puissante impulsion à notre industrie. Si nous descendons du haut rang où nous étions placés, c'est que nous ne savons pas tirer parti des ressources que nous avons sous la main ; et que nous avons consenti à sacrifier le bonheur, la force et la richesse de la nation, à l'imprévoyante avarice d'un petit nombre d'individus.

Mais, dira-t-on, quoiqu'il ne soit pas douteux que l'abolition des différens monopoles améliorerait beaucoup la situation du pays, cependant tant que nous aurons à supporter une dette annuelle de trente millions st. (750,000,000 fr.), nous serons nécessairement dans une situation désavantageuse vis-à-vis des nations qui n'ont point à soutenir un fardeau équivalent ; et à moins que l'on ne trouve le moyen d'en alléger le poids, nous ne cesserons pas de languir et de déchoir. Dans l'hypothèse même où cette assertion serait fondée, ce ne serait pas une raison suffisante pour ne pas essayer, par tous les moyens dont nous pouvons disposer, de nous dégager des mille entraves du monopole. Plus les charges qui nous sont légitimement imposées sont grandes, plus il importe de nous débarrasser des autres. Nous sommes intimement convaincus que si notre industrie était tout-à-fait libre, et que nos divers moyens de production pussent se développer sans contrainte, les classes industrieuses acquitteraient sans embarras les taxes nécessaires pour payer l'établissement de paix, y compris les arrérages de la dette.

Dans le cas même où il n'en serait pas ainsi, notre situation serait bien loin encore d'être désespérée, car le gouvernement pourrait éteindre une partie de la dette nationale. Assurément, ce n'est pas par l'impuissante et dis-

pendieuse jonglerie du fonds d'amortissement (1), que cette grande mesure s'effectuerait. Nous ne supposerons pas non plus qu'il existe jamais des ministres assez immoraux pour proposer de diminuer la dette publique, en modifiant arbitrairement les engagemens consentis avec les créanciers de l'état, quelque onéreux qu'ils puissent être. Nous allons faire voir, aussi succinctement que cela nous sera possible, qu'il dépend de nous de payer *bonâ fide* la totalité ou une partie du capital de la dette publique, et par suite de réduire, dans une proportion correspondante, les taxes énormes destinées à en solder les intérêts.

Des projets divers ont été proposés, à différentes époques, pour rembourser immédiatement la dette fondée; mais ces projets étaient ou indignes d'attention, ou des banqueroutes déguisées. Le plan de M. Archibald Hutcheson, membre éclairé et patriote du Parlement, sous George Ier, est d'une tout autre nature; et de nos jours il a été fortement recommandé par M. Ricardo. M. Hutcheson proposait de nous libérer en imposant tous les capitaux du pays. D'après le plan qu'il avait soumis à la Chambre des Communes, on aurait d'abord annulé 10 p. % du principal de la dette fondée, et en même tems on aurait imposé tous les capitaux du pays, également à 10 p. %, afin d'en rembourser le reste. Les 10 p. % de réduction sur le principal représentaient la part pour laquelle les rentiers de l'état devaient concourir dans cette grande opération.

Sans contredit, si on voulait la tenter aujourd'hui, il faudrait une contribution beaucoup plus forte que celle proposée par M. Hutcheson. Le principal de la dette fondée s'élève à environ 760 millions st. (19,000,000,000 fr.),

(1) Voyez, dans notre 2e numéro, pag. 234 et suivantes, l'étrange illusion sur laquelle repose tout le système de l'amortissement.

et dans l'hypothèse où la contribution sur les capitaux serait de 24 p. %, il faudrait, pour l'extinction de la totalité de la dette, 578 millions st. (14,450,000,000 fr.). Mais si on voulait seulement, déduction faite de la part des rentiers, rembourser la moitié des rentes, ou 289 millions st., il est hors de doute que nous pourrions y parvenir. Nous ne nous dissimulons pas les nombreuses difficultés qui entraveraient l'exécution de cette mesure, et les sacrifices immédiats qui seraient indispensables; mais ces sacrifices momentanés seraient peu de chose à côté des avantages permanens que l'on obtiendrait par l'extinction d'une portion aussi notable des créances de l'état; et, quant aux difficultés, une administration ferme, prudente et habile parviendrait à les vaincre.

Quoiqu'il ne faille pas accorder une foi implicite à l'arithmétique politique, nous avons des données suffisantes pour être convaincus qu'un prélèvement de 12 p. % sur les capitaux du pays suffirait pour éteindre la moitié de la dette. En 1790, M. Pitt estimait le revenu taxable de la Grande-Bretagne, sans y comprendre celui provenant des intérêts de la dette publique, de l'exercice d'une profession ou des possessions étrangères, à 106 millions (2,650,000,000 f.), qui, au denier vingt, équivaudrait à un capital de 2 milliards 120 millions (53,000,000,000 f.). Il n'y a aucune raison de croire que cette estimation soit exagérée. M. Beeke, dans son excellent écrit sur la taxe imposée sur les revenus, estimait la totalité des capitaux de la Grande-Bretagne, appartenant à des particuliers, à 2 milliards (50,000,000,000 fr.). Aucune de ces estimations ne comprend l'Irlande; cependant comme toutes les parties de l'empire profiteraient de cette grande mesure, il est juste que chacune d'elles prenne part à son exécution. Nous n'avons aucune donnée certaine sur la valeur du capital de l'Irlande; mais en l'estimant au sixième de celui de la Grande-Bretagne, ou à

333 millions st. (8,325,000,000 fr.), ce calcul donnerait 2,333 millions st. (58,325,000,000 fr.) pour la totalité des capitaux de l'empire, estimation inférieure de 300 millions st. à celle de M. Colquhoun.

Le capital de la nation étant évalué à 2 milliards 333 millions st., et nous sommes convaincus que cette évaluation est au-dessous de la réalité, il est clair qu'un prélèvement de 12 p. °/₀ suffirait pour le rachat de la moitié de la dette. Si l'on se rappelle que le revenu net, indépendamment du produit des emprunts payés au trésor, pendant les trois dernières années de la guerre, montait à 225 millions (5,625,000,000 fr.), on se convaincra qu'il est en notre pouvoir, en faisant quelques efforts, d'éteindre, si ce n'est la totalité, au moins la moitié de la dette fondée.

Il est évident que cette mesure ne serait préjudiciable à personne. Un capitaliste qui a une fortune de 10,000 liv., produisant un revenu annuel de 500, sur lesquelles il est peut-être forcé de faire un prélèvement de 100 liv. pour l'intérêt de la dette, ne possède par le fait que 8,000 liv.; et dans la supposition la plus favorable aux adversaires du projet que nous examinons, sa fortune serait précisément la même, soit qu'il continuât à payer 100 liv. par an, ou que, pour se libérer, il fît un seul paiement de 2,000 liv. Dans le fait, cependant, il gagnerait beaucoup au change, par l'accroissement du taux des profits, ainsi que nous allons le faire voir.

Mais, dit-on, la répartition ne pourra pas être faite avec égalité. Tandis que les propriétaires fonciers et les autres possesseurs d'immeubles paieront tout ce qu'ils devront payer, les capitalistes, les fabricans et les négocians se soustrairont sans peine à une partie de la contribution. On ne saurait nier que cette observation ne soit fondée jusqu'à un certain point; mais elle est applicable à toutes les taxes; aucune ne frappe également les diverses classes, et il y en

a toujours quelques-unes d'atteintes dans une proportion plus forte que les autres. Les avantages qui résultent de l'établissement d'un gouvernement, et la nécessité d'établir des taxes pour en payer l'intérêt, sont reconnus par tout le monde, comme une compensation suffisante des petites inégalités du meilleur système de contributions. On doit tout faire pour rendre la répartition aussi équitable que possible ; et les inégalités qui existeront encore après tous ces efforts ne compenseront pas plus les avantages de cette opération que celles de nos taxes ordinaires ne compensent les bienfaits de l'institution d'un gouvernement, et de la sécurité qui en résulte pour les propriétés et pour les personnes. Dans les dernières années de la guerre, la taxe sur les revenus avait été répartie avec beaucoup d'équité. Il ne serait pas plus difficile de répartir de la même manière celle sur les capitaux.

En supposant que tous les capitaux pussent être également taxés, peut-être dira-t-on encore avec M. Hume, dans ses *Observations sur le plan de M. Hutcheson,* que les classes laborieuses et ceux qui exercent des professions libérales paient une portion considérable des taxes, et qu'il serait oppressif et injuste d'imposer, sur les capitalistes, tout le fardeau de la dette, tandis qu'aujourd'hui ils n'en supportent qu'une partie. Mais cette objection n'est que spécieuse ; car les taxes doivent, à la longue, élever les salaires dans la même proportion qu'elles élèvent le prix des articles consommés habituellement par les classes ouvrières.

Le prix des choses nécessaires à la vie n'est, au fond, que celui du travail productif : on ne peut se les procurer que quand on consent à en payer le montant. Quoiqu'il s'écoule un période plus ou moins long, selon la diversité des circonstances où se trouve le pays, avant que les salaires et les prix prennent leur équilibre, cet équilibre finit toujours cependant par avoir lieu. Mais quand les salaires

s'élèvent par suite d'un accroissement dans les taxes, cette hausse doit produire une réduction équivalente dans les profits des capitalistes ou des propriétaires; c'est une règle économique à laquelle ils ne sauraient se soustraire : tandis qu'au contraire quand les salaires tombent par suite de la réduction des taxes, il en résulte une addition équivalente dans le revenu des capitalistes. Ceux-ci n'auraient donc pas droit de se plaindre de ce qu'ils seraient seuls chargés du remboursement du principal de la dette, dont l'intérêt est maintenant payé en partie par les classes ouvrières; car l'avantage qui paraît résulter pour eux de cette participation des ouvriers dans le paiement des intérêts n'est qu'apparent, puisqu'ils ne l'obtiennent que par une diminution correspondante dans le taux de leurs profits. Dans tous les pays anciens et très-peuplés, les salaires ne sont pas assez élevés pour que le prolétaire contribue efficacement à payer les dépenses de l'état. Quand une taxe a été établie, elle peut, pendant un certain tems, peser d'une manière incommode sur les classes inférieures; mais un pareil état de choses ne saurait être durable. L'élévation des salaires est rarement, et peut-être même jamais, l'équivalent tout-à-fait exact d'une hausse dans le prix des choses nécessaires à la vie; mais ils ont une tendance constante à se rapprocher, et, à la fin d'un certain nombre d'années, il doit toujours s'établir une balance à peu près juste.

On observe que si une masse aussi considérable d'immeubles était tout-à-coup mise en vente, il en résulterait une grande perte pour les vendeurs. Un instant de réflexion suffira pour faire voir que cette objection est peu fondée. Le nombre des acheteurs et des prêteurs s'accroîtrait dans la même proportion que celui des vendeurs et des emprunteurs. Les créanciers de l'état qui seraient remboursés auraient besoin de nouveaux placemens pour

leurs fonds, et seraient très-empressés de les prêter aux propriétaires fonciers, aux fabricans, etc. Ceux-ci, au lieu de vendre leurs propriétés pour payer leur quote-part dans le prélèvement, pourraient donc se contenter d'emprunter, en les donnant pour hypothèques.

Nous ne nierons pas cependant qu'à cet égard comme à d'autres, cette grande mesure n'aurait pas quelques inconvéniens. M. Fox observait avec raison, dans le débat sur le bill de suspension des paiemens en argent de la banque, « que celui qui prétend guérir tout-à-coup une maladie grave, et qui espère produire beaucoup de bien sans faire aucun mal, n'est pas l'homme qu'il faut, dans des situations difficiles. » On ne doit tenter dans de pareilles circonstances que d'arrêter les progrès du mal, pour empêcher qu'il ne devienne mortel, sans considérer si l'opération que l'on fait subir au malade est douloureuse.

Avant de terminer, nous conviendrons que, lorsqu'on a commencé à parler à la Chambre des Communes, dans des entretiens particuliers, du rachat de la dette suivant le mode que nous venons d'indiquer, plusieurs membres prétendirent que les avantages seraient loin d'en être aussi grands qu'on l'imaginait. Ceux qui soutenaient cette opinion disaient que, comme les capitalistes, qui payaient actuellement des taxes pour acquitter les arrérages de la dette fondée, seraient obligés de transférer aux rentiers de l'état une portion correspondante de leurs biens, dans le cas où ces taxes seraient supprimées par suite du rachat de la dette, leur situation serait précisément la même qu'auparavant. Cette assertion, qui a une apparence de vérité, est cependant tout-à-fait inexacte. Supposons que cette mesure soit maintenant mise à exécution, et qu'on rachète moitié de la dette. Dans cette hypothèse, un capital d'environ 300 millions st. (7,500,000,000 fr.) sera transféré aux rentiers de l'état, et environ 15 millions st. (375,000,000 fr.) de

taxes seront abolis. On voit du premier coup d'œil que personne ne perdra à cette opération; mais il n'est pas aussi clair que personne ne doive y gagner. En abolissant quinze millions de taxes, on opérera une réduction considérable dans le prix de beaucoup de marchandises, et par conséquent la vie deviendra moins chère, le taux des profits s'élèvera immédiatement, et les capitaux cesseront de s'écouler au dehors; le commerce du pays prendra de l'extension, et un stimulant énergique sera donné à toutes les branches de l'industrie. L'esprit d'économie, cet esprit qui crée les capitaux, et qui, par conséquent, est la base de la prospérité publique, se répandra dans toutes les classes, quand elles connaîtront la part qu'elles doivent prendre au rachat de la dette. Chacun sera empressé de combler la brèche faite à sa fortune par cette opération. Si elle est combinée avec la révocation des taxes indirectes des monopoles, il n'est pas douteux que la portion du capital des particuliers absorbée par le rachat de la moitié de la dette sera reconstituée par l'activité et l'économie des différentes classes, au bout d'un très-petit nombre d'années.

(*Edinburgh Review.*)

ANALOGIES

DES MOEURS RUSSES ET DES MOEURS TARTARES.

Il est bien difficile, impossible peut-être, qu'un peuple civilisé ne soit point redevable à ses voisins d'une partie de ses connaissances, de ses arts, de ses habitudes; que, seul, et par ses propres forces, il ait acquis tout ce qu'il possède; qu'il n'ait eu besoin d'aucun secours pour devenir ce qu'il est. Le plus souvent, l'histoire découvre l'origine de ses progrès : quelquefois aussi, les indications qu'elle donne ne suffisent point, et l'investigateur est réduit à des conjectures. Il croit être mis sur la voie par des vestiges presque effacés et méconnaissables; plein de confiance dans ses méthodes d'examen, de critique et d'induction, il s'avance hardiment et ne s'égare pas toujours.

La comparaison des langues peut être un moyen de découvertes historiques (1), mais elle ne suffit pas pour les constater. Ainsi, par exemple, on sait à quelle époque des relations importantes furent établies entre les Grecs et les Russes : des échanges mutuels eurent certainement lieu, chacun des deux peuples avait quelque chose à donner à l'autre. Les Russes, suivant leur usage, reçurent à la fois les choses et les noms; les Grecs, au contraire, prirent dans leur propre langue le nom des choses qu'ils tiraient de la Russie. Ce fut ainsi que des mots grecs purent passer dans la langue russe, sans réciprocité. Mais que penser de

(1) Note du Tr. M. Balbi, que nous avons eu occasion de citer plusieurs fois dans notre recueil, a entrepris, dans son *Atlas Ethnographique du Globe*, de classer les divers peuples et de remonter à leur origine, au moyen des différentes langues qu'ils parlent. C'est un ouvrage d'un savoir prodigieux, rempli de recherches fort curieuses.

quelques analogies entre les deux langues dont l'origine est certainement beaucoup plus ancienne? Ce n'est pas des Grecs que les Russes ont appris la fabrication du vinaigre détestable qu'ils nomment *ouxous*. Des plantes usuelles propres aux contrées froides (le cresson, le raifort et le sapin), portent, dans les deux langues, des noms si peu différens qu'ils dérivent évidemment de racines communes. Ces faibles indices n'autorisent point cependant à penser que les Russes modernes et les anciens *Pélasges* ont eu le même berceau. Les décisions des antiquaires sont parfois aussi aventureuses que celles des médecins.

Les peuples n'agissent que faiblement les uns sur les autres par les simples relations de voisinage, d'amitié et de commerce; les guerres, quel qu'en soit le résultat, exercent plus d'influence, et, quant à la conquête, on ne doute nullement que le vaincu ne subisse de toutes manières l'ascendant du vainqueur. Ainsi, lorsque les Moscovites furent soumis aux Tatars (1), ils ne purent se dispenser d'apprendre la langue du peuple dominateur, de se conformer à ses habitudes, et d'en adopter quelques-unes. Cependant, le vainqueur n'avait changé ni les lois ni le gouvernement du pays conquis; mais les habitans de ce pays avaient du goût pour les mœurs orientales; on n'eut pas de peine à leur faire suivre les usages que leurs opinions nationales et leur religion ne contrariaient pas.

Les tzars imitaient le luxe et observaient le cérémonial des despotes de l'Asie. Les ambassadeurs devaient se prosterner aux pieds de leur trône, et cet ancien usage est encore rappelé aujourd'hui par la phrase russe : *Biou chalomi*, « Je frappe (la terre) avec mon front. » Le souverain faisait revêtir de robes de soie ou de pelisses les personnes qu'il

(1) NOTE DU TR. Dans un numéro précédent, nous avons déjà dit que le mot de *Tatars*, et non le sobriquet de *Tartars*, était le véritable nom des populations qui occupent les grands plateaux du nord de l'Asie.

voulait honorer. Lorsque le cosaque Irmak, conquérant de la Sibérie, fut présenté au tzar dont il avait étendu l'empire jusqu'à l'océan oriental, le monarque ôta sa pelisse, et, en présence de toute sa cour, il la mit sur les épaules du héros. Aujourd'hui même, quand l'empereur de Russie veut récompenser, par un témoignage de sa faveur, un marchand ou un homme du peuple, il lui fait présent d'un *caftan* (1) orné de dentelle d'or.

Les tzars adoptèrent aussi d'autres usages dont les monarques d'Asie leur donnaient l'exemple : ils devinrent presque inaccessibles, ne parurent que très-rarement en public pour quelques cérémonies ou dans des circonstances extraordinaires. Les troupes étaient alors sous les armes; on faisait évacuer les rues par lesquelles le souverain devait passer, et, s'il était à cheval, des grands de la cour lui tenaient les étriers. Ce fut probablement à cette époque que leurs sujets commencèrent à leur donner le titre de *bieli tzars* (tzars blancs), dénomination sous laquelle ils sont connus à la Chine, et qui est la traduction du mot *ak-padischa,* par lequel les Tatars désignent les empereurs de Russie.

Les usages asiatiques, introduits à la cour et dans la noblesse, influèrent sur le sort des femmes : elles furent soustraites aux regards de tous les hommes, à l'exception de leurs pères, de leurs frères et de leurs époux. Vers la fin du quinzième siècle, un ambassadeur de Frédéric III, empereur d'Allemagne, chargé de négocier le mariage des filles du grand-duc de Russie avec des princes auxquels l'empereur désirait qu'elles fussent unies, ne put obtenir de voir les princesses : le respect pour les usages l'emporta sur toutes les considérations politiques. Toute la Russie parut transformée en une province tatare; on ne voyait presque plus nulle part, ni les habillemens, ni les mœurs

(1) Habit national des Russes.

russes. Sous un gouvernement despotique, le maître pousse quelquefois très-loin la rigueur de ses ordres : Ivan le Terrible défendit expressément de se raser les moustaches, de s'habiller à l'allemande ou à la polonaise. Michel Féodorovitz fut d'un avis opposé ; il fit quitter les habillemens tatars et reprendre le costume des anciens Russes, semblable à celui des Polonais ; et, plus tard, le tzar Pierre faisait raser les têtes de ceux qui ne faisaient pas raser leurs barbes.

Il est très-probable que l'usage des chapeaux a passé d'Asie en Europe par le trajet le plus long qu'il pût faire dans l'ancien continent. Parti de la Chine, et peut-être même du Japon, il dut faire un assez long séjour dans la Mongolie pour se répandre chez tous les peuples d'origine tatare, arriver chez les Russes, et, de là, s'établir, de proche en proche, dans toute l'Europe occidentale. Sa marche fut quelquefois irrégulière ; on le vit en Espagne, avant qu'il fît son entrée en France, au quatorzième siècle. Quoi qu'il en soit, aucune mode ne fit jamais une aussi haute fortune. Aujourd'hui, les peuples de l'Asie ont presque tous abandonné le chapeau pour le turban. Il n'y a plus guère que les habitans de l'Europe qui en portent. Pendant l'expédition d'Égypte, les populations arabes de cette contrée ne pouvaient comprendre pourquoi les Anglais et les Français se faisaient la guerre. Ils supposaient que, comme ils portaient également des chapeaux, ils appartenaient à la même nation.

Les mœurs tatares furent si bien enracinées dans le sol de la Russie, que la religion même en sentit les atteintes ; des pratiques musulmanes se mêlèrent à celles du christianisme. Il fallut convoquer des synodes pour débarrasser la religion de ce mélange, et la rendre à sa pureté primitive.

En 1551, il fut défendu à tout chrétien, sans en excepter les princes, d'entrer dans une église avec le turban sur la

tête. On tint si peu de compte de cette ordonnance, que le métropolitain Philippe, dans un transport de zèle, osa réprimander Ivan le Terrible lui-même, qu'il vit dans le temple, au milieu de ses gardes, coiffés, ainsi que lui-même, d'un haut bonnet tatar : « Tzar, lui dit le pontife, je ne puis reconnaître un monarque orthodoxe sous un pareil accoutrement. »

On dit que l'institution des gardes de nuit fut introduite en Russie par les Tatars. Ils importèrent aussi l'usage des chevaux de frise pour clôtures à l'entrée des villes, dans les rues et autour des édifices. Les *kabaks* (cabarets) d'aujourd'hui furent originairement des caravanseraïs où les voyageurs étaient reçus comme dans ceux de l'Asie; maintenant, ils ne servent plus qu'au débit de l'eau-de-vie dont le gouvernement s'est attribué le monopole. En Pologne, ces kabaks sont en général affermés à des juifs par les seigneurs ou propriétaires de terres.

On prétend aussi que les Tatars ont instruit les Russes dans l'art des supplices : cette sorte d'enseignement n'est pas nécessaire, sous un gouvernement despotique; les inventeurs de cruautés n'y manqueront jamais, lorsque le maître en demandera.

Quant à l'art militaire, à l'organisation des troupes et à la discipline, on ne peut pas dire maintenant que les Russes aient rien conservé de ce qu'ils ont pu recevoir des Tatars. Leurs troupes irrégulières sont ce qu'elles doivent être, en raison des habitudes et du genre de vie des hommes qui les composent, et, depuis les Scythes de l'antiquité, jusqu'aux Kirguis de notre tems, ces cavaliers nomades durent être organisés à peu près comme ils le sont aujourd'hui.

On accordera volontiers que les Russes ont reçu d'un peuple asiatique la machine arithmétique très-simple avec laquelle ils font leurs calculs. Un écrivain hollandais rap-

porte que cette invention chinoise s'introduisit en Russie dans le seizième siècle, par l'entremise d'un marchand sibérien.

La langue russe a reçu et conserve un grand nombre de mots asiatiques dont le sens n'est altéré en aucune manière. Profitons de cette occasion pour avertir nos architectes d'une erreur dans laquelle ils tombent généralement. Ils regardent les *lazarets* comme des maisons de sûreté, et ils en font de véritables prisons : en Asie et chez les Russes, ce sont des maisons de santé, des infirmeries, et cette manière de les considérer indique les principales convenances auxquelles l'architecture doit satisfaire, sans négliger les précautions nécessaires contre l'irruption des maladies contagieuses.

Mais un fait très-digne de l'attention des philosophes, c'est que, dans les actions et réactions qu'exercèrent l'un sur l'autre deux peuples tour à tour conquérans et subjugués, dont l'un était chrétien et l'autre musulman, le victorieux ne fut jamais persécuteur. Il ne serait pas facile de trouver, dans l'histoire, un autre exemple de cette modération; elle tient sans doute à des causes particulières, que des recherches approfondies pourraient faire découvrir.

Le parallèle entre les Russes et leurs voisins de l'Asie a été poussé plus loin : on a trouvé de l'analogie entre les littératures des deux nations, et, par conséquent, entre les goûts des deux publics. Les Russes, a-t-on dit, aiment les contes comme les Orientaux; leurs annales même ont un grand luxe de style. Sur ces deux points, les différentes nations se rapprochent beaucoup des Asiatiques, sans que les Tatars aient jamais eu des relations intimes avec elles. Toutes ces analogies ne prouvent que ce qu'il est fort inutile d'appuyer par des preuves ni des raisonnemens, que les hommes de tous les pays sont pourvus des mêmes facultés, susceptibles des mêmes impressions et des mêmes

passions ; qu'entre les expressions diverses de ces impressions et de ces passions, il ne peut y avoir de différences que celles qui tiennent à l'idiome, aux images locales et au génie de l'écrivain, orateur ou poète. Avec un peu d'esprit, il serait facile de faire un parallèle assez plausible entre Ossian et Virgile ou le Tasse : avec plus d'esprit encore, on renoncerait à ces subtilités, et l'on s'occuperait d'objets plus importans. (*Asiatic Journal.*)



ARTILLERIE A VAPEUR

CONFECTIONNÉE POUR LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS.

L'APPLICATION de la vapeur, comme force motrice pour diriger les vaisseaux, est une découverte dont le commerce seul a, jusqu'ici, recueilli les heureux résultats; mais il serait facile, dès ce moment, de prévoir les changemens qu'elle apporterait dans la tactique moderne en cas de guerre maritime. Il n'en est pas de même de la substitution de la vapeur à la poudre à canon, pour donner l'impulsion aux projectiles à l'aide des ingénieuses machines construites par M. Perkins. L'attention publique avait été puissamment excitée par l'annonce des effets singuliers de cette invention, lorsque M. Perkins fit l'essai de son fusil à vapeur, en présence du duc de Wellington, de l'état-major de l'armée, des officiers de génie et d'artillerie, en un mot de tous les hommes capables de prononcer en connaissance de cause.

Ces expériences eurent tout le succès que pouvait es-

pérer l'habile ingénieur américain (1); mais elles n'auraient pu être répétées souvent sans entraîner des dépenses trop fortes pour un simple particulier, et plusieurs savans émirent le vœu de les voir continuer aux frais du gouvernement. Ce vœu n'a point été rempli, et nous avons lieu de nous en étonner. Sans partager entièrement l'opinion de M. Perkins sur les causes de cette indifférence des membres du bureau de la guerre, nous ne pouvons nous empêcher de regretter de nous voir aujourd'hui prévenus par la France, dans l'adoption de cette arme formidable, qui doit apporter des changemens qu'on ne saurait calculer dans la tactique moderne et surtout dans l'attaque et dans la défense des places, et exercer par là une si grande influence sur les destinées des différens peuples. Les expériences qui ont eu lieu à Greenwich, par ordre du gouvernement français, en présence des ingénieurs et des officiers envoyés par S. A. R. le duc d'Angoulême et de l'ambassadeur du roi de France près de notre cour, ont confirmé l'immense pouvoir destructif des nouvelles machines de M. Perkins, et il a été, en conséquence, chargé de construire, pour la France, une pièce d'ordonnance et un mousquet à vapeur. Cette commande, quelque peu considérable qu'elle paraisse, est un reproche pour notre gouvernement; mais comme, avant d'expédier ces machines, M. Perkins se propose d'en démontrer les effets devant une assemblée composée de nos ingénieurs et de plusieurs savans distingués, envoyés à cet effet par quelques puissances du continent, il faut espérer que les hommes influens de notre cabinet reviendront de leurs préventions, et que le pays où cette invention a eu lieu ne sera pas le dernier à profiter des avantages qu'elle présente.

La lettre que l'on va lire, adressée par M. Perkins à

(1) NOTE DU TR. Il en a été rendu compte dans la *Revue Britannique*. Voyez le numéro d'avril 1826, pag. 347.

l'éditeur du *Franklin Journal* (1), contient, outre ce qui a rapport à l'artillerie à vapeur commandée par la France, quelques détails sur diverses propriétés que M. Perkins a reconnues dans la vapeur; nous les mettons également sous les yeux de nos lecteurs, sans nous rendre garans des conséquences qu'il tire des faits rapportés.

« Je puis enfin vous annoncer que toutes mes espérances se sont réalisées, et que j'ai complétement réussi dans la construction de ma machine à vapeur à haute pression (*high pressure safety Steam Engine*), qui ne présentera plus aucun danger. J'aurais été à même de vous transmettre cette nouvelle beaucoup plus tôt, si je n'avais pas rencontré ici, dans quelques personnes, une opposition plus difficile à surmonter que les obstacles produits par la nature même de mon invention, qui, cependant, je ne puis le dissimuler, se sont présentés en assez grand nombre.

» La plupart de mes amis, et parmi eux des hommes d'un grand savoir, paraissaient craindre que je n'eusse tenté une chose impossible, et assuraient que tout était à présent si bien combiné dans les machines à vapeur, qu'il n'y avait plus rien de neuf à faire à cet égard. Maintenant, c'est à vous que je le demande, et il me serait difficile de m'adresser à un juge plus compétent, n'est-ce pas une chose nouvelle que de produire de la vapeur à quelque degré d'élasticité que ce soit, du *minimum* au *maximum*, sans courir le moindre danger? N'est-ce pas une chose nouvelle que de substituer la pression à la surface, dans la production de la vapeur; ce que je considère comme la base de ma découverte? N'est-ce pas une chose nouvelle que d'avoir une pression de 1,000 livres par pouce carré sur l'un des côtés du piston, tandis que de l'autre côté il y a un vide parfait et

(1) NOTE DU TR. Recueil scientifique fort estimé, qui se publie à Philadelphie. On sait que M. Perkins est né aux Etats-Unis.

par conséquent point de résistance; effet obtenu sans le secours d'une pompe à air, et sans employer d'autre eau que celle qui sert à produire la vapeur? N'est-ce pas une chose nouvelle que l'invention d'un piston métallique, qui n'a pas besoin d'être lubrifié, et qui, cependant, joue aussi hermétiquement que le piston d'une machine pneumatique? N'est-ce pas une chose nouvelle que d'avoir appliqué les *protecteurs* en zinc de Sir Humphrey Davy aux machines à vapeur, pour empêcher l'oxidation, qui, par suite du non emploi de l'huile, pourrait s'établir dans les cylindres lorsque la machine ne serait pas en action? N'est-ce pas une chose nouvelle que de se passer de soupape et de tuyau *d'éduction*, et de n'avoir qu'une petite soupape *d'induction*, construite de manière à neutraliser la pression, qui n'a pas besoin d'huile, et qui s'ouvre et se ferme sans le plus léger effort? N'est-ce pas une chose nouvelle que de laisser échapper la vapeur par une ouverture 250 fois plus grande que le tuyau à vapeur? Voilà pourtant tout ce que j'ai fait, ainsi que notre ami Lukens (1) peut le garantir, puisqu'il a été témoin, comme moi, de toutes les expériences. Enfin, n'est-ce pas une chose nouvelle que d'avoir découvert que la vapeur peut être produite, quoiqu'en contact avec l'eau, à toutes les températures, sans produire une élasticité correspondante?

» Depuis mon séjour ici, j'ai eu à lutter contre une opposition puissante de la part de quelques personnes dont mes découvertes blessaient les intérêts; mais quelques-uns des hommes les plus recommandables de ce pays m'ont constamment soutenu, sans quoi j'aurais nécessairement succombé.

» Depuis que j'ai commencé mes expériences sur la production de la vapeur avec de petites quantités d'eau sans

(1) Note du Tr. M. Lukens est, comme M. Perkins, un ingénieur américain fort distingué, qui, depuis quelque tems, s'est établi à Londres.

pression, plus d'une douzaine d'hommes à projets ont essayé de faire des *bouilleurs tubulaires;* mais c'est dans la manière de produire la pression que consiste la nouveauté de mon invention; aucun d'eux n'a réussi.

» Je suis occupé, en ce moment, à construire des canons et des fusils à vapeur pour le gouvernement français. Le gouvernement anglais aurait sans doute adopté cette invention, sans l'influence de certains ingénieurs, qui ont déclaré que, bien qu'à l'expérience publique faite par ordre du gouvernement j'eusse paru obtenir les résultats les plus étonnans, tout cela n'était qu'illusion; que jamais je n'avais pu construire un *générateur* qui durât une semaine entière; enfin, que je ne pouvais maintenir la vapeur à la température nécessaire, plus de deux ou trois minutes chaque fois. Ces assertions ont obtenu crédit d'autant plus facilement, que tout perfectionnement dans l'art de la guerre, qui tend à mettre sur un pied d'égalité le fort et le faible, semble devoir être plus avantageux aux autres pays qu'à l'Angleterre.

» Le gouvernement français a consenti à essayer sérieusement notre nouveau système. Nous avons fait, à Greenwich, plusieurs expériences qui ont été suivies par des ingénieurs envoyés à cet effet par le duc d'Angoulême, en présence d'un de ses aides-de-camp et du prince de Polignac; leur rapport a été si satisfaisant, qu'un contrat a été immédiatement passé avec moi. Un ingénieur anglais de première classe, qui a souvent été chargé de travaux importans par son gouvernement, s'est joint à moi pour garantir quatre points sur lesquels quelques-uns de ses confrères avaient exprimé des doutes, savoir : l'absence de tout danger dans le *générateur;* son indestructibilité; la possibilité de maintenir la vapeur au degré de température nécessaire pendant un tems indéterminé; enfin la grande économie que présente cette nouvelle artillerie.

» La pièce d'ordonnance lancera soixante boulets de plomb, de quatre livres chacun, par minute, avec la même justesse qu'une carabine, et à une distance proportionnée. Au même *générateur,* sera attaché un mousquet pour lancer un torrent de plomb, du bastion d'un fort. Cette arme, qui décharge de cent à mille balles par minute, à la volonté de l'artilleur et aussi long-tems qu'il sera nécessaire, aura de plus l'avantage de pouvoir se transporter d'un bastion à l'autre. Le duc de Wellington a dit en ma présence qu'un pays, défendu avec une semblable artillerie, ne pourrait jamais être envahi, et je crois cette opinion bien fondée.

» Aussitôt que cette machine sera terminée, elle sera l'objet d'expériences devant des ingénieurs désignés par le gouvernement anglais et plusieurs autres puissances du continent. Je n'éprouve aucune crainte sur le résultat de cette épreuve, et M. Lukens partage ma confiance. Il a vu le fusil à vapeur lancer de 500 à 1,000 balles par minute, et cependant, pendant le même tems, la vapeur sortait en grande quantité par la soupape de sûreté ; il pense, avec moi, que la vapeur peut être maintenue à un degré de tension suffisant pour décharger un courant continu de balles pendant un jour entier s'il était nécessaire. Quant à l'économie, je crois pouvoir avancer, sans exagération, que, si les décharges se succèdent rapidement, une livre de houille pourra lancer autant de balles que quatre livres de poudre à canon.

» Parmi les objections que l'on a faites contre l'artillerie à vapeur, on a prétendu qu'il faudrait un tems trop long pour obtenir la vapeur à un degré de température assez élevé dans le cas d'une attaque soudaine. Je répondrai à cela qu'il suffit d'un feu très-peu intense pour maintenir les *générateurs* au degré de température nécessaire, lorsqu'ils ne sont pas remplis d'eau, et qu'ainsi on peut les

conserver, à peu de frais, en cet état, dès que l'on a la moindre crainte d'une attaque. La chaleur ainsi communiquée au *générateur* durerait assez long-tems pour donner de la vapeur, jusqu'à ce que le feu fût augmenté au point de fournir à une émission continue de vapeur.

» Pour l'artillerie de marine, l'objection tombe d'elle-même, puisque la vapeur de la machine qui donne le mouvement au navire doit être toujours à un degré de température fort élevé. Lord Exmouth, après avoir vu lancer plusieurs décharges de plomb, s'est assuré qu'un tems viendrait où un bateau à vapeur, avec deux canons à vapeur sur son avant, pourrait battre le plus fort vaisseau de ligne armé d'après le système actuel; Sir Georges Cockburn ajouta que le seul inconvénient de cette artillerie était qu'elle serait, pour les nations, ce que le pistolet est pour les duellistes, en ce qu'elle mettrait sur la même ligne la force et la faiblesse.

» Pour prouver l'absence de tout danger dans ma machine, je l'ai fait agir sous une pression de 1400 livres par pouce carré, ou de 100 atmosphères environ, et j'ai arrêté la vapeur à un douzième de la longueur du coup de piston; mais ce n'était qu'un essai pour convaincre les plus incrédules de la sécurité parfaite qui doit résulter de mon système; ma pression ordinaire est de 800 livres par pouce, et j'arrête la vapeur à un huitième de la longueur du coup de piston.

» J'ai appris que notre ami, le dr. Hare (1), pense que je me suis avancé au-delà de mes forces; il n'est pas le seul qui ait conçu cette opinion, et je ne suis nullement étonné qu'il en soit ainsi, après tous les contes absurdes que quelques journaux technologiques ont publiés sur ma machine. Comme ces publications ont été faites à mon insu,

(1) NOTE DU TR. Professeur de chimie à Philadelphie, célèbre par plusieurs découvertes fort importantes.

il ne m'a pas été possible de les rectifier. A dire vrai, je me suis peu soucié de rien publier moi-même ; j'ai pensé qu'il valait mieux attendre l'entier accomplissement des divers perfectionnemens que j'avais en vue.

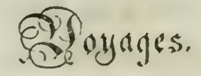
» Je me propose de publier bientôt le résultat d'une expérience dont le docteur Hare ne peut manquer d'être satisfait ; car, si je ne me trompe, elle prouve par des faits ce que le docteur a essayé, avec tant de talent, de prouver en théorie, que le calorique est une matière. La preuve que j'en donne est simple et positive, et je suis persuadé que, lorsque vous aurez été vous-même témoin de l'expérience, vous la considérerez comme très-concluante. J'ai été conduit à la découverte de ce fait par mes expériences sur la vapeur, expériences dont les résultats ont été non moins extraordinaires qu'inattendus. Un des plus frappans que j'aie constatés, c'est le grand pouvoir répulsif de la chaleur. J'avais remarqué qu'un *générateur*, à un certain degré de température, ne laissait échapper ni eau ni vapeur, par une fissure accidentelle qui s'y trouvait. Je mentionnai ce fait à un savant distingué, qui en révoqua en doute l'exactitude, et, pour le convaincre, je répétai l'expérience en sa présence ; mais il en conclut que le métal en se dilatant avait obstrué la fissure. Pour faire cesser ses doutes, je lui proposai de percer ma petite ouverture dans une des parois du *générateur*, ce qui fut exécuté. Après avoir élevé la vapeur au degré de température convenable, j'enlevai la cheville de fer avec laquelle j'avais bouché l'ouverture, et quoique la pression dans la machine fût en ce moment égale à plus de trente atmosphères, nous ne vîmes et n'entendîmes rien sortir de l'ouverture, et tout resta dans le même état qu'auparavant. J'abaissai alors la température en fermant le registre et en ouvrant la porte du fourneau, et bientôt nous entendîmes un bruit clair à l'ouverture du *générateur* ; nous y présentâmes un mor-

ceau de houille, et il brûla en peu d'instans. Rien cependant n'était encore visible ; mais, à mesure que la température s'abaissa , la vapeur commença à se faire apercevoir de plus en plus; le bruit augmentant en même tems, jusqu'à ce qu'à la fin , il devint si violent qu'on eût pu l'entendre à une distance d'un demi-mille. L'épreuve était concluante; je ne dois pas oublier de faire remarquer qu'à l'ouverture, le fer dont le *générateur* était construit était chauffé au rouge plein.

» Vous pouvez, monsieur, être convaincu de l'exactitude de tout ce qui précède, c'est le résultat d'expériences positives, et dans lesquelles je n'ai recherché que la vérité. Ayant réussi à faire un piston qui dispense de l'emploi de l'huile, je suis déterminé à rechercher jusqu'à quelles limites la pression peut être portée. Je fais construire, en ce moment, une petite machine assez forte pour supporter une pression de 2,000 livres par pouce carré : lorsqu'elle sera terminée, je vous informerai du résultat; le piston seul en limitera le pouvoir.

» La victoire que j'ai remportée est réellement glorieuse pour moi. Depuis quelque tems, beaucoup d'ingénieurs m'avaient proclamé fou, parce que j'avais assuré que je pourrais opérer la condensation et produire le vide sous le piston, sans employer ni pompe à air ni à eau suivant la méthode ordinaire; mais aujourd'hui les choses ont bien changé de face, et mon triomphe sur ceux qui m'avaient attaqué est complet. »

(*Technological Repositary.*)



VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE.

On nomme Amérique centrale la partie de ce continent qui s'étend du Mexique à la Colombie, et qui comprend Guatimala et l'isthme de Darien. Cette dernière contrée, remarquable par ses productions naturelles, est devenue plus intéressante encore, depuis qu'on s'est occupé sérieusement, en Angleterre, du projet d'ouvrir sur cet isthme une communication entre l'Atlantique et la mer Pacifique (1). Depuis les conquêtes des Espagnols, ce pays, malgré le voisinage de nos colonies, était resté fermé aux étrangers par le despotisme jaloux de ses maîtres, et on ne le connaissait guère mieux que le centre de l'Afrique. L'indépendance des états de Guatimala l'a ouvert au commerce et à la science. Toutefois, on a si peu connu, jusqu'à ce jour, la topographie de l'isthme de Darien, que le premier projet du canal des deux mers a été rédigé avec une ignorance complète des difficultés de son exécution. M. Robert, à qui nous devons la relation dont nous allons transcrire les passages les plus intéressans, nous offre à cet égard des renseignemens curieux. Il a exploré avec soin les côtes orientales de l'isthme : il avait été arrêté comme patriote et comme espion, par les autorités espagnoles, et déporté de la baie de Nicaragua, sur l'Atlantique, dans la ville de Léon, à quelques lieues de l'Océan Pacifique, en suivant la rivière de St.-Jean, le lac de Nicaragua et les

(1) Voyez sur ce grand projet un article inséré dans le 2e numéro de notre recueil.

bords du lac de Léon. Or, c'est sur cette ligne qu'on a cru trouver le plus de facilités pour l'exécution du canal. On remarque avec regret que les voyageurs les plus aventureux sont les moins disposés à écrire la relation de leurs voyages. Ils devraient suivre l'exemple de M. Robert : son livre a tout l'attrait d'un roman ; et, ce qui vaut mieux encore, il offre les documens les plus exacts sur la géographie, l'histoire naturelle et les avantages commerciaux des lieux qu'il a visités.

En 1816, M. Robert partit de la Jamaïque sur un brick qu'il commandait, avec une pacotille de peu de valeur ; son intention était de faire le commerce avec les tribus libres de la côte ouest, très-bien disposées en faveur des Anglais. Il revint au bout de neuf semaines, après avoir vendu avantageusement ses marchandises. En retour des pots d'étain et de fer, et autres objets grossièrement fabriqués, tels que coutelas, haches, colliers de verre, il rapporta des écailles de tortues, de la salsepareille et autres productions utiles dont ces contrées abondent. Les circonstances l'appelèrent de nouveau au milieu de ces tribus. Il y résida sept ans, et y recueillit tous les élémens de l'ouvrage qu'il vient de publier. Ce peuple, composé d'Indiens de race pure, de métis, issus du croisement de la race indienne avec les nègres, et nommés *Sambos*, est d'un naturel fort doux, et a plus d'influence qu'on ne croit sur les destinées politiques de ces contrées. M. Robert a constaté, par un grand nombre de faits, le caractère généreux et bon des Indiens proprement dits. Il leur donna une preuve de confiance fort honorable, en se rendant, seul et malade, au milieu d'une de leurs tribus guerrières, appelées *Valientes* (les Vaillans), pour y rétablir sa santé. La retraite qu'il choisit est située sur les bords de la rivière de Chrico-Mola, à quelque distance, dans l'intérieur, du côté du port de Mosquito. Dans cet asile, il continua son métier de

marchand ; les naturels du pays lui apportaient de la salsepareille, qu'ils échangeaient contre de la verroterie et autres objets ; et, en moins de six semaines, il posséda pour plus de 5,000 liv. sterl. de cette denrée. Il soignait également les intérêts de sa santé et ceux de sa fortune : les bains de rivière, la salubrité du climat, l'exercice de la chasse, eurent bientôt rétabli ses forces. Ses excursions le conduisirent dans des cantons qui n'avaient été visités jusque-là que par des bêtes fauves.

« A mon retour d'une de mes longues promenades, dit M. Robert, le chef de la tribu au milieu de laquelle je m'étais établi, nommé *Jasper Hall* par nos marchands, me dit que des femmes avaient découvert la trace d'un animal extraordinaire, dont elles avaient eu grand'peur ; qu'aucun chasseur n'avait pu leur dire le nom de cet animal, et qu'elles persistaient à croire que le diable avait passé par là. Ce propos excita ma curiosité, et, ne doutant pas que ce ne fût la trace d'une bête inconnue en Europe, j'engageai cet homme à me suivre à la tête de quelques chasseurs. Nous partîmes donc, moi cinquième, bien armés, munis de provisions, d'outils, et décidés à passer deux ou trois nuits dans les bois, s'il le fallait ; nous prîmes pour guides les trois femmes qui avaient fait la découverte. Après quatre heures de marche, sur un terrain qui m'était inconnu, l'on se trouva au fond d'un ravin, le long duquel on monta l'espace d'un mille ; nous arrivâmes enfin à la place indiquée par nos guides. Tout-à-coup Jasper m'appelle avec un rire bruyant : « Eh ! Robert, voici la trace du diable ! » J'arrive, et je vois l'empreinte d'une paire de gros souliers ferrés, qu'il m'avait vu porter quelquefois. Je me rappelai en effet être venu en cet endroit, mais par une autre route ; on rit beaucoup de me voir suivre ainsi la trace de mes pieds.

» Dans le cours de cette singulière exploration, nous

aperçûmes plusieurs espèces de bêtes fauves, mais la consigne était de ne pas tirer, de peur d'alarmer l'animal inconnu que nous cherchions. Cependant, pour mettre à profit notre excursion, nous nous décidâmes à rester deux ou trois jours dans les bois; les femmes avaient apporté du plantain et de la cassave, nourriture ordinaire du pays. Nous construisîmes à la hâte quelques huttes, après quoi nous partîmes pour la chasse. Elle fut heureuse; nous tuâmes une vingtaine de *peccaris*, ou porcs sauvages. On les coupa par quartiers; on fit ensuite une espèce de gril en bois sur lequel on plaça les chairs de ces animaux, enveloppées de feuilles; on mit du feu par dessous, et, par ce moyen, les quartiers de porc se trouvèrent à la fois fumés et à moitié rôtis. Ces provisions durèrent plus d'un mois.

» Le peccari a l'oreille courte, droite et pointue, les yeux petits et creux, le cou épais et court. Ses soies sont comme celles du sanglier, mais plus longues sur le cou et sur le dos. Sa couleur est d'un gris noir mêlé de blanc; il a un collier d'un blanc grisâtre. Il ressemble, pour la taille et la couleur, au porc de la Chine; il n'a point de queue; sur son dos est une glande de laquelle s'échappe constamment une liqueur fétide. Si l'animal est tué dans la soirée, et que cette partie soit à l'instant coupée et jetée, la chair est d'un goût délicat. Les peccaris ont le même grognement que les cochons; quand on les inquiète, ils font entendre un bruit effrayant avec leurs défenses, qui n'ont presque point de saillie; ils se jettent souvent sur le chasseur, qui n'a, dans ce cas, d'autre moyen de salut que de grimper sur un arbre, après avoir lancé ses chiens. De ce poste inaccessible il peut en faire un abatis considérable. Ils se nourrissent principalement de fruits, de graines et de racines, et font souvent beaucoup de dégâts dans les champs où croissent la cassave et le plantain.

» Le lendemain, nous gagnâmes le point culminant d'une montagne, dont les sommités n'affectent point une forme conique ou pyramidale, comme les volcans éteints; c'est la continuation d'une chaîne de montagnes plus haute que celles des environs. Le plateau a une longueur de cinq cents pas. Du côté de la mer Pacifique, la descente en est plus rapide que du côté opposé par où nous étions montés. A l'est, dans la direction de Chagres et de Panama, on aperçoit des montagnes encore plus élevées; au nord-ouest, l'œil se perd sur une chaîne de montagnes, dont les pics se succèdent à diverses hauteurs comme les flots d'une mer battue par l'orage; on en voit, çà et là, d'isolés, qui offrent l'aspect d'anciens volcans. Du point où j'étais, j'apercevais distinctement les deux mers. Du côté de l'Atlantique, je voyais les îles situées dans la baie appelée, en espagnol, *Boco del Toro,* et les lagunes de Chiriqui. Mais je ne pus découvrir ni Quibo, ni certaines îles de l'Océan Pacifique, que les navigateurs ont, par erreur sans doute, placées près de la côte. Dans cette direction, les immenses forêts traversées par les fleuves de ces contrées et les vastes montagnes boisées, jusqu'au sommet dont ils baignent le pied, m'empêchaient d'en dessiner le cours, et je n'apercevais à mes pieds que des forêts et des mers.

» Les Valientes composent les tribus les plus braves et les plus policées de cette partie du Nouveau-Monde. Comme leurs aînés dans la civilisation, ils ont leur point d'honneur et leurs duels.

» Lorsqu'un Valiente se croit insulté par un Indien de sa tribu, il prend son fusil ou son coutelas, emmène avec lui un de ses amis, se rend chez son adversaire, et l'appelle au combat. Celui-ci accepte souvent le défi : sur-le-champ, les gages sont donnés et reçus, et le duel ne finit jamais sans qu'un des deux, au moins, soit tué ou mis hors de combat. Dans l'attaque et la défense, ils se servent du cou-

telas avec beaucoup de dextérité ; il est rare de voir un Valiente qui n'ait pas des cicatrices à la tête ou sur le reste du corps. On ajourne quelquefois les duels, mais c'est toujours par l'entremise des seconds. Provoqué un jour par un de ces preux, je lui proposai une lutte à coups de poings : « Mode anglaise ! pas bonne ! » dit-il ; grâce à l'intervention de nos amis, la querelle se termina sans effusion de sang. Les Valientes ne sont pas très-adroits dans l'emploi des armes à feu ; ils le sont beaucoup plus avec l'arbalète et les flèches ; ils montent très-bien à cheval. »

Les idées religieuses de ce peuple sont très-bornées ; cependant, quand il arrive un événement extraordinaire, ils disent toujours : C'est Dieu qui l'a voulu.

« Dans une de mes excursions au-dessus de la grande cataracte de la rivière de Chrico-Mola, dit notre auteur, les Indiens qui conduisaient notre canot le laissèrent tellement dévier, qu'il fut entraîné par le courant sur les bords de cette effrayante chute d'eau, sans espoir de pouvoir remonter. Aussitôt, ils se jettent hors du canot, et gagnent la rive à la nage. Quant à moi, je perds la tête ; je ne vois d'autre chance de salut que de me confier au frêle bateau qu'emporte le torrent, et que le choc des rochers a bientôt mis en pièces. Après avoir repris mes sens, je me retrouve battu par le flot contre les bords d'un îlot, au dessous de la chute, et cramponné à une des planches qui avait surnagé. Quelques Indiens qui passaient en ce moment sur la rive inférieure, et qui n'avaient pas été les témoins de ma chute, viennent à mon secours, et me transportent dans ma cabane, tout meurtri du choc que j'avais éprouvé. Dans l'intervalle, les Indiens qui étaient dans le canot, de retour au village, y avaient semé la nouvelle de ma mort, et, pour en convaincre les incrédules, ils montraient les débris du bateau, emportés par le courant. J'étais depuis une heure étendu sur mon hamac, lorsque

le vieux Jasper, et un autre chef se rendirent chez moi, déplorant ma mort, et offrant de se charger de mes marchandises et de mes effets, pour le compte de mes parens ou de mes créanciers. « Eh! Robert! s'écria Jasper pétrifié à mon aspect, vous n'êtes donc pas noyé?... C'est l'ouvrage de Dieu, Robert, ajouta-t-il du ton le plus grave et levant les yeux au ciel; c'est l'ouvrage de Dieu! »

» Le plus haut degré d'ambition chez les indigènes, c'est de suivre les usages des *gentlemen* d'Angleterre. Ils ne croient pas y déroger en s'enivrant; mais lorsqu'il arrive aux femmes de boire outre mesure, les maris, jaloux de leurs priviléges, les tancent vertement : « Pas bon, leur disent-ils; ce n'est pas la mode des *ladies* anglaises. »

» La manière de vivre des Valientes est assez *confortable.* La nature les a pourvus de tout ce qui peut la rendre douce et commode, dans un état de civilisation aussi imparfait que le leur. La culture de leurs plantations exige peu de soins. Leurs forêts abondent en gibier de toute espèce; leurs rivières, en poissons excellens; leurs lagunes, en tortues magnifiques, en homars et autres crustacées très-recherchés sur nos tables. Anciennement, leur vêtement ordinaire était fait d'une espèce d'écorce d'arbre, trempée quelque tems dans l'eau courante, et qu'on tannait ensuite en la battant avec de gros rouleaux en bois, au point de lui donner la légèreté et la consistance d'une peau de chamois. On formait avec ce cuir végétal une espèce de camisole sans manches. Aujourd'hui leur costume est moins grossier. Plusieurs d'entre eux portent un habit complet à l'européenne. J'ai vu quelques-uns de leurs marchands et de leurs chefs habillés, suivant leurs expressions, *à la mode des gentlemen anglais,* suivis de quelques Indiens d'une classe inférieure, qui, pour faire leur cour à leurs maîtres, cherchaient à copier leurs manières, et portaient envie à l'ombrelle de soie qui servait de parasol au chef de

la tribu. Ces Indiens semblent avoir compris qu'ils ne pouvaient échapper à la destruction qu'en se réfugiant dans les bras de la civilisation. Tous ceux de leur race qui restent dans l'état sauvage fondent devant les peuples civilisés comme la neige sous le soleil du printems.

» La saison des pluies n'a rien de fâcheux pour les Indiens ; c'est au contraire celle du repos et de la joie. Leurs parties de plaisirs consistent alors à se réunir pour boire une liqueur dont ils font une immense consommation. La préparation en est très-simple. Ils broient le fruit du coco entre deux pierres, de manière à en former une pâte, qu'ils délayent ensuite, et font dissoudre dans de l'eau bouillante. Le liquide circule de main en main dans des calebasses, qui contiennent chacune environ deux litres. Il y a des amateurs qui en boivent de seize à vingt. Leur passetems favori, dans ces réunions, est de réciter de longues histoires qu'on écoute avec un sang-froid imperturbable, quelqu'invraisemblables qu'elles soient. Quand je me trouvais au milieu d'eux, j'essayais souvent de leur raconter des anecdotes qui me concernaient, et de leur donner une idée de la constitution civile et politique de l'Europe ; ils n'y comprenaient rien ; n'importe, ils me laissaient dire. Quand j'avais fini mon récit, les plus âgés de mes auditeurs se recueillaient pendant quelques minutes, et après avoir regardé autour d'eux, comme pour prendre les voix, ils disaient gravement : « Mensonge, Robert, mensonge. » A quoi je répondais : « Tout cela est vrai, c'est un usage d'Angleterre. » Souvent j'ajoutais : « Maintenant, voici une histoire qui n'est pas vraie. » Alors ces bonnes gens, dont la physionomie s'épanouissait, disaient à la ronde : « Robert, contez-nous votre histoire. »

Après avoir rétabli sa santé, notre voyageur frêta une chaloupe et continua son commerce, le long des côtes de

l'Amérique centrale. Pendant qu'il était à Carthagène, un tremblement de terre se fit sentir dans le pays. La ville de Carthagène est la capitale de la province de Costraica : en 1823 sa population était évaluée à 37,700 habitans; mais, deux ans après cette époque, elle fut presque détruite par un effroyable tremblement de terre qui ébranla l'isthme de Darien. « Dans la nuit de cet événement, j'étais dans la cabane d'un Indien, vers le cap des Singes, et j'eus l'occasion de voir les effets du tremblement, sur cette partie de la côte. Vers minuit, je sentis la natte d'osier sur laquelle je dormais violemment secouée. Supposant qu'un de mes compagnons de voyage, ou quelque Indien de notre suite, voulait m'effrayer ou m'éveiller en sursaut, je leur demandai raison de cette mauvaise plaisanterie; au bout de quelques secondes, les cris d'effroi qui partaient des huttes voisines, et l'espèce de roulis de la terre qui secouait notre cabane dans tous les sens, dissipèrent mes doutes. Je sortis à l'instant, et, quoique je fusse à peine en état de me tenir sur mes jambes, je contemplai cette scène effroyable dont le souvenir sera toujours présent à ma pensée. Sous nos pieds, le sol semblait agité de mouvemens convulsifs; il bondissait et tournoyait à la fois avec un bruit terrible, comme s'il était prêt à nous engloutir; les arbres étaient si violemment secoués, que leurs branches et leurs troncs s'entrechoquaient avec un bruit semblable aux éclats de la foudre; les oiseaux domestiques, les perroquets, les pigeons, etc., ballottés dans leurs volières, remplissaient l'air de leurs gémissemens; les cris des singes, les rugissemens des bêtes féroces, qui semblaient implorer notre protection, se mêlaient aux cris des Indiens. Tous les êtres vivans semblaient n'avoir qu'un langage, celui du désespoir. Quoique j'eusse souvent, en mer, bravé les tempêtes, j'étais tellement épouvanté de ce terrible spectacle, que j'eus de la peine à reprendre mes sens, et à réfléchir à ce que j'avais

à faire pour me sauver. Je sentis que notre plus grand danger était de voir la mer assez haute pour inonder le rivage; je fis lever mes compagnons, et, accourant vers notre chaloupe, nous la remîmes à flot, jugeant qu'à tout événement elle pourrait rester dans cette position. Nous attendîmes avec inquiétude le résultat de notre manœuvre; le tremblement s'affaiblit peu à peu, et il avait entièrement cessé avant que le jour parût. Dans ce village, personne ne perdit la vie; mais, en plusieurs endroits, la commotion laissa des traces funestes. Sur le rivage, s'élevaient des montagnes de sable; tout près de là, il était sillonné par des fondrières; un endroit où, dans la soirée, se trouvait un étang, était complètement à sec; la plupart des cabanes furent endommagées ou détruites; partout enfin on apercevait les traces du tremblement de terre. Les Mosquites, qui, dans cette saison, se rendent sur la côte pour la pêche des tortues, s'enfuirent épouvantés, et abandonnèrent leurs travaux ordinaires. ».

Les tortues abondent dans les parages fréquentés par notre navigateur. Nos gourmands gémiront sans doute sur le vandalisme avec lequel les pêcheurs détruisent les œufs et rejettent la chair de ce précieux reptile. Dans l'intérêt de ceux qui connaissent mieux la saveur de la tortue que son histoire naturelle, nous extrairons quelques détails que M. Robert donne à ce sujet.

« Au confluent des deux rivières Vasquès et Azuelos, on tue, tous les ans, une quantité considérable de tortues de la plus grosse espèce, pour en extraire le frai; on fait fondre cette substance dans de l'huile, et les Mosquites s'en servent en guise de beurre. On en détruit, de cette manière, plusieurs milliers chaque année. Au printems, les tortues à écailles vertes se rendent en masse sur plusieurs points de la côte des Mosquites, et surtout sur les bancs de sable voisins de la baie de la Tortue, pour y déposer leurs œufs;

dans cette saison, la mer est couverte de *der*, espèce de petit poisson dont la grosseur n'excède point celle d'un dé à coudre. Les tortues se nourrissent principalement de ce poisson et d'une sorte d'herbe marine qui croît au fond de ces lagunes. Ce reptile, comme tous les poissons à poumons, ne peut rester sous l'eau qu'à cinq ou six brasses de profondeur, encore est-il obligé de nager fréquemment à la surface, afin de respirer. Le mâle et la femelle fraient ensemble pendant neuf jours, durant lesquels la femelle grossit considérablement; mais lorsqu'ils se séparent, le mâle a perdu toutes ses forces et sa chair n'est plus bonne à manger. Quelque tems après, la femelle reparaît sur les bancs de sable et se dispose à la ponte. Elle pratique, à cet effet, dans le sable, des trous de deux pieds de profondeur, y dépose de soixante à quatre-vingts œufs, les couvre, et s'en va; elle se livre à cette opération pendant la nuit. Quinze jours après, elle revient tout près de la même place, et dépose sous le sable une même quantité d'œufs. Au bout d'un mois environ, ses œufs sont éclos et la tortue qui vient de naître se traîne aussitôt vers la mer. Les tortues rondes fraient dans la même saison; mais si ces dernières trouvent morte sur le bord de la mer une tortue à courte queue, espèce qui est d'une grosseur prodigieuse dans ces parages, elles se retirent au plus tôt et ne déposent leurs œufs qu'à un mille de distance de l'endroit où elles l'ont rencontrée. Le manche de l'épieu dont les indigènes se servent dans la pêche à la tortue est d'un bois très-dur; à l'extrémité est fixée une tringle de fer, la pointe en bas. Un dard en fer très-aigu joue dans une coulisse creusée au bout de l'épieu; il y est retenu par une longue courroie roulée tout autour; au bout est attaché un liége sur lequel se dirige l'œil du pêcheur. Celui-ci, lorsqu'il est à portée de la tortue, lève son épieu et le plonge, en lui imprimant le mouvement de rotation le plus rapide, sur le

dos de la tortue. Ce dard pénètre l'écaille, et, détaché du manche, reste fixé dans le corps de l'animal. Le liége qui surnage indique quelle route il suit sous la vague, et il est facile au pêcheur de le tirer à lui, au moyen de la ligne qui est restée fixée à l'extrémité de l'épieu.

» Les habitans de la côte font grand cas de l'espèce de tortue à tête de faucon. Ils ne détruisent jamais ses œufs, et ils ont une méthode bizarre et cruelle de lui enlever son écaille, sans la tuer, comme on le fait chez les autres tribus. Ils l'enveloppent à cet effet d'herbes ou de feuilles sèches auxquelles ils mettent le feu; la chaleur rompt les cartilages qui liaient son écaille au reste du corps, et on achève de la détacher avec un couteau. Privée de sa cuirasse, la tortue, hors détat de se défendre, se traîne péniblement vers la mer où elle est souvent dévorée par les poissons. Cependant on a repris quelquefois des tortues à qui on avait fait subir cette cruelle opération.

» Une pêche non moins importante pour les Indiens de ces contrées est celle du *manati*, espèce singulière qui tient du poisson et du quadrupède, et qu'on aperçoit en grande quantité dans les mêmes parages. Cet animal a les pieds de devant ou plutôt les mains du singe, et la queue du poisson; il la déploie horizontalement en éventail. Sa peau, ordinairement très-mince, couvre une épaisse couche de graisse; sa chair entrelardée est d'un très-bon goût, elle est très-salutaire pour le scorbut et les maladies scrofuleuses; on assure qu'elle purifie le sang, et qu'elle a la vertu de hâter l'éruption du virus scrofuleux. Le manati a l'ouïe fort délicate, et, au moindre bruit, il se plonge dans l'eau; il se nourrit des plantes aqueuses qui croissent le long des rivières, et sort de l'eau aux deux tiers pour prendre sa nourriture. Le mâle et la femelle vivent presque toujours ensemble; leur longueur ordinaire est de 8 à 12 pieds, et leur poids de 8 à 10 quintaux. Les Indiens les

épient le matin, au moment où ils viennent prendre leur repas, et ils les tuent avec un harpon. »

L'un des objets les plus importans du commerce de ces contrées est la vanille, dont on distingue mieux le goût dans le chocolat et les sucreries, qu'on n'est à même d'apprécier son caractère et sa place dans le règne végétal. Voici la description que M. Robert donne de cette plante et de sa préparation :

« La vanille aromatique (*epidendrum vanilla* de Linnée) abonde sur les bords de la rivière de St.-Jean; cette plante, de nature rampante, vient s'entrelacer aux branches des arbres les plus élevés; ses feuilles ressemblent de loin à celles de la vigne : sa fleur est d'un fond blanc nuancé de rouge et de jaune. A cette fleur succède une cosse dont les capsules se gonflent d'une manière sensible, et qui, dans sa parfaite maturité, est de la grosseur du doigt. Cette cosse passe successivement du vert au jaune et au brun; pour conserver le fruit, on le cueille tandis que la cosse est encore jaune; puis on le met en tas, pendant trois ou quatre jours, afin de le laisser fermenter; on le fait ensuite sécher au soleil, et, quand il est à moitié sec, on l'aplatit et on le graisse avec de l'huile de cacao ou de palmier; puis on achève de le faire sécher au soleil, on le graisse de nouveau avec la même huile et on l'enveloppe en petits paquets, dans des feuilles de plantain ou de roseau. On prend garde de ne pas laisser les cosses sur la tige après la maturité; car, dans ce cas, le suc balsamique qui donne à la vanille le goût exquis qu'elle possède s'échapperait par la transsudation. On trouve aussi la vanille sur plusieurs autres points de la côte de Mosquito, et dans le voisinage du Breo del Rero, et des lagunes de Chiriqui, etc..... »

Le gouvernement anglais avait anciennement établi, sur la côte de Mosquito, une colonie qu'il jugea à propos d'abandonner. Le directeur de cet établissement y laissa, en

partant, une peuplade de nègres et de créoles. M. Robert, qui en visita les restes, regrette vivement qu'on ait quitté, sans motif, un canton dont la situation et les ressources nous auraient été fort utiles. « La population de cette ancienne colonie se compose principalement de créoles, de mulâtres, de Sambos originaires de la Jamaïque, St.-André et autres villes. Plusieurs d'entre eux ont épousé des femmes indigènes ; leur manière de vivre est douce et commode. Le lieu de leur résidence, nommé le Port-Anglais, se compose de trente ou quarante maisons, et fait face aux lagunes de Kircarille. Sa population est de 150 ou 200 ames; les cabanes n'ont qu'un étage, et sont bâties en torchis composé de planches et d'argile bien battue : le toit est couvert de feuilles de palmier presque imperméables. Les marchands de la Jamaïque y ont établi deux comptoirs, et les États-Unis un troisième. Les diverses tribus d'Indiens et les Mosquites y viennent, de toutes les parties de la côte, apporter des écailles de tortue, de la résine, du cachou, des peaux, des canots, et autres articles qu'ils échangent contre des toiles à voile, des brides, des coutelas, etc. Les habitans font, pendant la saison, la pêche de la tortue, et, le reste de l'année, ils s'occupent à amasser leurs provisions, à chasser et à cultiver la terre. Ils entretiennent des relations amicales avec les indigènes, traitent loyalement avec eux, et ils sont très-hospitaliers à l'égard des Européens et des autres étrangers que le hasard conduit sur ces rivages. Cependant ils n'ont point d'instruction, et il est à regretter qu'aucun missionnaire ne se soit rendu dans ces contrées, où sa présence produirait un grand bien, malgré l'opposition qu'il pourrait rencontrer momentanément dans l'aveugle égoïsme de quelques marchands. J'ose affirmer que ces missionnaires n'y trouveraient pas les dégoûts qu'ils ont éprouvés dernièrement dans les colonies

plus civilisées des Barbades et de Démérari. Durant mon séjour au Port-Anglais, je n'ai vu aucun mariage célébré suivant la liturgie anglicane ou les rites d'aucun peuple. Le mariage n'y est qu'un contrat tacite, dissous rarement par consentement mutuel; les enfans y sont ordinairement baptisés par les capitaines des vaisseaux marchands qui viennent de la Jamaïque. Tous les ans, à leur retour à la côte, ces derniers soumettent à cette cérémonie tous les enfans nés pendant leur absence. Plusieurs d'entre eux leur doivent plus que le baptême. Je pourrais en citer une douzaine qui appartiennent à deux de ces capitaines, partisans déclarés de la polygamie. Leurs débauches les ont tellement identifiés avec les indigènes, qu'ils se sont assurés une espèce de monopole commercial avec lequel aucun étranger ne pourrait entrer en concurrence, s'il n'avait une connaissance parfaite du caractère indien. Ils ont si bien capté les bonnes grâces des chefs, qu'à leur arrivée les habitans de toutes les classes viennent les accueillir sur le rivage, et que le séjour au milieu d'eux est la saison des fêtes, des orgies et du libertinage. Toutefois, les funérailles ne manquent point de décence; M. Ellis, le seul Anglais de distinction qui soit fixé au Port-Anglais, et quelques agens commerciaux, se concertent ordinairement avec les anciens du lieu, pour régler cette cérémonie de la manière la plus solennelle. En l'absence de lois et du frein religieux, ils maintiennent dans l'établissement un ordre et une régularité qu'on pourrait comparer, sans trop de désavantage, à la police municipale d'une de nos petites villes de province. En cas de procès, on s'en rapporte d'ordinaire à l'arbitrage de quelqu'un des notables, et surtout à M. Ellis. Ce dernier a fait beaucoup de bien aux habitans de l'établissement, Indiens ou métis. Il a, dans plusieurs occasions, donné les preuves les plus fortes d'un

caractère noble et bienveillant ; j'ai surtout à me louer de ses procédés à mon égard, et je me fais un vrai plaisir de consigner ici ce témoignage de reconnaissance. »

M. Robert attendit au Port-Anglais l'arrivée de quelques marchands, qui en firent leur agent commercial auprès des indigènes. Dégoûté de ces fonctions, il fit voile vers la côte du nord, pour établir des relations personnelles avec ses habitans. Il se plaint beaucoup du monopole établi par les marchands étrangers qui étaient déjà en relation avec cette partie du continent américain, et il attribue à leurs immenses bénéfices la jalousie avec laquelle ils reçoivent les nouveaux venus. A cette époque, le roi des Mosquites, Georges Frédéric, régnait sur les peuplades des Sambos, les plus puissantes de ces contrées. Georges Frédéric avait été élevé à la Jamaïque; il y fut couronné roi par le révérend Joseph Armstrong. Les précepteurs de ce souverain n'avaient pas apparemment une haute idée des devoirs de la royauté, car tout ce qu'ils lui avaient appris, c'était l'art de bien boire; aussi, S. M. s'en acquittait-elle à merveille; et ses sujets, s'apercevant que, dans l'ivresse, elle était très-généreuse, prenaient soin de provoquer sa générosité le plus souvent possible. M. Robert eut l'honneur d'être présenté à S. M., et nous devons à cette circonstance une anecdote fort amusante, et dont le héros est peint à la manière de Calot.

« Dans la matinée, dit M. Robert, je fus réveillé par le bruit d'un tambour. Les Sambos étaient déjà sur pied, se disposant aux préparatifs de la réception et du festin du roi. Ce dernier arriva sur un grand canot, accompagné de l'élite de sa cour; le reste de son escorte, composé de vingt personnes, occupait deux canots plus petits. En débarquant, il fut reçu par l'amiral Earn et le général Bliatt, tous deux en grand uniforme avec épaulettes d'or; ils étaient accompagnés de quelques chefs des villages voisins. Le roi fut

reçu sans autre cérémonie qu'une poignée de main, accompagnée d'un *how do you do, king?* (comment vous portez-vous, roi?) Après m'avoir questionné sur l'objet de ma visite, il m'invita à me rendre avec lui au cap; j'acceptai, afin de mieux juger jusqu'à quel point il pourrait seconder mes vues, et quels étaient ses rapports avec un peuple auquel il pouvait se croire étranger, depuis quatre ans qu'il avait quitté la Jamaïque, où il avait été élevé. C'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, taille moyenne, teint cuivré, cheveux longs et crêpus, divisés sur le front, et retombant en boucles le long de ses joues; la main et les pieds petits, l'œil noir et vif, les dents très-blanches, et la physionomie régulière et expressive; il avait l'air plus agile que fort. Quant à son caractère, je le trouvai, dans plusieurs occasions, aussi sauvage que les savanes où il était né. Dans la journée, d'autres Indiens vinrent des divers points de la côte et de l'intérieur; lorsqu'on fut arrivé au palais de S. M., on y tint conseil sur différens objets relatifs à l'administration des établissemens voisins, et autres affaires d'un intérêt général. J'observai que le roi suivait aveuglément les avis d'Earn, de Bliatt et de quelques autres; sa plus grande affaire était de sanctionner au plus vite les résolutions du conseil, afin qu'elles fussent promulguées comme ses ordres; ordres absolus, dont l'exécution ne souffre jamais de retard.

» La séance levée, le festin commença. A mesure que les calebasses contenant la liqueur du coco circulaient parmi les convives, leur gaîté devenait de plus en plus bruyante; bientôt ils se mirent à danser en désordre une espèce d'écossaise que les Anglais leur avaient enseignée. Dans l'intervalle, le roi continuait de boire avec ses favoris; il fut surpris à table par son oncle André, chef de la tribu de Cavara, qui arriva dans la soirée, suivi d'une des maîtresses de S. M. André était un Indien de race pure, d'une

tournure qui n'avait rien de désagréable, agile dans ses mouvemens, et déguisant, sous une apparence de légèreté, un caractère adroit et rusé. Il parlait assez bien l'anglais; il divertit beaucoup l'assemblée par les histoires qu'il nous conta sur les marchands de la Jamaïque, et par les traits satiriques qu'il lança aux vieux Mosquites. Dans la soirée, le roi me fit observer que je ne devais pas être étonné de le voir agir comme il le faisait; qu'en flattant les naturels du pays, son désir était de leur faire adopter par degrés les mœurs et les usages de l'Angleterre. « Vous le voyez, ajouta-t-il, ils ont déjà quitté le *pulpera*, l'ancien vêtement des indigènes (le cuir végétal ou écorce tannée dont on a parlé plus haut), et les voilà avec des vestes, des culottes et de bons chapeaux. » Tel était en effet leur accoutrement. « Véritable mode anglaise, leur disais-je en riant. » Et eux de répéter, en se donnant une grotesque importance : « Véritable mode anglaise! »

» Bientôt le roi se mit à danser une espèce de sauteuse, qu'il avait apprise à la Jamaïque, et il m'appela pour figurer avec lui. Je laisse à penser l'enthousiasme des *dilettanti* qui faisaient cercle autour de nous; à peine le pas de deux était-il terminé, qu'on cria *bis* de toutes parts. Cependant le général Bliatt avait donné la consigne de ne laisser entrer personne dans la salle du bal; mais le fracas de notre musique et l'arrivée des femmes attirèrent à la porte une foule considérable, qui força le passage et fondit sur nous comme un torrent. La chaleur nous suffoquait : le défaut d'air et d'espace nous força de suspendre la danse. Le bon prince, voyant le désappointement de ses sujets, proposa de la continuer en plein air. Alors les amateurs de second ordre, qui avaient organisé un bal séparé, dans le voisinage, vinrent se joindre à nous avec leur musique; le roi, l'amiral, les hommes, les femmes, tout cela se mit à sauter à la fois, avec un bruit et une confusion qui forcèrent ceux

qui conservaient encore quelque lueur de raison de quitter la place. La danse terminée, on rentra, et on se remit à boire; cette fois, les femmes étaient de la partie. Avant d'achever de s'enivrer, les chefs ordonnèrent aux femmes de rentrer chez elles, afin sans doute qu'elles ne se missent pas hors d'état de prendre soin de leurs maris. Jeunes et vieux passèrent toute la nuit avec leurs calebasses. Dans l'intervalle, le bruit du tambour et des décharges de mousqueterie ne cessait de se faire entendre devant la porte. A mesure qu'un des convives tombait ivre mort, sa femme, qu'on allait prévenir, accourait pour en prendre soin, et à peine avait-il repris ses sens, qu'il rentrait pour se mêler de nouveau à ces orgies. Le lendemain, on passa toute la journée à boire; on sabla, jusqu'à la lie, la liqueur de cassave et de maïs, qui avait succédé dans les calebasses à celle du coco. La troisième nuit, quand toutes les liqueurs furent consommées, les Indiens rentrèrent chez eux, la plupart dans un état déplorable. Je dois leur rendre la justice de déclarer que, pendant tout le cours de ces débauches, il ne s'éleva parmi eux aucune querelle. »

La danse et la conversation de M. Robert le poussèrent si avant dans les bonnes grâces du roi, qu'il le nomma son ambassadeur auprès d'un chef de tribu, qui, mécontent de S. M., aspirait à se rendre tout-à-fait indépendant. Le général Bliatt accompagna M. Robert.

« Le gouverneur Clémenti (c'est le nom du chef de tribu) ne vint point à notre rencontre; il se borna à nous donner audience dans son habitation. Il se leva de son siége, à notre arrivée, et nous tendit la main à Bliatt et à moi, en nous disant : « Soyez les bien venus! » mais il ne nous fit aucune question sur notre suite. Ce vieux chef, dont la physionomie et les discours firent sur moi une vive impression, avait la tournure des anciens caciques dont il était issu : c'était un homme robuste, qui paraissait avoir cin-

quante ou soixante ans ; avec la tournure des indigènes, il avait un air plein de dignité ; on lisait dans ses regards imposans qu'il se sentait né pour commander, et qu'il n'était pas fait pour supporter le joug des Mosquites. Son costume se composait d'un vieil uniforme espagnol : habit bleu, collet et paremens rouges surchargés de broderies d'or ; d'une vieille veste de satin blanc également brodée à paillettes d'or, avec des poches sur le devant ; d'une paire de vieilles culottes de serge blanche, de bas de coton de même couleur, de souliers à boucles d'argent, et d'une canne à pomme d'or, semblable à celle des corrégidors et alcades de l'Amérique du Sud. »

Après s'être rendu auprès du roi, dans sa capitale, et avoir pris ses mesures pour assurer le succès de ses opérations commerciales, M. Robert fit voile vers le sud. Étant entré, pendant la nuit, dans la baie de Nicondéragua, il s'aperçut, le lendemain, qu'il avait jeté l'ancre dans le mouillage de deux vaisseaux de guerre espagnols. Le capitaine d'un de ces bâtimens le fit arrêter comme espion au service des indépendans, et malheureusement les gens de l'équipage, interrogés sur son compte, déposèrent de manière à confirmer ces soupçons. L'un d'eux affirma l'avoir vu à bord de son vaisseau, et ajouta qu'il avait cherché à surprendre le secret de la destination des deux bâtimens ; l'autre déclara que c'était un corsaire. M. Robert fut donc conduit à la citadelle de Nicondéragua, pour être fusillé. Arrivé au lieu de l'exécution, l'officier qui devait commander le feu s'approcha de M. Robert, et lui enfonça le chapeau sur les yeux ; celui-ci le releva, pour voir tirer sur lui : il s'ensuivit une altercation qui dura quelques minutes. Pendant ce tems-là, on aperçut un canot qui arrivait à force de rames : l'officier qui le montait fit un signal qui suspendit l'exécution ; un instant après, il se fit reconnaître comme gouverneur du fort. Le nouveau gouverneur fit transférer

son prisonnier dans l'intérieur, et nomma une commission chargée d'examiner les papiers qu'on avait trouvés à son bord, au nombre desquels étaient quelques brochures politiques qu'on l'accusait de distribuer, pour appeler les créoles à l'insurrection. M. Robert fut traîné de forteresse en forteresse, et de ville en ville, jusqu'à Léon. Le gouverneur de cette place, qui entendait l'anglais, trouva dans les papiers du prisonnier la preuve de son *alibi*, et se convainquit d'ailleurs que les écrits incendiaires qu'on incriminait n'étaient autres que vingt exemplaires du *Nouveau-Testament* qu'un missionnaire l'avait chargé de distribuer.

M. Robert n'eut point à se plaindre de l'accueil qu'il reçut des habitans, dans le cours de ce voyage forcé ; en effet, la nature de l'accusation portée contre lui lui concilia la faveur d'un peuple déjà mûr pour la révolution qui éclata quelque tems après. On peut juger des opinions politiques du pays, par les singulières preuves d'affection qu'on manifesta à M. Robert pendant sa détention à Grenade.

« Ma prison, dit notre auteur, avait une croisée grillée, élevée à six pieds du sol, et par où pénétrait une chaleur accablante. Épuisé par les fatigues de la journée, je ne tardai point à m'endormir, et le lendemain je fus réveillé de très-bonne heure par les tambours qui battaient la diane, et par le bruit que faisaient les soldats en se rendant à l'exercice. Au bout de quelques minutes, le bruit cessa : un soldat, qui passait alors dans la rue, me jeta un paquet de cigares, et s'arrêtant à ma croisée, il me demanda fort poliment un peu de feu pour allumer le sien ; ce n'était qu'un prétexte pour avoir l'occasion de causer avec moi. Il parut fort touché de ma situation, et après avoir jeté un coup-d'œil à droite et à gauche, pour s'assurer qu'on ne l'écoutait point, il me dit : « Ici, les patriotes sont nom-

breux, » et se déchaîna vivement contre le gouvernement espagnol. Vers huit heures, la troupe passa de nouveau ; ma prison fut entourée d'une foule considérable attirée par la curiosité, et qui venait d'apprendre qu'un Anglais employé à Saint-Jean, par les patriotes, comme espion, était arrivé. La plupart manifestèrent hautement la pitié et le regret que leur inspirait ma situation, et ils ne quittaient la place qu'après m'avoir jeté des gâteaux, du pain d'épice, du fromage, du chocolat, des cigares, des pièces de monnaie de toute espèce, et jusqu'à des piastres. Presque tous ceux qui s'arrêtaient pour me voir se croyaient en devoir de payer l'exhibition que je faisais de ma personne, ou de chercher à adoucir ma captivité. Les plus timides, craignant d'être épiés par les agens du gouvernement, se bornaient à passer en me jetant de l'argent à la dérobée; mais presque tous ceux qui fourraient leur tête à travers la grille, pour causer avec moi et pour me voir plus à l'aise avaient le cigare à la bouche, et alors la chaleur, jointe à la fumée, me suffoquait au point que j'étais forcé de les supplier de me donner quelques minutes de répit ; quand le nuage commençait à se dissiper, je comptais, avec un plaisir mêlé de surprise, les témoignages palpables de la générosité des habitans. Je ramassai, en un jour, vingt-sept piastres, et des provisions pour plus d'un mois.»

Nous ne suivrons pas plus loin M. Robert; nous nous bornerons, en finissant, à recommander son ouvrage à ceux de nos lecteurs qui prennent intérêt aux aventures des navigateurs, et qui désirent surtout se faire une idée exacte des provinces les plus importantes de la moins connue des républiques du Nouveau-Monde.

(*London Magazine.*)

VOYAGE

A LA NOUVELLE-GALLES DU SUD (1).

M. Cunningham est un très-habile chirurgien attaché à la marine royale de la Grande-Bretagne, et qui a été chargé, quatre fois, de surveiller, sous les rapports sanitaires, le transport des déportés jusqu'au lieu de leur destination, à la Nouvelle-Galles du Sud. On ne peut douter que ses soins n'aient eu beaucoup de part à la conservation d'un grand nombre d'individus, pendant une aussi longue traversée : chaque transport était au moins de 600 personnes, hommes et femmes, et tous arrivèrent en bonne santé, quoique, suivant le cours ordinaire de la vie humaine, quelques-uns d'entre eux auraient dû atteindre le terme de leur carrière, et ne l'auraient pas vraisemblablement poussé aussi loin dans leur pays natal. Ces voyages ont mis M. Cunningham dans le cas de séjourner dans la Nouvelle-Galles, d'observer cette colonie lointaine, de faire des courses dans l'intérieur du pays, et de recueillir les matériaux d'un ouvrage publié l'année dernière à Londres ; l'observateur y rend compte simplement de ce qu'il a vu et examiné sans prévention, avec tous les moyens d'être bien informé. Dans une modeste préface, il a exposé ses titres à la confiance du lecteur, et il l'a obtenue sans réserve. Nous ne sommes plus au tems où un

(1) Note du Tr. Nous avons déjà dirigé l'attention de nos lecteurs sur la Nouvelle-Galles du Sud, et les autres parties de l'Australie, dans les numéros 6, 15 et 28 de notre recueil. Mais la nature, comme la société, se présente, dans ce monde nouveau, sous des aspects si variés et si bizarres, que ce sujet est bien loin encore d'être épuisé. D'ailleurs la civilisation y marche si vite, qu'on en aurait bientôt perdu la trace, si on ne se tenait pas sans cesse au courant de ses progrès.

livre, quel qu'en fût le mérite réel, ne pouvait se montrer au grand jour que sous le patronage de puissantes recommandations : le public d'aujourd'hui va droit au fait et veut juger lui-même.

Les talens dont M. Cunningham avait fait preuve, dans l'exercice de ses fonctions, exigent un coup-d'œil rapide et sûr : on peut donc compter sur la justesse de ses observations, autant que sur la véracité de ses récits. En débarquant, pour la première fois, à Sydney, il y apportait une profonde connaissance des hommes et l'habitude de les conduire d'après cette connaissance. Pour l'étude du pays et de ses productions, il avait eu soin d'acquérir, dans les diverses parties de l'histoire naturelle, plus d'instruction que l'on n'en donne communément dans les écoles de médecine. Quoique le sujet sur lequel il a écrit ne soit pas tout-à-fait nouveau pour nous, et que nous ayons déjà, sur la Nouvelle-Galles du Sud, les rapports de Bigge et l'ouvrage de Wentworth, on pouvait être certain d'avance que le nouveau voyageur dirait plus de choses que ses devanciers, et qu'il les dirait mieux. Ce n'est pas que l'ouvrage de M. Cunningham soit entièrement irréprochable, sous le rapport du style : au contraire, le lecteur serait en droit, à cet égard, de faire des plaintes assez graves; il manque quelquefois de goût, ne sait pas régler la marche de ses narrations, multiplie, sans motif, des préambules insipides, où tout annonce de grandes prétentions à l'*esprit;* elles déplairaient encore davantage, si l'intérêt n'était point soutenu par l'importance des faits et la grandeur du spectacle que l'auteur met sous les yeux. Il serait peut-être équitable d'attribuer une partie des défauts de son style à la forme épistolaire qu'il a donnée mal à propos à son ouvrage, au lieu de le diviser par ordre de matières, ce qui eût été plus commode pour ses lecteurs.

Tel qu'il est, ce livre se fait lire jusqu'au bout. Dès les premières pages, on ne peut refuser à l'auteur une confiance illimitée. Qu'on s'en défie toutefois : l'écrivain le plus sincère se laisse souvent entraîner par l'enthousiasme, et, dès qu'il est hors de la bonne voie, il faut que le lecteur attende qu'il y soit revenu. On soupçonne que M. Cunningham a fait une peinture un peu trop brillante du *paradis du Sud, si digne*, dit-il, *d'être habité par de pures intelligences*; c'est-là, suivant lui, que la terre invite le cultivateur à venir former son établissement, plutôt qu'aux États-Unis ou au Canada : les raisons sur lesquelles il fonde cette préférence sont au moins spécieuses. Il fait remarquer que, dans l'état actuel des établissemens européens, l'émigrant qui veut choisir un emplacement dans l'Amérique du Nord ne peut plus en trouver qu'à 1,000 milles de la mer; que les terres y sont vendues, et non concédées; que les produits de la culture ne peuvent être échangés sur les lieux, ni à proximité, et qu'il faut les transporter, à grands frais, à une place de commerce très-éloignée. A la Nouvelle-Galles du Sud, l'acquisition d'un vaste domaine, à 15 milles au plus des côtes, peut être obtenue sans difficultés et presque sans frais : cela est vrai; mais ce que M. Cunningham dit des possessions anglaises dans l'Amérique du Nord manque d'exactitude. Il y a certainement de très-bonnes terres à vendre, à très-bas prix, dans la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswik, à portée des côtes du Golfe, ou des bords du fleuve St.-Laurent, à une distance qui n'excède guère le vingtième de celle qu'il faut franchir pour se rendre à Sydney (1).

L'Amérique est couverte d'épaisses forêts où les voitures

(1) Voyez, dans notre 16e numéro, un article sur les avantages comparés de l'émigration dans l'Australie, les États-Unis et le Canada.

ne parviennent que difficilement à s'ouvrir un passage, au lieu que, dans la Nouvelle-Galles du Sud, les arbres sont si clair-semés qu'on peut y conduire un chariot dans toutes les directions : cette disposition du sol est fort commode pour les nouveaux colons. En Amérique, il faut des provisions pour nourrir le bétail pendant l'hiver; dans l'autre pays, les pâturages fournissent, en tous tems, une nourriture assez abondante. Un autre avantage que les cultivateurs trouveront dans la Nouvelle-Galles du Sud, c'est que les bras n'y sont pas aussi rares qu'en Amérique, ni le travail aussi cher. Ajoutons enfin que le climat de cette colonie est d'une salubrité remarquable, si bien que, suivant M. Cunningham, on n'y est exposé qu'à des rhumes, et qu'on n'y redoute ni la petite vérole, ni la rougeole, ni aucune sorte de fièvres. Voilà, sans contredit, le plus précieux des priviléges de cette contrée, et ce qui l'élève fort au-dessus de l'Amérique et même de l'Europe.

Il y a lieu de penser que M. Cunningham n'a rien omis de ce que l'on peut dire en faveur de sa terre de prédilection; mais il n'a pas pris la peine d'être juste envers les pays auxquels il la compare, et sa partialité est trop évidente lorsqu'il parle des États-Unis. On ne terminera jamais les discussions relatives aux lieux vers lesquels il serait le plus convenable de diriger l'émigration, si l'on s'obstine à mettre en présence ou en opposition des objets qui n'ont entre eux aucune analogie, et auxquels il est impossible d'appliquer une mesure commune. La santé est un très-grand bien, sans doute; mais dans plus d'un cas, on en céderait quelque peu si l'on pouvait se débarrasser, à ce prix, d'un voisinage désagréable. Rappelons, en faveur de l'Amérique, la majesté de ses fleuves, les beaux sites qui environnent ses lacs, ses vastes prairies entrecoupées de forêts d'une verdure magnifique. C'est dans ce continent

que tout semble inviter l'homme à se livrer à l'agriculture ; la Nouvelle-Galles du Sud est mieux disposée pour un peuple de pasteurs. Pour cette dernière contrée, les inconvéniens de la distance disparaîtront un jour ; la race européenne se répandra dans l'Océanie (1), dans l'Archipel Oriental, sur le continent de l'Asie ; des relations seront établies avec l'Amérique, parvenue alors à un haut degré de civilisation ; la Nouvelle-Galles du Sud pourra se passer de l'Europe ; et, si quelque révolution intérieure du globe ne vient pas altérer la salubrité de son climat, charger son atmosphère de nuages, la rendre obscure et humide durant une partie de l'année, comme en Amérique et en Europe, les éloges que notre voyageur prodigue aujourd'hui à ce pays cesseront probablement d'être une exagération.

Une nation composée d'élémens qui se repoussent mutuellement ne peut être long-tems paisible, et son enfance est presque toujours l'époque de ses plus grandes agitations. La ville de Sydney n'a point été exceptée de cette sorte de loi générale ; les haines de parti, enflammées par des journaux incendiaires, y sont parvenues au plus haut degré d'exaspération. Dans l'Australie, la population est partagée en deux grandes classes, celle des émigrans volontaires et de leurs descendans, et celle des déportés rendus à la liberté. Les premiers sont connus sous la singulière dénomination d'*illégitimés*; les autres, au contraire, sont *légitimés*, parce que c'est par l'autorité des lois qu'ils sont arrivés dans la colonie, sans examiner comment cette autorité fut exercée sur eux. Comme dans tous les partis et dans les sectes religieuses, la même bannière réunit des troupes,

(1) NOTE DU TR. Nous avons déjà dit que l'Océanie est une division nouvellement introduite par les géographes, et qui comprend les îles de l'Archipel Oriental, celles de la Polynésie, la Nouvelle-Hollande, etc. Voyez le Tableau statistique de l'Australie, dans notre 28e numéro.

peu d'accord entre elles, et qui viennent quelquefois aux mains : les émigrans ont leurs *exclusifs* (exclusionists), qui repoussent avec horreur toute proposition de rapprochement entre ceux qui sont venus au nom de la loi, et les spéculateurs qui ont choisi librement cette colonie de la Grande-Bretagne, comme un lieu convenable au développement de leur industrie. Une autre opinion tout aussi exclusive domine parmi les déportés devenus libres; ils regardent la colonie comme un établissement fait pour eux, comme le patrimoine commun de tous ceux qui y seront amenés, comme ils le furent eux-mêmes, et supportent avec peine l'usurpation de ce qu'ils croient leur appartenir *légitimement*. Cependant, une secte de *confusionistes* s'est élevée parmi les colons : elle provoque la réunion générale et des alliances entre les partis; elle voudrait que des liens de famille pussent mettre un terme aux querelles et aux violences dont on n'a que trop souvent l'affligeant spectacle. Ces hommes raisonnables sont l'objet de l'animadversion de tous les exaltés. Les diverses nuances de ces opinions principales forment autant de subdivisions dont chacune prend ou reçoit un nom qu'il faut ajouter à la liste des partis. Dans cette classification, établie par les passions haineuses, chacun garde soigneusement son rang et les opinions qui le fixent. C'est ainsi que, dans nos colonies du nord de l'Amérique, le descendant de l'un de ces chevaliers qui exploitent les grandes routes ne daignerait pas s'asseoir à la table où il reconnaîtrait un homme d'une naissance moins illustre, issu d'un fantassin de la même bande : et celui-ci traiterait avec aussi peu d'égards la postérité d'un simple coupeur de bourse. Ces préjugés sont tellement enracinés, qu'ils ne cèdent pas même à *l'imposante majesté des richesses*, si humblement vénérée de tous les peuples qui ne sont plus barbares. A Sydney,

un *émancipé pur*, c'est-à-dire qui n'a reçu aucune réprimande des magistrats depuis qu'il est rentré dans la vie civile, n'est pas moins jaloux de sa dignité, qu'un colon de la Jamaïque ne peut l'être de la blancheur de sa peau. Celui-ci reconnaît, jusqu'à la cinquième génération, les faibles nuances de jaune, introduites par une très-petite portion de sang africain ; et, lorsque ces traces ont disparu, il cherche autour des ongles, et sur des parties du corps qu'on ne nomme point, les *marques de la bête*, taches presque imperceptibles, qu'un œil exercé peut seul découvrir. Le sévère émancipé pur, plus raisonnable que le créole des Antilles, quoiqu'il ne le soit pas encore assez, fuit toute alliance et toute relation avec un condamné *relaps*, *émancipé impur* : M. Cunningham rapporte, à ce sujet, une anecdote assez plaisante.

« Des émancipés purs étaient réunis dans un festin public. Tout-à-coup un bruit épouvantable ébranle la salle ; on avait découvert un homme qui déshonorait l'assemblée ; l'indignation se propage comme la commotion électrique : des cris *à la porte!* se font entendre de toutes parts. L'homme qui était la cause de tout ce vacarme, voyant approcher l'orage, prend sur-le-champ son parti : il gagne lestement un bout de la table, entortille un coin de la nappe autour de son bras, met son potage sous ce retranchement improvisé avec adresse, et le mange, bien résolu, en cas d'attaque, d'entraîner dans sa retraite et la nappe et tout ce qu'elle portait. » Il paraît que les *purs* ne furent pas d'avis de se passer de dîner.

Notre voyageur attribue à une imprudence du gouverneur Macquarie l'origine de la secte politique des *exclusifs*. Cet homme de bien, considérant la déportation comme une peine correctionnelle, et, par conséquent, comme un moyen d'amélioration morale, commenta, dans

le sens religieux, des actes de prudence humaine et de philantropie ; il vit, dans les condamnés que la loi débarrassait de leurs chaînes, des ames qui avaient traversé les flammes purifiantes du purgatoire ; il voulut leur faire goûter les délices du paradis. Il résolut, en conséquence, de les relever à leurs propres yeux, en leur faisant occuper une place plus éminente dans la société. Il s'aperçut bientôt qu'il s'était trompé, et fit quelques tentatives peu fructueuses pour diminuer les mauvais effets de sa méprise. Les passions extravagantes qu'il avait soulevées ne s'apaisèrent pas sous le gouvernement de son successeur, Sir Thomas Brisbane : et même, si M. Cunningham s'est expliqué assez clairement sur ce point essentiel, on dira que l'œuvre commencée par M. Macquarie fut terminée sous le gouvernement du général Darling, successeur de Sir Thomas ; le caractère moral des déportés libérés s'éleva de plus en plus, prit de la dignité, et acquit des droits réels à l'estime. Notre voyageur rend à cette classe d'hommes un témoignage très-honorable.

« Ils sont la partie la plus industrieuse et la plus active de la colonie. Ils possèdent toutes les distilleries, presque toutes les brasseries et une grande partie des moulins. Je n'ai jamais entendu dire qu'aucun d'eux fît un commerce interlope, au lieu que ceux qui prennent la qualification d'*hommes libres,* parce qu'ils sont venus volontairement et à leurs frais, sont fort enclins à violer les lois de la colonie ou celles de la probité. Plusieurs des premiers négocians m'ont assuré que la majeure partie des affaires sont entre les mains des *émancipés,* et qu'ils s'en acquittent à la satisfaction générale. Si l'on doutait que leur conversion morale fût sincère et complète, il faudrait au moins reconnaître que la crainte des lois dont ils ont éprouvé les rigueurs, et le sentiment de leur propre intérêt, mieux compris, suffisent pour les retenir dans la bonne voie. »

Peu importe, suivant nous, que ces hommes soient réellement honnêtes, par principes et par l'impulsion de leur conscience, ou qu'une force supérieure les contraigne à se conduire honnêtement; dans l'un et l'autre cas, les intérêts de la société sont également conservés. Notre voyageur affirme qu'un étranger sera plus souvent trompé dans les boutiques de Londres, que dans celle d'un émancipé à Sydney. Ce dernier a le plus grand intérêt à conserver sa réputation intacte; il sait qu'une multitude de malveillans l'observe, et que ses méprises passeraient pour des friponneries si elles étaient à son profit. Il marche donc avec prudence dans la voie étroite où il se trouve et ne cherche point à s'enrichir plus promptement par des bénéfices que la probité n'approuverait pas. L'habileté, l'ordre et l'assiduité au travail, sont les moyens de succès dont il se contente, et c'est ainsi qu'un petit capital lui suffit pour acquérir une honnête aisance, et une considération bien méritée.

« Quelques individus, qui ont commencé par conduire des tombereaux ou servir les maçons, sont parvenus, après quinze ans de travail, à la plus haute fortune que l'on puisse accumuler dans ce pays : on me croirait difficilement, si j'énonçais la somme à laquelle on porte leurs revenus. Plusieurs d'entre eux étaient venus dans la colonie avec les plus mauvaises notes du ministre de l'intérieur, ou du tribunal qui les avait condamnés (1).

(1) Note du Tr. On sait depuis long-tems que des Anglais, réduits à la misère dans leur patrie, et désespérant d'en sortir par des voies honorables, commettent quelque délit peu grave pour obtenir d'être condamnés à la déportation, et transportés à la Nouvelle-Galles du Sud, aux frais du gouvernement. Ces nouveaux habitans de la colonie ont l'ame saine, exempte de toute souillure d'un crime réel : leur bonne conduite les remet bientôt à la place qu'ils doivent occuper dans une société bien réglée. Cette observation que M. Cunningham n'a pas faite, explique, au moins en grande partie, les phénomènes moraux que la classe des *émancipés* a mis sous les yeux de ce voyageur.

» Ces hommes arrivent à Sydney avec une étonnante aptitude pour les affaires, et obtiennent, en peu de tems, des succès qu'ils n'auraient pu obtenir dans tout autre pays. Presque tous ont des facultés naturelles ou acquises, dont ils n'avaient fait usage que pour le mal : ils apprennent, au lieu de leur déportation, à mieux employer leurs talens, et pour eux-mêmes, et pour les autres. Instruits par une dure expérience, ils recommencent leur carrière, ou, pour mieux dire, ils y entrent pour la première fois, car les aberrations de leur début doivent être oubliées. Tels que des arbres transplantés dans une terre qui leur convient, ou que ces peupliers dont parle le psalmiste, *arrosés continuellement par le fleuve qui dépose leur semence sur ses bords*, ils croissent à vue d'œil dans ce pays si abondant en ressources, et répandent autour d'eux un ombrage aussi agréable que salutaire. »

L'esprit de parti connaît bien le pouvoir des noms, et il les multiplie, afin d'augmenter en même tems les divisions dont il profite. Le payeur du 73e régiment, homme d'un esprit railleur, s'avisa de nommer *sterlings* les soldats nés en Angleterre, et *currencys*, livre sterling d'échange qui était alors en baisse, les soldats nés dans la colonie : ces dénominations s'étendirent à tous les Anglais et à tous les créoles, sans distinction d'état ou de profession, et se maintiennent encore, mais elles ne sont point offensantes pour les uns, ni un titre d'honneur pour les autres. « Les *currencys* des deux sexes, dit notre voyageur, sont une race remarquable, intéressante, et qui fait bien penser du pays qui l'a produite. Leur taille haute et svelte, et la rapidité de leur croissance, les ont fait comparer à une tige de blé. Ils ont, comme les anciens Goths, une belle chevelure, les yeux bleus, le teint blanc et un peu pâle. Les jeunes femmes perdent leurs dents de très-bonne heure, comme en Amé-

rique, ce qui tient peut-être à leur manière de vivre, et changerait au moyen d'un autre régime. D'ailleurs, ils n'ont rien conservé des vices de leurs parens; l'ivrognerie est inconnue parmi eux, et leur honnêteté a passé en proverbe. Ils sont extrêmement attachés à leur terre natale, au point que ceux qui ont eu l'occasion de venir en Angleterre ont noté, comme un des momens les plus délicieux de leur vie, celui de leur départ pour retourner dans leur pays. Ils ne pouvaient supporter l'air épais et enfumé de Londres, accoutumés, comme ils le sont, à l'éclat d'un ciel sans nuage, à l'atmosphère la plus pure que l'on connaisse. Une jeune fille, dont on avait excité la curiosité par une description de la capitale de la Grande-Bretagne, interrogée si elle voudrait faire un voyage dans ce pays où l'on voit tant de belles choses : « Oh non ! dit-elle ingénument, il y a trop de voleurs. » Elle en jugeait par le nombre des déportés qui arrivent annuellement à Sydney. »

Dans toutes les circonstances où l'homme peut montrer ce qu'il vaut, faire preuve d'esprit, de courage, des qualités les plus dignes d'estime, le *sterling* est au-dessous du *currency*. Jamais le facétieux payeur ne fut aussi malheureux dans ses plaisanteries.

L'influence du climat de la Nouvelle-Galles du Sud sur la constitution physique des individus qu'on y transporte, est tout-à-fait surprenante. On a remarqué depuis longtems que les prostituées des grandes villes sont presque généralement stériles; à cette autre extrémité du monde, en changeant de conduite, elles deviennent mères de nombreuses familles. Des femmes mariées, qui, en Europe, avaient perdu l'espoir de voir de nouveaux fruits de leur union, ont retrouvé leur fécondité après une longue traversée et quelque séjour dans la colonie, quoique le tems

qui s'était écoulé les rapprochât de plus en plus du terme où cette faculté cesse naturellement. Cet admirable pouvoir du climat n'agit pas seulement sur l'espèce humaine; il influe de la même manière sur les animaux dont l'homme se fait suivre, dans toutes ses migrations : à la Nouvelle-Galles du Sud, ils deviennent plus féconds, plus grands et plus forts. Cette observation est confirmée et développée par M. Dawson, directeur de la *Compagnie Australienne d'Agriculture :* « On ne peut contester, dit-il, que le climat et le sol ont leur part d'influence sur la qualité des toisons et sur celle des animaux en général. Ces qualités peuvent varier entre des limites que les circonstances locales font reconnaître, en rapprochant ou en éloignant chaque espèce de la perfection dont elle est susceptible. Il paraît que les herbes de ce pays sont plus nutritives qu'on ne le croirait au premier coup-d'œil; et, quant au climat, je ne crains pas d'affirmer, au risque de me donner la mauvaise réputation d'être un homme à paradoxes, que l'on doit attribuer à cette cause puissante le perfectionnement prodigieux des races de chevaux et des animaux domestiques dans la Nouvelle-Galles du Sud. »

On ne peut penser que le sol et ses productions aient aucune part à ces résultats extraordinaires, car, suivant le rapport de M. Dawson lui-même, toute la contrée est très-peu fertile, et n'égale pas même, aux yeux d'un agronome, certaines parties de l'Europe où la terre ne récompense point les cultivateurs les plus intelligens et les moins avares de leurs peines. Mais le bienfaisant climat de l'Australie rétablit et conserve la santé de chaque individu, développe toutes les facultés que son organisation comporte, perfectionne ainsi les générations, et, par ce moyen, les espèces. Il ne les change point, n'ajoute rien à leur taille ni à leur force; on peut dire qu'il n'*agit* point, au lieu

que, dans presque tous les autres lieux, le climat n'est que trop actif, et que, par cette activité même, il altère plus ou moins la santé.

Si, dans quelques siècles, ou même plus tôt, l'Australie est entièrement occupée par une nation nombreuse et puissante, elle dominera sans doute tout l'archipel oriental; et, si l'ambition s'empare de ce peuple, aucun de ses voisins n'est en état d'arrêter ses conquêtes. Pour atteindre ce degré de puissance et de prospérité, c'est à l'éducation des bestiaux, bien plus qu'au labourage, que la colonie devra s'attacher. Toutefois, nous ne doutons point que les judicieux Australiens ne fassent mieux que d'étendre leur domination par des conquêtes, à la manière des peuples barbares : ils préféreront sans doute porter la civilisation et ses bienfaits dans les îles de la Polynésie, si nombreuses, si belles, si fertiles. Que cette intéressante colonie accélère donc encore, s'il est possible, ses progrès déjà si rapides; qu'elle se hâte, pour le bien de l'humanité! M. Cunningham la suit pas à pas, depuis le moment où, sur la terre qu'elle occupe, quelques cabanes mal construites annonçaient seules la présence de l'homme et d'une société naissante : sa chronologie est présentée dans un tableau qui ne manque point d'originalité; nous allons en faire l'extrait.

« Le *premier* débarquement dans l'Australie eut lieu le 26 janvier 1788. L'année suivante, on moissonna pour la *première* fois à Paramatta; en 1790, le *premier* colon volontaire, James Reese, prit possession de son terrain; en 1791, douze prisonniers furent placés sur les bords de la rivière Hawkesbury, et en 1793, ils fournirent 1,200 boisseaux de blé; en 1796, la *première* comédie fut joué; en 1803, on imprima la *première* gazette, et la même année fut signalée par le *premier* suicide : un détenu se pendit dans sa prison;

en 1805, le *premier* navire construit dans la colonie fut lancé à la mer; en 1806 *première* inondation de l'Hawkesbury; en 1810, *premier* cadastre et dénombrement de la population; les rues de Sydney eurent des noms, et des marchés furent établis, à jour fixe, chaque semaine; on assista aux *premières* courses de chevaux; en 1813, on tint la *première* foire à Paramatta; en 1817, la *première* banque fut établie; en 1818, le tribunal jugea le *premier* déporté coupable d'un nouveau crime; en 1820, on mit en vente le premier tabac cultivé et fabriqué dans la colonie; en 1825, un ouvrage fut analysé dans une *première Revue*, ce qui, à notre sens, intervertit l'ordre naturel et fait arriver beaucoup trop tôt des travaux littéraires par lesquels on aurait dû finir. Ce fut la même année que le tribunal eut à prononcer pour la *première* fois sur un adultère (*crim. con.*). Enfin, l'année 1826 est l'époque du *premier* concert.

» A la vue de ce que l'on a fait dans cette colonie, depuis son origine, on ne peut refuser son admiration à la prudence et au courage qui surent exécuter de si grandes choses. Dans le court intervalle de trente-huit ans, une population européenne de 40,000 individus occupe un territoire de 200 milles carrés, dans une contrée où l'homme, presque aussi sauvage que les animaux, n'avait pu établir son empire. Une administration régulière, des tribunaux, une police bienveillante et sage, tout ce qui constitue un bon gouvernement se trouve réuni pour le bonheur de cette colonie. Les animaux domestiques de l'Europe y étaient inconnus : on y compte aujourd'hui 200,000 moutons, 100,000 têtes de gros bétail, et plusieurs milliers de chevaux. L'homme s'y est environné de tous les animaux qui lui sont utiles ou agréables, et tous y ont prospéré aussi bien que leur maître. Cette terre qui, trente-huit ans au-

paravant, n'avait jamais produit un seul épi de blé, en fournit annuellement 50,000 boisseaux, à une seule distillerie; 34 moulins, dont 4 sont mus par la vapeur, 10 par des chutes d'eau, 18 par le vent et 2 par des manéges, convertissent les blés du pays en excellente farine. Deux grandes distilleries fabriquent annuellement, avec l'orge et le maïs de la colonie, 100,000 gallons (400,000 pintes) d'eau-de-vie très-pure. Treize brasseries sont alimentées par les grains du pays, et leur *ale,* ainsi que leur bière, peut soutenir la concurrence des anciennes et magnifiques brasseries de Londres; 8,000 tonneaux de ces boissons fournissent annuellement tout ce qu'il en faut pour la consommation.

» En trente-huit ans, une ville a été bâtie dans un désert, bien loin du monde civilisé; des chars parcourent ses rues; des droits légers, perçus sur les marchandises et aux entrées, produisent un revenu de près de 2,000 liv. ster. (50,000 fr.); une chambre de commerce, des compagnies d'assurances, deux banques très-occupées, et dont le dividende s'élève jusqu'à 40 pour 100 de leurs capitaux; une feuille hebdomadaire, et deux autres qui paraissent deux fois la semaine, toutes remplies de nombreuses annonces, voilà ce qui atteste la prospérité de cette ville extraordinaire et celle de tout le pays. »

Suivant M. Cunningham, le commerce ne s'est développé dans ce pays que depuis six ans; et, depuis ce tems, au lieu de n'occuper que 3 vaisseaux, il lui en faut 24 pour le transport des émigrans, de leurs propriétés et de leurs cargaisons évaluées à 200,000 liv. st. Les exportations qui consistent en laines, peaux et cuirs, huiles, bois de construction, nacre, etc., emploient annuellement 17 navires, dont la cargaison est évaluée à plus de 100,000 l. st. Le commerce avec les Indes et la Chine se fit d'abord avec

6 ou 7 vaisseaux, dont le nombre, toujours croissant, est aujourd'hui de 26 : on estime qu'ils importent annuellement pour 200,000 liv. st. de thé, sucre, vins, tabac, *toutes choses que la colonie peut s'approprier et tirer un jour de son propre sol,* dit notre voyageur. Il assure que la canne à sucre réussit très-bien sur les bords de la rivière d'*Hastings,* qui porte ses eaux dans le port Macquarie, et qu'après des essais satisfaisans qui ont donné de beau sucre et d'excellent rum, on s'était déterminé à exploiter cette nouvelle branche d'économie rurale. En 1826 on voyait déjà une plantation de cannes à sucre, de 90 acres d'étendue. Ces plantations, ainsi que celles de la vigne et du tabac, prospéreront certainement dans une île immense dont une partie est dans la zone torride, et dont l'autre atteint la latitude de Séville. Quant aux entreprises pour la culture de l'arbuste et des plantes qui servent à la préparation du thé, il est très-vraisemblable qu'elles échoueront à la Nouvelle-Galles, comme dans beaucoup d'autres lieux où ces essais n'ont point répondu aux espérances que l'on avait conçu trop légèrement. On sait aujourd'hui que la cueillette et la préparation des diverses sortes de thés ne peuvent être confiées qu'à une industrie minutieuse, acquise par une longue routine, exercée par des individus qui se contentent du salaire le plus modique. Ce sont des travaux que l'on ne peut faire en grand, qui n'exigent presque point de force, et qui conviennent aux mains les plus débiles, dirigées par une intelligence très-médiocre : il faut laisser les exploitations de cette nature aux Indes et à la Chine, où l'ouvrier consomme très-peu, où la population est surabondante et la main d'œuvre au rabais. Ajoutons que l'arbrisseau qui fournit le thé (*thea sinensis*) paraît être du nombre de ceux qui n'acquièrent les qualités qui les font estimer que dans quelques lieux

privilégiés, et par l'influence d'un climat que l'on ne peut transporter avec eux. C'est ainsi que le café d'Arabie est encore supérieur aux diverses colonies qu'il a formées dans des lieux que l'on aurait crus plus propres que l'Yemen à développer et perfectionner l'arome de ce fruit.

Mais, parmi des exploitations auxquelles des spéculateurs intelligens peuvent se livrer dans la Nouvelle-Galles du Sud, la plus avantageuse est celle des laines fines. C'est à M. Mac Arthur que la colonie doit la race des moutons qui fournit ces précieuses toisons. L'importation ne fut cependant que de trois brebis et d'un bélier, de race espagnole pure; la postérité de ces quatre animaux forme actuellement un troupeau de plus de 2,000 individus, et, depuis quelques années, le propriétaire vend annuellement 40 béliers, au prix de 17 liv. st. par tête. Ce colon, plein d'activité et d'intelligence, a successivement agrandi son domaine, et possède actuellement plus de 30,000 acres de terre équivalant à la superficie d'un carré de 7 milles de côté. Tout ce terrain est d'une seule pièce, et s'étend depuis les bords fertiles d'une rivière, jusqu'au sommet des hauteurs qui forment la vallée : ainsi, on y trouve réunis tous les agrémens des possessions rurales ; des eaux, des plaines et des côteaux boisés, et partout des pâturages où les bestiaux trouvent en tout tems une nourriture abondante et substantielle. M. Mac Arthur élève aussi des chevaux et du gros bétail; il cultive les fruits de l'Europe ; un grand vignoble lui fournit un vin qui vaut, dit-on, le meilleur Sauterne; il a introduit les fourrages de l'Europe : enfin, à l'imitation des hautes classes de l'Angleterre, il a une meute, et le pays n'est pas sans agrémens pour les chasseurs.

Une des plus importantes découvertes que l'on ait faites, dans la Nouvelle-Galles du Sud, est celle d'un passage à

travers les Montagnes Bleues, que l'on avait crues tout-à-fait inaccessibles. La population, déjà trop pressée à l'est de cette chaîne, s'est écoulée comme un torrent, dès que la digue qui la retenait a été rompue; elle s'est répandue sur les belles plaines de l'est, et c'est maintenant de ces habitations transalpines que l'on tire la plus grande partie des laines envoyées en Angleterre. C'est là que la ville de Bathurst s'est élevée, comme par enchantement, au milieu d'une plaine légèrement ondulée, et propre à presque toutes les cultures, mais disposée, et comme destinée par la nature à fournir les meilleurs pâturages. Une fermière y fait actuellement un fromage qui vaut presque celui de Chester, et elle s'élevera promptement, par cette seule industrie, à l'une de ces hautes fortunes dont la Nouvelle-Galles a ouvert la source. Outre une société littéraire et une académie où l'instruction des colléges n'est pas regardée comme suffisante, et où les sciences commerciales sont enseignées à la jeunesse, Bathurst possède une compagnie de *chasseurs :* les membres de cette compagnie ont un uniforme très-élégant; et, en général, les aisances, les recherches du luxe et les douceurs de la vie sociale, ont franchi les Montagnes Bleues avec les premiers habitans qui vinrent s'établir sur cette terre de délices. L'air de Bathurst passe pour le plus sain que l'on puisse respirer dans ce pays, renommé pour la salubrité du climat. « De tous ceux qui ont fondé cette ville ou qui sont venus l'habiter, dans l'intervalle de douze ans, aucun n'avait payé le tribut à la nature, avant 1826; et, cette année même, la mort se contenta d'une seule victime. » On trouvera sans doute, en d'autres lieux, des positions non moins avantageuses que celles de Bathurst. Notre voyageur a vu, avec satisfaction, que les habitans ne cherchent point à concentrer la population sur quelques points, qu'ils se répandent sur le territoire, et tendent à l'occuper de proche

en proche. Déjà quelques établissemens se sont formés vers le sud, et bientôt ils pourront entretenir une correspondance régulière et prompte avec la colonie fondée dans la terre de Van-Diémen. Le port Western est actuellement occupé, et, quoique le sol soit assez médiocre autour de cette baie, les reconnaissances poussées dans l'intérieur donnent l'espoir que les cultures pourront s'y établir aussi avantageusement qu'aux lieux où elles ont répondu aux vœux des cultivateurs. On a la certitude que cet établissement lointain cessera bientôt d'être isolé, et que des habitations intermédiaires, peu distantes les unes des autres, garantiront des communications avec la capitale de la colonie. On s'est aussi assuré, par des établissemens capables d'une bonne défense, la paisible possession des baies de Jarvis et de Bateman : on s'est rendu maître, par les mêmes moyens, de l'*Entrée du roi Georges,* près du cap Leuwin, position qui commande le détroit de Bass, et peut être considérée comme la clef de ce passage. De ce lieu jusqu'à la rivière dès Swan (1), sur la côte occidentale, on rencontre de belles plaines aussi fertiles que celle de Bathurst, mais plus diversifiées, assez bien arrosées et moins dépourvues de grands arbres. Il y a même, sur le penchant des collines, des forêts qui peuvent fournir des bois de construction de grandes dimensions et bien supérieurs à ceux que l'on exploite sur la côte opposée. De la rivière des Swan, les habitations s'étendront vers le nord, et atteindront bientôt le Tropique; puis elles se mettront en relation avec la colonie de l'île Melville, sur la côte du nord, établissement qui s'est étendu et fortifié par l'occupation de quelques îles à l'est (2). Ces nouvelles extensions de la colonie, sur les

(1) Rivière des Cygnes.

(2) Voyez, dans notre 2e numéro, une notice sur cet établissement dont la création est toute récente.

côtes du nord, sont fortement recommandées par quelques spéculateurs qui espèrent enlever aux Hollandais une bonne partie d'un commerce très-profitable que ces habiles concurrens font depuis long-tems avec la Chine, c'est celui du *trepang*, dont les Chinois font une grande consommation; mais cette exploitation ne peut être faite avec profit que par des Malais, très-habiles pêcheurs, les seuls que l'on ait employés jusqu'à présent pour l'extraction du trepang. Il faudra donc tirer de Singapore quelques-uns de ces hommes défians et peu sûrs; et, pour n'être pas exposé à les perdre; il sera indispensable d'amener leurs familles avec eux, on ne pourra se passer non plus de quelques-uns de ces Chinois, établis dans les îles asiatiques, intermédiaires employés communément dans le nouveau commerce qu'on veut établir : ainsi, la côte nord de l'Australie serait livrée, en grande partie, à deux races d'hommes peu dignes d'estime, et l'on introduirait, au milieu de la belle population qui se répand si heureusement dans cette vaste contrée, un mélange qui la déparerait s'il ne l'altérait pas!

La *Compagnie d'Agriculture Australienne* n'est point une réunion d'agronomes, mais une association de spéculateurs qui ont obtenu la concession d'un million d'acres de terre autour du port Stephens, sur la côte orientale. Cette partie du territoire de la colonie est représentée comme l'une des meilleures, et l'établissement de la Compagnie s'élèvera bientôt au niveau de Sydney, si même il ne surpasse point cette capitale. Aux concessions qu'il avait déjà faites, le gouvernement vient d'en ajouter une d'un très-grand prix; c'est une partie de mine de charbon de terre, dont 500 acres deviennent la propriété de la Compagnie, et seront exploités régulièrement par des ingénieurs et des ouvriers tirés de Newcastle. Ces mines ont

fait concevoir dès à présent les plus brillantes espérances; on calcule déjà qu'elles approvisionneront Sydney et les ports de la colonie, qu'elles permettront l'établissement d'une navigation à vapeur fort étendue, et que le combustible qu'on en tirera se réalisera dans tous les établissemens européens en Asie, en Afrique et dans l'Océanie. Ces richesses minérales sont bien séduisantes; mais dès que l'on sort de l'intérieur de la terre, et que l'on jette les yeux sur les productions de la surface, en quelque lieu de l'Australie que l'on se trouve, on revient aux moutons. Il semble que cette contrée soit destinée à fournir seule la laine mise en œuvre par toutes les fabriques de l'univers. On a tout lieu de croire que les toisons australiennes seront les plus belles et les meilleures que l'on connaisse; qu'elles surpasseront, à tous égards, les laines de Saxe, et seront moins chères sur les marchés de l'Angleterre : on a calculé que le transport d'une toison, de la ferme saxonne qui est le point de départ, jusqu'au lieu d'embarquement, le fret et les droits d'entrée coûtent plus que la longue navigation entre la Nouvelle-Galles du Sud et la Grande-Bretagne. L'Allemagne s'apercevra bientôt qu'elle est vaincue dans cette lutte d'industrie, et qu'elle ne peut soutenir la concurrence d'un pays beaucoup plus favorisé par la nature, et non moins bien secondé par les circonstances commerciales.

Quant aux arts mécaniques, on pense bien que les Australiens sont encore bornés au nécessaire, quoiqu'ils aient fait, en trente-huit ans, plus de progrès que n'en firent autrefois les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, pendant un siècle. Aujourd'hui la Nouvelle-Galles du Sud a des fabriques de gros draps plus chers que ceux de l'Angleterre, mais plus économiques peut-être parce qu'ils durent plus long-tems. A Paramatta, les femmes détenues

font d'autres étoffes de laines communes, et quelques pièces de toile avec le lin de la Nouvelle-Zélande (*pharmium tenax*). Beaucoup de colons préparent eux-mêmes le cuir qu'ils consomment, et font leurs souliers. Plusieurs ménages fabriquent le savon qu'ils emploient. A Sydney, des chapeliers ont tiré parti du poil de l'écureuil volant, et ils en font des chapeaux auxquels on ne reproche qu'un seul défaut, celui de se ramollir et de se déformer lorsque l'air est humide. En général, les fabriques coloniales sont en état de pourvoir aux besoins des ménages et de la culture, à des prix qui ne surpassent point ceux des mêmes objets en Angleterre. Les navires que l'on construit pour le cabotage, avec les bois du pays, ne sont pas moins durables que ceux qui sortent des chantiers de l'Inde, où l'on n'emploie que le bois de *tek* (teak).

L'aspect de la capitale atteste les progrès de l'aisance générale, et par conséquent de la civilisation. On n'obtient aucune considération si l'on n'a point un cabriolet, ou tout au moins un cheval de selle. Dans un procès criminel, le juge, adressant la parole à un témoin, lui demandait *ce que c'était que M. N.* « C'est un homme considéré... — Qu'entendez-vous par là? — Il a un cabriolet. »

Le service de la poste aux lettres est assuré et régulier dans toute la colonie. Des relais de postes sont établis sur les routes principales : des voitures publiques partent à jour fixe, plusieurs fois la semaine; entre Sydney et Paramatta, les communications sont plus actives, et occupent chaque jour deux diligences. Ces soins, donnés aux affaires, n'ont pas fait négliger la culture intellectuelle, ni les arts d'agrément; on a des écoles bien dirigées et pourvues de bons instituteurs : celles que le gouvernement a fondées sont dotées libéralement avec des terres. Qui aurait imaginé que la jeunesse pût recevoir, à 6,000 lieues de

l'Europe, une éducation tout européenne; que les demoiselles y auraient des maîtres de piano, de harpe, de chant, de danse? que les modes de la métropole arriveraient, un peu tard sans doute, dans cette nouvelle conquête de la civilisation, mais qu'elles y régneraient en souveraines, comme dans les cercles les plus brillans de la cour et de la ville? et, ce qui est peut-être encore plus extraordinaire, que la navigation et toutes les connaissances dont elle tire parti seraient enseignées avec succès dans la plus éloignée et la plus récente des colonies de la Grande-Bretagne? Ajoutons qu'à Sydney les hôtels de George-Street et la taverne de la colline (*Hille's Tavern*), près de *Hyde-Park*, rivalisent avec ceux de Londres même, en tout ce qui peut contribuer au bien-être de leurs hôtes. Malgré ce luxe moderne, les divertissemens qui plaisent surtout aux Australiens sont ceux de la vieille Angleterre : un club où l'on n'est admis qu'au scrutin; des courses de chevaux deux fois par an, l'une à Sydney, l'autre à Paramatta, où l'on amène jusqu'à huit coureurs pour disputer le prix; des soupers, des bals. Toutes les classes, même les moins aisées, ont contracté le besoin d'une grande propreté dans leurs habits et sur leurs personnes; cette demi-vertu est un des traits caractéristiques de la population australienne, et fait présumer que le sentiment des bienséances y est général et délicat. « Il est rare, dit M. Cunningham, que l'homme qui soigne son extérieur soit entièrement dépourvu d'intelligence ou de moralité. »

On est encore réduit à trois feuilles périodiques, la *Gazette de Sydney*, l'*Australien* et le *Moniteur*. Ce dernier paraît une fois par semaine, et les autres deux fois. Comme le nombre d'abonnés, à chacune de ces feuilles, est de 650, on imprime 3,250 exemplaires par semaine. L'*Almanach colonial* est un ouvrage savant où l'on trouve tous les ans de-

très-bonnes notices sur l'agriculture et les arts. La presse coloniale est très-occupée, et livre au public une multitude d'ouvrages appropriés au pays et aux besoins de ses habitans. Les lettres ne sont pas négligées, et la poésie conserve tous ses droits; on a des bardes australiens, et le recueil de leurs productions forme déjà deux volumes.

En récapitulant ce que cette colonie a fait, en considérant ce qu'elle est devenue dans l'espace de trente-huit ans, on est porté à croire que, dès son origine, tout était médité et préparé pour le mieux, que l'on n'eut point à faire d'infructueux essais, et que les circonstances furent constamment favorables : cette opinion serait fort éloignée de la vérité. Le commencement fut pénible, rebutant; les difficultés qu'il fallut surmonter furent effrayantes, de nature à ébranler les plus fermes résolutions : ce qui peut surprendre, c'est qu'on ait persévéré dans une entreprise où tout se montrait sous l'apparence la plus décourageante. Une courte histoire de la colonie, d'après le récit du gouverneur Phillips et le journal du colonel Collins, fera d'autant plus d'impression sur nos lecteurs, que, jusqu'à présent, en prenant pour guide le livre de M. Cunningham, la Nouvelle-Galles du Sud leur a offert un spectacle des plus agréables.

En 1788, le capitaine Phillips quitta l'Angleterre, conduisant à Botany-Bay 1,000 individus, parmi lesquels on comptait 686 déportés, dont 564 hommes et 122 femmes; les autres passagers étaient des officiers, des soldats, quelques femmes et quelques enfans. Arrivé à Botany-Bay, il acquiert la conviction que ce lieu n'est point un emplacement convenable, que ceux qui l'ont indiqué se sont laissé tromper par les prestiges d'une magnifique végétation, sans examiner si l'on y trouve en même tems tout ce qu'il faut à une ville, à la capitale d'une colonie. En se portant un peu

plus au nord, il découvre le *Port Jackson*, que les premiers navigateurs anglais dans ces parages n'avaient point aperçu, et il met tout son monde à terre, au fond d'une petite anse qu'il nomme *Sydney-Cove*. Son premier soin fut de faire bâtir un hôpital, car une grande partie de son monde était accablée de maladies. Il ne pouvait employer à ces travaux que les déportés en état de santé : ces hommes se révoltent; quelques-uns se retirent dans les bois, et d'autres sont reçus sur les vaisseaux de Lapérouse qui se trouvaient alors au même mouillage; ceux qui restent jettent leurs outils, et cessent le travail; le désordre est au comble, et les équipages mêmes y prennent part; les matelots s'emparent des eaux-de-vie, s'enivrent à bord et se battent; la dysenterie et le scorbut font succéder à ce tems d'agitation un calme non moins funeste. Les trois quarts des débarqués ont péri; les bestiaux que l'on avait amenés ont disparu dans les bois; les provisions sont presqu'entièrement épuisées; une frégate que l'on attendait avec impatience, pour ravitailler la colonie, se perd sur une île de glace : un vaisseau vient enfin, mais au lieu de vivres, il débarque 220 déportées dont plusieurs étaient vieilles, d'autres incapables de travail, et les autres malades. Quatre nouveaux transports arrivèrent successivement; l'un amenait 200 malades sur 218 individus, et, sur les trois autres, on perdit plus de 300 déportés, quoique la traversée eût été sans accidens. Un autre transport fit à la colonie un présent bien funeste; il y propagea la fièvre des prisons. Enfin, la cause de tous ces malheurs fut connue; les erreurs et les abus disparurent; on ne fit presque plus de pertes pendant la traversée, et presque tous les individus embarqués arrivèrent en bonne santé au lieu de leur destination.

Tandis qu'il était si difficile de recruter la colonie, il ne l'était pas moins de la gouverner. Les déportés commet-

taient de nouveaux crimes ; il fallait multiplier les supplices. Des scélérats mirent le feu à la prison, et firent périr dans les flammes plusieurs de leurs compagnons dont on n'eut pas le tems de briser les fers. On les contraignit à relever l'édifice qu'ils avaient détruit ; mais, dès qu'il fut achevé, ils le brûlèrent de nouveau. Une autre fois, ils livrèrent aux flammes l'église, et même un magasin de grains destinés à leur subsistance. Après ces attentats, ils se retiraient dans les bois, où la faim en délivra la colonie. Ces indomptables brigands étaient, pour la plupart, des Irlandais qui avaient formé le projet de gagner la Chine, en se dirigeant toujours vers le nord : de fausses notions sur cet empire asiatique leur avaient persuadé que le trajet ne serait ni long ni difficile. L'erreur subsiste encore, dit M. Cunningham, et il raconte à ce sujet une aventure assez plaisante. Un déporté irlandais partit un jour tout seul, bien résolu de retourner dans sa patrie, par la route de la Chine. Après trois semaines de courses pénibles et de misères, il entend le chant d'un coq ; son cœur tressaille de joie : il approche, il entrevoit une cabane ; il croit être en Chine, ses peines vont finir. Cette cabane ressemble à celles de la Nouvelle-Galles du Sud... les campagnes de la Chine ressemblent donc à celles de la colonie ! Cette découverte redouble son plaisir. Un Européen s'offre à ses yeux, il croit reconnaître le colonel Johnstone, il ne peut plus contenir ses transports : « Que Dieu vous conserve longtems, colonel ! et comment votre honneur se trouve-t-il en Chine et sur mon chemin ? » Le pauvre homme s'était fourvoyé dès le premier jour de son prétendu voyage ; et de continuels détours l'avaient ramené très-près du lieu d'où il était parti. Plusieurs de ses compatriotes croient fermement que les Montagnes Bleues sont celles du Connaugth, en Irlande ; et pour aller revoir leur chère patrie,

ils se dirigent au sud, parce que la *verte Erin* (1) est plus froide que la Nouvelle-Galles du Sud, et que, dans l'hémisphère austral, c'est du sud que soufflent les vents froids. Le mauvais succès de toutes ces entreprises ne dissipe point l'illusion. Une troupe assez nombreuse s'était réunie secrètement et s'était donné un chef; c'était le savant de la bande. Il avait pris, dans une boussole, la rose des vents, sans emporter l'aiguille aimantée, et, avec ce papier, il était bien sûr de conduire ses compagnons jusqu'à la terre natale; mais, dès qu'on eut besoin de consulter l'instrument, on vit avec surprise et douleur qu'il n'indiquait aucune direction : on en conclut que la boussole n'était d'aucun usage dans cette partie du monde pour se diriger sur la terre; le projet de retour en Irlande fut abandonné.

On a fait aux premiers gouverneurs de la colonie des reproches trop sévères; au lieu de blâmer leur conduite, on devait peut-être à leur dévouement des témoignages de la reconnaissance publique. Aucun bien n'est facile, avec les moyens et les matériaux qu'ils avaient à leur disposition; et cependant ils en ont fait beaucoup. En traitant les déportés avec indulgence, en les délivrant de leurs chaînes le plus tôt qu'ils le pouvaient, ils les exposaient, il est vrai, à de funestes rechutes dans le crime; mais ils ont introduit parmi ceux qui ont résisté à cette épreuve un esprit de corps qui fut d'abord très-utile, encouragea la bonne conduite, rendit les délits plus rares, hors des lieux de détention aussi bien que parmi les prisonniers. D'ailleurs, ils n'avaient pas assez de renseignemens sur les individus qu'on leur amenait, pour que leur indulgence rencontrât toujours les sujets qui en étaient le plus dignes : on ne leur envoyait aucunes notes sur les condamnés, sur les crimes qu'ils

(1) Nom de l'Irlande en langue celtique irlandaise, qui, comme on sait, diffère totalement de la langue anglaise.

avaient commis, sur leur vie antécédente; de manière qu'on ne pouvait les classer que d'après des observations faites dans la colonie même sur chaque détenu. Cette disposition n'est pas changée, et M. Cunningham s'en plaint fortement (1).

Le voyageur observe les déportés au moment de l'embarquement et pendant la traversée; le spectacle de ces mœurs hors des voies de la civilisation, et qui cependant y rentrent par nécessité, excite fortement la curiosité, et attire même les regards du philosophe. Dès que les hommes sont réunis à bord du bâtiment qui doit les transporter dans l'autre hémisphère, leur premier soin est de s'organiser, de choisir leurs chefs et leurs officiers. Les scélérats les plus avérés obtiennent toujours le premier grade, et sont proclamés *capitaines du pont :* les emplois inférieurs sont aussi conférés au mérite reconnu; les titres sont discutés, et l'intrigue n'a aucune part à ces nominations. Les femmes déportées se mettent également sous la direction d'une supérieure qui ait de l'âge et de l'expérience, et qui sache gouverner une jeunesse quelquefois indocile et turbulente. On voit toujours, parmi les hommes aussi bien qu'entre les femmes, quelques individus qui affectent une piété peu d'accord avec leur ancienne conduite; ils ont constamment leur Bible à la main, et toutes leurs paroles sont l'expression de la morale la plus pure, ou d'une dévotion poussée jusqu'à la ferveur de la vie contemplative. Ces hypocrites ne quittent pas le masque un seul instant, et meurent en conservant jusqu'au dernier soupir leurs in-

(1) NOTE DU TR. M. Cunningham se trompe; la vie des déportés est finie dans leur ancienne patrie. C'est à une nouvelle existence qu'ils sont appelés sur la terre qu'il leur est permis d'habiter ; il convient à tous égards que l'on n'y tienne compte que de ce que chacun aura fait dans le nouvel ordre de choses où il se trouve placé. Cet usage est très-sage, très-moral, et n'a pas peu contribué aux étonnantes améliorations que le voyageur a observées dans la Nouvelle-Galles du Sud.

clinations perverses et un extérieur de sainteté. M. Cunningham cite quelques exemples remarquables de ce mélange des vices les plus opiniâtres qui puissent dégrader l'ame humaine. Il remarque surtout un infatigable lecteur de la Bible, qui fut débarqué à Sydney, atteint d'une consomption parvenue au dernier période, et qui n'attendait plus que la fin de sa pénible existence. Transporté mourant à l'hôpital, il recommanda instamment que quelques-uns de ses compagnons se relayassent auprès de son lit pour lui lire les saintes Écritures. Au milieu de ces pieuses occupations, et sentant approcher la mort, il ne perdait pas une seule occasion de fouiller dans les poches de ceux qui passaient à sa portée, et, au moment où il cessa de vivre, il venait de voler un canif. Un autre saint de même étoffe, qu'on voyait toujours avec sa Bible à la main, le nez chargé d'une paire de grandes lunettes, feuilletant ou lisant son livre, et ne le perdant jamais de vue, débarrassa d'une somme d'argent assez considérable l'aide chirurgien qui le soignait à l'hôpital, et qui avait eu l'imprudence d'approcher du pieux malade avec une bourse bien garnie.

Pendant la traversée, il est plus difficile de faire observer une bonne discipline sur le vaisseau chargé des femmes, que sur celui qui porte les hommes. M. Cunningham fut assez heureux pour trouver, à la tête de la cargaison de femmes qui lui était confiée, une vieille sibylle de soixante-dix ans, très-experte, et qui connaissait parfaitement le régime des prisons et des maisons de correction de la métropole; elle y avait passé quarante ans de sa vie. Quelques élèves de la vénérable Mme Fry (1) se trouvaient au nombre des déportées; lorsque l'on fut au large, ces demoiselles firent des

(1) NOTE DU TR. Mme Fry est une enthousiaste sincère qui a consacré ses loisirs et sa fortune à tâcher de ramener les filles publiques à des sentimens honnêtes et religieux.

papillotes avec les traités de morale et de religion dont leur institutrice avait eu soin de les pourvoir.

On a peine à se persuader qu'il soit possible de tirer quelque chose de bon d'un tel amas de corruption morale : il semble que la contagion a dû pénétrer partout, et ne laisser aucune partie saine; qu'une nation, recrutée tous les ans par le rebut des sociétés civilisées, conserve nécessairement quelques dispositions anti-sociales, et ne sera jamais susceptible d'une civilisation perfectionnée. Lorsqu'un homme, qui a bien observé cette population, vient affirmer qu'elle est plus près du bien que nous ne le sommes nous-mêmes, quelque confiance que mérite ce témoin, nous ne croyons qu'avec répugnance, et nous sentons le besoin de comparer son témoignage à d'autres dépositions également dignes de foi. Interrogeons donc un autre observateur : voici ce que M. Atkinson, l'un des anciens habitans de la colonie a écrit dans un petit ouvrage intitulé : *État présent des cultures et des pâturages dans la Nouvelle-Galles du Sud.*

« Les premiers habitans de la colonie furent des militaires et des malfaiteurs déportés. Les uns et les autres devaient être assez ignorans en agriculture; c'étaient, pour la plupart, des citadins ou des hommes de la lie du peuple, sans aucune instruction. Jusqu'au moment où l'on en fit des cultivateurs, leur manière de vivre ne les avait pas accoutumés à la prévoyance; le soldat en est dispensé, et le brigand renoncerait à son métier, s'il pensait, de tems en tems, à l'avenir. Ces hommes ne sentaient pas le besoin de ces commodités de la vie auxquelles nous attachons tant de prix; ils ne recherchaient aucune sorte de considération, ni pour eux, ni pour leur famille : une nourriture grossière, des habits pour se couvrir, leurs désirs n'allaient pas plus loin; après avoir pourvu à ce nécessaire indispen-

sable, tout ce qu'ils gagnaient au-delà se dissipait en débauches. Ce n'est pas avec de tels hommes qu'on défriche et qu'on embellit un pays encore inculte, qu'on le couvre de champs, de prairies, de vergers, d'habitations propres et commodes. Celles des premiers colons sont misérables, sales, d'une apparence repoussante. Qu'ils aient commencé par se faire des cabanes d'écorce d'arbres, à la bonne heure; mais ils y sont encore et n'ont point bâti des maisons de briques ou de bois. Les enfans ont été aussi négligés que la ferme; ils n'ont reçu de leurs parens aucune éducation, aucun enseignement, aucun principe de religion. Qu'on n'oublie point que je ne parle que des premiers colons, de ceux que l'on nomme *dungaris,* sobriquet qu'on leur a donné parce qu'ils s'habillent d'une toile grossière de coton fabriquée dans l'Inde, et qui porte, dans la colonie, le nom de *dungaria.* Je doute qu'il ait jamais existé une population plus imprévoyante, plus méprisable que celle-là. Malheureusement, on l'a placée sur les bords de l'Hawkesbury, du Nepean, et dans le district d'Aird, de manière qu'elle possède les meilleures terres de la colonie. »

On croit aisément que les premiers colons et leurs descendans ne sont pas l'élite de la colonie; mais M. Atkinson ne dit point s'ils forment une partie considérable de la population totale, comme on est porté à le supposer d'après le titre de son livre. Dans ce cas, il ne serait nullement d'accord avec M. Cunningham; ce voyageur transcrit le dénombrement fait à la fin de 1825, où l'on voit que, sur 36,219 individus, on en comptait 6,645 qui appartenaient à la classe de l'émigrant libre, et 12,133 à la classe des déportés libérés. Ainsi, la population dont M. Atkinson a parlé n'est pas même les deux tiers de la population libre de la colonie. Peut-être n'a-t-il pas voulu confondre, dans

ses considérations, la classe dont il fait partie avec celle dont l'origine ne pourra être oubliée que lorsque l'importation des condamnés aura cessé.

Les élémens de cette population coloniale ne sont point dans un rapport favorable à ses progrès; les femmes y sont en trop petit nombre. On sait que la race européenne procrée, en général, plus d'enfans mâles que de filles; ainsi, la population abandonnée à elle-même, acquérant annuellement plus d'hommes que de femmes, ne parvient point à la proportion convenable entre les deux sexes. Mais la disproportion augmente bien plus rapidement par l'effet de l'importation des condamnés; car, parmi ces recrues, le nombre des hommes est communément plus que décuple de celui des femmes. Cette inégalité remarquable entre les condamnations subies par chaque sexe tient sans doute principalement au nombre et à la nature des délits commis par chacun : mais des causes d'une autre nature ont aussi leur part dans le résultat. En Angleterre, comme ailleurs, les femmes coupables sont traitées avec plus d'indulgence que les hommes, et l'équité la plus scrupuleuse ne peut en murmurer. La pitié suit la coupable dans sa prison, devant ses juges, et ne l'abandonne point lorsqu'elle est condamnée : des asiles sont ouverts à son repentir, elle peut y prendre l'habitude d'une meilleure vie; on ne désespère point de la rendre à ses devoirs, à la société, à la patrie. Ces vues et ces efforts de la bienfaisance méritent certainement l'estime de tous les amis de l'humanité; mais, pour les rendre encore plus utiles, il faudrait leur faire embrasser plus d'objets à la fois, étendre leur prévoyance jusqu'à un avenir encore plus éloigné. Trop souvent des femmes, sorties des maisons de correction, rentrent bientôt après dans la carrière du vice, se font condamner à une nouvelle détention, et leur vie n'est

qu'une succession de délits et de châtimens, jusqu'à ce qu'on se décide à les déporter ; mais elles n'apportent alors à la colonie qu'une vieillesse anticipée et des habitudes perverses qu'il n'est plus en leur pouvoir de changer. Si on les avait amenées avant qu'elles eussent éprouvé les ravages du vice et du tems, elles auraient pu devenir mères de famille, et passer au milieu d'occupations paisibles les années qu'elles ont dissipées en débauches ; elles auraient épargné à la société le scandale qu'elles y ont causé, et à leur vieillesse l'opprobre et la misère qu'elles ne peuvent plus éviter. On nous dit que lorsqu'une colonie anglaise fut fondée dans la Virginie, presque tous les colons manquaient d'épouses ; le commerce y pourvut. Une première cargaison de cent cinquante demoiselles, rassemblées par des spéculateurs, fut transportée et vendue au prix courant de 150 livres de tabac pour chaque femme. Quelques mois après un armateur flamand amena, en Virginie, le premier vaisseau algérien que l'on y eût vu ; c'était principalement de négresses qu'il était chargé. En profitant de ces exemples du vieux tems, voyons ce que l'on pourrait faire pour une colonie moderne ; les papiers publics nous ont appris qu'une certaine entrepreneuse, établie à Bristol, ne pouvant suffire aux demandes des amateurs de ce lieu, chargea l'une de ses sœurs qui exerçait la même industrie à Londres, mais en grand, de lui envoyer un assortiment bien complet, et digne de la *cité florissante* qui en sentait le besoin. Nous nous garderons bien de dire que la Nouvelle-Galles du Sud n'est pas moins *florissante* que la ville du Sommersetshire, et que des envois de même nature y seraient bien reçus : pour qu'il fût permis de les approuver, il faudrait avoir acquis la certitude que les infortunées sur lesquelles on aurait spéculé, pour cette nouvelle branche de commerce, n'y trouveraient pas moins d'avantages que

les entrepreneurs. Mais, ce que nous affirmons sans hésiter, c'est que ce moyen de procurer à la colonie australienne le complément de femmes qui lui est indispensable est beaucoup meilleur que ce que l'on a fait jusqu'à présent, et que la population y gagnerait sous tous les rapports, au moral comme au physique.

Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur l'état actuel de la population coloniale de l'Australie pour être persuadé qu'elle est encore dans l'enfance politique, et que la tutelle de la métropole devra se prolonger jusqu'à un tems que la prévoyance humaine ne peut assigner. Des brouillons ont fait entendre un langage toujours flatteur pour un peuple ; ils ont prononcé le mot d'indépendance, parlé d'assemblée législative nationale, etc. : et la nation pour laquelle ils font cette demande ne compte pas 9,000 individus libres ; elle est éparse sur un vaste territoire, tandis que des condamnés en nombre presqu'égal sont réunis sur quelques points ; elle est composée d'élémens hétérogènes, et qui se repoussent mutuellement ! Avant de songer à son affranchissement, il faut qu'elle ait cessé d'être un lieu de déportation ; que les prisons entretenues par la métropole, et remplies par les individus qu'elle y dépose, soient entièrement vides ; et ce qui n'est pas moins essentiel, il faut que les émigrans volontaires et les émancipés vivent en bonne intelligence et forment réellement une seule nation.

L'Angleterre cessera sans doute bientôt d'envoyer aussi loin ses déportés, tandis qu'elle peut former à moindres frais un autre établissement plus rapproché et plus facile à surveiller. D'ailleurs, les vues de l'administration sur la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud n'ont pu être de la rendre telle qu'elle est devenue. Aujourd'hui, loin d'être considérée comme un lieu d'exil par une certaine classe

de malfaiteurs, elle passe, au contraire, pour ce qu'elle est réellement, un séjour où la perte de la liberté se fait à peine sentir, où l'homme laborieux vit dans l'aisance et peut arriver à la fortune. Des hommes qui auraient peut-être vécu sans reproches entrent à dessein dans la voie du crime, et se font condamner par spéculation, afin d'être transportés, aux frais du gouvernement sur cette terre où ils trouveront des amis qui les attendent avec impatience. M. Cunningham en rapporte quelques exemples :

« Je remarquai sur le vaisseau un jeune homme de vingt-deux ans, qui allait rejoindre son père déporté depuis vingt ans au moins, et son frère aîné qui, sur l'invitation expresse de son père, s'était arrangé pour aller lui tenir compagnie, et l'aider à cultiver sa petite ferme. Au débarquement, le frère aîné ne manqua point de se trouver sur le rivage, conduisant son vieux père, et, après les félicitations, on demanda au nouveau venu des nouvelles de l'Angleterre : Quand verrons-nous arriver le cousin James? Ce James avait fait depuis long-tems la promesse de se faire envoyer dans la colonie, et n'avait pu encore tenir parole. »

Les abus de cette espèce ont un peu diminué, sous le gouvernement du général Darling : les condamnés nouvellement débarqués ne regardent plus la Nouvelle-Galles du Sud comme une terre promise ; mais dès qu'ils sont mis au travail, leur condition peut être enviée par un grand nombre d'ouvriers en Angleterre : on en jugera par le détail des subsistances qui leur sont fournies chaque semaine : assez de farine pour qu'ils puissent en faire plus de pain qu'ils n'en consomment ; sept livres de bœuf ; deux onces de thé ; une livre de sucre et deux onces de tabac qu'ils peuvent faire remplacer par une provision de lait qui leur est fournie chaque jour, et en abondance. Lorsqu'ils sont

employés par des cultivateurs, on leur accorde des jardins où ils peuvent cultiver des légumes. Mais le gouvernement ne souffre point la paresse, réglant, d'ailleurs, avec équité et discernement le travail imposé à chaque condamné. Chaque homme est pourvu d'une couchette et d'une couverture, et reçoit, tous les ans, deux habits complets.

La sage administration du général Darling a déchargé l'état de presque tous les frais d'entretien des déportés; mais aucun arrangement ne peut diminuer la dépense de leur transport; elle est nécessairement en raison de la distance. On estime à 30 liv. st. (750 fr.) le voyage de chaque individu au Port Jackson. M. Cunningham n'en est pas effrayé, et pense même que le gouvernement devrait augmenter les envois, dépeupler les bagnes et les pontons de tous les condamnés employés dans les ports, et les faire partir pour l'Australie, où la demande de travail est très-considérable. Ses raisonnemens sont au moins très-spécieux, et, à coup sûr, ils sont inspirés par l'amour de la patrie et de l'humanité. « Le pain que vous donnez en Europe à vos galériens, vous l'ôtez à des pauvres qui valent mieux qu'eux, et ces pauvres tombent à la charge des paroisses. Chaque galérien vous coûte annuellement ce que vous dépenseriez une fois pour toutes, en l'envoyant dans l'Australie, où cet homme serait à la fois et plus utile et moins malheureux. De plus, vos pauvres honnêtes auraient plus d'occupation, et les paroisses seraient soulagées. » On compte actuellement, dans les différens ports de la Grande-Bretagne, 2,000 condamnés, que les travaux réclament à la Nouvelle-Galles du Sud; mais tous ces condamnés sont des hommes, et il ne faut pas oublier qu'ils sont destinés à devenir colons. Cependant, on ne paraît nullement occupé des moyens d'augmenter, dans la même proportion, le nombre des femmes, sans lesquelles une colonie agricole ne saurait prospérer.

A mesure que les deux colonies de la Nouvelle-Galles du Sud et de la terre de Van-Diémen auront fait les progrès déjà si bien préparés, elles seront en état d'absorber, même plus que la déportation ne pourra leur fournir. Il conviendra, dit M. Cunningham, de réserver pour les établissemens les plus lointains les hommes les plus intelligens, et ceux dont la conduite exige le moins de surveillance. Presque tous les déportés arrivent avec une petite somme ou une pacotille dont l'acquisition fut peu légale; mais il n'est plus tems d'examiner leur origine. Ceux qui n'apportent rien peuvent faire des économies sur le produit de leur travail, de manière que, lorsqu'ils sont rendus à la liberté, ils se trouvent en état de monter une petite ferme, ou de se livrer au commerce. Il est doux d'entrevoir dans l'avenir les grands biens dont quelques écus peuvent être la source, et le bonheur encore plus assuré dont une longue suite de générations sera redevable à un coin de terre et à quelques têtes de bétail.

On ne peut disconvenir que l'émigrant, arrivé dans la colonie avec une très-petite somme, ne soit dans une position plus désavantageuse que l'émancipé avec la même mesure de ressource. Celui-ci connaît le pays et ses habitans; il est acclimaté, accoutumé aux usages locaux et aux productions du sol : l'autre a besoin de tout apprendre et de contracter de nouvelles habitudes. En arrivant à Sydney, il consulte des personnes qui, trop souvent, ne se font aucun scrupule de le tromper. C'est ainsi qu'une partie de ses fonds s'évanouit entre ses mains, avant qu'il soit en état de faire un bon usage de ce qui lui reste. M. Cunningham s'est plu à décrire les courses d'un nouveau débarqué cherchant un lieu convenable pour son manoir champêtre.

« Quand vous voulez pénétrer dans l'intérieur du pays, et pousser vos recherches aussi loin qu'il sera nécessaire,

ayez un cheval de selle et un porte-manteau de toile, afin de ne pas manquer de linge pendant votre voyage. Munissez-vous d'une couverture pour vous envelopper la nuit ; vous la mettrez sur votre porte-manteau. Jetez, autour du cou de votre cheval, une longe qui ne le gêne point : voilà votre équipage auquel vous ajouterez un cheval de bât pour porter vos provisions. Quant à vos serviteurs, contentez-vous d'un Européen qui soit bon chasseur, surtout dans les bois, et d'un habitant du pays. Quand vous entendrez l'oiseau qui imite si bien le tintement de la clochette du bélier conduisant un troupeau, dirigez-vous de son côté; il vous fera certainement découvrir une source, une flaque d'eau, un ruisseau, choses très-précieuses dans ce pays, et dont un établissement rural ne peut se passer.

» Les colons sont généralement hospitaliers; entrez avec confiance dans leurs cabanes, ils vous recevront de leur mieux, et partageront avec vous tout ce qu'ils possèdent : un briquet, de l'amadou et quelques allumettes, ou même une amorce, vous procureront du feu, lorsque vous bivouaquerez dans les forêts. Vos hommes vous mettront à couvert sous un toit d'écorces d'arbres, et vous arrangeront une couchette tolérable : prenez un bol de thé bien chaud, et couchez-vous; vous aurez passé quelquefois de plus mauvaises nuits dans des appartemens pourvus de toutes les commodités des grandes villes. Votre fusil et une couple de bons chiens courans vous procureront en abondance des oiseaux de différentes espèces, et le meilleur gibier du pays ; jamais chasseur européen n'aura eu sa carnassière mieux remplie. Préparez-vous à des aventures surprenantes, terribles, et, au bout du compte, réjouissantes. Au milieu d'un désert, vous entendez le claquement d'un fouet; vous supposez que vous allez voir passer une voiture, mais vous ne découvrez que le *cocher* emplumé, sautant de

branche en branche, étalant sa queue en éventail; et, quand vous entendrez le *rémouleur* en des lieux où vous seriez tenté de croire que le sauvage même n'a jamais pénétré, pourrez-vous n'être pas frappé d'étonnement? Vous chercherez à connaître cet être singulier; vaine poursuite! il est sans cesse errant, et, sans aucune volonté de vous fuir, il change continuellement de place, parce que telle est son habitude. Vous rencontrez une loge de nos bûcherons; ils sont rangés autour d'un bon feu; vous prenez place et vous vous chauffez avec délices : tout-à-coup, le bruit d'une marche pesante attire votre attention; un lourd fardeau, jeté par terre près de la porte, l'ébranle du haut en bas; votre oreille devient encore plus attentive, lorsque vous entendez l'étrange dialogue que voici : « Eh bon Dieu! quel gaillard! où donc avez-vous rencontré ce vieux garçon? —Pardieu, répond en grommelant une voix sourde et rauque, j'ai cru que je ne viendrais pas à bout de ce damné; il a fallu l'assommer à grands coups assénés sur la tête. » Immédiatement après cette conversation peu rassurante, une figure de brigand, s'il en fut jamais, entr'ouvre la porte, et se glisse dans la loge. Un énorme bonnet de poil couvre sa tête; sa casaque de peau de kanguarou est ensanglantée en plusieurs endroits : il promène son regard scrutateur sur chacun des individus rangés autour du feu; et, tandis qu'il charge et allume sa pipe, il raconte, avec un sang-froid révoltant, qu'il vient de tuer un vieil homme; que, grâce à cette bonne fortune, il apporte de quoi régaler tout le monde à souper. Puis, se tournant vers vous et renforçant sa grosse voix : « Ceci vient à point pour recevoir ce gentilhomme, notre nouveau convive. » Pour le coup, vous ne doutez plus que vous ne soyez dans un repaire de cannibales, et condamné à partager leur horrible festin, si, toutefois, vous n'êtes pas destiné à bouillir dans leur marmite

enfin, vous respirez ; le train de derrière du *vieil homme* est sous vos yeux ; une énorme queue y est attachée ; en un mot vous reconnaissez un kanguarou, animal avec lequel vous avez été familiarisé, dès votre arrivée dans la colonie. »

En effet, le kanguarou est le gibier le plus commun dans le pays, et le principal objet de la poursuite des chasseurs. Si cet animal est à portée d'une rivière ou d'un étang, il s'y jette et peut alors soutenir contre les chiens un combat où il obtient souvent la victoire. Sur terre, il est sans défense et ne peut échapper à ses redoutables ennemis, dès qu'ils ont pu l'atteindre.

« Avec ses longs pieds de derrière et sa queue encore plus longue, souple et vigoureuse, le kanguarou se tient debout dans l'eau, tourne avec une prestesse étonnante, inspectant tout ce qui se passe autour de lui. Ses deux pattes de devant sont en l'air ; il attend l'assaillant. Le téméraire qui s'approche est saisi, plongé sous l'eau et retenu dans cette position, tandis que le kanguarou continue son manége et tourne gravement, sans faire aucune attention à ce que sa victime peut faire avec ses pattes. Le chien périt infailliblement, si quelque compagnon courageux ne vient le secourir en livrant à l'ennemi une nouvelle attaque pour l'obliger à faire un autre usage de ses terribles pattes de devant. Alors, le malheureux, à demi noyé, revient sur l'eau, mais c'est en vain que le chasseur cherche à ranimer son courage, et à le ramener au combat ; il fuit, et gagne la terre ; c'est là seulement qu'il retrouve ses forces et son ardeur. »

On sait que les kanguarous n'ont été observés que dans l'Australie et sur la terre de Van-Diemen, qui, à une époque très-ancienne, fut probablement une partie de la Grande-Ile. M. Cunningham compte sept espèces de ces animaux,

depuis le *kanguarou géant* jusqu'au *kanguarou rat*. Toutes ces espèces ont déserté les environs de Sydney, ou, peut-être, les chasses multipliées les ont détruites jusqu'à une certaine distance de la capitale; mais, dans l'intérieur, elles abondent autant qu'à l'époque de la fondation de la colonie. Le kanguarou géant s'apprivoise aisément, se plaît à vivre parmi les hommes, et, dans cette position nouvelle, il acquiert ou développe des facultés et contracte des habitudes fort extraordinaires. M. Cunningham eut l'occasion d'observer un de ces individus, dans une habitation, sur les bords de la rivière Hawkesbury.

« Ce mauvais plaisant s'approchait d'un étranger, avec un air d'innocence qui eût fait évanouir tous les soupçons, si l'on avait pu en concevoir : quand il était bien assuré dans son poste, toutes ses mesures étant prises, il posait ses deux pattes de devant sur les épaules de la personne qui lui permettait cette familiarité; puis, ramenant sa queue, il appliquait un vigoureux croc en jambe, et faisait faire une culbute fort désagréable, mais sans malice, seulement pour visiter les poches du culbuté, et y chercher des bonbons dont il est très-avide, ainsi que des confitures. S'il trouve moyen de s'introduire dans la salle à manger, au moment du repas, il se place derrière votre chaise, comme un laquais, et vous invite à partager avec lui tout ce qui paraît sur votre assiette. Si vous l'oubliez, des coups de pattes, appliqués sur votre épaule, viendront au secours de votre mémoire, et vous rappelleront que vous avez un convive dont il faut prendre soin, autant que de vous-même. »

Avant de terminer cet article, disons quelques mots des indigènes de la Nouvelle-Galles du Sud. On ne peut disconvenir que, de toutes les races d'hommes, celle de l'Australie est la plus éloignée de la civilisation, qu'elle offre la

plus fidèle image de l'homme dont aucune faculté ne s'est développée par l'influence de la société : l'Australien n'est pas le sauvage de quelques philosophes du siècle passé, mais celui de la nature. Il ne s'est point avisé de construire une hutte, de dompter une espèce d'animaux et de se l'assujétir, de planter ni de semer, toutes choses que font les Cafres et les Hottentots, et les habitans de la Nouvelle-Zélande. L'Eskimaux se construit une habitation, amasse des provisions pour le long et ténébreux hiver de son pays, et les serre dans ses magasins; le nègre est cultivateur : l'Australien ne compte que sur son dard pour se procurer, ainsi qu'à sa famille, sa subsistance journalière. Lorsque le gibier et le poisson lui manquent, il subsiste de coquillages, de racines, de fougère. Les longues et cruelles disettes auxquelles il est exposé expliquent assez pourquoi la vaste contrée qu'il habite est presque déserte, surtout dans l'intérieur. Cependant, cette race d'hommes n'est pas dépourvue d'intelligence; elle fait preuve d'adresse manuelle, elle est susceptible d'instruction. On pense généralement dans la colonie qu'il faut les tenir constamment en dehors de la nation nouvelle qui est venue s'établir dans leur pays, et prohiber les alliances qui tendraient à confondre les deux races. Les reproches qu'on leur fait seraient assez graves, si on oubliait que ce sont des sauvages : ils paraissent dans les rues sans voiler aucune partie de leur corps; ils cherchent à dérober tout ce qui est à leur portée; ils s'enivrent, tombent et demeurent gissans sur les places publiques, jusqu'à ce que leur ivresse soit dissipée; ils obsèdent les passans pour obtenir de l'argent, des liqueurs ou du tabac, et accablent des injures les plus révoltantes ceux qui ne leur donnent rien. Ces habitudes d'ivrognerie tendent à les dégrader de plus en plus, et contribueraient à hâter la destruction de toute la race

australienne, si l'on ne parvenait point à régler par de sages ordonnances le débit de la consommation des liqueurs parmi les sauvages. Le gouverneur Macquarie avait tenté de faire instruire quelques enfans, afin qu'ils pussent devenir un jour les instituteurs de leur famille; mais puisqu'on ne parle point du résultat de ces essais, il paraît qu'on n'a pas réussi. Les colons sont donc persuadés aujourd'hui que les indigènes ne peuvent être amenés à la vie civilisée. M. Dawson n'est pas de cet avis : « Je ne puis croire, dit-il, que le Créateur ait refusé à quelque partie de l'espèce humaine la faculté de se perfectionner par l'instruction, quoique l'opinion contraire soit celle des neuf dixièmes de mes compatriotes dans ce pays. Les naturels de l'Australie sont, il est vrai, dans la première enfance des sociétés; mais pour juger de ce qu'ils peuvent devenir, c'est à d'autres sauvages qu'il faut les comparer, et non pas à l'homme tout-à-fait civilisé. Connaissons mieux la Providence, et sa bonté qui s'étend également sur tous ceux qui furent créés à son image. »

Cet estimable philantrope a réuni au port Stephens une centaine d'indigènes qui l'ont beaucoup aidé dans les travaux de défrichement, et pour les premières constructions nécessaires à l'établissement qu'il dirige. « Il fallait les voir à l'œuvre, écorçant des arbres pour la construction des huttes, élevant avec adresse et célérité ces édifices qui ne sont pas encore à leur usage, déchargeant les bateaux et transportant les effets avec une intelligence qui ne laisse rien à désirer. » M. Dawson fait l'éloge de leur humeur joviale, de leur fidélité scrupuleuse, lorsqu'il s'agit de conserver et de remettre un dépôt, de leur exactitude à tenir leurs promesses, à satisfaire à leurs engagemens. Puisqu'ils possèdent ces excellentes qualités, il n'est pas étonnant que toute injustice les révolte. Ce portrait ne ressemble nulle-

ment aux hommes de la même race que l'on voit à Sydney ; mais il faut dire que l'habile directeur avait choisi des naturels qui ne connaissaient point les liqueurs spiritueuses, et qu'il sut les maintenir dans cette heureuse ignorance. A mesure que l'établissement s'agrandira, lorsqu'on y admettra de nouvelles familles australiennes, et surtout lorsque des condamnés y seront incorporés, il sera très-difficile d'y maintenir l'ordre qui y règne aujourd'hui ; il ne sera peut-être pas possible d'éviter la corruption répandue partout aux environs. Et quand même ce prodige serait opéré en faveur du port Stephens, ce ne serait peut-être pas impunément que l'on aurait révélé aux Australiens les secrets des peuples civilisés, et les moyens de puissance que procurent les arts et l'instruction : on aurait mis entre leurs mains des armes qu'il ne serait plus possible de reprendre, et dont ils se serviraient tôt ou tard pour se débarrasser des étrangers et affranchir leur terre natale. Ce péril est encore très-éloigné sans doute ; mais les intérêts de la métropole et de sa colonie demandent qu'on ne le perde pas de vue.

Un autre point sur lequel nous insisterons, c'est la nécessité d'achever la reconnaissance de tout le pays. Depuis la fondation de la colonie, dans l'espace de trente-huit ans, la géographie de ce vaste pays ne doit presque rien aux Anglais. Les Hollandais et les Français ont relevé une partie des côtes ; Dampier, Cook, Flinders et King, ont achevé le contour de cette grande terre, et fixé la position de quelques points remarquables ; mais, si l'on excepte les environs de Sydney, on peut dire que partout ailleurs on ne s'est pas avancé de plus d'un mille dans l'intérieur du pays. Ce n'est pas que les recherches soient totalement abandonnées ; mais elles n'avancent qu'avec une lenteur désespérante. Au nord de la côte orientale, des explorateurs plus diligens ont fait quelques découvertes importantes ; ils

ont vu des hâvres spacieux, l'embouchure de rivières considérables, dans des positions où les navigateurs n'avaient indiqué qu'une côte uniforme et continue, parce qu'ils s'étaient tenus à une trop grande distance des terres. Il y a tout lieu de penser que le cabotage fera connaître beaucoup d'autres positions propres à des établissemens coloniaux, et corrigera de nombreuses erreurs géographiques consacrées par l'autorité de quelques noms justement vénérés, mais qui n'en sont pas moins des erreurs. C'est ainsi que le capitaine Cook, en parlant de l'entrée du port Jackson, dit que c'est *une crique où les bateaux peuvent trouver un abri* : il ne soupçonnait point que ce canal resserré aboutit à un port capable de contenir tous les vaisseaux de l'univers. Ainsi encore, Cook traversa la baie de Mereton; plus tard Flinders y jeta l'ancre; et ni l'un ni l'autre n'eut connaissance de la belle rivière Brisbane dont l'embouchure est dans cette baie. Des îles qui obstruent cette embouchure, et divisent le courant en canaux étroits et sinueux, présentèrent, aux deux célèbres navigateurs, l'apparence d'une terre continue, et ils la tracèrent sur leur carte.

Le cabotage achèvera facilement la reconnaissance des côtes; mais, pour l'intérieur des terres, il faut des expéditions. Si le gouvernement ne s'en charge point, il devrait au moins les encourager par des libéralités qui ne lui coûteraient rien; il ne s'agirait que de la concession de terres, dans la proportion des difficultés vaincues, sans tenir compte de l'importance des découvertes. Les explorateurs, munis d'instrumens et sachant en faire usage, traverseraient l'île suivant une direction déterminée, fixeraient la position d'un assez grand nombre de points, traceraient la carte, observeraient le sol et ses productions, recueilleraient des matériaux pour l'histoire naturelle et la géographie physique. On saurait alors ce qu'il faut penser des

hypothèses de M. Oxley sur l'intérieur de l'Australie, sur le lac ou les marais qu'il y place, d'après ses conjectures. Les systèmes géographiques de cette espèce, travaillés dans le cabinet et fondés sur un petit nombre de données incomplètes, sont fort inutiles pour la science, et ne doivent point servir de guides dans les recherches faites sur les lieux. Les voyageurs éclairés et courageux qui entreprendront de nous faire connaître l'intérieur de l'Australie peuvent se dispenser de lire les écrits de M. Oxley.

L'auteur de l'ouvrage qui nous a fourni presque tous les matériaux de cette notice sur la Nouvelle-Galles du Sud, est frère de M. Allan Cunningham, barde écossais dont la muse a choisi la langue d'Ossian (1) pour ses poésies, et l'idiome de la Grande-Bretagne pour ses autres compositions, toutes pleines de verve, originales, inspirées par un génie créateur. Nés et élevés l'un et l'autre dans une chaumière, ils illustreront le lieu de leur naissance, et l'histoire des lettres n'oubliera pas de noter qu'une seule famille, loin des villes, dans les montagnes de l'Écosse, a produit à la fois deux hommes aussi remarquables, dans deux carrières aussi différentes.

(*Quarterly Review.*)

(1) NOTE DU TR. Dialecte celtique, qui conserve encore de nombreuses analogies avec le bas-breton. Il est remarquable aussi que le mot *vicht*, qui exprime la qualité de fils dans toutes les langues slaves, se retrouve avec la même signification dans la langue gallique ou calédonienne.

Nouveaux Détails

SUR LE LAC SUPÉRIEUR

ET SUR LA POPULATION DE SES RIVES.

Les grands lacs du nord de l'Amérique sont l'un des traits les plus remarquables de la géographie physique du nouveau continent. Ni le lac Baïkal de la Sibérie, ni le fameux Tsad du Bournou (1); ne peuvent être comparés à l'immense bassin des lacs Supérieur, Huron et Michigan, entre lesquels il n'y a plus aujourd'hui que des communications assez étroites, mais qui formèrent autrefois une mer d'eau douce de plus de 300 lieues de longueur sur une largeur de 200 lieues. Une contrée aussi extraordinaire ne pouvait manquer d'observateurs et de descriptions; on en avait une assez récente, celle de M. Schoolcraft, qui fit le voyage des lacs, en 1820. Cependant, un autre voyageur, M. M'Kenney, a trouvé beaucoup à glaner, en repassant sur les traces de son devancier; ses observations sont d'autant plus précieuses, que le pays dont elles sont l'objet attire plus fortement l'attention de l'Angleterre et des États-Unis. Sans étendre ses regards jusqu'à un avenir encore trop éloigné, on prévoit le tems où les bords de ces grandes nappes d'eau seront ornés de cités florissantes; où des vaisseaux les sillonneront dans tous les sens, où l'homme, ajoutant ses travaux à ceux de la nature; joindra la navigation des lacs à celle du Mississipi, et la con-

(1) Voyez la description de ce lac, dans l'extrait du voyage de Denham et Clapperton, inséré dans notre 10e numéro.

tinuera jusqu'à l'Océan Pacifique. Ce n'est donc pas sans de puissans motifs que l'on s'attache à bien connaître ces régions qui doivent influer si puissamment sur la prospérité de l'Amérique, et peut-être même sur celle de l'Europe.

M. M'Kenney est un membre du *département indien*, chargé de la direction des affaires entre les tribus indigènes et le gouvernement des États-Unis : il fut adjoint au gouverneur Cass, pour négocier un traité avec celles de ces tribus qui confinent, vers le nord, aux frontières des États-Unis. Le rendez-vous était assigné à *Fond du lac*, sur le bord du lac Supérieur : l'acte diplomatique, délibéré et sanctionné dans ce désert, porte le nom de *traité du Fond du lac*; et les intérêts qui y furent stipulés n'ont peut-être pas moins d'importance réelle que ceux dont l'Europe tout entière s'est occupée à différentes époques, dans des villes illustrées par la réunion des délégués de plusieurs monarques : les progrès de la population et de l'industrie, la sécurité des États-Unis sur la partie de leurs frontières qui paraissait être la plus faible, le perfectionnement moral ou la destruction des peuplades américaines qui ne sont pas encore soumises au joug salutaire de la civilisation, telles seront les conséquences nécessaires d'une négociation sans faste, où l'esprit de cour n'a pris aucune part, où de part et d'autre on s'est fait un point d'honneur d'être franc et juste, au lieu de se montrer habile.

Le voyageur partit de Baltimore; arrivé à *Baffalo*, sur le lac Érié, un bateau à vapeur le conduisit à *Détroit*. En 1820, lorsque M. Schoolcraft fit le même trajet, il n'y avait qu'un seul bateau pour communiquer entre ces deux places; quelques années plus tard, M. M'Kenney en compta sept.

Il paraît impossible de faire quelque séjour à Détroit, et de parcourir ses environs, sans entendre parler du fameux et terrible Pontéac, le héros de cette contrée, et dont le tomahawk décidait presque toujours la victoire. Ce

guerrier, aussi généreux qu'intrépide, était inaccessible à la défiance. Dans une guerre entre les Français et les Anglais, il s'était brouillé avec ces derniers, et faisait pencher la balance du côté des Français; un officier anglais, ancien ami du chef sauvage, fut chargé de le ramener, et lui envoya de l'eau-de-vie : « Ne porte pas tes lèvres à cette liqueur, dit un vieux guerrier à Pontéac; les traîtres d'Anglais l'ont peut-être empoisonnée. — Cela ne se peut, répondit le héros : j'estime celui qui me l'envoie. » Et il but.

D'après les stipulations entre l'Angleterre et les États-Unis, l'île Drummond était cédée à ces derniers; cependant M. M'Kenney y trouva une garnison anglaise. Il est vrai que cette île n'est pas une position militaire; mais, suivant les maximes du droit des gens, tout le territoire d'une puissance amie doit être inviolable. Le gouvernement américain se montra plus jaloux d'observer ces maximes; car, dès que les frontières des états de New-York et du Maine eurent été fixées, il se hâta de faire évacuer tous les lieux qui avaient cessé de lui appartenir.

Les Anglais ne s'étaient pas bornés à cette occupation illégale du territoire d'un état voisin : ils y avaient convoqué une nombreuse réunion de tribus sauvages, *pour leur faire des présens :* ils auraient pu les offrir tout aussi bien sans sortir des limites de leurs possessions, puisqu'il leur plaît de persévérer dans cette pratique dangereuse et avilissante, et de se conduire envers les sauvages de l'Amérique avec autant de faiblesse et aussi peu de dignité que les peuples de l'Europe en mettent dans leurs relations avec les Barbaresques. Si leur intention est de s'assurer l'alliance des sauvages, en cas d'une nouvelle guerre contre les États-Unis, cette prévoyance annoncerait des vues peu louables. Quel que soit le motif d'une telle conduite, comme elle tend à retarder la civilisation des indigènes américains,

et à perpétuer leurs inclinations guerrières, elle encourra le blâme de tous les amis de l'humanité. Au reste, M. M'Kenney soupçonne que cet oubli du droit ne peut être imputé au gouvernement de la métropole, qu'on ne doit s'en prendre qu'aux autorités coloniales, ou même à leurs agens subalternes.

Pendant le séjour que le voyageur fit à l'île Drummond, il eut occasion d'observer le maintien décent et respectueux des Indiens qui assistaient à l'office. Quelques-uns d'entre eux chantèrent un hymne dans leur langue, sur un air que l'on y avait adapté. Mais ce qui surprit M. M'Kenney beaucoup plus que ces démonstrations de sentimens religieux, ce fut un trait de galanterie dont il fut témoin. On sait que les sauvages traitent fort mal leurs femmes; que les travaux les plus pénibles sont le partage du sexe le plus faible; qu'en route, les hommes ne sont chargés que de leurs armes, tandis que leurs malheureuses compagnes sont accablées sous le poids des provisions, des meubles et de leurs enfans; qu'elles supportent avec résignation les maux dont aucune d'elles n'est exempte; qu'on n'entend pas leurs plaintes, qu'on ne les voit point s'abandonner au désespoir : croirait-on que ces maris si durs, si impitoyables, ont commencé par être des amans passionnés et respectueux, et presque des Céladons ou des Amadis? Par un clair de lune tel que nos poètes se plaisent à les peindre, un jeune Indien s'établit près de la cabane de sa maîtresse; et, pendant toute la nuit, il ne cesse point de faire résonner en son honneur une flûte à trois trous. Cet instrument, un peu monotone, puisqu'il est réduit à trois notes, fut sans doute une invention de l'amour, et ne sert qu'à son expression : dès qu'un homme est marié, il quitte sa flûte et n'y touche plus.

Lorsque M. Schoolcraft visita le *Saut de Sainte-Marie*, en 1820, cette place était l'extrémité de la ligne des postes

militaires établis en partant de Détroit. Le cuivre que l'on trouve dans les environs attira jadis l'attention des missionnaires français ; Charlevoix raconte que l'un d'eux, habile fondeur, en fit des candélabres, des croix, des encensoirs. On y pêche en abondance un poisson blanc, du genre du saumon, très-estimé des gourmets. La truite saumonée abonde dans le lac Huron, où elle atteint quelquefois le poids de quarante livres, sans perdre la saveur exquise qui recommande ce poisson, encore plus que sa beauté. Les Indiens et les colons sont également habiles à pêcher dans les eaux agitées et d'une transparence admirable qui coulent du lac Supérieur dans le lac Huron. M. M'Kenney, qui fut témoin de l'une de ces pêches, la décrit de la manière suivante.

« Deux pêcheurs sont associés pour cette opération. Leur barque est si légère que vous la porteriez à la main, comme une corbeille : c'est pourtant sur ce frêle soutien que deux hommes vont s'établir au milieu des rapides, et de préférence sur les flots les plus tumultueux. L'un se tient à l'arrière du bateau et manie les rames ; l'autre, armé d'une truble au bout d'un manche de dix pieds de long, se tient debout avec la dextérité d'un habile danseur de corde, dans une position où nous autres, qui croyons avoir le pied marin, serions culbutés à la première secousse. Les mouvemens qu'il se donne pour garder l'équilibre ne l'empêchent pas d'observer les poissons, et dès qu'il en aperçoit un qui vaut la peine d'être pris, un signal donné avec le filet avertit le rameur et lui indique la place où il doit se rendre, ce qui est l'affaire de quelques secondes : le filet est lancé, le poisson pris et amené dans le canot. Mais la célérité de cette manœuvre a fatigué les deux hommes ; il leur faut un peu de repos, et ils vont le prendre sur une eau plus tranquille. »

Les colons établis au Saut Sainte-Marie fabriquent beau-

coup de sucre d'érable, quoiqu'il n'y ait point d'exploitation en grand. Chaque ménage se livre à ce travail, et la fabrication annuelle d'une seule famille s'élève très-souvent jusqu'à vingt quintaux. Ce commerce supplée à celui des fourrures qui a cessé d'être productif. Les hivers sont longs et rebutans, et le froid excessif; des neiges épaisses couvrent la terre pendant sept mois de l'année, à 46° de latitude. A plusieurs égards, la Scandinavie est moins maltraitée par son climat. Cependant, puisque le sol y est couvert de grands arbres, il peut aussi nourrir d'autres végétaux. Les pommes de terre, l'avoine et quelques légumes y réussissent bien. L'hiver n'y est pas tout-à-fait sans plaisirs; c'est le tems des visites en traîneaux attelés de chiens, comme dans la Sibérie orientale. Les dames s'arrangent dans ces équipages légers, sans sortir de leur chambre; elles s'enveloppent de fourrures, on ouvre la porte, et les voilà glissant sur la neige. Les chiens que l'on emploie à ces attelages semblent avoir été faits exprès pour ce genre de services; ils ont une forte encolure, de larges épaules, beaucoup de sobriété et d'intelligence : on pourra juger de cette dernière qualité, d'après un fait qui n'est pas encore trop ancien pour ne pas trouver place dans la narration d'un voyage récent. Pendant l'hiver de 1819 à 1820, deux personnes partirent de l'établissement de lord Selkirk sur la rivière Rouge, et se rendirent à la *Prairie du Chien*, sur le Mississipi; chacune avait son traîneau tiré par deux ou trois chiens. Au printems suivant, ces personnes abandonnèrent leurs équipages d'hiver, et revinrent en bateau; les chiens, délaissés, commencèrent par exprimer leur douleur, et prirent enfin leur parti. Chacun se choisit une nouvelle demeure, adopta une maison où l'on commença par les chasser. Ces pauvres animaux ne se rebutèrent point; à force de patience, de bons et loyaux

services, ils se firent apprécier; on comprit qu'ils pouvaient être d'utiles serviteurs, et ils furent choyés comme ils méritaient de l'être.

Le séjour de notre voyageur au Saut Sainte-Marie fut une suite d'amusemens, et mit sous ses yeux une multitude d'objets nouveaux pour lui; la danse des sauvages excita surtout son attention. Le bal commence au coucher du soleil, et dure jusqu'au retour de cet astre; il est terminé par un repas servi ordinairement dans deux chaudières d'une ample capacité. La danse est plus qu'un amusement, chez les indigènes américains; tous les individus qui ne sont ni contrefaits, ni estropiés, ni infirmes, s'y livrent dès l'enfance, et deviennent plus habiles à mesure qu'ils approchent de l'âge mûr. Outre les figures ordinaires très-variées et très-expressives, il y en a d'un caractère plus grave, et d'autres qui sont des exercices gymnastiques, et même athlétiques. Telle est, par exemple, la *danse du buffle,* qui consiste à se couvrir d'une peau de bison à laquelle les cornes sont attachées, et décorent la tête du danseur, qui s'expose, dans cet accoutrement, à toute l'ardeur du soleil d'été, en prenant les postures les plus pénibles : certes, cette épreuve de la force et de la constance d'un homme n'est pas inférieure à la plupart de celles dont les athlètes de l'ancienne Grèce donnaient le spectacle, aux jeux olympiques.

Enfin, le 10 juin 1826, tout fut prêt pour le départ des voyageurs, et ils se mirent en route pour le lieu de leur destination. C'était la troisième tentative que le gouverneur Cass allait faire pour préparer et assurer le bonheur futur des indigènes épars dans les vastes solitudes du nord de l'Amérique. Son zèle ne demeurera pas sans récompense : le tems approche où *les enfans de la forêt* répéteront son nom chéri avec attendrissement et reconnaissance.

M. M'Kenney réserve, pour un autre ouvrage, les importans détails relatifs au *Traité du Fond du lac*, et se borne, dans celui qu'il a publié, à la relation du voyage, et aux observations qu'il a pu faire sur la route.

L'entrée dans le lac Supérieur (1) est un de ces grands tableaux de la nature qui émeuvent les spectateurs les plus froids, les plus étrangers à toute espèce d'enthousiasme. Le *Père des lacs* (c'est par ce nom respectueux que les sauvages ont désigné la pièce d'eau la plus grande et la plus élevée qu'ils connaissent) se présente environné de hauts pics, de précipices, de roches entassées, ou plutôt jetées les unes sur les autres comme à la suite d'un combat que les élémens se seraient livré. Quelques souvenirs historiques ajoutent encore à l'impression de terreur dont on ne peut se défendre à l'aspect de ces lieux : les guides ne manquent point de montrer aux voyageurs le point Iroquois, où cette fameuse nation américaine livra aux Français le plus sanglant combat dont ses traditions aient conservé le souvenir.

Dès le second jour de leur navigation sur le lac, les voyageurs éprouvèrent la violence de ses tempêtes. Le ciel était sans nuage, le soleil brillait de tout son éclat, et cependant les eaux n'étaient pas moins agitées qu'une mer bouleversée par le plus épouvantable ouragan : *le lac est alors tout en feu,* dit Charlevoix. Heureusement, la tourmente cessa bientôt, et la navigation devint si paisible qu'elle fatiguait par sa monotonie. Une côte basse, uniforme, et presque délaissée de tous les êtres vivans, était le seul objet qu'ils eussent sous les yeux. « Aujourd'hui,

(1) Voyez, dans notre précédent numéro, d'importantes considérations sur ce grand lac, dans l'article sur les révolutions de la nature dans la France centrale.

disent les voyageurs dans une note, nous n'avons vu que deux corneilles, une araignée et une fourmi; mais les mousquites nous ont importunés comme de coutume. »

Tout voyageur qui suit la côte méridionale doit une visite aux *Roches peintes* et aux *Grands Sables;* les voyageurs se conformèrent à cet usage : mais c'est à M. Schoolcraft que nous emprunterons la description de ces lieux célèbres que M. M'Kenney s'est contenté d'admirer.

« Les *Roches peintes* commencent environ trois lieues au-delà de la pointe des *Grands Sables,* et forment une côte fortement dentelée, sur une longueur de dix-huit milles, à l'ouest de la baie de la Grande-Ile. Elles s'étendent même beaucoup plus loin; mais la vue de leur prolongement est interceptée par une épaisse forêt. Ce sont des couches de grés d'une épaisseur extraordinaire, très-friables, entassées les unes sur les autres, jusqu'à la hauteur de trois cents pieds à pic, sur les bords du lac. Le sable qui les constitue est grossier, et leur ciment est calcaire. De tems en tems, on y trouve des cailloux roulés, fragmens de roches primitives transportées dans ces lieux par les eaux. Les couches sont marquées par des nuances, qui ont fait donner à ces roches le nom qu'elles portent. Elles ont si peu de consistance que leurs fragmens cèdent à la pression des doigts, et que l'action de l'air et des eaux les décompose rapidement, ce qui occasionne de fréquens éboulemens. Ce qui est très-remarquable, c'est que les cassures récentes sont d'une couleur uniforme, et que, lorsque la décomposition commence, on y voit paraître le noir, le vert, le jaune, le brun, le blanc. Après un éboulement considérable, le sol se trouve couvert d'une poussière rouge qui provient principalement de la couche supérieure; tout porte à penser que cette masse rocheuse, quoique d'une hauteur et

d'une étendue considérables, n'est pas d'une origine très-reculée, et qu'elle s'est formée au sein des eaux dont elle est aujourd'hui la limite. Il est aussi très-probable que la masse a beaucoup diminué depuis qu'elle est à découvert, exposée aux impressions de l'atmosphère et au battement des flots, et que ses débris ont formé les *Grands Sables*, ainsi que les terrains sablonneux qui bordent la *pointe des Poissons Blancs* (*White Fish point*), qui s'étendent sur les deux rives de l'Ontonagon et en d'autres lieux où les mêmes apparences extérieures du sable et du sol dénotent assez clairement une origine commune. »

Autour du lac Supérieur, les roches affectent souvent la forme de fortifications gigantesques, avec leurs tours et leurs créneaux. Quoique la navigation soit périlleuse, on n'a pas le tems de s'occuper de soi-même; on oublie tous les dangers, en présence d'une nature aussi grandiose et aussi imposante. M. M'Kenney éprouva les effets de ce charme irrésistible : tout entier à des observations qui l'absorbaient, son canot était resté en arrière; il était alors près de la côte, au milieu de roches à fleur d'eau; un vent impétueux souffle tout-à-coup, les vagues sont soulevées et se brisent avec fracas contre les roches : l'observateur et ses compagnons sentirent alors que leur imprudence les avait exposés à terminer leur voyage par une déplorable catastrophe, et ils ne négligèrent plus les précautions qu'exige partout la navigation sur les lacs entourés de montagnes.

Les voyageurs apprirent, à *Grande-Ile*, de nouveaux détails sur un détachement de guerriers chipeways dont on avait déjà parlé au gouverneur Cass, lorsqu'il vint dans ce pays, accompagné de M. Schoolcraft. Ces guerriers, au nombre de treize, voulurent venger l'honneur de leur tribu, à laquelle on reprochait d'être restée dans

une honteuse inactivité, lors de la dernière guerre contre les Sioux. Nos aventuriers se chargèrent de laver cet affront dans le sang des ennemis; ils prirent leurs armes et partirent. Ce fut en vain que de pacifiques voisins essayèrent d'empêcher le renouvellement des hostilités; les inflexibles Chipeways ne voulurent rien entendre. Ils ne tardèrent pas à rencontrer les Sioux; l'ennemi était en force, au moins dix contre un : cependant il fut provoqué au combat. Les Sioux eurent la générosité de faire des remontrances, de rappeler les conditions de la paix, d'invoquer l'autorité des sermens mutuels; ces pourparlers n'aboutirent qu'à faire suspendre le combat jusqu'au lendemain. Pendant la nuit, les Chipeways creusèrent à la hâte un retranchement, afin de pouvoir prolonger leur défense, bien résolus de mourir les armes à la main, et telle fut, en effet, leur destinée; mais ils firent éprouver à l'ennemi une perte énorme, l'honneur de leur nation fut réparé, le but de leur dévouement fut atteint. Un seul des treize échappa : c'était le plus jeune; ses compagnons l'avaient placé sur une hauteur d'où il put voir le combat, et en porter la nouvelle à sa tribu. On trouverait difficilement chez les peuples les plus vantés, anciens ou modernes, des exemples d'un point d'honneur plus délicat que celui de ces guerriers chipeways, et d'une plus grande modération que celle des Sioux.

Ces voyageurs arrivèrent le 17 juillet à *Granite Point,* ainsi nommé par M. Schoolcraft, parce que la constitution granitique y domine, et imprime son caractère à la figure du terrain et à l'aspect général du pays, qui prend encore plus de grandeur et une majesté plus sévère. «J'avais escaladé des rochers, et j'étais établi sur une corniche qui se projetait sur le lac; je me plaisais à contempler le mou-

vement des vagues, qui, venant se briser contre les bords, lançaient quelquefois leur écume jusqu'à la hauteur où je me trouvais. Un peu plus loin, dans une anse formée par quelques pointes de rocs, l'eau était assez tranquille. Une cane, sortie de dessous ces rocs, conduisait dix à douze canetons éclos depuis quelques jours : cette famille aquatique me vit, et la frayeur la précipita dans l'eau. Elle ne se crut en sûreté que lorsqu'elle fut loin des bords du lac, au milieu des vagues. Je ne voyais plus les canetons que lorsqu'une lame les soulevait, et ils me paraissaient alors aussi petits que des bouchons flottans sur l'eau. Ces petits animaux sont doués d'une puissance de mouvement tout-à-fait surprenante. » Ce fait paraît encore plus remarquable sur les rivières fréquentées par les canards : dès que les couvées peuvent se jeter à l'eau, elles y nagent avec une si grande vitesse, que le chasseur le plus leste ne peut les atteindre; en un clin d'œil, leurs bandes, d'une longueur prodigieuse et si serrée qu'on voit à peine la surface de l'eau, sont hors de la portée du fusil. Cependant ces jeunes oiseaux n'ont encore alors ni plumes ni ailes dont ils puissent s'aider : lorsqu'ils seront pourvus des moyens de s'élever dans les airs, on ne devra pas s'étonner de les voir entreprendre de longs voyages, et traverser des mers.

M. M'Kenney pense qu'un groupe de petites îles, qui se présentent sur la direction de *Granite Point*, y fut joint autrefois, de manière que les terres se prolongeaient fort avant dans le lac. Cette opinion n'est pas dépourvue de vraisemblance, et les observations de M. Schoolcraft lui sont favorables. Dans les îles dont il s'agit, les roches dominantes sont granitiques; mais on y trouve aussi, et principalement sur les côtes, un grès friable, analogue à celui des *Roches peintes*, dont les couches ont pu être décom-

posées, et leurs débris déplacés par les eaux. C'est ainsi que, suivant plusieurs géologues, les efforts prolongés des flots de la Manche et de la Mer du Nord sont parvenus à détacher la Grande-Bretagne du continent européen.

On avait cru trouver quelque économie de tems et de fatigue en interrompant la navigation à travers le lac Supérieur, par un portage de quelques milles : on débarquait à l'isthme d'une sorte de presqu'île, nommée *Keween Point*, et la navigation recommençait au-delà de ce court trajet par terre. Dans son voyage, en 1820, le gouverneur Cass s'était conformé à l'ancien usage; mais, cette fois, il donna l'ordre de contourner la presqu'île, afin de reconnaître ses côtes. On ne croyait pas qu'elle pénétrât aussi loin dans le lac : M. M'Kenney eut le tems de l'examiner; quelques-uns des sites qu'il y vit appartiennent exclusivement au lac Supérieur, et peuvent servir à le caractériser. Sur les deux tiers de cette étendue, les côtes étaient basses, inondées; on ne voyait que des terres marécageuses, couvertes de plantes aquatiques, et, un peu plus loin, des cèdres, des spruces, des trembles : vers l'extrémité, des roches s'entassent irrégulièrement les unes sur les autres, et présentent un singulier contraste avec l'espace uniforme qu'on vient de parcourir.

« La côte forme une multitude de petites baies qui s'enfoncent plus ou moins dans les terres, depuis une centaine de pieds jusqu'à un quart de mille. Les rochers qui les bordent surplombent en plusieurs lieux, et semblent prêts à s'écrouler sur la tête de l'imprudent navigateur qui ose approcher de leur pied. Quelquefois, l'entrée de ces baies est obstruée par d'énormes blocs entre lesquels un canot trouve à peine un passage. Ces masses rocheuses sont de même nature que les hautes falaises de la côte; on soup-

çonne qu'elles en firent autrefois partie, et qu'elles en furent détachées, soit par l'action lente, mais prolongée, des agens atmosphériques, soit par des causes violentes, comme des tremblemens de terre. »

Des cascades, une belle verdure, des arbrisseaux fleuris, ornaient ces lieux solitaires. M. M'Kenney croit y avoir fait une brillante découverte qu'il annonce avec solennité aux poètes et aux botanistes : c'est le *rosier sans épines*, placé par la nature sur les rochers du lac Supérieur aussi bien que sur les Alpes, sur les Vosges et plusieurs autres chaînes de montagnes en Europe. Si l'arbuste américain n'est pas exactement de la même espèce que celui d'Europe, les différences ne peuvent être que très-légères. Au reste, le rosier des Alpes, introduit depuis long-tems dans les jardins, n'est pas du nombre de ceux qui ont produit les intéressantes variétés dont on se plaît à faire des collections. Si, quelque jour, l'art et les soins des jardiniers lui sont plus spécialement appliqués, il acquerra sans doute des qualités plus dignes d'éloges que le mérite d'avoir une tige inoffensive.

La circonnavigation de la presqu'île est de quarante-cinq milles. Les grandes barques ne peuvent s'en dispenser, mais les canots des Indiens sont assez légers pour que l'on conserve l'usage de les transporter par terre en traversant l'isthme. Cependant, ce ne fut pas la commodité de ce portage qui en fit prendre l'habitude, mais la superstition. On rapporte qu'à une époque très-ancienne des Indiens qui allaient à l'île des Castors, après avoir doublé l'extrémité de la presqu'île, furent frappés de terreur à l'apparition soudaine d'une femme, dont la hauteur surpassait celle des plus grands arbres; ils virèrent de bord, et revinrent précipitamment. La consternation était si bien peinte sur

leurs visages, qu'ils la répandirent dans tout le pays; depuis ce tems, aucun canot n'approcha de ces parages soumis à des puissances malfaisantes. Les castors profitèrent de la retraite de leurs ennemis; ils multiplièrent dans l'île qui porte leur nom et dans les îlots d'alentour, de manière que le premier chasseur entreprenant, qui osa braver les esprits gardiens du lac et aborder dans l'île, s'enrichit par le produit d'une seule chasse. On pense bien que ce nouveau Jason n'était pas un homme rouge, mais un blanc.

En approchant de la rivière Ontonagon, les voyageurs eurent en vue la chaîne des *Monts Porcs-épics* (*Porcupine Mountains*), élevée de 2,000 pieds au-dessus du niveau du lac, suivant le capitaine Douglas; ils firent halte près d'un village indien. M. M'Kenney eut la curiosité de visiter la cabane qui, par son apparence extérieure, devait être l'habitation du plus riche propriétaire du lieu : c'était celle d'un Français qui avait épousé une Indienne. L'intérieur de cette demeure pouvait avoir une douzaine de pieds de diamètre. Le maître était absent : le voyageur y compta, outre la maîtresse de la maison et ses cinq enfans, plusieurs femmes sauvages et un vieux chef, six chiens et une corneille; ceux qui ont contracté le besoin d'être au large dans leur habitation, concevront difficilement qu'un aussi grand nombre d'individus ait pu s'entasser dans un espace aussi étroit : mais le tableau de leur position n'est pas achevé; quelques mots du vieux chef y ajoutèrent un nouveau trait. « Depuis dix jours, dit-il, le suc d'ail de nos bois est ma seule nourriture. » Voilà cette vie sauvage dont certains écrivains du dernier siècle ont fait un éloge peu philosophique. On recueillerait facilement, en Amérique, assez de faits de même nature que l'exemple de ce ménage d'un Français; ce serait un avertissement salutaire pour cette

foule d'émigrans, qui, sur la foi de descriptions mensongères, viennent chercher le bonheur dans le Nouveau-Monde, et n'y trouvent que la misère et une mort prématurée.

Il y a plus d'un siècle qu'une mission française fut établie dans l'île Saint-Michel, vers la partie septentrionale du lac. On y avait planté une croix, bâti une chapelle; et, sans doute, la ferveur des néophytes répondait au zèle apostolique des missionnaires. Il ne reste plus aucune trace de cet établissement, ni de son influence religieuse et morale; les travaux, les souffrances, la mort peut-être de plusieurs hommes d'une piété sincère et dévouée, n'obtinrent aucun résultat durable. Il paraît, cependant, qu'un très-petit nombre d'Indiens, à Fond du Lac, ont conservé quelques notions confuses, quelques lueurs de christianisme; ils reçurent, dit-on, il y a plusieurs années, la visite d'un prêtre qui voulait ranimer le feu divin au moyen de ces faibles étincelles, et offrir les secours de la religion aux Européens qui fréquentent ce lieu : nos voyageurs ne l'y ont pas retrouvé. Il ne serait pas moins difficile aujourd'hui d'opérer des conversions, dans ce pays, que dans les lieux où la voix de la religion chrétienne ne s'est pas encore fait entendre, telles, par exemple, que les âpres solitudes des Montagnes Rocheuses.

Un ancien habitant des bords du lac, M. Johnson, dit à M. M'Kenney qu'il avait eu, en 1791, la visite d'un Français ou Italien, homme très-instruit, qui faisait des observations astronomiques avec des instrumens dont il était bien pourvu. Ce voyageur se nommait le comte Andriani.

En continuant leur route, les envoyés des États-Unis virent un autre exemple des misères de la vie sauvage; c'é-

tait une troupe d'Indiens qui cherchaient vainement, depuis plusieurs jours, une nourriture qui pût réparer leurs forces presque épuisées. L'un d'eux se détacha de la troupe dès qu'il eut vu des blancs, et vint demander.... du tabac. L'homme rouge supporte la faim ; il s'est accoutumé dès son enfance à cette privation ; les longs jeûnes sont une partie de l'éducation du guerrier; mais aucune sorte d'amour-propre, aucune habitude, ne s'opposent à son goût pour l'eau-de-vie et le tabac; il s'y livre sans scrupule; c'est une passion qui ne rencontre point d'obstacle : on en conclut mal à propos qu'elle est la plus forte que cette race d'hommes puisse ressentir.

Les envoyés arrivèrent à Fond du Lac le 28 juin : ils avaient parcouru 529 milles. Les négociations dont ils étaient chargés les retinrent en ce lieu jusqu'au 9 août; elles étaient fort compliquées, et quelques points étaient délicats à traiter, quoique le gouverneur Cass les eût préparés par ses démarches et ses voyages précédens. Il ne s'agissait pas seulement de délimitations territoriales, des relations futures entre les États-Unis et les nations indiennes ; il fallait exiger des satisfactions, et faire livrer des coupables. M. M'Kenney rapporte, au sujet de ces extraditions, un fait qui fait honneur à la bonne foi des Indiens et à la fidélité avec laquelle ils observent les stipulations onéreuses d'un traité. Pendant l'été de 1819, deux soldats de la garnison du fort Armstrong, sur le Mississipi, furent tués et horriblement déchirés dans un taillis, à peu de distance du fort. Quelques circonstances indiquèrent que les meurtriers étaient des Indiens Winebagos. Peu de tems après une conférence fut tenue à la *Prairie du Chien*, et les négociateurs américains exigèrent préalablement qu'on livrât les assassins de leurs compatriotes. Les

chefs Winebagos le promirent et tinrent parole. Au bout de quelques jours, une bande nombreuse de cette tribu, précédée d'un drapeau blanc, amenait trois hommes qu'elle remit entre les mains des soldats des États-Unis. Dès le lendemain, ils furent traduits à un tribunal militaire, interrogés séparément, et la parfaite conformité de leurs récits en garantit la sincérité. Le plus jeune, interrogé le premier, raconta que, se trouvant à la chasse, avec son frère et son oncle, dans l'île où le fort Armstrong est construit, deux soldats approchèrent d'eux sans les voir, et se mirent tranquillement à couper des perches. L'oncle avait alors auprès de lui le plus jeune de ses neveux, l'autre était occupé à quelque distance en arrière. Le guerrier Winebago crut avoir trouvé l'occasion de venger la mort de quelques parens qui avaient été tués dans la dernière guerre contre les *blancs* ; il proposa à son neveu d'attaquer avec lui les deux soldats, et de rapporter leur chevelure, lorsqu'ils rejoindraient leur tribu. Le jeune homme refusa positivement ; il rappela à son oncle les conditions expresses de la dernière paix : ses remontrances furent inutiles. L'oncle alla faire la même proposition à son autre neveu, qui lui fit d'abord la même réponse, et de plus fortes instances pour qu'il renonçât à son funeste projet ; rien ne put ébranler la résolution du guerrier, de manière que le neveu le voyant décidé à marcher seul contre deux hommes, n'hésita plus à lui prêter son secours et son bras. Toutes ces circonstances étant constatées par les aveux des trois accusés, le tribunal acquitta celui qui n'avait pris aucune part au meurtre des soldats ; les deux autres furent condamnés. La mort ne les surprit point ; ils y étaient préparés depuis le moment où ils furent arrêtés par les guerriers de leur nation, pour être conduits à la *Prairie du Chien*.

Une des plus étranges coutumes des populations sauvages de ces contrées est celle qui prolonge, pour les épouses, l'existence du mari long-tems après sa mort. Parmi les femmes qui vinrent, avec leurs tribus, à la grande assemblée de Fond du Lac, on en remarqua plusieurs qui portaient un paquet de hardes dont elles ne se séparaient jamais ; c'étaient des veuves, et ce paquet était leur *mari*. Au moment où une femme devient veuve, elle doit rassembler les meilleures hardes du défunt ; les ceintures qu'il porta servent à serrer le ballot ; on y attache les ornemens qu'il possédait, et voilà ce que la veuve doit regarder comme son *mari*. Cette nouvelle union est beaucoup plus étroite que la première ; pendant une année, au moins, et quelquefois beaucoup plus long-tems, les deux conjoints sont inséparables. C'est à la famille du défunt qu'il appartient de dégager la veuve, et de lui rendre le droit de contracter un mariage plus réel : si elle y consent, elle enlève le paquet, simulacre du défunt, et tout est fini. Quelques faibles compensations allègent quelquefois le joug que cette coutume fait peser sur les femmes, déjà si maltraitées dans toute l'Amérique non civilisée ; le paquet de linge a droit à tous les partages auxquels l'homme qu'il représente eût été appelé, et la veuve profite de ce qu'il aurait reçu.

Le séjour de M. M'Kenney à Fond du Lac lui fournit l'occasion d'observer plusieurs autres traits peu connus et non décrits du caractère et des mœurs de diverses tribus indigènes réunies momentanément dans ce lieu. On n'est pas surpris d'y reconnaître beaucoup d'erreurs, des superstitions dont les peuples les plus éclairés ne sont pas tout-à-fait exempts. La vie sauvage expose l'homme à tant de souffrances, et lui offre si peu de bonheur, qu'elle lui interdit les longues observations, les réflexions réitérées sans les-

quelles il ne peut acquérir aucune idée juste sur des objets que les philosophes mêmes ne connaissent pas encore suffisamment. L'imagination des malheureux est, surtout, féconde en vaines terreurs; mais elle enfante aussi les espérances illusoires, des consolations fantastiques : elle peuple l'univers d'êtres supérieurs à l'homme, amis ou ennemis de sa race ; voilà son explication du bien et du mal. On n'est donc pas surpris que chaque indigène de l'Amérique croie à son *manitou*, et l'on sait gré à ces peuplades de ce qu'elles se sont élevées jusqu'à la notion d'un *Grand Esprit*. Au sujet de ces croyances, M. M'Kenney rapporte une anecdote par laquelle nous allons terminer cet article, et qui caractérise mieux les superstitions indiennes que la plupart des faits racontés par les autres voyageurs.

« Peu de tems après notre arrivée à Fond du Lac, un Indien, de l'apparence la plus misérable, se présente au gouverneur; c'était le guide qui avait entrepris, en 1820, de le conduire au Rocher de Cuivre, et qui n'avait pu trouver le chemin de ce roc fameux. Depuis ce tems, le guide maladroit subissait une sorte d'excommunication; sa tribu le regardait comme un objet du courroux du Grand Esprit, parce qu'il avait prêté son assistance aux blancs dans leurs projets de spoliation. Cette divinité suprême est très-jalouse de ses trésors; c'est pour les soustraire à l'avidité de ses ennemis qu'elle les a cachés dans le sein de la terre. Pour comble d'infortune, l'Indien, brouillé avec les hautes puissances surnaturelles, ne réussit dans aucune de ses chasses : on crut généralement, et il finit par croire lui-même, que son *manitou* l'avait abandonné : il était arrivé au dernier degré de la misère et attendait la mort avec résignation, lorsque le gouverneur arriva. Ses aventures furent le sujet de nos entretiens; nous pensâmes qu'avant de le renvoyer

dans sa tribu, il fallait faire disparaître les traces de la colère divine, le mettre en état de se présenter avec son ancienne vigueur, sa bonne mine, et même une sorte de luxe, signes certains des bonnes grâces du Grand Esprit et des soins du *manitou*. Notre protégé fut bien nourri, habillé, chargé de quelques présens, et, depuis lors, fort considéré, satisfait de sa position et heureux dans ses chasses. »

(*North American Review.*)

TABLEAU DU TERRITOIRE, DE LA POPULATION, DES FINANCES, DES FORCES DE TERRE ET DE MER DES PUISSANCES DE L'AFRIQUE.

NOMS DES PUISSANCES.	ÉTENDUE DU TERRITOIRE en MILLES CARRÉS géographiques.	POPULATION.	NOMBRE des HABITANS par mille carré.	FINANCES. REVENU PUBLIC en francs.	FINANCES. DETTE PUBLIQUE, capital en francs.	FORCES DE TERRE. EN TEMS de paix.	FORCES DE TERRE. EN TEMS de guerre.	FORCES NAVALES. EN TEMS de paix.	FORCES NAVALES. EN TEMS de guerre.
EMPIRE DE MAROC (11)	13,712	14,800,000	1,079	25,000,000	»	36,000	100,000	24	»
Royaume de Sus et Tafilet	6,287	3,077,000	489						
Id. de Maroc	5,434	5,979,700	1,101						
Id. de Fez	1,990	2,830,200	1,420						
Les tribus de Berberes dans l'Atlas septentrional	?	3,000,000	?						
L'État de Bled-Cidi-Hassem (12)	?	?	?	.	.	.	.	.	.
ILE DE MADAGASCAR	8,981	2,800,000	312	»	»	»	»	»	»
Royaume des Ovas ou de Radama (13)	6,250	2,000,000	320	.	.	30,000	50,000	.	.
Autres États	2,731	800,000	290	.	.	.	.	.	.
AFRIQUE ANGLAISE	5,702	254,200	44	Voyez le tableau de l'Europe.					
Colonie du Cap de Bonne Espérance	5,530	129,600	23						
Ile de France ou Maurice avec les Sechelles	112	96,600	859						
Colonie sur la côte occidentale d'Afrique (14)	35	23,000	632						
Sainte-Hélène et Ascension (15)	13 1/2	5,000	370						
AFRIQUE ESPAGNOLE	163	227,400	1,394	Voyez le tableau de l'Europe.					
Archipel des Canaries	151	215,200	1,420						
Iles de Fernando Po et d'Annobon (16)	10	2,300	228						
Presidios ou Places dans l'Empire de Maroc (17)	1 1/2	9,900	6,600						
AFRIQUE FRANÇAISE (18)	265	99,754	381						
Ile Bourbon	112	80,454	718						
Colonie du Sénégal	149	18,300	127						
Établissemens de Madagascar	90	1,000							
ARCHIPEL DES ILES COMORES (19)	90	12,000	133						
AFRIQUE ARABE (20)	70	60,000	857						
AFRIQUE DANOISE	40	30,000	1,000						
AFRIQUE NÉERLANDAISE (21)	5	15,000	3,000						

OBSERVATIONS.

(11) Les Arabes de l'empire de Maroc appartiennent à la même secte musulmane : cependant ils ne reconnaissent pas la suprématie du grand-seigneur, et l'empereur de Maroc est le chef de la religion dans ses états.

(12) Depuis quelques années, ce petit état est, par le fait, indépendant de l'empire de Maroc. Habité par une population industrieuse, agricole, guerrière, marchande, Cidi-Hassem est actuellement considéré comme l'entrepôt du commerce entre le royaume du Soudan et celui de Fez et de Maroc. Les marchands de ces deux villes aiment mieux s'y arrêter que de traverser d'affreuses solitudes pour se rendre à Tombouctou.

(13) Nous avons vu, dans le tableau de l'Australie, que les Madecasses qui peuplent cette grande île, appartenaient à la famille malaise. C'est M. Balbi qui nous a communiqué les renseignemens statistiques relatifs au royaume des Ovas. Ce royaume est une création politique de nos jours. Le jeune Radama, chef des Ovas, nation nombreuse de l'intérieur de Madagascar, est parvenu, dans le cours de quelques années, à soumettre la plus grande partie de Madagascar. Les chefs de Bombetoc, de Tamatave, de Foulepointe, etc., sont devenus ses vassaux. Il a déja fort avancé la civilisation des Ovas, et formé une armée permanente et presque entièrement exercée à l'européenne. Emine, sa résidence, est embellie par des édifices construits par des architectes européens. Elle possède un collége pour l'instruction de sa famille et des enfans des grands. Il est très-probable que l'habile et courageux Radama étendra, dans peu d'années, sa domination sur toute cette île, dont il a déja emprunté le nom pour désigner son royaume.

14) On a vu, dans notre 19e numéro, que les Anglais paraissent disposés à abandonner leurs dispendieux établissemens de Sierra-Léone et de la Côte-d'Or, pour les concentrer dans l'île de Fernando-Po. Cette île offre un des points les plus importans, sous le rapport politique, commercial et militaire. Voyez la note 16.

(15) Cette île et celle de l'Ascension, quoiqu'en Afrique, dépendent de la Compagnie des Indes.

(16) Ces îles, situées dans le golfe de Guinée, n'ont jamais été occupées par les Espagnols, quoiqu'elles leur aient été cédées, en 1776, par le Portugal. Les habitans sont tout à fait indépendans. Aussi, les Anglais, en s'arrangeant avec ceux de Fernando-Po, pensent pouvoir s'en emparer sans scrupule.

(17) Depuis long-tems les Espagnols possèdent, dans l'empire de Maroc, les places de Ceuta, Malille, Penon, Velez et Alacemas. C'est aux présides de Ceuta qu'on envoie les individus condamnés aux travaux forcés.

(18) La colonie française du Sénégal est divisée en deux arrondissemens. Celui de Saint-Louis comprend l'île de ce nom, dans le fleuve du Sénégal; les îles de Dalaghé, Safal et Giber; les divers établissemens sur le fleuve; les escalès, ou lieux de marchés où se traite la gomme, et la partie de la côte qui s'étend depuis le cap Blanc jusqu'à la baie d'Iof. L'arrondissement de Gorée comprend, avec l'île de ce nom, toute la côte depuis la baie d'Iof, et notamment le comptoir d'Albreda dans la Gambie. Notre établissement le plus important, à Madagascar, est celui de l'île Sainte-Marie. Nous avons également des loges à Tamatave, à Foulepointe et près de l'emplacement de l'ancien fort Dauphin. Nous possédons aussi, dans l'état d'Alger, le petit fort La Calle.

(19) Cet archipel aurait, selon un des plus célèbres géographes allemands, M. Hassel, jusqu'à 120,000 habitans. M. Balbi, au contraire, pense que sa population ne dépasse pas 12,000 ames. Nous avons suivi cette dernière opinion qui s'accorde davantage avec les relations les plus récentes sur cet archipel dévasté par les guerres, et dépeuplé par les descentes presqu'annuelles des corsaires madecasses.

(20) L'Arabie africaine comprend les îles de Quiloa, Mafia, Zanzibar, etc., soumises à l'Iman de Mascate. Voyez le tableau de l'Asie, et les *Souvenirs du golfe Persique*, dans notre 15e numéro.

(21) Depuis la cession du cap de Bonne-Espérance aux Anglais, les possessions néerlandaises se réduisent, dans cette partie du monde, à quelques petits forts sur la Côte-d'Or en Guinée, avec un très-petit territoire autour des principaux. Celui d'Elmina est le plus important.

TABLEAU STATISTIQUE

Du Territoire, de la Population, des Finances, des Forces de Terre et de Mer

DES PUISSANCES DE L'AFRIQUE *.

On ne sera pas surpris sans doute de trouver une partie des colonnes de ce tableau occupée, comme celles du tableau de l'Australie, par des points d'interrogation et des guillemets. Malgré les progrès que de hardis explorateurs ont fait faire à la géographie de l'Afrique, dans ces dernières années, on a encore bien peu de renseignemens sur la plupart des nations indiquées dans la première colonne, et on n'en a aucun sur les territoires immenses que nous avons compris sous la dénomination collective d'Afrique centrale. Tout ce qu'on sait, c'est que des hordes de Gallas parcourent ces contrées sauvages. On y trouve aussi des Caffres et des Jaggers. Cette dernière nation, que Battel nous a peinte sous des couleurs si horribles, serait au contraire de mœurs très-douces et très-paisibles, selon l'auteur de l'Atlas Ethnographique du Globe, dont le témoignage est fondé sur les rapports récens des Portugais, qui entretiennent avec les Jaggers des relations commerciales.

NOMS DES PUISSANCES.	ÉTENDUE DU TERRITOIRE en MILLES CARRÉS de 15 au degré.	POPULATION.	NOMBRE des HABITANS par mille carré.	FINANCES.		FORCES DE TERRE		FORCES NAVALES	
				REVENU PUBLIC en francs.	DETTE PUBLIQUE, capital en francs.	EN TEMS de paix.	EN TEMS de guerre.	EN TEMS de paix.	EN TEMS de guerre.
AFRIQUE INTÉRIEURE	172,000	15,000,000 ?	89	»	»	»	»	»	»
SOUDAN ou NIGRITIE	62,575	19,000,000	304	»	»	»	»	»	»
Empire de Bornou (1)	16,000	2,000,000	125						
Empire des Foullahs ou de Bello (2)	?	?	?						
Empire de Bambarra (3)	?	?	?						
Royaume du Darfour	6,120	200,000	33	.	.	.	.	.	.
Royaume de Borgo ou Saley	?	?	?						
Royaume de Tombouctou	?	?	?						
DÉSERT DE SAHARA (4)	53,071	1,000,000	19	»	»	»	»	»	»

OBSERVATIONS.

(1) Il paraît, d'après les données positives publiées dans la relation du voyage de Denham et Clapperton, dans cette partie de l'Afrique, qu'on avait beaucoup exagéré l'étendue et la puissance de Bornou, dont on faisait dépendre des peuplades qui sont independantes. Cet empire ressemble, à quelques égards, à la France, sous les rois fainéans. Le sultan de Bornou n'a aucune autorité. Le souverain véritable, qui prend le titre modeste de scheick, exerce un pouvoir au moins aussi étendu que celui des maires du palais. On trouvera un article curieux sur Bornou, et en general sur les états du Soudan, dans notre 10e numéro.

(2) Depuis quelques années, les Foullahs ou Fellatahs sont devenus la nation preponderante du Soudan. Leur empire, fondé par le sultan Bello, s'étend depuis les frontières occidentales de celui de Bornou, jusqu'à celles du royaume de Tombouctou. Sakatou, ville grande et populeuse, en est la capitale. Le sultan Bello accueille avec faveur les voyageurs européens. Peut-être un jour la civilisation pénètrera t-elle sur leurs traces dans cette partie de l'Afrique, asile immémorial de la barbarie. Voyez notre 10e numéro.

(3) C'est l'état le plus puissant du Soudan occidental. Sego, sur le Niger, en est la capitale.

(4) Cette immense zône de sables est partagée entre trois nations principales ; les Maures, le

* Voyez le TABLEAU STATISTIQUE de l'Europe, l'Asie et l'Australie, dans les Numéros 21, 27 et 28 de notre recueil.

TABLEAU DU TERRITOIRE, DE LA POPULATION, DES FINANCES, DES FORCES DE TERRE ET DE MER DES PUISSANCES DE L'AFRIQUE.

NOMS DES PUISSANCES.	ÉTENDUE DU TERRITOIRE en MILLES CARRÉS géographiques.	POPULATION.	NOMBRE des HABITANS par mille carré.	FINANCES.		FORCES DE TERRE		FORCES NAVALES	
				REVENU PUBLIC en francs.	DETTE PUBLIQUE, capital en francs.	EN TEMS de paix.	EN TEMS de guerre.	EN TEMS de paix.	EN TEMS de guerre.
AFRIQUE OTTOMANE (5)	42,813	6,820,000	159	»	»	»	»	»	»
L'Égypte avec la Nubie et les autres pays régis par Mohammed-Aly (6)	22,938	2,860,000	12	60,000,000	•	55,000	100,000	?	66
État de Tripoli avec ses dépendances	13,000	660,000	51	2,000,000	•	4,000	30,000	17	?
État de Tunis	2,500	1,800,000	720	10,000,000	•	6,000	60,000	22	•
État d'Alger (7)	4,375	1,500,000	344	5,000,000	•	20,000	80,000	27	•
COTE ORIENTALE D'AFRIQUE INDÉPENDANTE	34,425	3,713,000	109						
États et peuplades indépendans	30,050	2,873,000	94	•	•	•	•	•	•
Royaume de Changamera	4,375	840,000	193	•	•	•	•	•	•
GUINÉE	34,200	10,000,000	292	»	»	»	»	»	»
Empire d'Achantie (8), avec les pays vassaux	6,250	300,000	480	•	•	•	•	•	•
Royaume de Dahome	3,210	?	?	•	•	•	•	•	•
Royaume de Benin		?	?						
SENEGAMBIE	29,070	12,000,000	413	»	»	»	«	»	»
État de Fouta-Toro	?	?	?						
Royaume de Siratik	?	?	?						
Id. de Borb-Ialof	?	?	?						
Id. de Bondou	?	?	?						
Id. de Kadjanga	?	?	?						
Id. de Gedoumah	?	?	?						
Id. de Kasson	?	?	?						
Id. de Howal	?	?	?						
Id. de Cayor et Baol	?	?	?						
Id. de Saloum	900	300,000	333	•	•	•	•	•	•
Id. de Barra	150	200,000	1,333						
Id. de Barbeim	104	60,000	580						
Id. de Badibou	120	?	?						
Id. de Kolar	100	?	?						
Pays de Timbou	?	?	?						
Id. des Sousons	?	?	?						
Id. de Djallon Kadou	?	?	?						
Id. de Bambouk	•	60,000	•	•	•	•	•	•	•
AFRIQUE PORTUGAISE (9)	28,490	1,057,000	36	Voyez le tableau de l'Europe.					
Gouvernement d'Angola	14,750	376,000	26						
Gouvernement de Mosambique	13,500	287,000	22						
Iles du Cap-Vert	149	72,000	483						
Iles Açores	53	201,000	3,811						
Iles de Saint-Thomas et du Prince	19 1/2	20,000	1,026						
Ile de Madère	18 1/2	102,000	5,514						
ABYSSINIE (10)	16,200	4,000,000	249	»	»	»	»	»	»
Royaume de Tygre	8,100	?	?	•	•	•	48,000	•	•
Id. d'Éfat et Schoa	3,730	?	?	•	•	•	•	•	•
Id. d'Ambara	2,985	?	?	•	•	•	20,000	•	•
Côte d'Abyssinie	1,385	?	?	•	•	•	•	•	•
COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE OU BASSE-GUINÉE	15,750 (15)	5,000,000?	317	»	»	»	»	»	»
Royaume de Congo	6,080	?	?						
Id. de Loango	3,138	?	?						
Pays de Matemba	1,408	?	?						

OBSERVATIONS.

Touaricks et les Tibbos. Des îles de verdure, ou oasis, en interrompent l'affreuse monotonie, et sont comme autant de ports au milieu de cette mer de sables, parcourue, dans toutes les directions, par les chameaux des caravanes, auxquels on a donné le nom pittoresque de navires du désert. Les principales oasis sont celles du Fezzan et de Gadames, dépendantes du pacha de Tripoli; celles d'Agados et d'Apir qui forment deux petits royaumes, et celle de Gehaat, qu'on peut regarder comme une république; car, quoique son chef porte le titre pompeux de soltan, il n'a que bien peu de pouvoir sur son peuple.

(5) La population de l'Afrique ottomane a été on ne peut pas plus exagérée. Des calculs approximatifs, faits avec beaucoup de soin sur les villages situés le long du Nil, sur les tribus qui parcourent les solitudes de la Libye, de la Haute et Basse-Nubie, ainsi que celles qui vivent dans les oasis, ne permettent pas de porter à plus de 2,860,000 ames la population des vastes pays régis, en Afrique, par Mohammed-Ali. D'autres calculs, faits sur les tribus soumises aux deys de Tripoli et d'Alger, ont réduit singulièrement les millions d'habitans qu'on accordait d'une manière si bénévole à cette partie de l'Afrique. L'espace nous manque pour reproduire les raisonnemens sans réplique par lesquels M. Balbi a fait voir l'absurdité des évaluations de certains géographes qui supposaient que les deux Nubies avaient 2,000,000 d'ames, l'état d'Alger 2,500,000, celui de Tunis 4,500,000 et celui de Tripoli 3,500,000.

(6) Il faut ajouter aux pays régis par le vice-roi d'Egypte, le grand Schérifat de la Mecque, le Nedjed, ou la partie de l'Arabie centrale occupée par les Wahabites, ainsi que le pays de Haça. Tout ce grand territoire est, depuis quelques années, occupé par les troupes de Mohammed-Ali. Sa position géographique nous a seule empêchés de le comprendre dans le tableau de l'Afrique. Il serait possible cependant que le Nedjed ne restât pas long-tems aux Turcs. On assure que le bruit de la résistance des Grecs a pénétré jusque dans les déserts des Wahabites. On aurait une idée fausse de ces derniers, si on les considérait seulement comme des sectaires religieux; il y a aussi dans leur association un principe et un but politique. Ce but, c'est l'affranchissement des populations arabes, du joug des Turcs; aussi les Wahabites trouveraient de nombreux partisans en Egypte, et dans les parties de la Syrie où les Arabes forment la majorité des habitans. On peut voir, dans notre 5e numéro, l'aperçu de la situation de l'Egypte que M. Saulnier a rédigé d'après les voyageurs les plus récens et des renseignemens particuliers qui lui avaient été adressés. Depuis la publication de cet article, Mohammed-Ali a encore augmenté son armée et sa marine militaire; mais cette marine vient d'être presqu'entièrement détruite à Navarin; et il ne lui reste plus que quelques corvettes, des bricks et d'autres bâtimens inférieurs.

(7) Voyez, sur Alger, le grand article inséré dans notre 13e numéro. Nous avons suivi, pour la marine de cet état, les évaluations de M. Balbi. Ce géographe observe qu'en 1815, la flotte d'Alger était forte de 13 bâtimens de 12 à 44 canons, 60 chaloupes canonnières et 150 bâtimens à voiles latines, dont une partie a été détruite par les Anglais.

(8) Nous devons l'évaluation du territoire, de la population, etc., de l'empire d'Achantie, à l'auteur de l'atlas ethnographique du globe. Cet empire est aujourd'hui la puissance prépondérante de la Guinée. Les royaumes de Benin, Apullonia, Ahanta, Bouxonn, etc., les républiques de Tantie, Accra, etc., en sont tributaires.

(9) Il suffirait pour se convaincre du peu d'avantages de la plupart des possessions coloniales, de voir quelle était la situation du Portugal, il y a quelques années. Alors il possédait encore l'immense empire du Brésil. Mais malgré cette vaste étendue de territoire parée de la riche végétation des tropiques, le Portugal n'exerçait aucun genre d'influence en Europe, et se traînait servilement à la remorque de l'Angleterre.

(10) L'empire d'Abyssinie n'existe plus que de nom. Depuis quelques années il est partagé en plusieurs états indépendans. Ceux du Tygre, d'Amhara et d'Efat, sont les plus considérables. Le roi du Tygre est le plus puissant de tous. Il a, dit-on, pour vassal, le Baharnagasch qui règne sur le littoral de la Mer-Rouge. L'empereur est gardé, dans son palais, à Goudar, comme le Grand-Mogol à Dehli. Cependant, c'est toujours en son nom que se publient les décrets et les ordonnances rendus par les princes Gallas, qui, dans ces derniers tems, se sont emparés de la plus grande partie de l'empire.

OBSERVATIONS.

et les Tibbos. Des îles de verdure, ou oasis, en interrompent l'affreuse monotonie, et sont
tant de ports au milieu de cette mer de sables, parcourue, dans toutes les directions, par
ux des caravanes, auxquels on a donné le nom pittoresque de navires du désert. Les prin-
is sont celles du Fezzan et de Gadames, dépendantes du pacha de Tripoli; celles d'Agados
qui forment deux petits royaumes, et celle de Gehaat, qu'on peut regarder comme une
; car, quoique son chef porte le titre pompeux de sultan, il n'a que bien peu de pouvoir
iple.

opulation de l'Afrique ottomane a été on ne peut pas plus exagérée. Des calculs approxima-
ivec beaucoup de soin sur les villages situés le long du Nil, sur les tribus qui parcourent les
e la Libye, de la Haute et Basse-Nubie, ainsi que celles qui vivent dans les oasis, ne per-
s de porter à plus de 2,850,000 ames la population des vastes pays régis, en Afrique, par
d-Ali. D'autres calculs, faits sur les tribus soumises aux deys de Tripoli et d'Alger, ont
ulièrement les millions d'habitans qu'on accordait d'une manière si bénévole à cette partie
e. L'espace nous manque pour reproduire les raisonnemens sans réplique par lesquels
fait voir l'absurdité des évaluations de certains géographes qui supposaient que les deux
ient 2,000,000 d'ames, l'état d'Alger 2,500,000, celui de Tunis 4,500,000 et celui de
00,000.

nt ajouter aux pays régis par le vice-roi d'Egypte, le grand Schérifat de la Mecque, le
ı la partie de l'Arabie centrale occupée par les Wahabites, ainsi que le pays de Haça. Tout
rritoire est, depuis quelques années, occupé par les troupes de Mohammed-Ali. Sa position
ue nous a seule empêchés de le comprendre dans le tableau de l'Afrique. Il serait possible
que le Nedjed ne restât pas long-tems aux Turcs. On assure que le bruit de la résistance
pénétré jusque dans les déserts des Wahabites. On aurait une idée fausse de ces derniers,
nsidérait seulement comme des sectaires religieux; il y a aussi dans leur association un prin-
out politique. Ce but, c'est l'affranchissement des populations arabes, du joug des Turcs;
ahabites trouveraient de nombreux partisans en Egypte, et dans les parties de la Syrie où les
ient la majorité des habitans. On peut voir, dans notre 5e numéro, l'aperçu de la situation
· que M. Saulnier a rédigé d'après les voyageurs les plus récens et des renseignemeus par-
i lui avaient été adressés. Depuis la publication de cet article, Mohammed-Ali a encore
on armée et sa marine militaire; mais cette marine vient d'être presqu'entièrement détruite
et il ne lui reste plus que quelques corvettes, des bricks et d'autres bâtimens inférieurs.

z, sur Alger, le grand article inséré dans notre 13e numéro. Nous avons suivi, pour la ma-
état, les évaluations de M. Balbi. Ce géographe observe qu'en 1815, la flotte d'Alger
de 13 bâtimens de 12 à 44 canons, 60 chaloupes canonnières et 150 bâtimens à voiles
nt une partie a été détruite par les Anglais.

devons l'évaluation du territoire, de la population, etc., de l'empire d'Achantie, à l'au-
las ethnographique du globe. Cet empire est aujourd'hui la puissance prépondérante de la
s royaumes de Benin, Apollonia, Ahanta, Bouroun, etc., les républiques de Tantie,
, en sont tributaires.

firait pour se convaincre du peu d'avantages de la plupart des possessions coloniales, de
était la situation du Portugal, il y a quelques années. Alors il possédait encore l'immense
Brésil. Mais malgré cette vaste étendue de territoire parée de la riche végétation des tro-
Portugal n'exerçait aucun genre d'influence en Europe, et se traînait servilement à la
e l'Angleterre.

npire d'Abyssinie n'existe plus que de nom. Depuis quelques années il est partagé en plu-

SCÈNES IRLANDAISES (1).

Si l'observation de l'homme ne me paraissait pas offrir plus de tristes résultats qu'elle ne donne de jouissances et ne procure d'utilité ; si je n'avais renoncé depuis long-tems à ces expériences douloureuses, qui tournent rarement en l'honneur de l'humanité, je me plairais à m'asseoir devant la table de jeu, en face des deux adversaires, qui se disputent l'avantage d'un valet de trèfle et le triomphe des *atouts*. L'espoir, la crainte, l'avidité, la résignation, la colère, l'enjouement, l'héroïsme même, souvent la perfidie, la ruse, l'audace, tout ce qui agite l'ame vient se refléter sur la physionomie, jaillit naturellement des chances diverses qu'amène le hasard ; et la variété naïve de ces impressions livre l'homme tout entier à la sagacité de l'observateur.

Le vieux Zacharie Wynham et son ami d'enfance, Borromée Kneller, me présentaient un exemple frappant de la

(1) Note de l'Éd. La touchante histoire qu'on va lire caractérise très-bien l'animosité des partis qui divisent l'Irlande. La situation de ce malheureux pays offre une leçon bien importante, et c'est surtout dans ses annales que l'on peut voir combien les nations sont réciproquement intéressées à leur bonheur. Jamais oppresseur n'a été plus cruellement puni que l'Angleterre. Elle a épuisé l'Irlande par ses exactions, sans que cela lui fût d'aucun profit, car elle est obligée d'y entretenir à grands frais un corps d'armée considérable, pour s'assurer de sa fidélité. Elle l'a humiliée, avilie, mais sa population, imprévoyante parce qu'elle est dégradée, pullule au sein de la misère, et les pauvres de l'Irlande retombent en partie à la charge de ses tyrans. La mer qui sépare les deux îles dépose incessamment avec son écume, sur les côtes de la Grande-Bretagne, des flots de misérables que la faim chasse de chez eux. On peut voir dans l'article sur les Pauvres d'Irlande, inséré dans notre 21e numéro et emprunté à la *Revue d'Édinbourg*, les effets de cette espèce d'invasion de barbares. S.

vérité de cette remarque. Zacharie contemplait avec effroi l'as fatal que son adversaire venait de jeter sur le tapis vert. L'œil fixe, le front ridé, le corps penché vers la table, la figure pensive, il avait l'air de demander compte de ses désastres aux diverses combinaisons des coups précédens qui venaient se retracer à sa mémoire. Le calme de Kneller contrastait vivement avec l'agitation empreinte sur les traits de Wynham : il ne paraissait pas prévoir les conséquences de ce qui venait d'arriver; et, sur le point de gagner la partie, vous eussiez dit qu'il doutait encore de son succès. Ainsi se développaient les différens caractères des deux joueurs : l'un ardent, enthousiaste, impérieux, incapable de souffrir un outrage, et qui pensait que le sort même devait se plier à sa volonté; l'autre, plus patient, plus doux, plus maître de lui, et réprimant la joie de son petit triomphe, par ménagement pour les faiblesses de l'amitié.

Cette simple scène avait lieu dans une de ces petites maisons d'Irlande, qui ne sont ni des châteaux ni des chaumières, et qui tiennent de l'un et de l'autre. La soirée était fort avancée; le soleil à son déclin, éclairant d'une douce lueur l'intérieur de la salle, ajoutait une nuance plus pittoresque au groupe dont je viens d'esquisser les deux principales figures. Derrière le fauteuil de son père, la jeune et jolie Marie Wynham se tenait debout : Charles, fils de M. Kneller, était à côté d'elle; tous deux, fort attentifs en apparence, mais beaucoup plus occupés l'un de l'autre que des hasards du jeu.

Imaginez le profil antique et pur de ces belles statues dont la Grèce nous légua le modèle : une pâleur délicate, dont la transparence laissait entrevoir l'incarnat le plus doux; des yeux bleus, plus tendres que languissans; une expression calme et naïve, faite pour attacher le cœur plutôt que pour émouvoir les sens; je ne sais quel caractère

de fierté imposante mêlé à cette physionomie angélique ; un front haut, un sourcil dont la courbe légère semblait tracée par un pinceau hardi et facile : vous aurez quelque idée de Marie Wynham et des charmes qui la distinguaient. Mais je n'ose ni analyser ni décrire cette grâce native qui ne venait point d'une politesse artificielle ; charme à demi rustique, et dont la simplicité était le plus aimable attrait.

En deux ou trois coups M. Wynham perd la partie. Sa mauvaise humeur était visible. Sa fille, par une douce caresse, lui rendit bientôt le calme et la gaîté. Le domestique vint annoncer que le souper était servi; on passa dans la salle voisine. Une amitié de longue date unissait ce petit groupe domestique; le bonheur dont ceux qui en faisaient partie jouissaient en se trouvant ensemble était, pour ainsi dire, une sensation plutôt qu'un sentiment. L'expression de leur joie n'avait rien de bruyant; c'était une volupté profonde et douce que troublaient cependant un peu la véhémence du père de Marie, sa causticité, sa raillerie infatigable. Il fallait l'écouter, l'approuver, rire de ses sarcasmes ou les subir. Mais j'oublie que les antécédens de mes héros ne sont point connus ; et je dois ajouter à ces faibles traits de caractères que je viens de jeter au hasard quelques renseignemens plus précis.

M. Wynham était protestant et M. Kneller catholique. Les ancêtres du protestant avaient pris une part active aux anciens troubles du royaume, et scellé de leur sang leur dévouement aux principes de la réforme. On voyait, sur la cheminée de son parloir, un petit coffre antique de bois de chêne, où le sculpteur avait grossièrement représenté la révolte de Londonderry et choisi pour personnage principal le bisaïeul de mon héros. C'était pour lui un objet de gloire, un sujet d'orgueil plus précieux que toutes les généalogies. D'ailleurs bon, dévoué, généreux, honnête,

d'une intégrité à l'épreuve, Wynham poussait jusqu'au délire l'exaltation du patriotisme et l'ardeur du protestantisme. Une haine instinctive et irréfléchie l'animait contre tout ce qui rappelait l'église romaine. Il n'y avait pas chez lui conviction, mais aveuglement; une religion d'examen et de doute devenait, pour cet homme enthousiaste, un véritable fanatisme. Le nom d'un moine le mettait hors de lui-même : le son des cloches irlandaises le faisait entrer en fureur; sa loyauté, son entêtement, sa vive et poignante ironie, étaient loin de corriger ce défaut. Il avait près de soixante-cinq ans : sa vieillesse était encore verte. On pardonnait beaucoup à sa franchise, et ses autres qualités morales faisaient oublier les excès d'un esprit plus impétueux que raisonnable. A quarante-cinq ans, il avait épousé une jeune protestante, dont il avait eu Marie Wynham, qu'il avait perdue peu de tems après la naissance de sa fille. Depuis cette époque, il n'avait pas quitté la solitude profonde où il nourrissait de quelques lectures calvinistes la ferveur de ses dogmes et son antipathie profonde pour le catholicisme irlandais.

Rien ne prouvait mieux les qualités de M. Wynham et son excellent cœur, que la constante amitié qui l'unissait à M. Kneller, catholique romain. Tous deux avaient fait leurs études dans le même collége; tous deux, restés veufs de très-bonne heure, étaient venus s'établir dans le même village, l'un avec son fils, l'autre avec sa fille. L'ardeur de passion, la fougue de caractère qui caractérisaient M. Wynham, trouvaient, pour ainsi dire, leur contrepoids naturel dans le jugement solide et l'esprit aimable qui distinguaient M. Kneller. Si la conversation de l'un était plus animée, celle de l'autre était plus agréable. Il n'y avait pour M. Wynham que deux idées : la patrie et la réforme. M. Kneller, attaché à sa croyance sans fanatisme, s'occupait des beaux-arts et les aimait. Son intelligence

était plus facile que vive, et son instruction, assez étendue, avait de la grâce et toujours de l'à-propos. Ces deux amis se convenaient d'autant mieux qu'ils se ressemblaient moins. L'un trouvait chez l'autre ce qui lui manquait à lui-même ; car ce que l'on nomme ordinairement sympathie n'est souvent que l'harmonie des contrastes, la secrète sympathie de plusieurs goûts différens.

Par une sorte de convention tacite, les amis ne parlaient jamais de religion : divisés sur ce seul point, d'ailleurs unis par une communauté absolue de pensées et de plaisirs, tous deux isolés du monde et contens de leur sort, tous deux livrés aux soins paternels qu'exigeait l'éducation de leurs enfans, ils ne prévoyaient même pas la possibilité d'une querelle ou d'une rupture. Charles et Marie, élevés dans la retraite, où se forment et fermentent les violentes passions, croissaient pour s'aimer, et une mutuelle affection, se développant dans leurs cœurs à leur propre insu, confondait déjà leurs existences, avant que leur bouche eût prononcé le mot d'amour. Aux sentimens de frère et de sœur se joignaient des émotions plus vives qu'ils ne s'expliquaient point à eux-mêmes. Trop jeunes et trop étrangers au monde pour pressentir les malheurs de l'avenir, il leur suffisait de se voir chaque jour, de partager les mêmes travaux, les mêmes promenades et les mêmes jeux : si leur félicité avait quelque chose de puéril et de naïf, rien ne pouvait en égaler la pureté ni la profondeur.

Un peu plus d'expérience eût troublé la paix de leur innocente liaison. Ils eussent réfléchi à l'indomptable haine qui animait Wynham contre la papauté, à l'honorable attachement de Kneller que rien ne pourrait engager à quitter la religion de ses compatriotes persécutés. La pénétration n'était pas le talent spécial de l'impétueux M. Wynham, et, plus coupable que les jeunes gens, il n'avait jamais songé au danger de laisser naître, chez sa fille, un

sentiment que lui-même n'approuverait pas. Cependant, comme il arrive presque toujours, on jouissait du présent avec une parfaite imprévoyance; les mois et les années s'écoulèrent sans rien changer à cet état calme et heureux des deux familles. Jamais Wynham, d'ailleurs si peu retenu dans ses paroles, n'avait laissé échapper un mot qui pût blesser son ami. Cependant les catholiques d'Irlande avaient pris les armes; le pays était bouleversé; et le mois de juin 1798, époque de la scène où nos deux joueurs de cartes ont paru pour la première fois devant le lecteur, avait été marqué par des excès de toute espèce, et par le double brigandage des catholiques révoltés et des troupes anglaises qui couvraient de sang cette terre malheureuse.

On s'assied à souper, et la conversation tombe sur l'incendie de quelques fermes voisines, auxquelles les rebelles avaient mis le feu peu de jours auparavant. Wynham était prêt à faire retentir son indignation; mais il se contraignit, et Kneller, qui appréciait la retenue de son ami, prit la parole.

« J'espère, dit-il, que ces infortunés que l'on égare reviendront à des sentimens meilleurs. Sans rendre leur condition plus heureuse, ils exposent leur pays aux plus grands désastres et leurs co-religionnaires à la vengeance du gouvernement. Je les plains autant que je les blâme!

—Morbleu, reprit Wynham, en élevant son verre, voilà qui est bien dit : je vous reconnais à ces paroles, mon brave et vieil ami! Si tous les gens de votre religion pensaient comme vous, nous ne serions pas où nous sommes, et nous pourrions au moins nous endormir tranquilles.

—Je suis loin de croire, cependant, continua Kneller, encouragé par la bonne humeur de son hôte, que les catholiques romains soient les seuls coupables dans cette malheureuse et criminelle révolte. Qu'ils doivent désirer un

changement qui les replace au niveau de leurs frères les protestans, qu'ils fassent des vœux ardens pour que leur industrie, leur commerce, leurs talens, puissent enfin se développer en liberté sous la protection d'une loi équitable et tolérante, rien de plus naturel; mais tenter une révolution à main armée, c'est à quoi ils n'eussent jamais songé, si de plus puissans moteurs ne se fussent cachés derrière la scène et n'eussent dirigé leurs coupables entreprises. Qui connaîtrait les plus secrets ressorts de cette conspiration mal tissue, verrait avec étonnement des hommes d'état protestans méditer et faire agir, du sein des cabinets étrangers, ces machinations si dangereuses.

—Bah! bah! c'est le pape qui est la cause de tout cela. Luther avait raison de le dire : « Source empoisonnée, qui » ne fournira jamais que du poison! » Et il marmottait entre ses dents : « Les prêtres! les prêtres!

—Souvent, répondit Kneller, ces prêtres que vous accusez ont calmé l'effervescence populaire.

—Et plus souvent encore, monsieur, interrompit Wynham avec plus de chaleur, ils l'ont excitée. Quand les ministres du Dieu de paix sont des brandons de discorde, adieu le repos public!

—J'en conviens. Les prêtres sont hommes, et, comme tels, sujets aux passions et même aux vices de l'humanité. Disposant d'une haute influence morale, s'ils en usent pour le bien de leurs semblables, ils exercent le plus noble des ministères; s'ils en abusent.....

—S'ils en abusent? ils en abusent toujours! et ce que j'attaque, moi, c'est précisément cette influence concédée à la prêtrise. Vous confiez le despotisme à des hommes, et vous voulez qu'ils n'en abusent pas!

—Il faut distinguer, reprit Kneller avec calme. La religion catholique véritable ne donne pas un tel empire à

ses ministres ; s'ils l'ont usurpé, c'est leur propre faute ou celle des circonstances. En Irlande, par exemple, un peuple privé de ses droits politiques se cramponne, si j'ose le dire, à son ancienne croyance comme à son dernier privilége. C'est l'unique débris de l'esprit national. Les prêtres deviennent ses idoles ; il voue à ces représentans de la patrie éteinte un culte de désespoir : si le clergé profite de cette disposition générale, en vérité l'on ne peut s'en étonner. Blâmez les hommes, respectez l'institution. Notre culte, dans sa réalité, dans son essence, est un culte d'humilité et de privation ; rien n'est plus diamétralement opposé à son génie que l'arrogance et la tyrannie des prêtres.

—M. Kneller, M. Kneller, s'écria Wynham, en croisant les bras et les appuyant sur la table, voilà une assertion que je ne puis entendre prononcer chez moi sans y répondre par un démenti formel ! Votre culte ! abomination de la désolation ! n'est-ce pas celui de la confession auriculaire et de l'adoration des saints ? c'est Babylone et Gomorrhe ; c'est la tour de Babel des superstitions ! C'est...

—Un moment, vous êtes trop échauffé pour discuter froidement et pour appuyer de bonnes preuves ce que vous avancez. A vous entendre, ma religion enseigne tous les vices : c'est m'en accuser moi-même. Est-ce là ce que vous prétendez ? »

A ces mots, prononcés sans colère, la véhémence de Wynham se calma ; il resta interdit quelques momens, et reprit d'un ton de gaîté : « Est-ce que vous croyez la moitié de votre religion ? Vous avez trop de bon sens et d'esprit pour cela.

—Ainsi vous me placez dans ce triste dilemme : ou je ne crois pas la religion dont je fais profession, ou je crois une religion d'absurdité et de crimes !

—Moi, je ne vous attaque pas en attaquant le culte ca-

tholique : j'en veux, et j'en voudrai éternellement à vos simagrées, entendez-vous? à vos processions, à vos couvens et à vos moines! Tout cela ne vous regarde pas.

— Mais vous attaquez mes doctrines, celles sur lesquelles je m'appuie, l'objet de ma foi sincère.....

— Tant pis pour vous; c'est vous appuyer sur un jonc brisé, c'est donner la plus mauvaise opinion de votre esprit et de votre cœur. Le papisme! le papisme! Non, jamais je ne me réconcilierai avec lui! c'est notre ennemi mortel, c'est... Enfin, si j'étais libre de mes actions, morbleu! un seul papiste ne mettrait pas le pied dans ma maison. »

Pourquoi Wynham, entraîné par l'ardeur de la colère et le zèle de sa croyance, laissa-t-il échapper cette expression si peu mesurée? L'insulte était grave : Kneller, qui s'était modéré pendant tout le cours de la discussion, se leva froidement, salua Marie et son père, et se dirigea vers la porte. « Monsieur, lui dit-il alors, si je romps la liaison qui a subsisté entre nous, vous attribuerez cette rupture à la manière injuste et cruelle dont vous venez de me traiter. Quand bien même votre intention eût été de mettre un terme à nos rapports, vous eussiez pu ne pas choisir, pour moyen, une insulte si gratuite et si grossière. » Il s'en alla.

La pauvre Marie était toute en larmes; elle se jeta au cou de son père, en suivant des yeux Charles, qui venait de sortir avec Kneller. « Mon père, le laisserez-vous partir? » Mais la porte s'était refermée; elle se tut, laissa retomber ses bras et détourna son visage pour cacher l'angoisse que lui causait une scène si nouvelle.

Wynham garda le silence : le coup qu'il venait de frapper l'effrayait. « Ils sont partis! s'écria-t-il enfin. Ma foi, comme ils voudront. S'ils prennent si légèrement la mouche pour un seul mot, c'est leur faute. Je ne suis pas tenu de leur plaire et de calculer pour eux toutes mes paroles!

— Ah! lui dit la douce Marie, mon père, je vous en

prie, allez donc le chercher. C'est votre ancien ami, ce brave Kneller! comme vous l'appelez toujours. Il est parti si fort en colère!

— En colère! qu'il y reste, morbleu; j'ai dit ce que je pensais; je le dirai toujours, et rien au monde ne m'en empêchera. D'ailleurs tous ces catholiques sont des ennemis publics avec lesquels il ne faut pas avoir de rapports, maintenant surtout.

— Mon cher père, M. Kneller fait bien certainement exception à la règle. Vous m'avez toujours dit de l'aimer; que, si j'avais le malheur de vous perdre, il serait mon second père, et que vous aviez confiance en lui comme en vous-même. Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez mille fois répété là-dessus?

— Et je vous répète à présent que vous devez oublier et lui et Charles et tout ce qui les concerne, entendez-vous? Jamais je ne m'abaisserai jusqu'à solliciter le pardon de qui que ce puisse être. Devant le plus grand roi de la terre, je ne déguiserais pas ma pensée, et je ne caresserais pas pour un empire les préjugés d'autrui. »

Marie, étonnée et confondue de ce qui venait de se passer, restait debout et immobile. Son père lui dit brusquement : *Bon soir!* et sortit en murmurant les dernières expressions de sa colère. Accoutumée à une soumission aveuglément respectueuse, la jeune fille regarda la résolution de son père comme un arrêt irrévocable. Son cœur était déchiré; mais la douce Marie n'accusait ni la fougue imprudente du vieux Wynham, ni son obstination inflexible. Elle se mit à pleurer : sa résignation fut douloureuse, mais complète.

Quelques jours se passèrent; le silence et un calme apparent régnaient dans la retraite champêtre, qu'une aimable joie, née de sentimens affectueux, animait naguère. Il est des tristesses tranquilles, plus amères que le délire et

la véhémence de la douleur. La peine se concentre dans les profondeurs de l'ame ; le cœur perd son activité habituelle, et l'intelligence son ressort. On peut comparer cette situation paisible, mais affreuse, au calme plat qui enchaîne les navires au milieu de l'océan. Marie ne trouvait plus de charme dans les objets qui avaient fait ses délices : sa harpe, ses dessins, l'églantier en fleurs, qui projetait sur la fenêtre de sa chambre une voûte de feuillage, le chèvrefeuille qu'elle aimait à émonder et à cultiver de ses mains, rien ne lui plaisait. La pauvre enfant essayait quelquefois de reprendre le cours de ses occupations ; mais sa main rejetait bientôt, avec une impatience qui ne lui était pas naturelle, le pinceau qu'elle avait pris, le livre dont elle avait parcouru quelques pages, sans pouvoir y fixer son attention : quelquefois aussi, dans les endroits les plus solitaires du parc, elle commençait un ouvrage à l'aiguille qui s'échappait de ses doigts et qu'interrompait sa rêverie. C'était là que Charles était venu s'asseoir auprès d'elle; sous ce grand chêne, il avait transporté la harpe de Marie, et leur petit concert avait attiré Wynham et Kneller, alors amis inséparables. Tous ces souvenirs l'oppressaient, et elle se hâtait de regagner sa chambre, où elle pleurait amèrement.

On ne reçoit aucune nouvelle de M. Kneller et de son fils. Une semaine après la rupture, un juge, qui se rendait à Dublin, et qui connaissait les deux amis, s'arrête chez Wynham ; il fait mention de M. Kneller, chez lequel il avait dîné la veille : ce fut là tout. Marie, à ces mots, sentit ses inquiétudes s'accroître; et, quand l'étranger fut parti, l'anxiété de la jeune fille devenant impossible à supporter, elle fit violence à sa timidité naturelle, et résolut de hasarder encore auprès de son père quelques prières et quelques douces remontrances.

« Au moins, lui dit-elle d'un ton caressant, Charles

n'est-il pas coupable de ce que vous pouvez reprocher à son père. Je suis certaine que cette rupture inattendue lui cause le plus grand chagrin. Il était accoutumé à nous voir ; il était ici comme chez lui. Il est bien cruel de se trouver subitement séparé de ses plus anciens et de ses meilleurs amis.

— Vous le connaissez mal, reprit le père avec un mouvement d'humeur. Il n'y a point d'amis pour ces gens-là : ils n'aiment que leurs saints et que leurs prêtres ; on est bien avec eux à condition de partager leurs préjugés et leurs folies ; mais dès que vous attaquez leur superstition, adieu l'amitié, le dévouement ; tout est fini. »

Une larme vint mouiller la paupière de Marie. Ne plus voir Charles ! ne trouver dans celui qu'elle aimait que fanatisme et intolérance ! ces pensées étaient cruelles. Le vieillard s'aperçut du mal qu'il venait de lui faire, et glissant une lettre dans la main de sa fille, après avoir pressé tendrement cette main dans la sienne, il la laissa seule.

La lettre était adressée à M. Wynham ; Marie reconnut l'écriture de Kneller. Son cœur battit bien fort ; elle lut en tremblant cette épître, dont le cachet avait été rompu.

A M. Zacharie Wynham, écuyer, etc.

« Il y a long-tems, monsieur, que je connais votre antipathie pour la religion que je professe. Pendant quarante ans d'une liaison non interrompue et de la plus parfaite intimité, j'ai eu soin de ne pas éveiller chez vous l'expression de ces préjugés dont je ne partagerais pas l'impétueuse violence, quand bien même votre croyance serait la mienne. J'éloignai constamment une discussion que vous étiez incapable de soutenir sans y joindre l'insulte ; et j'espérai que ma réserve, appréciée par vous, vous engagerait aux mêmes égards envers un ancien ami ; je me suis trompé.

L'homme assez aveugle pour adopter avec rage une religion de charité n'a jamais assez d'empire sur lui-même pour respecter les droits et ménager les sentimens de l'amitié la plus éprouvée : c'est s'exposer à l'outrage que se lier avec lui. Dans la situation de votre esprit et du mien, il est nécessaire que nous ne nous voyions plus, et que toute relation cesse entre nos deux familles..... »

Je ne sais si la jeune fille en lut davantage. Le coup fatal était porté. Ses yeux parcoururent machinalement la fin de la lettre, qui tremblait dans sa main, et dont mon exactitude historique doit rapporter les dernières paroles.

«..... Vous pouvez vous vanter, monsieur, d'avoir détruit une des plus douces espérances de ma vie : nos enfans, unis par notre amitié commune, partageraient sans doute nos opinions respectives ; une haine mutuelle empoisonnerait leurs jours, et cette différence d'opinions qui nous sépare causerait leur longue infortune. Vous ne vous étonnerez pas si, dans leur intérêt, comme dans le nôtre, j'ai défendu à mon fils de continuer des relations à jamais détruites.

» BORROMÉE KNELLER. »

Je ne chercherai point à peindre la cruelle impression que cette lecture fit sur Marie. Pâle, agitée d'un tremblement fébrile, les yeux gonflés de larmes brûlantes, elle se retira de bonne heure dans sa chambre. La fenêtre de cette jolie retraite donnait sur le jardin, au-delà duquel une pelouse verte s'étendait jusqu'aux chênes du parc. L'amant ou le poète eût choisi cet asile comme un sanctuaire de rêverie et de mélancolie. Marie, toute entière au sentiment de son malheur, la tête appuyée sur le balcon de la fenêtre ouverte, ne voyait pas la scène ravissante qui s'ouvrait devant elle. Le calme de la soirée, la lune qui se levait, le léger mouvement des feuilles des arbres, ne pouvaient la distraire

de l'unique pensée qui l'absorbait. La nuit était venue, Marie était encore au balcon.

L'Irlande, comme nous l'avons dit plus haut, était couverte de bandes armées. Les uns par zèle religieux, les autres par un patriotisme mal dirigé, la plupart excités par la faim et la misère, se répandaient sur tous les points du territoire, vengeaient par des meurtres et des incendies la longue oppression des catholiques, et dirigeaient sur les protestans les plus connus par leur attachement à la réforme leurs attaques les plus furieuses. Les châteaux, les maisons isolées étaient autant de camps retranchés. L'inquiétude et la terreur régnaient dans les campagnes. Les propriétaires armaient leurs paysans, leurs fermiers, leurs hommes de peine. La prudence et le danger justifiaient ces précautions; et de nouveaux massacres, annoncés chaque jour par les feuilles publiques, avertissaient suffisamment les citoyens du péril auquel se trouvaient exposées leurs propriétés et leur vie.

Le père de Marie Wynham voyait avec dédain ces préparatifs de défense. Aussi opiniâtre dans les actions de la vie privée, qu'aveugle dans l'ardeur de son dogmatisme, il riait de ses voisins, et leur imputait à lâcheté les conseils qu'ils s'empressaient de lui donner pour sa sûreté personnelle. A l'entendre, sa vieille baïonnette et le mousquet dont son aïeul avait fait un si noble usage au siége de Londonderry suffisaient pour repousser les brigands. Marie ne pensait pas plus que son père aux dangers qui l'environnaient : mais d'autres motifs triomphaient chez elle de sa timidité naturelle, et elle ne sortit de la profonde rêverie qui s'était emparée de son esprit, qu'en entendant audessous de sa fenêtre des pas rapides, dont le bruit parvint jusqu'à elle.

Elle tressaille, en se rappelant tous les récits de meurtre et de pillage qui l'avaient effrayée les jours précédens. Elle va

pour fermer la fenêtre ; une voix rauque et familière, dont l'accent langoureux trahit un paysan d'Irlande, appelle Marie par son nom.

« Miss Marie... miss Marie !... j'ai à vous parler, j'ai à vous conter quelque chose... n'ayez donc pas peur !

— Qui êtes-vous ? demanda Marie, entr'ouvrant la fenêtre, et dont la main et la voix tremblantes annonçaient la frayeur.

— Qui je suis ?... parbleu, Jacquot Mouney, le petit garçon de ferme ; vous savez bien ! Dites donc, miss Marie, venez donc un peu par ici ! »

En finissant ces mots, Jacques Mouney s'accrocha aux branches d'un orme et parvint en peu de tems à se trouver à peu près de niveau avec le balcon. La jeune fille reconnut aisément cette figure ronde et joufflue, que Mouney lui offrait comme preuve d'identité, et qu'éclairaient les rayons de la lune.

« Jacques ! à l'heure qu'il est ! et dans ce tems-ci ? Vous ne savez pas à quoi vous vous exposez !

— Je ne m'expose à rien, disait le garçon de ferme, toujours suspendu aux branches de l'orme et balancé par le vent qui agitait les rameaux et rendait son élévation fort dangereuse.

— Mais ne savez-vous pas que la loi martiale est proclamée, et qu'on arrête tous ceux qui se trouvent dehors après le coucher du soleil ?

— Dans ce cas-là, on arrêtera bien du monde. Mais pourquoi causer si long-tems ? Miss Marie... quelqu'un vous attend à la porte.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Vous ne voulez pas descendre, n'est-ce pas ?

— Je ne vous comprends pas !

— Eh bien, voilà une lettre qui vous fera comprendre :

j'attends un petit mot de réponse, pour le pauvre monsieur qui est en bas, et qui est bien triste. »

Une lettre jetée par Mouney aux pieds de Marie termina son discours et l'expliqua. Marie se hâte d'allumer un flambeau et de parcourir la lettre, où Charles Kneller lui avouait pour la première fois, une passion que tous deux avaient partagée sans que leurs sentimens naïfs eussent besoin d'autres interprètes que leurs yeux et leur tendresse innocente. Mais cette déclaration d'amour était accompagnée de paroles mystérieuses et effrayantes, dont Marie ne pouvait pénétrer le sens. Charles, en demandant à Marie une entrevue de quelques instans, semblait lui faire craindre une séparation éternelle.

« Il n'y a pas de réponse, dit-elle au messager, toujours suspendu à son arbre, et qui, pendant la lecture, avait amusé son loisir en sifflant le *Lillibulero,* air national des Irlandais.

— Comment, miss, pas de réponse ! Eh bien, écrivez au moins que vous ne répondez pas ! »

Marie s'était jetée sur une chaise et avait refermé la croisée. Mouney perdit son éloquence en faveur du pauvre monsieur ; déjà il avait quitté son poste quand la jeune fille se rapprocha du balcon. Pendant quelques minutes, la surprise, la crainte, son amour pour Charles Kneller, la difficulté de prendre un parti dans cette circonstance difficile, l'avaient plongée dans une agitation qui confondait toutes ses idées. Elle retrouvait à peine la conscience d'elle-même et de sa situation, lorsqu'une autre voix bien connue prononça son nom dans le jardin. C'était la voix de Charles Kneller. « Marie ! Marie ! » Elle rouvre la fenêtre et voit son ami, enveloppé d'un large manteau, et debout, sous l'arbre qui avait servi d'échelle à Mouney. « Charles ! reprit la jeune fille d'une voix faible.

— Écoutez-moi, de grâce, pour la dernière fois !

— Charles ! n'ajoutez pas à mon chagrin, lui dit-elle en se penchant en dehors du balcon, et d'un ton de voix si bas qu'à peine on pouvait l'entendre. Il m'est absolument impossible de descendre.

— Ah ! Marie, faut-il nous quitter ainsi ! après tant de jours de dévouement et de tendresse, après une amitié si vive et si vraie !

— Je ne puis vous répondre. Vous me faites du mal, beaucoup de mal !

— Je donnerais, pour vous, plus que ma vie ; je m'exile pour vous, Marie ! Mon père exige de moi un sacrifice impossible. Il veut que je vous oublie. J'aime mieux mille fois quitter mon pays. Je ne puis vous peindre ce que j'éprouve. Veuillez m'entendre ; condamnez-moi si je le mérite ; mais écoutez-moi, écoutez un homme au désespoir !

— Charles, je vous en prie, ne parlez pas ainsi ; votre douleur me fait mourir !

— Ah ! si vous sentez quelle est ma peine, si vous la partagez, n'hésitons plus, chère Marie. De cruels parens brisent nos cœurs ; leurs préjugés nous réduisent au désespoir ; n'hésitons plus... Je ne sais comment vous révéler le dessein que je forme. Soyez à moi, consentez à me suivre ; nos pères pardonneront quand ils ne pourront plus nous empêcher d'être heureux !

— Charles ! s'écria Marie, dont la main se refusait à fermer la fenêtre, je n'aurais jamais cru que vous fussiez capable de me causer ce chagrin ! ah ! Charles ! » Les pleurs inondaient son visage.

« Eh bien ! reprit-il avec une sorte de fureur, vous le voulez donc ! Retourner chez mon père, dont la religion barbare viole tous les sentimens humains, c'est ce que je ne puis faire. Puisque vous me refusez, j'ai une ressource assurée contre le tourment de vivre : je vais me jeter dans

les rangs de ces hommes que la loi frappe et qui ne sont pas loin d'ici. J'y trouverai la mort et le repos ! »

Tous deux restèrent muets quelques instans. Tous deux ressentaient l'agonie de ces sensations cruelles qui s'emparent du cœur tout entier et que nul langage ne peut rendre. Mille pensées déchirantes traversaient l'esprit de Marie ; comment sauvera-t-elle Charles Kneller de sa propre fureur ? Désobéira-t-elle à son père ? Le combat aussi terrible et plus violent auquel l'ame de Kneller était en proie se lisait sur son visage : d'ardens éclairs s'échappaient de ses yeux ; une contraction violente défigurait ses traits.

« Pourquoi m'abandonner ? reprit-il après quelques secondes d'un triste silence. Sauvez-moi, Marie, avant que ma folie ne me livre à la misère ; que sais-je ? peut-être à l'infamie, à l'opprobre, à la mort. Je quitte la maison paternelle, et, si je ne suis votre époux, je n'y rentre jamais ! »

Marie Wynham reprit courage, et, triomphant de sa propre douleur : « Charles, lui dit-elle, il me faut maintenant bien de la force. Vous ne pouvez me demander un sacrifice qui nous déshonorerait tous deux. J'en appelle à votre générosité, à votre délicatesse, à votre honneur. Bannissez de votre ame ces pensées affreuses ; nous pouvons être un jour l'un à l'autre : nous le pouvons, Charles ! sachons attendre avec patience, avec résignation, un moment qui arrivera tôt ou tard.

— Il n'est plus tems ; tout est fini ! s'écria le malheureux jeune homme. Vos consolations sont trop tardives ; Marie, ou fuyons ensemble, ou je suis un homme perdu... perdu à jamais... perdu ! »

Ce dernier mot, répété avec une inexprimable angoisse, retentissait aux oreilles de Marie. Charles pressait son front brûlant dans ses mains enlacées. La jeune fille, dont un

nuage de larmes obscurcissait la vue, étendait les bras vers son ami, et, par un geste suppliant, cherchait à le calmer, lorsqu'elle entendit la voix de son père. Effrayée, et sentant combien il était difficile d'expliquer à son père une circonstance si singulière, si mystérieuse, et qui, tout innocente qu'elle fût de sa part, devait passer aux yeux du vieux Wynham pour une sorte de trahison filiale, elle allait refermer la fenêtre, mais déjà son père était derrière elle.

« Avez-vous entendu des voix dans le jardin ? »

Elle se souvint que la chambre à coucher de son père n'était séparée de la sienne que par un angle du bâtiment, et que, s'il était éveillé pendant sa conversation avec Charles, il n'avait pas dû en perdre une parole. Elle rougit et ne put répondre.

« N'aie pas peur, continua-t-il. Les misérables, avant de nous brûler vifs, trouveront à qui parler. J'ai là deux bonnes balles à leur envoyer par la fenêtre ; mon mousquet est en bon état, et, mordieu, nous verrons..... »

En un clin d'œil Wynham ajuste, arme le mousquet ; la jeune fille, épouvantée d'un mouvement plus rapide que l'éclair, se jette sur le bras de son père, qu'elle veut arrêter. Mais, au lieu de prévenir l'explosion, elle la hâte : le chien s'abat ; le coup part ; un cri s'est fait entendre dans le jardin. Marie est tombée aux pieds de son père.

Une pause terrible suivit cette scène : bientôt, cependant, des pas précipités retentissent dans le parc ; des cris féroces remplissent les galeries de la maison. Une foule furieuse, armée de torches, de poignards, de piques, brise les portes et monte les escaliers ; Wynham, qui les entend et devine l'approche des rebelles et des incendiaires, n'ose quitter sa fille évanouie. Cependant elle s'éveille au bruit des clameurs sauvages que tous les échos répètent. Le père, protégeant Marie contre la rage de ces forcenés, présente

son mousquet au premier qui entre; cet homme tombe mort : le fer de vingt piques menace le vieillard sans le frapper. On le saisit malgré sa résistance; on l'entraîne. Les cruels le réservaient à un plus affreux trépas.

Quand Marie retrouva l'usage de ses sens, elle était couchée sur un lit; une garde veillait près d'elle. « Où est mon père? où est Charles? » Les sanglots de la vieille garde lui en apprirent assez. Elle retomba sur sa couche, dans un état de faiblesse délirante. Quelques jours se passèrent ainsi : à force de soins, elle fut capable de s'asseoir sur son séant. On lui annonça que quelqu'un désirait lui parler. Elle crut que c'était Charles, et elle espéra recevoir de lui des nouvelles de son père. C'était M. Kneller; il était bien changé : en quelques jours, il semblait avoir vieilli d'une année. Il s'assied près du lit de la jeune fille, et lui apprit, avec les ménagemens nécessaires, l'horrible vérité.

Depuis le jour où Charles Kneller avait recu de son père l'ordre formel de cesser toute visite chez M. Wynham, de graves discussions s'étaient élevées entre le père et le fils. Charles Kneller, désespéré, avait quitté la maison paternelle, et quelques jeunes gens catholiques, impliqués dans la conspiration irlandaise, lui avaient révélé leurs projets, et l'avaient enrôlé sous leurs bannières. Uni à eux par un serment solennel, il avait cherché, dans les dangers d'une entreprise si hasardeuse, un asile contre son propre désespoir. En vain sentait-il toute l'horreur de sa position. Il ne lui restait qu'une alternative : fuir ou servir la cause embrassée par sa fureur. Déjà la retraite de M. Wynham avait été désignée aux brandons des incendiaires; Charles voyait la flamme et la mort approcher de la demeure de tout ce qu'il aimait. Que faire? trahir son serment? être parjure? prévenir les crimes des associés? rien de cela n'était possible. Il espéra engager Marie à fuir avec lui :

espoir insensé qui lui souriait encore, puisqu'il ne pouvait sauver le père. On sait le reste. Au moment où M. Wynham était entré dans la chambre de sa fille, le jeune homme s'était rapproché de la croisée ; le canon du mousquet, abaissé par le mouvement rapide de Marie, s'était trouvé dans la ligne précise de l'endroit où Charles était placé. Il était tombé dans son sang. Les rebelles, accourus à ce bruit, irrités de la mort de leur complice, avaient entraîné l'infortuné vieillard dans les ruines de Kilmeny, où sa mort sanglante avait vengé celle de Charles.

M. Kneller vit mourir de langueur entre ses bras la fille de son ami, l'épouse de Charles. Resté seul sur la terre, il suivit dans le tombeau, quelques mois après, Marie, à laquelle il avait prodigué ses soins. Le ciel lui laissa le tems de méditer, dans sa douleur solitaire, les préceptes sans cesse outragés d'une religion de paix et d'amour, qui commande la bienveillance et la charité pour tous les hommes, et dont les hommes font un barbare prétexte de tyrannie, de vengeance et de haine. (*Forget me not.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Orages de grêle, aux environs de Calcutta. — La grêle est le fléau des zones tempérées, mais elle étend aussi ses ravages au-delà des Tropiques, et il semble même que ce météore destructeur présente, dans les pays les plus

chauds, des phénomènes plus grands, des particularités inconnues dans nos climats. Au mois de mars 1827, vers les cinq heures du soir, les plaines de Chandernagore (1) furent entièrement couvertes d'une couche de grêle resplendissante comme la neige, en sorte que l'on avait sous les yeux, près de l'embouchure du Gange, le tableau d'une contrée du nord, au milieu de l'hiver. Plusieurs grains de grêle n'avaient pas moins de quatre pouces de circonférence. Quelques-uns de ces grains ne fondaient pas entièrement; il restait un noyau qui avait la grosseur et l'apparence d'un œil de poisson, et, quelquefois, d'une écaille. Un vieux marin conclut sur-le-champ que l'orage avait enlevé et lancé dans les airs une bande de poissons; que ces animaux y avaient gelé; que le tourbillon, les froissant dans cet état, les grains de grêle contenaient leurs débris, Satisfait de cette explication, il ramassa un certain nombre de ces écailles de poisson tombées du ciel, et les plaça dans son livre de navigation.

Un autre orage fit plus de dégâts à Serampore. La grêle tomba pendant une heure : les grains étaient très-gros; on en remarqua plusieurs du volume d'un œuf d'oie. Les arbres perdirent non-seulement leurs feuilles, mais aussi leurs branches, et tout espoir de récolte fut anéanti. Les cases des pauvres Hindous furent abattues, et les édifices plus solides souffrirent beaucoup. L'orage avait commencé vers dix heures du soir; le lendemain, au coucher du soleil, la grêle n'était pas encore entièrement fondue.

Il paraît que la grêle est beaucoup plus fréquente et plus terrible dans la partie de l'Australie comprise dans la zone torride, qu'au Bengal. Cette fâcheuse disposition du cli-

(1) NOTE DU TR. Chandernagore est un petit comptoir français, faible débris de notre ancienne puissance dans l'Inde. Il est situé à quelques lieues de Calcutta. Voyez le *Tableau statistique de l'Asie*, dans le 27e numéro.

mat sera un grand obstacle aux progrès des cultures, et mettra le colon australien dans la nécessité de faire entrer dans ses calculs l'interruption de ses travaux et une destruction presque totale de ses fermes. Le système des assurances n'est pas moins utile à ces établissemens lointains qu'aux lieux de sa naissance, et sans doute il n'y est pas moins praticable.

Phosphorescence de la mer. — Dans des circonstances encore peu connues, les eaux de l'océan répandent une lumière très-vive, et qui affecte l'organe de la vue tout autrement que ne le feraient des rayons lumineux aussi éclatans, mais qui n'auraient pas la même origine. M. Henderson eut l'occasion d'observer un fait de cette nature, et son récit est inséré dans le *Recueil des Transactions de la Société de Physique et de Médecine* de Calcutta. « Je ne crois pas, dit l'observateur, que ce phénomème ait été vu jusqu'à présent avec autant de particularités dignes d'attention. Nous marchions assez vite, par une jolie brise nord-est; nous étions à 2° de latitude nord, et 21° 20' de longitude ouest. La mer brillait d'un éclat extraordinaire, et sa lumière augmenta par degrés, depuis le coucher du soleil, jusqu'à neuf heures, où elle parut avoir acquis sa plus grande intensité, qui se soutint jusqu'à minuit. Il suffisait de la fixer quelques momens pour être atteint de maux de tête, d'étourdissemens, de douleurs dans le globe de l'œil; la vue était troublée, et ne se rétablissait que lentement. Toutes les personnes qui se trouvaient sur le vaisseau ressentirent, plus ou moins, ces pénibles affections, car toutes furent entraînées par la curiosité et retenues par la magie d'un pareil spectacle. Pour ma part, j'y gagnai un très-grand mal de tête qui dura jusqu'au lendemain matin. Ce que j'éprouvais était analogue au mal-aise qui résulte ordinairement des abus de la pipe. Le phénomène perdit gra-

duellement son éclat, et, avant l'aurore, il avait disparu. Depuis ce jour, la phosphorescence de la mer, quoique présentant un beau spectacle, ne nous a point affectés (1). »

M. Henderson essaie de remonter jusqu'à la cause de cette lumière extraordinaire, et n'y parvient point. Ses raisonnemens prouvent qu'il ne connaissait point alors les observations et les expériences de Péron sur le même sujet. On s'étonne que la connaissance des faits intéressans constatés par ce naturaliste ne soit pas arrivée plus promptement à Calcutta.

Procédés chinois pour engraisser le poisson. — De tous les peuples commerçans, le Chinois est celui qui sait le mieux parer sa marchandise et la montrer sous l'aspect le plus séduisant. Il sait donner un nouveau prix ou un nouveau lustre aux produits variés de l'excellent pays qu'il habite; les animaux et les végétaux se perfectionnent par ses soins, pour le plaisir des yeux, de l'odorat ou du palais. Leurs étangs ne sont pas, comme les nôtres, abandonnés à la nature; le poisson qu'ils renferment n'est pas réduit aux alimens que les eaux ou le sol peuvent lui offrir; le propriétaire a soin de le nourrir. Le matin et le soir, et quelquefois plus souvent, on lui porte du riz cuit, auquel on ajoute du sang, des débris d'animaux et de végétaux, surtout des matières huileuses dont les poissons sont très-avides, et qui les engraissent rapidement sans qu'ils grossissent beaucoup. On choisit de préférence de jeunes individus, et une perche, traitée de cette manière, n'excède pas le poids d'une livre. Au bout de quelques mois, le poisson est en état d'être envoyé au marché; on fait une

(1) Voyez une brillante description de ce beau phénomène, dans la relation du voyage de New-York à Réal del Monte, au Mexique, insérée dans notre 9e numéro.

pêche partielle; on prend les plus belles pièces, et on tâche que le transport ne les fasse pas souffrir. Ce qui n'a pas été vendu retourne à l'étang, où les mêmes soins lui sont continués, jusqu'à ce que tous les poissons aient acquis la mesure d'embonpoint recherchée par les amateurs. Cette industrie, qui exige plus de soins que de dépense, est à la portée de tous les fermiers qui ont un petit étang dans leur ferme; ils peuvent engraisser du poisson aussi facilement que ceux de notre pays engraissent des volailles. C'est, en Chine, une branche importante de l'économie rurale.

Habitudes sociales des chevaux sauvages de l'Amérique. — A l'époque de l'arrivée des Européens dans le Nouveau-Monde, beaucoup de chevaux furent abandonnés et multiplièrent rapidement. Ils devinrent d'abord très-communs à Saint-Domingue, mais ce fut surtout au sud du continent américain, et sur les bords de la Plata, que le nombre de ces animaux s'accrut d'une manière remarquable; on les y rencontre fréquemment en troupes, dont quelques-unes s'élèvent jusqu'à dix mille. Ils ont beaucoup perdu de la beauté primitive de la race espagnole, d'où descendent tous les chevaux sauvages de cette partie du monde. Ils sont moins grands, leur tête est plus grosse, leurs membres sont moins fins, leurs oreilles plus longues, et leur robe, beaucoup plus grossière, est ordinairement bai-brun.

Ils habitent principalement les plaines immenses, et presque désertes, qui s'étendent des rivages de la Plata au pays des Patagons. Chaque troupe a un canton qui lui est propre, qu'elle défend avec vigueur contre toute invasion étrangère, et que la faim ou une force supérieure peut seule la forcer à abandonner.

Ils marchent en colonnes serrées, à la tête desquelles se placent toujours les individus les plus forts et les plus

hardis : ceux-ci, à la moindre alarme, se portent à la rencontre de l'objet qui l'a produite, l'examinent avec précaution, et s'en approchent enfin, s'il ne leur paraît point dangereux; quand, au contraire, ils le jugent redoutable, ils donnent l'exemple de la fuite, et sont, à l'instant, suivis par toute la troupe.

L'instinct qui porte ces chevaux à se réunir ainsi en immenses familles rend leur voisinage très-dangereux pour les voyageurs, en les exposant à perdre leurs propres montures. Dès l'instant qu'une de ces hordes aperçoit des chevaux apprivoisés, elle les appelle avec empressement, s'en approche autant que la prudence le permet, et l'on peut être certain alors que si l'on n'emploie pas toutes les précautions nécessaires pour les empêcher de s'échapper, ils auront bientôt rejoint la troupe indépendante, sans que rien puisse les engager à s'arrêter dans leur course vagabonde. Les Américains du Sud sont extrêmement adroits dans l'art de saisir et de dompter les chevaux sauvages; ils emploient, pour cela, une longue corde nommée *lasso*, qu'ils jettent, avec une étonnante précision, sur l'animal qu'ils veulent s'approprier. Dans chaque district, il y a des hommes qui n'ont point d'autres occupations que celle de veiller à la marche des troupes de chevaux qui les habitent; ces hommes, montés sur des chevaux autrefois sauvages eux-mêmes, s'en servent pour rappeler ceux qui s'éloignent des limites du district. Ce sont eux aussi qui sont chargés de saisir et d'apprivoiser les chevaux que l'on veut soumettre au service domestique. Pour arriver à ce but, ils attirent la troupe dans un lieu dont elle ne peut s'échapper, se mêlent parmi elle, choisissent l'animal qui leur convient, et lui jettent le *lasso* autour du cou. Le cheval, qui se sent retenu, cherche à se dégager, et ne fait, en se débattant, que rendre plus étroit le nœud dont il est entouré. La respiration lui manque; il tombe : deux hommes

se jettent sur lui, et s'en rendent maîtres en lui mettant un licol beaucoup plus fort et à nœud fixe.

Chacune de ces familles sauvages a un chef auquel appartiennent des priviléges particuliers. Il est le sultan de la troupe, et son harem est très-nombreux. Si quelqu'autre ose empiéter sur ses droits, sa colère ne connaît point de bornes; il attaque à l'instant son malheureux rival, le force à fuir, et souvent même lui arrache la vie. Le harem, qui doit être le prix de la victoire, regarde le combat avec anxiété. Quelquefois le vainqueur, tel qu'un orgueilleux conquérant, daigne admettre le vaincu au spectacle de ses plaisirs, ce qu'il ne ferait pas sans doute s'il songeait à l'inconstance du sort, et s'il calculait que l'esclave d'aujourd'hui, devenu maître à son tour, tirera une ample vengeance des affronts qu'il a reçus (1).

Les ours des États-Unis. — L'ours blanc est le seul animal féroce des États-Unis; sa rencontre expose les voyageurs aux plus grands dangers, surtout lorsqu'il est pressé par la faim. Un de ces animaux attaqua, l'année dernière, le canot de deux Indiens qui était amarré au rivage. Il se saisit d'un de ces malheureux, et l'entraîna dans la forêt; l'autre essaya vainement de secourir son camarade : l'humidité, qui avait pénétré dans son mousquet, rendit cette tentative infructueuse. Des Indiens, qui chassaient dans la forêt, accoururent heureusement, tuèrent l'ours, et arrachèrent de ses griffes l'infortuné qui se croyait dévoué à une mort certaine. C'est de lui que je tiens les détails de son aventure, qu'il me conta en me vendant la peau de son antagoniste.

(1) Voyez d'autres détails sur les chevaux sauvages de l'Amérique du Sud, dans l'extrait de l'excursion du capitaine Head dans les Pampas, VIIIe vol., 16e numéro de notre recueil.

L'ours noir est extrêmement timide, et fuit avec soin la présence des hommes : il est, après le buffle, l'animal dont la chasse est le plus profitable aux Indiens; sa peau, sa chair, sa graisse, ses nerfs, ses ongles mêmes et ses dents, peuvent être employés utilement, et forment une branche considérable de commerce.

Les Indiens, pendant l'été et l'automne, se mettent en embuscade dans les endroits où les fruits croissent en abondance, et, par ce moyen, surprennent et détruisent un grand nombre d'ours noirs, qui font, de ces végétaux, leur principale nourriture. Dès le commencement des froids, ces animaux se cachent dans des arbres creux, ou dans des trous qu'ils pratiquent en terre. Ils y restent tout l'hiver sans faire aucun autre mouvement que celui de lécher leurs pattes. On dit que la graisse dont elles sont couvertes suffit pour les alimenter pendant toute la saison rigoureuse. Les Indiens découvrent leurs retraites, soit par le moyen de chiens dressés à cette chasse, soit par les traces que la respiration de l'animal laisse sur la neige. Jamais ils ne se défendent, et une simple lance est l'arme que l'on emploie pour les tuer.

Au printems, l'ours quitte sa tanière et s'exerce d'abord à regagner l'usage de ses facultés, qui ont été suspendues pendant un tems si considérable. Il commence par se nettoyer l'estomac, en faisant usage de diverses espèces de plantes diurétiques, que la nature lui indique d'une manière plus claire et plus précise que ne le font pour nous les nomenclatures des médecins et des botanistes. Après une abstinence si longue, et la purgation qui lui succède, un régime léger devient nécessaire à l'intelligent animal; il se nourrit, en conséquence, de poissons, et la méthode qu'il emploie pour se les procurer est vraiment curieuse. Il s'assied sur ses pattes de derrière, au bord d'un lac ou d'une rivière, et reste si parfaitement immobile que l'œil

exercé des Indiens s'y trompe quelquefois lui-même, et prend l'ours, ainsi placé, pour un tronc d'arbre que le tems a noirci. Celui-ci attend, dans cette position, que quelque poisson trop confiant vienne se jouer à la surface de l'eau, et, alors, il le tire sur le rivage avec une célérité et une habileté incroyables. Quand, par ce stratagème, il s'est procuré une quantité suffisante de vivres, il en mange une partie et cache le reste avec soin pour un autre repas. Il paraît avoir observé que le matin et le soir sont les seuls instans favorables pour la pêche.

Après s'être contenté, pendant quelques semaines, de cette nourriture, l'ours en cherche une plus substantielle dans la chair des animaux qu'il tue lui-même ou qu'il rencontre sans vie; puis il revient enfin à son régime de fruits : ainsi, dans le cours de l'année, cet animal est, à différentes époques, ichtyophage, carnivore et frugivore. On peut se faire une idée de la niaiserie avec laquelle certains ouvrages de sciences étaient rédigés autrefois. Nous nous rappelons avoir vu, dans un ancien dictionnaire géographique, une description de l'espèce d'ours dont nous venons de parler. « Ces ours, disait l'auteur du dictionnaire, sont si féroces qu'ils se défendent quand on les attaque. »

Impressions de pieds d'animaux dans un banc de grès. — A deux milles au nord de Lochmaben, dans le comté de Dumfries, en Écosse, les ouvriers qui exploitaient une carrière de grès rouge qui fournit la pierre de taille pour les constructions du pays, aperçurent des suites d'impressions dont la forme et la distribution régulière ne pouvaient être un effet du hasard, un *jeu de la nature*. Quelques échantillons bien caractérisés furent envoyés au professeur Buckland, qui jugea sur-le-champ combien ce fait, observé avec soin, pouvait répandre de lumière sur la géologie du pays, et contribuer aux progrès de la science. Ses recherches,

sur cet objet intéressant, sont la matière d'un mémoire que M. Grierson a lu, le 22 novembre 1827, à la société littéraire de Perth. Le banc de grès dans lequel on a trouvé les impressions dont il s'agit est à plus de 50 pieds au-dessous de la surface, et cependant il est incontestable qu'à une époque très-reculée ce qui forme aujourd'hui la base de la carrière était à découvert; que cette roche, si dure aujourd'hui, fut d'abord assez molle pour céder à une pression médiocre, dans un tems si court qu'il doit être permis de le regarder comme un instant, la durée d'un pas des animaux qui parcoururent autrefois ce sol alors mobile. Les impressions de pas sont alignées, équidistantes, précédées par une traînée qui dénote que ces animaux soulevaient peu leurs pieds, les posaient paisiblement et par degrés. Leur allure était une marche, et non pas une suite de sauts, car le pied droit alterne régulièrement avec le pied gauche. On pense bien que les doigts sont plus profondément imprimés que les talons; en un mot, ces traces ressemblent exactement à celles que les animaux laissent sur la neige, après leur passage. M. Buckland y a reconnu des pieds de tortue ou de crocodile.

Les traces les plus profondes et les plus distinctes que l'on ait trouvées dans cette carrière sont tout au fond de l'exploitation. En continuant les travaux dans la profondeur, il est probable que de nouveaux faits seront révélés, et qu'ils forceront à modifier les hypothèses que l'on ne manquera pas de faire, d'après les connaissances actuelles. Les géologues attribuaient au grès rouge une assez haute antiquité : faudra-t-il la rajeunir, et assigner à sa formation une époque plus rapprochée de notre tems? ou, ne serons-nous pas forcés de reculer encore les époques antérieures à cette formation? Dans l'ordre des progrès d'une science, les premiers pas sont assez faciles; mais à mesure que les découvertes s'accumulent sans être

coordonnées, les savans éprouvent l'embarras des richesses, et cette sorte de malaise se prolonge jusqu'à ce que le règne des hypothèses soit passé, et que le tems des théories soit arrivé. Les géologues sont encore au milieu de la confusion : grâces au zèle des investigateurs, les faits arrivent en foule, et de toutes parts; mais le génie capable de les mettre en ordre n'a pas encore paru, peut-être même les données dont il ne peut se passer ne sont-elles pas complétées. Prenons patience : les savans sont sur la bonne voie, et la suivent avec ardeur; nous finirons par retrouver au moins le sommaire des annales de notre globe et des révolutions effroyables qu'il a subies (1), et avec lesquelles on ne pourra se dispenser de coordonner un jour toutes les histoires.

Analyse du platine de Sibérie, par M. le professeur Breithaupt. — Le minerai soumis à l'analyse venait de Nijnotagnilski, province de Verkhoutourié, dans le gouvernement de Perm. On tire de ce lieu deux sortes de sables pour les laver : l'un est ferrifère, et contient le platine; l'autre est quartzeux, et fournit de l'or très-pur.

Au premier coup-d'œil, le minerai de platine paraît composé de grains de différente nature, que l'on peut tirer assez facilement : on obtient ainsi du platine, de l'or, un alliage d'iridium et d'osmium, quelques grains que M. Breithaupt a pris pour du palladium et du fer magnétique. Comme tous ces grains sont anguleux et brillans, il paraît qu'ils n'ont pas été soumis à des frottemens prolongés, et par conséquent les eaux ne les ont pas entraînés fort loin du lieu de leur origine.

Les grains de platine sont de deux sortes; les uns ne sont

(1) Voyez à ce sujet le bel article emprunté au *Quarterly Review* et inséré dans notre 30e numéro, sur les révolutions de la nature dans la France centrale.

pas attirés par l'aimant, et les autres sont emportés par ce moyen. Il y a donc un platine ferrugineux, et un autre qui ne l'est point : celui-ci ressemble exactement au platine rapporté d'Amérique par M. de Humboldt, mais sa pesanteur spécifique est un peu plus grande ; ce qui dénote un métal plus pur. Le platine ferrugineux est plus obscur, plus dur et moins pesant.

L'or n'est qu'en petite quantité dans le minerai de platine. On soupçonne que les deux métaux y sont alliés, mais que le platine n'est qu'en très-petite quantité dans cet alliage.

L'alliage d'iridium et d'osmium surpasse le platine même en pesanteur spécifique. Il est peu malléable.

Les grains de platine, choisis par M. le professeur pour les soumettre à l'analyse, étaient de couleur d'acier bleuâtre. M. Breithaupt y a trouvé les substances suivantes :

Palladium	1,64
Rhodium	11,07
Platine	80,87
Cuivre	2,05
Fer	2,30
Soufre	0,79
Trace d'iridum.	
Résidu	0,11
	98,83

Géographie. — Voyages.

La Gazette littéraire contient l'extrait suivant d'une lettre écrite à bord du *Blossom*, capitaine Beechey, alors dans la Mer du Sud.

« Ma dernière lettre était, je crois, datée de San-Francisco, où nous nous délassâmes de nos inutiles exploits, dans les horribles régions du nord. Rien de particulier ne nous arriva dans cette ville ; mais, après avoir souffert tant de privations, nous nous trouvions heureux, et nous

éprouvions un véritable plaisir à monter souvent à cheval, les chevaux étant aussi communs dans ce pays que les billets blancs dans une loterie anglaise. Ce plaisir ne nous aurait coûté aucune peine, si nous avions été pourvus de selles; mais, pour nous en procurer, il fallait souvent payer deux fois la valeur du cheval, quoiqu'elles fussent incommodes et grossièrement travaillées.

» Le gouverneur voulait nous rendre témoins d'un combat entre un ours et un taureau sauvage; nous en fûmes malheureusement privés : les soldats qui devaient procurer les animaux, ne trouvant pas la récompense proportionnée à leur peine, refusèrent de se charger de cette commission. A peu de distance, dans l'intérieur, les ours sont extrêmement nombreux et d'une nature sauvage et féroce; souvent ils attaquent les voyageurs et leur font courir de grands dangers.

» En quittant San-Francisco, le 28 décembre 1826, nous rangeâmes la côte jusqu'à Monterrey, où, après un court séjour, nous mîmes de nouveau à la voile pour les îles Sandwich (1). Après une heureuse mais longue traversée, nous arrivâmes à Oahui; cette île est maintenant la résidence du roi, qui habite Honaruru, la ville principale. Nous fûmes assez heureux pour mouiller dans son fond, à une portée de fusil du rivage : les indigènes nous accueillirent de la manière la plus franche et la plus amicale, nous témoignant tout le plaisir que leur faisait éprouver l'espoir de notre long séjour parmi eux.

» On a tant parlé et tant écrit sur les îles Sandwich, qu'elles ont acquis beaucoup d'importance dans le monde civilisé; cela me fait espérer que des détails sur le séjour que nous y avons fait ne seront pas sans intérêt pour

(1) Voyez, dans notre 11e numéro, un grand et curieux article sur ces îles et sur les étonnans progrès qu'y fait la civilisation européenne. Voyez aussi le *Tableau statistique de l'Australie*, dans le 29e numéro.

vous. En peu de tems le *Blossom* fut décoré, si ce n'est avec magnificence, du moins avec toute la pompe que les circonstances comportaient pour la réception du roi et de plusieurs chefs, qui dînèrent à bord avec les consuls anglais et américains, et quelques capitaines de navires marchands. Tout se passa de la manière la plus convenable; le repas fut égayé par des toasts et des chants patriotiques, auxquels les insulaires prirent part, quoique dans un langage inintelligible pour nous. Je suis obligé de vous rappeler l'opinion précipitée que je m'étais formée des habitans de ces îles, à notre premier voyage. Leur aspect sauvage est entièrement changé; partout on nous prodiguait des marques d'affection, et les traitemens les plus hospitaliers. A Tahiti, la réponse à toutes nos demandes était : « Un dollar! » Ici nous ne sommes jamais entrés dans une cabane, sans qu'aussitôt le propriétaire ne nous ait engagés à partager son repas. Je ne peux rien vous dire des femmes de ce pays : leur conduite et leurs manières, quoique remplies de douceur, diffèrent tellement de celles de notre patrie, que je crois plus prudent de garder le silence sur cet article; mais, depuis la princesse royale, jusqu'aux femmes des classes inférieures, elles ont toutes, entre elles, une grande ressemblance.

» La ville de Honaruru est composée de cabanes qui sont construites en forme de meules de foin : l'intérieur en est agréable et commode; elles sont presque toutes entourées d'une plantation de bananiers.

» Ce séjour aurait été rempli d'agrémens pour nous, sans le grand nombre d'Américains qui s'y trouvent, et qui, aidés par les missionnaires (1), commençaient à prendre un grand ascendant sur l'esprit du roi. Le consul anglais

(1) Ces missionnaires, venus des États-Unis, sont ceux dont il est question dans notre 11e numéro, et qui ont converti au christianisme les insulaires des Sandwich.

venait cependant de faire échouer leur projet de substituer les étoiles américaines au *jack* anglais qui figure à présent dans les couleurs nationales des îles Sandwich.

» Mais c'est assez vous parler d'Oahui; après un séjour d'un mois, nous quittâmes cette île, sans connaître positivement le but de notre voyage, mais croyant que nous allions nous diriger vers la Chine. Notre espoir ne fut pas trompé, et, le 12 avril, nous arrivâmes en vue de Macao : nous jetâmes l'ancre dans le Typa, beaucoup plus près qu'il n'est ordinairement permis aux vaisseaux de le faire; ce qui nous fut reproché par les Portugais et les Chinois; mais, malgré leurs remontrances, nous gardâmes notre position.

» Macao (1) est une jolie petite ville, qui, vue de la mer, a une apparence agréable. En face, se trouvent les bâtimens de la factorerie anglaise; les boutiques des Chinois bordent, de chaque côté, des rues étroites : elles sont remplies d'un grand nombre d'objets pour lesquels ils ne demandent jamais moins que deux fois leur valeur. »

Industrie.

Vitesse des différens moyens de transport. — Décidément les chevaux sont vaincus à la course. L'effrayante rapidité des voitures à vapeur ne sera jamais égalée par les plus fameux coursiers : si les postes peuvent être servies par des malles à vapeur, on pourra se passer de télégraphes.

La vitesse des bateaux à vapeur peut être très-grande, surpasser celle d'une voiture attelée des meilleurs chevaux; cependant, elle ne peut atteindre celle d'un vaisseau poussé

(1) NOTE DU TR. On sait que Macao est une possession portugaise tout près des côtes de la Chine. Voyez, sur cette possession, le *Tableau statistique de l'Asie*, inséré dans notre 27e numéro.

par un bon vent. Les bateaux à vapeur possèdent d'ailleurs assez de qualités précieuses pour qu'ils n'aient pas besoin d'être recommandés par l'extrême célérité de leur marche dans des circonstances entièrement fortuites, et sur lesquelles le navigateur ne peut compter.

A leur tour, les vaisseaux à la voile sont devancés par les traîneaux poussés par le vent. Le lieutenant Deroos, de la marine royale, cite quelques essais de bateaux sur patins, gréés comme des bateaux de même dimension, destinés aux voyages d'hiver sur les fleuves et les lacs de l'Amérique du Nord. Dans l'une de ces courses, dont il ne fut pas témoin, mais dont les résultats lui ont été communiqués par un camarade qui s'y trouvait, la vitesse fut de vingt-cinq lieues de poste à l'heure. On raconte que deux Anglais firent autrefois, sur un traîneau russe disposé pour porter une voile, une expérience qui aurait dû fixer l'attention des peuples du nord de l'Europe. Partis de Pétersbourg par un vent assez modéré, ils obtinrent, à l'entrée du golfe de Finlande, une vitesse de dix lieues à l'heure. En ce moment, un renard traversait le golfe sur la glace : le traîneau se dirige vers le malencontreux animal, l'atteint, passe sur son corps, et le patin le coupe en deux.

Quand l'usage des chemins de fer sera bien connu et pratiqué, ne pourrait-on pas faire quelques essais de *voitures à la voile,* et faire voir aux constructeurs de voitures à vapeur qu'il est possible de les devancer ; mais, ce qui est encore plus à désirer, c'est que M. Genet (1) tienne ses magnifiques promesses, et qu'il nous envoie du Nouveau-Monde des voitures aériennes. On ne peut espérer qu'aucune machine créée par l'homme puisse surpasser la vitesse du vent. Dans aucune application de la mécanique aux moyens de transport, on ne pourra dire : *Ocior Euro.*

(1) Il a été rendu compte des expériences de M. Genet, Français établi aux États-Unis, dans un précédent numéro.

REVUE BRITANNIQUE.



LES LIVRES,

CEUX QUI LES FONT ET CEUX QUI LES VENDENT.

Un libraire de Londres, qui fait un commerce fort étendu, refusait dernièrement de se charger de la publication d'un ouvrage, parce qu'il n'avait qu'un seul volume ; il ajoutait que, si l'auteur pouvait en faire deux, il offrirait alors un prix raisonnable du manuscrit. Ceux de nos lecteurs qui ne sont pas initiés au commerce de la librairie, ne comprennent pas ce qu'il y avait de rationnel dans cette proposition. Il faut qu'ils sachent qu'il en coûte autant pour annoncer un volume, dans un journal, que pour en annoncer deux , tandis que la recette produite par la vente ne s'élève qu'à la moitié. Le prix des avertissemens, par suite des droits fixes et proportionnels que prélève le fisc , absorbe en conséquence une grande partie des bénéfices. Un auteur qui publie un ouvrage à ses propres frais doit éviter la dépense des avertissemens, ou renoncer à toute chance de profits. Un libraire, qui est un négociant, et dont partant le gain est l'unique but, refusera une opé-

ration qui, selon toute probabilité, ne pourra pas lui offrir de compensation de ses avances. Cette règle générale a cependant de nombreuses exceptions; par exemple, les livres élémentaires qui, quand ils se vendent, ont une circulation immense. Il faut excepter aussi les livres de sciences, dont la vente est limitée à un petit nombre d'individus toujours à la piste de tout ce qui peut les intéresser, et qui, par conséquent, n'ont pas besoin d'être souvent avertis, par les journaux, de la publication d'un nouvel ouvrage.

Il résulte de cet état de choses que comme, au moyen d'un peu d'industrie littéraire, tous les livres sont susceptibles d'expansion, il est naturel que l'auteur s'applique à donner à ses produits le degré de développement nécessaire pour s'assurer des offres d'un éditeur. Tout cela n'a d'inconvéniens que pour le public qui est obligé de payer beaucoup plus cher pour un ouvrage qui serait bien meilleur, si on ne l'eût pas délayé. Le tems se consume, et l'instruction est moitié moins grande; car on aurait pu autrement lire deux ouvrages, au lieu d'un seul qui coûte le prix de deux. C'est la conséquence naturelle, non des avertissemens, mais des frais qu'il faut faire pour les publier. Le compte d'un éditeur est vraiment une chose curieuse; car presque toujours, quand il s'agit de la publication d'un petit ouvrage, les frais indispensables pour en faire connaître l'existence égalent la totalité des frais d'impression, ceux du papier sur lequel il est tiré et ceux du brochage.

Le chef d'une des plus grandes maisons de librairie de la métropole nous a assuré que, sur trois ouvrages qui se publient, il y en a deux qui tombent, c'est-à-dire qui non-seulement ne présentent pas de bénéfice, mais même produisent une perte. Cette proportion varie selon la sagacité plus ou moins grande des éditeurs : les uns apprécient mieux le mérite intrinsèque d'un livre, et les autres savent

davantage pressentir ceux qui doivent prendre dans le public; et, comme on sait, il s'en faut bien que ce soient toujours les meilleurs. Il est évident, d'après cela, que le troisième ouvrage doit indemniser l'éditeur de la perte que lui ont causée les deux autres. Il faut donc ou qu'il hausse le prix du troisième, ou bien qu'il diminue la rémunération de l'auteur. Ainsi l'auteur et le public se trouvent réunis pour payer au libraire la chance qu'il court, ou, en d'autres termes, pour *assurer* son absence de tact et de jugement.

Tous ceux qui font des livres ou qui en vendent ont entendu parler du système des comptes à demi. C'est une combinaison pour éviter les inconvéniens indiqués dans le paragraphe précédent, pour protéger les intérêts du public et du libraire, et pour faire supporter par l'auteur la plus grande partie des chances de la publication. Au moyen de cet arrangement, l'éditeur est à l'abri de tous les risques de perte, à l'exception du moins de la perte du tems et des soins qu'il s'est donnés pour faire réussir l'ouvrage. Au fond cela est assez juste; car si un auteur a produit une marchandise qui n'est pas de défaite, il est dans l'ordre qu'il en souffre seul, et que celui qui a été la cause première de la perte en supporte le dommage.

Il est rare cependant que ce soit sous ce point de vue que les auteurs considèrent le système des comptes à demi, et il convient de les éclairer à cet égard. Suivant cet arrangement, l'éditeur doit défrayer toute la dépense du papier, de l'impression et des avertissemens; mais comme il ne paie rien pour le manuscrit, tous les profits doivent être également partagés; seulement le libraire commence par prélever 10 pour % sur les recettes brutes, en compensation des peines que la publication lui a données. L'auteur, plein d'espérances, conclut avec empressement un marché qui semble parfaitement équitable. Il compte sur des bénéfices qui n'arriveront jamais. Il est facile de faire voir com-

bien ses calculs sont faux. Quand un manuscrit est proposé à un libraire, s'il est en état de le juger lui-même, il le lit, et il examine ensuite : 1° s'il aura du succès ; 2° si les frais seront couverts ; et 3° s'il restera en magasin. Dans le dernier cas il renvoie le manuscrit à l'auteur, en motivant le refus de le publier par toutes les raisons que sa politesse lui suggère. Dans le second cas, il voit l'auteur, et lui propose un compte à demi. Dans le premier, il offre une somme plus ou moins forte pour s'assurer de l'entière propriété de l'ouvrage.

En publiant en compte à demi, les risques du libraire sont peu considérables. Il s'est assuré d'avance des titres que l'ouvrage peut avoir à l'attention publique. Il sait que la poésie imprimée ne vaut guère mieux que du papier blanc ; que les voyages ont toujours un certain débit ; que les romans, et en général les ouvrages d'imagination, ne sont pas de défaite, à moins qu'ils ne soient jetés dans un moule à la mode ; que les traités didactiques ou philosophiques n'ont de débit qu'autant qu'ils paraissent sous les auspices d'une société savante ou d'une réputation anciennement établie. Un éditeur un peu avisé sait toujours si l'ouvrage dont il se charge paiera les frais ; et les 10 p. % qu'il prélève l'indemnisent de ses peines et des dépenses générales de son établissement. Il n'a pas de capitaux à avancer, car ses paiemens ne se font que par des billets à longue échéance ; et, à l'époque du remboursement, il s'est procuré, ou à peu près, les fonds dont il a besoin, par la vente d'un certain nombre d'exemplaires. Dans l'hypothèse où il se serait trompé dans ses calculs, la perte ne pourrait pas être considérable, car il faudrait qu'il fût bien malhabile pour ne pas écouler quelques centaines d'exemplaires. Ce qui lui resterait en magasin finirait toujours par se vendre à la longue, au moins en partie, et en fin de compte il se trouverait entièrement remboursé de ses

avances. Quelquefois le compte final présente un bénéfice, pour l'auteur, de quelques douzaines de liv. sterling, mais jamais, ou presque jamais, un profit tant soit peu considérable; car, si le libraire entend son métier, il aura pressenti le succès de l'ouvrage, et il en aura acquis la propriété exclusive. Les comptes à demi ont encore pour le libraire un autre avantage. Cette manière de faire a une apparence de libéralité, et donne l'idée d'un spéculateur entreprenant et généreux. La réputation de l'heureux libraire ne tarde pas à s'étendre, et tous les auteurs affluent chez lui. Afin de se le concilier, ceux-ci ne manquent pas de favoriser l'écoulement de ses livres, en en faisant des éloges bénévoles dans les journaux. Souvent aussi un jeune auteur fait, au libraire, le sacrifice de son premier ouvrage, dans l'espoir que, s'il réussit, il lui donnera un bon prix du second.

Un éditeur riche a, en général, dans sa dépendance une *Revue*, un *Magasin*, une *Gazette littéraire*, ou du moins ceux qui y travaillent. Les *Revues*, les *Magasins* et les écrivains qui les rédigent, peuvent être considérés comme étant en masse, si ce n'est en particulier, sous la main du corps des libraires. Un recueil de ce genre peut difficilement avoir une circulation étendue, sans le patronage des libraires, et, quand ils sont malveillans, les plus grands efforts sont indispensables pour lui assurer une existence indépendante. Le public ne saurait apprécier les sacrifices auxquels il faut se résigner, dans cette espèce de lutte, partie par un sentiment de devoir envers lui, et partie pour la satisfaction intérieure de sa propre conscience : il ne sait pas combien il serait facile de descendre le courant avec un vent doux et prospère; car une critique impartiale et judicieuse veut du tems et du soin, tandis qu'un amas d'éloges sans vérité ne coûte rien, si ce n'est la conscience

de celui qui les fait. Le public n'ayant aucun discernement pour choisir ses guides, les seules parties que l'on prenne en considération sont, d'une part, les propriétaires des recueils de critique, et, de l'autre, les propriétaires de livres qui, comme on l'observe, vendent à la fois les livres et les écrits périodiques où l'on en rend compte. Ils poussent ou entravent la vente de ces recueils, comme cela leur convient, et l'instinct commercial leur indique toujours ce qu'ils doivent faire à cet égard. Malheureusement la tourbe des acheteurs, incapable de juger par elle-même, ne manque pas d'écouter avidement le commérage des libraires, et d'y conformer son opinion, si toutefois elle en a une.

La grande faute des auteurs est de croire que, parce qu'ils ont reçu la même éducation que les hautes classes de la société, et qu'ils y vivent quelquefois, le métier qu'ils font doit leur donner de l'aisance. Personne ne doit attendre davantage de la profession d'auteur, que ce que l'on peut obtenir par le travail manuel d'un expéditionnaire. Si un homme de lettres veut estimer son travail au même nombre de *pence* par folio, qu'un scribe qui copie pour le procureur, il est probable qu'il ne sera pas trompé dans ses calculs, pourvu qu'il ait du sens et du talent. Mais c'est là tout ce qu'il peut raisonnablement espérer. Probablement on ne manquera pas de nous citer Walter Scott; nous répondrons que cette exception isolée n'infirme pas la règle. Peut-être aussi parlera-t-on de Southey. Cependant, en mettant à part ce qu'il reçoit pour ses articles dans les *Revues*, ce qui ne nous occupe pas dans ce moment, on se convaincra facilement qu'il n'aurait pas moins gagné, s'il eût passé toute sa vie dans l'étude d'un praticien. Que si on nous opposait le prix auquel a été acquis le manuscrit de certains romans à la mode, et la munificence habituelle

de M. Colburn (1), nous répondrions qu'un homme ne peut guère écrire, dans toute sa vie, que deux ou trois romans de l'espèce dont il s'agit, attendu qu'après cela ses observations personnelles sur le monde et le cœur humain sont entièrement épuisées. Il faudrait donc, pour que cela pût être profitable, que le prix de ces deux ou trois romans fût assez élevé pour qu'il procurât à l'auteur les moyens d'une existence aisée pendant le reste de sa vie, ce qui n'arrive jamais.

Dans les autres branches de la littérature ou des sciences, si un homme a acquis des connaissances théoriques ou pratiques, et qu'il les condense dans un livre, qu'on nous permette cette expression, il est probable qu'il parviendra à le placer à un prix assez satisfaisant; mais un seul livre peut souvent renfermer tout le fruit du travail d'une vie longue et studieuse. Si ce résultat est une compilation historique, faite au moyen de la lecture assidue et judicieuse des ouvrages d'autrui, l'auteur aurait gagné davantage en travaillant, comme commis, dans une maison de banque. Gibbon, si nous avons bonne mémoire, ne reçut que six mille liv. st. (150,000 fr.) pour son grand ouvrage historique sur la décadence de l'empire romain; somme à peine suffisante pour défrayer la dépense qu'il avait été forcé de faire afin de se procurer les livres indispensables pour la composition de cet ouvrage : d'où il résulte que ce beau monument littéraire, fruit des recherches et des travaux de toute sa vie, et qui a eu tout d'abord le plus grand et le plus légitime succès, ne lui a pas procuré une obole. Mais, dans l'hypothèse même où cette dépense n'aurait pas eu lieu, si nous calculons le tems qu'il a passé à l'exécution de cet ouvrage, le prix qu'il en a reçu était à peine suffisant pour lui procurer un revenu annuel de 200 liv.

(1) Fameux libraire ou plutôt éditeur (*publisher*) de Londres.

(5,000 fr.). On nous assure que M. Mill n'a pas reçu plus de quinze cents liv. st. (37,500 fr.) pour son histoire de l'Inde Britannique. Or, en calculant le tems nécessaire pour la composition de ce grand ouvrage, il nous sera facile de nous convaincre que, si le travail de M. Mill eût été payé au taux de celui du premier clerc d'un procureur, il aurait dû recevoir cinq mille liv. (125,000 fr.) pour son manuscrit; et cependant il est probable que le libraire ne l'a pas moins payé qu'il ne devait le faire. Nous connaissons des écrivains qui ont publié des ouvrages qui ont rendu leur nom à jamais honorable, et qui n'ont jamais reçu aucune indemnité pécuniaire. D'autres donnent, chaque année, quatre ou cinq cents liv. st. à leur imprimeur, pour éclairer un public ingrat qui ne veut pas qu'on l'éclaire. Ces messieurs se plaignent sans cesse de l'injustice du public, de son mauvais goût, de son amour pour les rapsodies, de la malignité des critiques, etc. La vérité est qu'il ne faut pas écrire dans l'espérance de gagner de l'argent; que la littérature ne doit pas être un métier; et que rien n'est absurde comme de vouloir vivre par la vente de ses livres. L'idée que la littérature peut être une profession lucrative a un double inconvénient; d'abord elle détermine de malheureux jeunes gens à suivre une carrière où ils meurent de faim, tandis qu'ils auraient pu vivre convenablement dans toute autre; et ensuite elle avilit la littérature elle-même. En effet elle se dégrade par la production d'un grand nombre d'ouvrages qui se nuisent réciproquement au moyen d'une concurrence ruineuse; par la mise au jour de publications indigestes et hâtives, écrites seulement dans un but temporaire, celui de procurer quelques écus à leurs misérables auteurs; et enfin en rabaissant le caractère des gens de lettres qui occuperaient aux yeux du monde, comme aux leurs, une place beaucoup plus élevée, s'ils ne

travaillaient que dans le but d'acquérir une renommée durable, et d'instruire ou d'améliorer leurs semblables (1).

A moins d'avoir pris part à la publication d'un écrit périodique, il est impossible d'imaginer jusqu'où descend, dans la littérature, l'espoir d'une rétribution pécuniaire. Des écoliers et des jeunes filles, qui savent à peine l'orthographe, griffonnent leurs premiers vers dans la persuasion qu'ils seront payés et bien payés. Les stances que l'on compose pour l'anniversaire de la naissance d'une mère, ou pour le mariage d'une sœur, sont envoyées de suite à quelque *Magasin* ou *Gazette littéraire*, et on insiste délicatement, mais avec fermeté, sur l'article de la rétribution. Le premier conte que l'on compose, ou la première élucubration

(1) NOTE DU TR. Il serait facile de faire voir qu'en France les gens de lettres sont encore moins bien traités sous les rapports pécuniaires que dans la Grande-Bretagne. Dans son mémoire sur la librairie française, M. le comte Daru n'a estimé qu'à 500,000 fr. la somme annuelle que reçoivent les auteurs ; or, en comptant toutes les personnes qui composent pour les théâtres secondaires, et celles qui prennent une part quelconque à la rédaction d'un journal politique, scientifique ou littéraire, le nombre des gens de lettres s'élève au moins à 250. Il résulte de cela que, si ces cinq cent mille fr. étaient répartis également, la rétribution serait de 2,000 fr. par personne. A Paris c'est à peine le salaire d'un ouvrier employé ; mais il s'en faut bien que la somme en question se répartisse de cette manière. Ceux qui composent pour le théâtre en absorbent la plus grande partie ; c'est même pour quelques-uns d'entre eux une industrie très-lucrative. Quant à la rédaction des écrits périodiques, autres que les journaux quotidiens, elle est, presque toujours, mal payée et souvent même fort inexactement. Ces entreprises qui ont été, en Angleterre, l'occasion de très-grandes fortunes, ne produisent en général parmi nous que les fonds nécessaires pour en solder les frais. Nous avons déjà dit que les premiers volumes de la *Revue d'Edinbourg* avaient été réimprimés huit fois ; tandis qu'en France on ne trouverait guère que la *Revue Britannique* qui ait eu trois éditions successives. Les grands profits faits par deux ou trois de nos journaux quotidiens n'infirment pas les observations que nous avons faites sur la faible rémunération que reçoivent les travaux littéraires. Ces profits sont purement mercantiles, puisqu'ils appartiennent aux entrepreneurs de ces journaux, et non pas aux gens de lettres qui les rédigent. S.

philosophique, que jadis on aurait timidement montré à un ami, ou que, dans un moment de défiance modeste, on aurait jeté au feu, est aujourd'hui audacieusement adressé à tous les écrits périodiques, avec des lettres impérieuses dans lesquelles on demande un retour en argent. Lorsqu'on ne fait point attention à ces précieuses productions, qu'on les jette au feu ou dans quelque amas de papiers, des lettres violentes sont écrites aux malheureux éditeurs, dans lesquelles on réclame le manuscrit « si honteusement retenu, » ou le remboursement immédiat de sa valeur. Des cas plus embarrassans se présentent encore : qu'un homme tombe dans la détresse et soit jeté en prison par ses créanciers; sur-le-champ il se met à la besogne, griffonne quelque barbouillage incohérent, l'envoie au premier recueil périodique qui se présente à son esprit, en faisant à l'éditeur l'exposé de sa détresse et du besoin qu'il a d'une rétribution pécuniaire.

Il est fort juste que les écrits périodiques, qui ont tant contribué à répandre cet esprit mercenaire parmi les écrivains, en souffrent les premiers. L'usage suivi par les éditeurs de quelques-uns d'entre eux, de payer leurs collaborateurs d'après la longueur des articles, est absurde. Il y a dans un manuscrit beaucoup d'élémens de valeur, qui devraient être pris en considération avec l'étendue, dès qu'une certaine base a été convenue. A ce dernier égard, c'est la coutume de payer par feuille ou par page, qui a fait croire qu'un sonnet adressé à un éditeur était l'équivalent d'un billet à ordre sur un banquier. La grande inégalité produite par les estimations faites d'après la longueur est encore un autre inconvénient. Il en est résulté que certains écrivains ont reçu de grosses sommes pour des articles de fort peu de mérite, et que, lorsque des recherches et des considérations importantes se trouvaient concentrées dans un petit espace, le talent du rédacteur a été fort insuffisam-

ment rétribué. Ce système de paiement a amené sur le terrain une troupe réglée de mercenaires qui font métier de vendre de la critique à la grosse, et devant lesquels les contributeurs occasionnels, qui n'écrivent que parce qu'ils ont quelque chose à dire, ont été forcés de se replier. Les spéculateurs littéraires prétendent qu'un écrit périodique doit réussir, quand les entrepreneurs peuvent en soutenir la dépense pendant quelques années; mais cette idée, toute mercantile, est dépourvue de vérité, et rien ne peut compenser le manque d'union et de suite, cet esprit harmonieux et persévérant, répandu dans toutes les parties d'un écrit périodique, par un bon éditeur, quand il est secondé par d'habiles collaborateurs qui participent à ses goûts et qui marchent dans ses voies.

Le fait est que la littérature et ceux qui s'en occupent activement en Angleterre sont encore dans une position équivoque. En France, au contraire, le caractère d'homme de lettres a toujours été fort estimé. Peut-être même, avant la révolution, les gens de lettres y jouissaient-ils, comme corps, d'une influence trop prépondérante. Les hommes même les plus bornés et les plus ignorans y seraient fiers d'être considérés comme des écrivains; mais parmi nous un gentleman (1) aimerait mieux être pris pour un courtier ou un marchand de sucre que pour un auteur, car alors on le considérerait comme un personnage dangereux et d'habitudes vulgaires. Cette idée n'est pas tout-à-fait dépourvue de fondement; la littérature est malheureusement la profession de beaucoup d'individus qui n'ont jamais reçu d'éducation, et qui n'ont droit au titre d'hommes de lettres que parce qu'ils fabriquent des paragraphes pour les gazettes

(1) NOTE DU TR. Nous avons déjà dit que le mot *gentleman* n'avait point d'équivalent exact dans notre langue, et ne pouvait pas être traduit par *gentilhomme*. Il convient donc de lui donner droit de bourgeoisie, comme nous l'avons déjà fait pour le mot de *lord*.

quotidiennes. Mais ce qui a le plus déconsidéré le titre d'auteur, c'est le respect des Anglais pour tout ce qui est riche, et leur mépris pour tout ce qui est pauvre. C'est un lieu commun généralement reçu, qu'un « auteur est un pauvre diable, vivant de son esprit, gagnant son pain par sa plume, et n'y parvenant qu'à peine. » Beaucoup de gentilshommes campagnards supposent que, lorsqu'on écrit, c'est nécessairement pour faire des libelles; à leurs yeux tous les gens de lettres sont des pamphlétaires qui vendent des personnalités, et qui assurent leur misérable existence par d'odieuses publications. Nous connaissons un pair de la Grande-Bretagne qui ne manquait jamais, après dîner, quand il s'était surabondamment désaltéré, de se livrer à des déclamations furieuses et incohérentes contre les *auteurs*, parce que, à une élection, avant qu'il siégeât à la chambre haute, quelques personnes avaient fait circuler des billets à la main dans lesquels on faisait sentir combien ses prétentions étaient peu fondées, et où on relevait quelques-uns de ses vices ou de ses ridicules (1).

(*London Magazine.*)

(1) NOTE DU TR. Si les gens de lettres ne font pas fortune en Angleterre, il n'en est pas de même des libraires. On a pu voir, dans un de nos précédens numéros, qu'un seul libraire de Londres vend, chaque année, *cinq millions* de volumes. On a observé avec raison que, quand bien même il ne ferait qu'un profit net de 50 c. par volume, son revenu serait encore immense et dépasserait celui de beaucoup de têtes couronnées.

APOCALYPSE DE LA SŒUR NATIVITÉ.

Ce nouvel apocalypse a pour titre : *Vie et Révélations de la sœur Nativité, religieuse converse au couvent des Urbanistes de Fougères ; écrites sous sa dictée, suivies de sa vie intérieure, écrite aussi d'après elle-même ; par le rédacteur des Révélations, et pour y servir de suite.* — C'est à Paris que ces trois précieux volumes ont vu le jour. Ils doivent tenir lieu de la loi et des prophètes. « Si l'Écriture-Sainte était anéantie, dit le révérend P. Bruning, jésuite anglais ; si nous perdions tout-à-coup les meilleurs traités existans de morale, dogmatiques, mystiques, théologiques, la *Vie de la sœur Nativité* suffirait pour les remplacer tous, et nous les rendrait avec usure. »

Voilà sans doute un magnifique éloge ; et ne croyez pas que l'approbation et l'enthousiasme du jésuite Bruning soient l'effet d'une opinion individuelle. « Ce livre, dit l'abbé Genet, qui en est l'éditeur ou l'auteur, a été examiné en manuscrit par plus de cent théologiens profonds, et surtout à Londres ; nommément par sept ou huit évêques catholiques, vingt ou trente vicaires-généraux de différens diocèses, docteurs et professeurs de théologie en différentes universités, abbés, auteurs de divers ouvrages très-estimés, et plus de quarante curés, recteurs, vicaires et autres prêtres, tant anglais que français, également distingués par leur piété et leur science. »

Cette foule d'admirateurs réclamait l'impression d'un ouvrage dont la lecture les avait édifiés plus que celle d'aucune autre production ancienne ou moderne. Plusieurs le copièrent de leur main ; d'autres en firent des extraits pour servir à leurs méditations journalières. Cependant, lorsque l'abbé Genet les pria de donner une attestation par écrit

de l'utilité de l'ouvrage, quelques-uns reculèrent devant cette demande, et donnèrent pour raison de leur refus la nature extraordinaire du livre, et sa portée au-dessus du vulgaire. De plus hardis l'approuvèrent sans réserve, entre autres le célèbre argumentateur anglais, le défenseur du catholicisme, le docteur Milner, chargé spécialement d'examiner la *Vie de la sœur Nativité*, par l'évêque catholique de Londres, le docteur Douglas, trop peu versé dans la langue française pour former lui-même un jugement sur cet objet.

« C'est une production prodigieuse, s'écrie M. Milner, par la sublimité, l'énergie, la fécondité, le savoir, l'orthodoxie et la piété. Si jamais on la livre au public, je ne doute pas qu'elle ne soit très-utile aux ames... On ne peut parler avec trop d'éloges de la piété et de la sublimité qui distinguent ces Révélations.... Si vous avez occasion de rencontrer mon bon ami, M. l'abbé Genet, présentez-lui mes respectueux complimens, et dites-lui combien j'aurais désiré le voir l'autre jour à Sommerstown. Il est impossible d'avoir plus de vénération que moi pour sa fille spirituelle, ni de former des vœux plus ardens pour que ses Révélations soient mises en lumière, et contribuent à l'édification des bons, à la conversion des méchans. »

Le fameux abbé Barruel a également apposé le sceau de son adhésion à tous ces panégyriques. « Plus je lis l'ouvrage en question, plus je le trouve édifiant et admirable; plus j'y découvre quelque chose de surhumain. A chaque page, j'y vois mille vestiges de cette main divine, et des observations qui ne se sont jamais offertes à moi. Aucun livre ne m'intéresse plus vivement; j'en fais ma méditation ordinaire, et j'espère que Dieu m'y fera trouver plus d'un secours spirituel nécessaire à mon propre salut. Recommandez-moi, je vous prie, aux intercessions de notre bonne sœur. »

Telles sont les sanctions puissantes et nombreuses à la faveur desquelles la *Vie de la sœur Nativité* vient consoler les ames saintes. L'éditeur trouve une grande conformité entre la destinée de ce livre et celle des Prophéties de Jérémie. La sœur l'avait chargé de garder, pendant un certain espace de tems, ce précieux dépôt et de le publier ensuite. Durant dix années de persécutions et d'exil, il avait tenu sa parole, et se voyant, après la mort édifiante de la religieuse, engagé à publier cette production remarquable, par les prières de tous ceux à qui il l'avait communiquée, il met en lumière un ouvrage qui intéresse si fortement le genre humain tout entier. « Loin de moi, s'écrie-t-il, les vains conseils d'une prudence toujours pusillanime ! Le monde a droit à ce précieux trésor, que mon devoir est de ne point tenir caché. »

Aussi, quelle solennité dans les titres des chapitres ! quelle haute importance l'abbé Genet n'attache-t-il pas à un livre dont toutes les subdivisions sont précédées d'épigraphes semblables à celles-ci :

« Mon père, je te remercie ! Seigneur du ciel et de la terre, par qui ces choses sont révélées aux enfans, et qui les caches aux prudens et aux sages ! — Il est bon de garder le secret d'un roi ; mais il faut découvrir les secrets de Dieu, etc., etc., etc. » Sans différer plus long-tems, soulevons le voile de ce grand mystère : voyons quel est ce secret divin dont la sœur nous ouvre l'apocalypse. Disons quelle était cette femme, élue du Seigneur. Suivons-la dans le cours de sa vie, et, de peur d'attribuer à une si grande sainte des choses indignes d'elle, répétons les propres paroles de son interprète et de son directeur.

« Jeanne Le Royer, née à Beaulot, petit village à deux lieues de Fougères, de parens pauvres, sentit de bonne heure un grand désir de la vie religieuse. Aidée de l'assistance de son bon ange et d'une confiance sans bornes en-

vers la bienheureuse Vierge, mais, surtout, de la dévotion la plus tendre et la plus vive pour le Saint-Sacrement de l'autel et l'adorable personne de Notre-Seigneur, elle en reçut des faveurs proportionnées à son amour. » Heureuse l'ame qui sait entretenir, avec son Dieu, cette douce correspondance de tendresse réciproque, ce délicieux commerce d'amour qui fait le paradis de la terre !

Elle perd ses parens, et, se trouvant sans ressource, forme le dessein d'entrer, en qualité de servante, dans quelque maison religieuse, où elle puisse assurer son salut et conserver son caractère de vierge. Notre-Dame, à laquelle elle adressa ses prières, les exauça, dit-elle; elle apprit qu'un des couvens de Fougères, placé sous la direction des Jésuites, avait besoin d'une domestique. Elle s'y présenta, et, après quelques difficultés, résultat d'une cabale formée contre elle, fut admise enfin dans la communauté sans y apporter de douaire. Connue, dès-lors, sous le nom de *sœur Nativité*, elle se fit bientôt remarquer des religieuses par sa piété : « Mais, s'écrie l'abbé Genet, qui eût pu leur faire croire que cette pauvre fille, qui tenait de leur charité la dernière place entre les domestiques, serait bientôt, et dans le fait était déjà, celle que Dieu voyait de l'œil le plus favorable; qu'un jour elle deviendrait leur gloire, leur ornement, l'appui de l'ordre, l'oracle de l'Église pendant sa vie et après sa mort ! »

Et quels sont ses mérites? La sœur Nativité veille, jeûne, s'endort sous la haire, place dans son lit des chardons, des épines, des orties, se flagelle quotidiennement, et suit, dans toutes ses branches, ce régime spirituel que nous a légué la superstition orientale, pour le martyre des pauvres fanatiques qui l'adoptent, le scandale d'une religion sainte et la dégradation de l'espèce humaine. Un jour, on surprend la sœur occupée à manger du fiel mêlé à d'autres substances non moins dégoûtantes. « Chaque

sens avait sa mortification propre. » Des grâces extraordinaires suivirent cette sublime vertu. Dieu lui-même se fit connaître à elle : juste récompense de sa grandeur. « Oui, dit encore l'abbé Genet, Dieu sembla jaloux de la dédommager en personne de tout ce qu'elle eut à endurer du côté du démon et de ses autres ennemis ; jusque-là que Jésus-Christ lui apparut lui-même et lui parla a plusieurs reprises ! ! ! »

La modestie allait bien à une ame si privilégiée ; mais, comme la lumière ne devait pas rester cachée sous le boisseau, certains directeurs, quelques missionnaires, en dépit du soin qu'elle apportait à cacher les grâces spéciales qui l'inondaient, découvrirent les secrets de sa vie intérieure. Ils se consultent, et résolvent que M. Audouin, directeur du couvent, mettra par écrit les choses extraordinaires que Dieu lui révèle touchant la destinée de l'église universelle et de l'église de France en particulier. L'abbé pense que ces prophéties, qui n'ont point vu le jour, contenaient des prédictions plus positives, sur la révolution française, que celles dont la religieuse voulut bien lui faire part.

Quoi qu'il en soit, M. Audouin communiqua ces notes à M. l'Article, directeur du couvent des Ursulines de Fougères : ce dernier, quoique prévenu en faveur de la sœur Nativité, fut choqué d'y lire que l'église de France serait renversée, que ses piliers seraient brisés ; et, la regardant comme la dupe de sa propre imagination, lui dit qu'elle était en danger d'hérésie, que Luther avait commencé par prédire aussi la chute de l'Église, et que, de deux choses l'une, ou elle était folle, ou elle allait être hérétique. Alarmée à son tour, elle engagea M. Audouin à brûler ses notes ; mais les résultats de ces entretiens ayant transpiré dans le couvent, et M. Audouin étant venu à mourir, les sœurs la considérèrent comme une visionnaire ou une hypocrite, et

la tourmentèrent cruellement de toutes les façons. Les chagrins, les humiliations l'accablèrent; ses autres directeurs ne furent pas moins barbares que les religieuses. « Enfin, dit l'abbé, Dieu, pour combler sa misère, sembla l'abandonner à elle-même et à ses ennemis; et le ciel, devenu d'airain, parut *se liguer contre elle avec la terre, avec l'enfer même.* »

Mais ces douleurs, ces persécutions ne suffisant pas, Dieu l'afflige de tous les maux physiques qu'elle a réclamés. Une maladie de poitrine est suivie d'une tumeur cancéreuse, qu'une neuvaine guérit miraculeusement. Un effort trop violent détermine une hernie. Sa vie est en danger; mais ce qu'elle craint, ce n'est point la mort, c'est la pensée de subir une opération qui offense sa délicatesse. On adresse une consultation à la Sorbonne, pour savoir si une religieuse est forcée en conscience de se soumettre, pour sauver sa vie, à une opération de cette espèce. La docte Sorbonne répondit que la religieuse pouvait se laisser mourir, si cela lui plaisait. Elle se confia donc à la seule Providence, et le directeur ajoute à son récit l'observation suivante : « Ainsi cette fille généreuse s'éleva au-dessus de toute considération par la crainte et à la seule apparence de ce qui *pouvait déplaire aux yeux infiniment purs de son Divin Époux.* »

Telle fut, pendant trente ans, l'utile et sainte vie de la sœur Nativité. La révolution française lui persuada que M. l'Article s'était trompé et qu'elle avait eu raison de prophétiser. Enfin, elle eut le bonheur de trouver un directeur assez habile pour la comprendre et voir qu'on pouvait faire d'elle quelque chose. Ce fut l'abbé Genet, nommé en 1790 directeur du couvent : il ne connaissait nullement notre sœur; mais elle lui déclara qu'une révélation spéciale l'avait informée d'avance de son arrivée.

La sœur Pélagie Brunel des Séraphines, supérieure de

la communauté, en donnant au bon abbé Genet la liste de ses pénitentes, lui recommanda spécialement la sœur Nativité, comme une personne qui avait particulièrement besoin de ses secours. « Ses prophéties ont fait du bruit, disait la supérieure, et elle n'a pas voulu se montrer au parloir depuis quinze ans. Elle ne mange que les restes des autres sœurs ; elle ne porte que les habits qu'elles ont quittés. » Habits dont nos fripiers n'eussent pas voulu ; car, d'après la règle du couvent, chaque religieuse portait sept ans le même vêtement pendant le jour, et le même encore sept autres années pendant la nuit. De ces débris misérables, sœur Nativité composait un habit de toutes pièces, et si quelquefois la décence l'obligeait à se mieux vêtir, elle gardait toujours sur la peau l'assemblage de haillons dont j'ai parlé. « Ah ! s'écriait la supérieure, c'est la livrée de la vertu ; ce sont les saints ornemens de l'humilité ! »

Cependant l'abbé veut apprécier par lui-même ce miracle de grandeur chrétienne. Sa première entrevue avec la sœur est intéressante et curieuse. « Elle m'attendait seule, dit-il, et d'un air pensif, dans l'endroit qu'elle avait fixé pour le rendez-vous. Après les salutations, elle me demanda la permission de s'asseoir et s'assit. Je fus frappé de cette figure maigre et vénérable, de ce front voilé, de ces yeux où la modestie était peinte. et surtout d'un air de prédestination qu'on ne peut rendre, mais qui surpasse infiniment tout ce qu'on nomme beauté dans le monde. Sa taille était haute et bien prise, son air négligé et un peu rustique, sa tête tremblante, sa physionomie très-prononcée. Mais ce que je remarquai le plus, ce fut le sceau de sainteté, j'oserai même dire de *divinité,* qui reflétait sur sa figure une image de son ame, et la rendait digne d'être peinte sur la table de la communion ! »

Après quelques complimens réciproques et préliminaires, qui prouvent que, d'un côté, la sœur s'attendait à

trouver en lui un directeur favorable à ses prétentions, et que, d'un autre, l'abbé Genet n'avait nulle répugnance à seconder la prophétesse, elle lui apprit qu'elle était disposée à se soumettre à son tribunal dont la sentence définitive réglerait sa conduite sur les points qui l'inquiétaient. « Tout lui annonçait qu'il serait le dernier directeur du couvent ; elle mourrait contente après lui avoir communiqué tous les détails de ce que Dieu opérait en elle. Je vous donnerai de l'ouvrage, ajoutait-elle, et vous aurez de quoi exercer votre zèle. — En quoi du moins, reprend notre directeur, elle ne se trompait pas. »

Le résultat de ce premier entretien fut la remise entre les mains du directeur d'un papier contenant certaines pratiques de piété qu'elle s'était imposées, ou plutôt qu'on lui avait prescrites : elle ne disait pas qui les lui avait prescrites. A la tête de la page, se trouvait ce titre : *Loué, adoré, aimé, béni soit Jésus-Christ dans le ciel, et dans le Saint-Sacrement de l'autel!* La sœur promettait ensuite de visiter l'autel autant de fois qu'il y a d'heures dans le jour, de cinq heures du matin à dix heures du soir, et de faire à chaque visite une prière ou une méditation sur l'intérieur du cœur de Jésus. Toutes ces visites devaient être purement spirituelles, et non corporelles, excepté aux heures où elle se trouvait à l'église avec la communauté. Elle promettait de ne pas laisser s'écouler un quart d'heure, sans penser à la présence ou à la personne de Dieu, à moins que le sommeil ou quelque occupation extraordinaire et inattendue ne l'en empêchât. M. Audouin lui avait permis de s'engager par un vœu à ces diverses observances, pour sa vie entière ; mais sous condition que, si jamais cette promesse venait à lui causer du trouble et de l'inquiétude, son confesseur aurait toujours le droit de l'en délier ; restriction que M. l'abbé Genet eut le bon sens d'approuver. Et que de folies cruelles ou pitoyables les prêtres n'eus-

sent pas épargnées au genre humain, si leur sagesse eût toujours eu soin de laisser les mêmes facilités de retour vers la raison, de traiter avec la même modération les excès de l'enthousiasme religieux !

Cette entrevue fut suivie de quarante ou cinquante autres, auxquelles étaient présentes l'abbesse elle-même et une sœur qui, depuis, devint supérieure du même couvent. Sur cette autorité, M. l'abbé Genet nous donne tous les détails de ces entretiens inspirés par Dieu même, dit-il, et que toute la chrétienté regardera comme sacrés. Pendant le cours de la seconde entrevue, sœur Nativité se plaint beaucoup de certaines angoisses intérieures, et dit à l'abbé qu'elle vient d'entendre distinctement une voix qui criait dans le fond de son ame les paroles suivantes :

« O mon enfant ! ne vois-tu pas que c'est le diable qui joue toujours son rôle et ne cherche qu'à s'opposer à mes desseins ? Le seul moyen que tu aies de résister à ce terrible ennemi, c'est d'obéir à mon église. Va donc, et informe de ta situation le directeur que je t'ai envoyé. Il te parlera en mon nom et te délivrera de tes perplexités, dont tu ne peux te délivrer toi-même. Sois docile à sa voix, et suis sans hésitation la route qu'il t'indiquera de ma part. »

Aussitôt l'abbé Genet lui donne une méthode infaillible pour distinguer la vérité de l'erreur, et l'inspiration réelle des prestiges de Satan. C'est tout simplement de se demander à elle-même, si elle professe un inviolable attachement et une aveugle obéissance pour la personne du Christ, la parole du Christ et l'église du Christ ; car le diable n'oserait point imiter ces saintes paroles. La moindre suggestion qui tendrait à nous isoler des lois et des décisions de l'église de Rome, à nous détacher de l'unité de la foi, ne serait qu'erreur. « Ah ! mon père, s'écria la religieuse, quel trait de lumière ! c'est l'évidence même ! »

C'est dans la troisième entrevue que sœur Nativité révèle à son confesseur les apparitions fréquentes que Jésus-Christ daigne lui faire, revêtu de la forme sous laquelle la terre l'a possédé. C'est ici que l'abbé Genet prend le plus haut style. « Écoutez! fils des hommes.... ceci est un nouvel apocalypse. Heureux celui qui lit ces choses et les garde dans son cœur! car le tems est venu. » Écoutons donc en silence.

D'abord, par un ordre spécial de la sœur, et par le conseil du Christ qui lui a recommandé de ne pas oublier les épigraphes, M. l'abbé écrit au haut de la page ces mots : « De par Jésus et Marie, au nom de la Très-Sainte Trinité, Jésus, j'obéis! »

Vient ensuite la première révélation, où la sœur raconte comment elle a vu la Sainte-Trinité et de quelle manière! Puis elle s'engage dans une discussion sur la concupiscence, singulier sujet pour un tel lieu et de tels interlocuteurs : elle apprend au bon père que, sans la perte du paradis, l'homme n'eût pas éprouvé de désirs coupables, « que son innocence et sa pureté lui eussent servi de vêtemens célestes et l'eussent mis à l'abri de toute indécence. Jamais, ajoute-t-elle, la concupiscence ne se fût fait sentir dans ses membres, ni la révolte dans ses sens; son corps, comme son esprit et son cœur, eût été soumis à la loi divine. Il ne se fût en tout proposé que la volonté de son Dieu. Le seul désir de s'y conformer, en complétant le nombre des élus, l'eût *porté à la reproduction*, sans qu'il y eût éprouvé aucun mouvement de concupiscence. Cet *acte de devoir* lui eût été aussi méritoire que les louanges et les adorations, qui eussent fait son occupation la plus habituelle. » Il faut avouer que les saintes ont parfois d'étranges révélations!

Voilà déjà des choses fort singulières; mais la sœur avait réservé, pour l'entretien suivant, de plus grandes mer-

veilles encore. L'incarnation, le plus profond des mystères, devait en être le thème. La nuit qui précéda le jour fixé pour l'entrevue, la Sainte-Vierge lui apparut, éclatante de lumière, environnée d'une auréole. « Eh quoi, ma fille, lui dit-elle, vous allez parler de l'incarnation ; et vous ne diriez rien, vous ne feriez rien écrire sur le compte de celle sur laquelle Dieu opéra l'ineffable prodige? Ne parlerez-vous pas de moi, qui suis le canal de la grâce et l'organe de la céleste volonté ? »

Confuse, abattue, la sœur éprouva la plus amère douleur en reconnaissant la justesse de ce reproche, et, n'ayant pas la force de répondre, elle attendit dans un humble silence les révélations que la Sainte-Vierge avait à lui faire. Aussitôt se découvrit à ses regards le plus étonnant spectacle : elle vit le Tout-Puissant environné de son cercle d'or qui comprend toutes choses. Élevée au-dessus de l'univers, et plus éclatante que le soleil, la Vierge était près de lui ; le Seigneur lui adressa quelques paroles, où j'avoue que je n'ai rien compris, mais que la religieuse cite comme une preuve irrécusable de son immaculée conception.

J'ai suivi fidèlement jusqu'ici le récit de l'abbé Genet ; mais la révélation de la sœur sur l'incarnation a quelque chose de si extraordinaire, de si horrible, de si physiquement licencieux, de si grossièrement sensuel, que la plume me tombe des mains. Non-seulement la piété, mais la simple décence se révolte à ce tableau, dont l'application à un sujet sacré rend les couleurs plus monstrueuses encore. Si nous citions un seul de ces détails, le lecteur fermerait notre livre avec dégoût.

Cependant l'abbé Genet s'écrie : « Voilà bien toute la doctrine de l'église sur l'incarnation exposée d'une manière aussi frappante qu'orthodoxe ; jamais, peut-être, on n'avait rien dit d'aussi clair, d'aussi précis, ni d'aussi fort contre les fausses doctrines d'un Arius, d'un Apollinaire,

d'un Nestorius et de tous les ennemis de la divinité de J.-C. et de la divine maternité de sa bienheureuse mère. »

La sœur Nativité ne manquait pas d'imagination, et ce que l'on va lire offre un poème mystique dans toutes les règles. D'abord, elle voit l'église sous le symbole d'un jardin délicieux, où l'hiérarchie ecclésiastique, vêtue de robes blanches et précédée du Christ, s'avance dans un bel ordre. Le Christ confère à chacun des membres le pouvoir divin, représenté par une longue étole. Ils resplendissent tous, depuis le premier des Apôtres jusqu'au plus humble des vicaires; une odeur suave s'exhale de leurs corps, et la sœur croit voir, dans chacun de ces brillans luminaires, une partie de la divinité même.

Ainsi, dans une vision extatique se révélait à notre béate la sublimité de l'ordre de la prêtrise; point important aux yeux de l'abbé Genet et fort souvent rappelé dans le cours de l'ouvrage. La sœur se souvint même d'avoir vu de ses yeux intellectuels l'un de ses confesseurs vêtu de cette magnifique lumière; ce qui ne lui laissa aucun doute sur la majesté céleste du sacerdoce. Enfin Dieu dit à la sœur : « Vois, ce sont mes ministres! ils jugeront l'univers avec moi. Qui les écoute m'écoute; qui les méprise me méprise; qui les touche me touche. Comme j'ai disposé les étoiles au firmament, j'ai disposé la hiérarchie des astres de l'église. Nul pouvoir temporel n'a le droit de déplacer mes ministres, de changer leur juridiction, de restreindre leur pouvoir, de diminuer leur autorité. » La sœur vit en outre l'infaillible tribunal d'où émanent les décrets du Saint-Esprit; elle fut témoin du miracle par lequel notre Sauveur donne, aux sept sacremens, leur efficacité. Spectacle étonnant, en effet, et qui lui arracha un cri d'admiration : « Ah! mon père, le beau coup-d'œil! »

Mais, à côté de la cohorte angélique, se trouvent Satan et son armée. Elle reconnaît le roi des ténèbres, marquant

au front chacun de ses soldats et lui imprimant, avec une matière sulfureuse, le sceau de la perdition. A l'instant même de l'attouchement infernal, le damné se couvre d'une lèpre immonde et contagieuse; Voltaire, Rousseau, écrivains impies, commandent ces grands bataillons de lépreux, et, pendant que la double armée se met en marche, Dieu dit : « Les sentinelles sont endormies, les ennemis ont forcé la barrière et sont dans le cœur de la cité. Déjà les puissances de l'enfer ont investi la citadelle; déjà leurs autels s'élèvent, les idoles me menacent, et l'encens fume à leurs pieds. »

A la suite de ces paroles du Seigneur, se trouve la peinture vivante de la révolution française, que la sœur révélait après son explosion, mais qu'elle avait devinée long-tems auparavant; l'église renversée, ses ministres bannis, la constitution du clergé, la vente des biens ecclésiastiques..... Ah! c'est surtout cette cruelle expropriation que notre sœur déplore et maudit au nom du Seigneur : c'est le sujet principal de l'indignation céleste : « Malheur aux traîtres et aux apostats! malheur aux usurpateurs des biens de mon église, comme à tous ceux qui méprisent mon autorité! Je foudroyerai cette *superbe audacieuse* (nous copions textuellement). Je lui redemanderai un héritage destiné à l'entretien de mes temples et de mes ministres, comme à l'entretien de mes pauvres. »

C'est là, je crois, le mot de l'énigme; et si notre bonne sœur n'avait pas la tête saine, comme le prouvent ses visions, nous sommes tentés de croire que les gens qui l'entouraient, fort raisonnables et très-rusés, ont voulu tirer parti de son délire. Je poursuis mon analyse, en recommandant les pages suivantes à l'attention des poètes qui manquent d'imagination : c'est un drame dans le goût de ceux du Dante, non moins hardi, coloré avec vigueur,

parfois assez impie. En l'abrégeant, nous en conserverons tous les caractères distinctifs et tous les détails merveilleux.

Le premier personnage mis en scène est l'Ante-Christ; toutes les grâces célestes sont tombées sur lui, mais il en abuse. Au ciel il préfère l'abîme; le ciel pousse un long gémissement, et l'abîme se referme sur lui. L'église et le monde deviennent un théâtre de scandales. Partout la mort, la perfidie, l'inceste, tous les vices réunis. On voit de faux miracles; de faux prophètes apparaissent et trompent l'univers. Toutes les puissances de l'enfer se mettent à l'œuvre, et accumulent prestige sur prestige. Heureusement les bons anges n'oublient point leurs fidèles, et proportionnent à l'urgence des circonstances le secours qu'ils leur prodiguent. Les miracles se multiplient; plusieurs meurent pour la foi et ressuscitent au milieu de leurs concitoyens étonnés : dès-lors, devenus immortels et impassibles, ces anges terrestres sont les défenseurs de leurs frères.

Cependant le nombre des élus se complète, et l'archange Michel, le champion le plus ardent de l'église militante, descend sur la terre, apparaît à la petite troupe des amis de Dieu, et les entraîne après lui, pour les sauver de la catastrophe universelle dont le monde va être victime. Les saints opèrent leur sortie en bon ordre; traversent un désert sous la conduite de l'archange, comme les Hébreux sous celle de Moïse; souffrent, pour leur mortification et leur béatitude, la faim et la soif; se nourrissent d'une manne que Dieu leur envoie et enfin du corps de Jésus-Christ lui-même. Alors la terre tremble et se fend de toutes parts; abandonné aux enfans de perdition, le monde se dissout. Les fidèles se réfugient dans les cavernes que le tremblement de terre a formées, y placent leurs vases sacrés et leurs images, et passent les jours et les nuits en prières. Tout s'épure; l'union et la paix règnent entre

eux. Nul désir humain ne vient troubler ce doux état de pureté anticipée. Les sexes se rapprochent sans danger, sans péché, sans crainte; le mariage même passe de mode. «Je ne sais pas, dit la religieuse, si l'on y pensera; du moins Dieu ne m'en a rien fait connaître.»

L'heure a sonné : Michel fait entrer ses favoris dans un jardin de délices, que l'abbé Genet suppose être le jardin d'Éden; il les y établit et leur enjoint de ne pas en franchir les limites. Un nouveau soleil, créé tout exprès, verse des flots de lumière sur les bienheureux. Au-delà de l'espace qu'ils occupent sont les ténèbres, l'horreur, le désespoir et la mort.

Cependant la troupe élue commence à bâtir des églises, pour que Dieu y soit adoré d'un manière digne de lui. Dieu lui-même la dirige, lui fournit des matériaux, trace les plans qu'elle doit suivre; et tous, occupés du service de l'autel, attendent de jour en jour la venue définitive du Messie. Un désir ardent de le voir brûle et dévore les fidèles; plusieurs tombent martyrs de ce désir dont la flamme violente les consume. Par un changement inattendu et pour dernière épreuve, toutes consolations sont enlevées au petit peuple des saints. La sœur apprit comment le Christ se plaisait à prodiguer l'amertume à son Église affligée, tendre épouse à laquelle il faisait boire jusqu'à la lie le calice de honte et de douleur : doctrine aussi pure qu'orthodoxe et vraisemblable, selon M. l'abbé Genet.

Cette épouse abandonnée tend les bras à l'époux qui vient la rejoindre; et la félicité qui l'absorbe s'exhale en transports extatiques : « Ah! mon tendre époux! je n'en peux plus; je tombe en défaillance! mon cœur languit d'amour pour vous. Il brûle du désir de s'unir à vous et de vous posséder sans crainte de vous perdre jamais. Pardonnez mes expressions, mon père! *rien d'impur* dans mes

idées, je puis vous l'assurer. Je ne dois rien omettre de ce que Dieu me fait voir pour être écrit. *Malheur à qui, contre mon intention, trouverait une occasion de scandale* dans une allégorie toute spirituelle, qui n'est que pour son édification ! Oui, je les vois, dans ce moment, le saint époux et la sainte épouse dans des embrassemens et des ravissemens de l'amour le plus tendre et le plus vif : c'est comme une union parfaite. Mais, ne pouvant plus suffire, le cœur de la sainte épouse succombe sous les efforts du divin amour. Ce qui lui fait dire comme à Jésus-Christ sur la croix : *Tout est consommé!* Mon Dieu ! mon bien-aimé! mon cœur ravi de vos bontés tombe en défaillance. Je remets mon ame entre vos mains. Alors, mon père, je la vois comme expirer. Mais que dis-je? elle est immortelle, et, comme Jésus-Christ en croix, elle sent redoubler son ardeur. C'est alors qu'elle pousse les soupirs les plus vifs et les plus ardens vers son divin époux, jusqu'au moment où je la vois s'endormir sur son sein et entre ses bras. »

Le directeur ajoute à ce curieux passage une note non moins curieuse. Ayant demandé à la sœur, dit-il, si elle avait jamais lu ou entendu lire le *Cantique des Cantiques,* elle lui répondit que non ; que tout ce qu'elle lui disait, elle l'avait vu de ses propres yeux, entendu de ses propres oreilles, par la bonté de Dieu, dans un langage élevé; qu'il faudrait la voix d'un ange pour le raconter dignement. « De sorte, mon père, ajouta-t-elle, que, dans tout ce que j'ai vu, il ne m'est pas entré dans l'esprit la moindre pensée déshonnête. » Cette explication satisfait le confesseur.

Plongée dans l'extase, toute la population de l'Éden s'avance vers la cathédrale du pays, où elle compte entendre la messe ; mais, au moment de la communion générale, tout le monde expire dans un délire d'amour, digne

récompense des enfans de Dieu, au sein de la désolation générale!

Il semblerait qu'après avoir révélé ce qui doit se passer d'ici à la fin du monde, la sœur Nativité aurait pu s'en tenir là; mais non, de plus grandes merveilles sont encore en réserve. Effrayée elle-même des mystères dont elle a le secret, elle ne pourrait se résoudre à les dévoiler, si Dieu ne lui apparaissait une dernière fois, pour lui en intimer l'ordre. Elle continue donc cette impie et extravagante vision, toujours au nom de la « très-sainte Trinité, par l'entremise de Jésus et de Marie. »

Un moment après que toutes les créatures vivantes ont expiré, un sourd et profond murmure se fait entendre: tous les objets inanimés prennent une voix. Obscurcissant le disque de sa gloire, le soleil, immobile au milieu des cieux, crie vengeance contre les impies qui ont abusé de sa lumière, et montre au grand jour leur crime et leur opprobre. Il demande justice contre ces profanateurs de sa flamme, réparation contre ceux qui l'ont souillé. La lune, plus animée encore, une rougeur pudique sur le front, porte plainte contre les obscénités et les débauches auxquelles on l'a forcée de prêter ses clartés. Des entrailles de la terre sort un cri plus formidable; elle réclame contre ceux qu'elle a portés et qui l'ont profanée. *Jugement! jugement contre l'espèce humaine!* la sentence! la sentence! Telle est la clameur universelle, la terrible apostrophe des cieux, de la terre et des eaux!

Alors se fit entendre une autre voix non moins redoutable: « Oui, le moment est arrivé; je renouvellerai le monde; j'en ferai un nouveau, et dans un clin d'œil l'œuvre sera consommée!» La flamme descend aussitôt du firmament, consume, détruit, purifie, tout se renouvelle: la terre et les cieux renaissent régénérés.

La scène change alors, et l'élue du Seigneur, le vaisseau

d'élection qui devait communiquer ces grandes vérités au monde, est transportée dans le purgatoire. Un océan de feux y torture des milliers de victimes; et ces flammes, douées de discernement, redoublent ou diminuent leur intensité, en proportion des peines dont les pécheurs sont souillés. Sœur Nativité y voit des ames aussi malheureuses qu'en enfer; mais les tourmens de l'enfer sont sans bornes: ceux du purgatoire ont leurs limites; et le premier soulagement que Dieu accorde à ceux qu'il veut sauver, est de leur apprendre qu'un jour viendra où leurs maux finiront. Une multitude d'ames souffrent les douleurs de ce lieu d'épreuves, pour de très-petites fautes. Si vous n'avez pas répondu à la grâce divine par d'assez grands efforts de persévérance, de piété, d'abnégation, vous êtes sûrs que vos imperfections nombreuses, mauvaise humeur, caprice, friandise, pensées frivoles, distractions, petites médisances, etc., etc., etc., vous jetteront dans le gouffre du purgatoire. Mais ce qu'il y a de mieux imaginé, c'est que, peu de tems avant le jour du jugement, l'ardeur du brasier, redoublant tout-à-coup en faveur des derniers venus, compensera la briéveté du tems qui lui reste pour éprouver les pécheurs, par la violence inaccoutumée de ses tortures, de manière que nos descendans ne perdront rien pour être venus tard; ingénieux mécanisme, comparable à celui de la machine à vapeur, qui (*si parva licet componere magnis*) supplée aussi au défaut de combustible par la force de pression.

Nos ames, épurées, sortent enfin de ce lieu terrible, où les anges n'ont cessé de les consoler. Le signal de la résurrection est donné, et, sous bonne escorte, elles vont rejoindre le séjour des bienheureux.

Cependant notre sœur contemple le monde nouveau, les nouveaux cieux de l'univers régénéré : leur splendeur dépasse mille et mille fois tout ce que voient aujourd'hui

des yeux mortels. La terre, globe transparent, a l'éclat du cristal, sans en avoir la dureté. Rien n'est détruit; tout est renouvelé. Les corps des réprouvés sont seuls changés de manière à leur faire sentir plus cruellement tous les maux de leur existence immortelle. Dieu bénit de nouveau tout ce qu'il a créé, excepté ces malheureux pécheurs, condamnés à voir éternellement le bonheur du monde et à ne point le partager. Des milliers d'anges tombent des nues, et se postent aux quatre points cardinaux. Chacun d'eux a sa trompette qu'il fait retentir, et un épouvantable fracas annonce le grand jour de la résurrection des morts.

Notre sœur fait intervenir ici une petite scène de comédie, qui contraste agréablement avec la lugubre teinte du reste du drame. Une ame qui a tourmenté son corps, pendant leur communauté mortelle, sans doute, comme notre sœur, pour gagner le ciel, vient se réconcilier avec son partenaire. Un dialogue s'établit entre eux. Le corps se fâche : l'ame lui fait des avances et lui demande pardon. Enfin, après que le corps, qui garde rancune, s'est beaucoup fait prier, la réconciliation s'opère, et l'ame charmée s'écrie d'un style plus matérialiste qu'il ne semble lui appartenir : « Je sens que je suis pour toi, mon cher corps, et que notre destin est tellement lié, que je ne puis être parfaitement heureuse sans ta participation. »

Partout s'opère cette réunion des corps et des ames; la multitude des bienheureux, à la fleur de l'âge, beaux comme des anges, ressuscitent sous les formes célestes. Un torrent de volupté enivre leurs sens. Ils ne cessent de respirer une odeur suave qu'ils portent avec eux; et (faut-il le dire avec la nonne?) une salive délicieuse, les nourrissant au physique et au moral, circule dans leurs veines, entretient leur douce extase et nourrit en eux le principe de la vie et de l'immortalité. Notre sœur, qui a curieusement examiné les bienheureux, assure que le corps hu-

main restera dans son intégrité. « Il ne manquera aucune des parties, dit-elle gravement, aucun des membres nécessaires... Dieu ne mutile point ce qu'il a fait à dessein de conserver. »

Les bons ont été séparés des méchans, et les boucs des brebis. On parque celles-ci en trois différens troupeaux. Les plus pures, celles qui ont suivi le plus fidèlement l'agneau divin, s'élèvent dans la plus haute région de l'air, et vont s'associer au chœur céleste pour accompagner le Roi de gloire dans son triomphe et redescendre avec lui sur la terre. La seconde troupe se range en bataille dans le firmament, pour lui rendre hommage lorsqu'il passe, et se mêle au chœur des anges, occupés à chanter les hymnes de victoire, à préparer les chemins, à élever des arcs de triomphe, à les décorer de guirlandes. Enfin, le troisième escadron reste sur la terre, plongé dans de profondes extases, attendant l'arrivée du Seigneur avec un délire et une ivresse mêlés de craintes : « Position bien frappante, sans doute ! » s'écrie la sœur, ou son secrétaire, l'abbé Genet.

Mais, de l'autre côté, *quel affreux spectacle !* « L'enfer, dit la sœur, vomit, oui, vomit ses ames avec violence. La foule des démons les escorte, et, les contraignant à se réunir avec les corps, leur fait souffrir un tourment inexprimable ; car ils sont couverts d'ulcères, de gangrène, de lèpre, chargés de toutes les maladies imaginables, et, pour les damnés eux-mêmes, c'est un enfer d'y rentrer. Le Tout-Puissant ouvre la porte de l'éternité. Le tems meurt, la croix apparaît dans le ciel et brille d'un éclat que les yeux des anges eux-mêmes ne peuvent soutenir. Le Roi de gloire s'approche de la terre, porté sur un nuage de feu, qui lance des éclairs et des tonnerres, mais seulement du côté gauche, où sont les méchans. Il s'arrête à trente pieds, précisément au-dessus de la terre. L'armée du ciel se range

sous lui : la cour céleste et l'église environnent leur Roi. Tout autour sont disposés des trônes d'or pour les Apôtres et pour les prêtres, qui tous ont le droit de s'asseoir à ce tribunal en s'associant à l'autorité du grand juge de l'univers. La Vierge Marie est la seule qui partage cet honneur, et, en conséquence, on la proclame reine souveraine de l'univers. Quant aux saints et aux martyrs, ils restent debout.

On apporte le grand livre des consciences dont on brise les sceaux. L'Éternel convoque ses ministres, et leur dit qu'il les a choisis pour exercer et partager son autorité de juge suprême; qu'il va les venger d'une manière terrible et punir les oppresseurs. Puis, les consultant comme un bon prince, il leur demande ce qu'il faut faire de cette foule de misérables. Le clergé, inexorable comme de coutume, répond par de grands cris : « Vengeance! vengeance! ô Seigneur Dieu, vengez votre gloire offensée. » A l'instant même, les justes disent *amen!* et le grand écho de toute la nature répète : « Vengeance sur les mauvais! justice! vengeance! »

A ces cris funèbres, la classification des réprouvés commence : c'est un long catalogue, et la sainte se montre fort expérimentée en fait de péchés et de crimes. Nous supprimons ce catalogue pour en épargner la monotonie à ceux qui nous lisent. Dans un coin se tiennent, à l'écart de tous les autres, les enfans païens et ceux qui, étant morts sans baptême, attendaient leur destinée avec une paisible indifférence. Notre Seigneur se tourne vers son clergé en lui demandant si ces petits êtres ne sont pas dignes de compassion, puisqu'ils n'ont commis aucune faute. « C'est un chagrin pour moi, je le confesse, dit-il, de ne pouvoir, jusqu'à un certain point, les faire participer au bonheur des justes. La souillure originelle s'oppose aux effets de ma bonté, et la justice ne laisse pas de place à la clémence,

car c'est un décret irrévocable que celui qui les exclut de la céleste béatitude. » Cependant, comme son intention est de les traiter aussi bien que possible, il prie le clergé de lui apprendre si l'on ne pourrait pas faire quelque chose pour eux. Le clergé s'en remet poliment à son bon plaisir; déclarant toutefois que, puisqu'on l'engageait à s'expliquer, il ne trouvait pas juste que ces innocens fussent condamnés à expier la faute d'Adam par d'éternelles douleurs. Être privés de la vue et de la présence divine, était sans doute le plus grand châtiment qu'ils méritassent. « Ah! dit Jésus-Christ d'un ton joyeux, vous avez soulagé mon cœur; vous avez satisfait mon amour par le jugement que vous venez de prononcer. J'ai à vous révéler un secret admirable et que Satan n'a jamais connu; le monstre a toujours regardé ces malheureux comme sa proie.

» Ils habiteront la terre régénérée, et là, exempts des maux de la nature humaine, de ses passions, *de ses besoins incommodes*, toujours jeunes, toujours vigoureux, ils jouiront des biens que l'Éternel eût accordés au premier homme, si le premier homme n'eût point péché. » Cette grande sentence est écoutée avec respect; la cour céleste retentit de longs applaudissemens, de longs *hosanna*. Le clergé, qui, dans son rôle de conseil suprême, se montre ici l'égal ou le supérieur de Dieu, répond par des hymnes d'allégresse, et la cérémonie continue.

« Allez, maudits de mon père! » La sentence est prononcée. Les coupables sont mille et mille fois maudits. Le ciel frémit: la terre s'ouvre. La croix, le Sauveur et l'armée des bienheureux font leur ascension: les réprouvés, frappés des coups réitérés du tonnerre, tombent au centre du globe, où les énormes voûtes de l'enfer les reçoivent et se ferment sur eux. Le Tout-Puissant y appose le sceau de l'éternité.

Le docte confesseur s'arrête ici pour affirmer que la

nonne a raison de placer l'enfer au centre de la terre. « C'est là, dit-il, sa véritable place, et Bellarmin l'a prouvé, on ne peut mieux, contre Bèse et d'autres docteurs, tant par l'Écriture que par les argumens humains. » Suivons la religieuse, à qui Jésus-Christ fait faire sous sa garde spéciale un petit voyage en enfer. « Vous y verrez, lui disait le fils de Dieu pendant la route, que ma pitié s'est fait voie jusque dans l'enfer, et les damnés eux-mêmes sentent les effets de ma compassion. » La sœur résistait : aller en enfer! Cependant la divine influence s'empare d'elle, triomphe de sa volonté. Elle est en enfer.

« Là j'avais la consolation, dit-elle, de me voir avec Jésus-Christ, qui s'entretenait avec moi pour m'expliquer ce que je devais vous faire écrire. » Le récit du confesseur devient ensuite si puéril que l'on a peine à le répéter. La sœur est surprise de voir l'infernal séjour hermétiquement fermé par des barres de fer rouge : Jésus lui répond que, le jour du jugement dernier étant venu, personne n'avait plus à y entrer ni à en sortir. Ensuite..., mais, dans notre profond respect pour la vraie religion, copierons-nous les burlesques horreurs calquées sur les enfers de toutes les religions du monde? Une imagination frénétique a bientôt accumulé, aux dépens du goût, de la décence, de la vraisemblance, même des convenances morales, des supplices et des cadavres. C'est ce qu'a fait la dévote, et nous n'avons pas le cœur d'aller plus loin.

Mais savez-vous comment l'abbé Genet prouve l'authenticité de son voyage? Écoutez-le :

« La sœur m'interrompit, et me demanda si je savais ce que c'était qu'un vautour. — Oui, lui répondis-je. C'est un oiseau de proie, très-cruel et très-vorace. — Ah! oui, mon père : oui, il est cruel; je l'ai vu en enfer, ce monstre terrible. Je crois le voir encore, déchirant, avec ses serres et son bec, les entrailles de ses victimes. Je n'aurais jamais

cru qu'il pût y avoir de tels monstres parmi les oiseaux. Et comme je ne savais quel nom lui donner, Jésus me dit de l'appeler *vautour.* » L'abbé donne cela pour une preuve certaine et positive : elle a du moins le mérite d'être originale.

Il faudrait n'avoir dans son ame aucun véritable sentiment religieux, pour lire sans indignation ces niaiseries blasphématoires associées à l'Évangile, et confondues avec les dogmes divins du christianisme. Cependant l'abbé Genet fait valoir cette prétendue descente en enfer comme la partie la plus précieuse de tout l'ouvrage. « Une ame est revenue du séjour des damnés, nous dit-il, et vient raconter aux hommes les spectacles qui l'y ont frappée. On ne doutera point de la véracité de sa narration, si l'on croit à la Sainte-Écriture, si l'on ne doute pas de l'immortalité de l'ame, surtout si l'on a connu les vertus de la sainte fille. L'impie qui rejette l'Évangile rejettera ces pages tracées sous la dictée de sœur Nativité : peut-être même, révoltant son insolente raison, ne feront-elles que l'endurcir dans son incrédulité ! »

Nous sommes arrivés à la fin du premier volume. Le second, plus important que l'autre, au dire de l'abbé Genet, est consacré spécialement à la défense des droits du sacerdoce. Pendant les fêtes du jubilé, notre religieuse entend une voix forte qui sort de l'autel : « Malheur ! malheur ! malheur à quiconque contredira le pouvoir du souverain pontife ! Malheur à qui tentera d'exercer sur lui usurpation, oppression ! Malheur à qui retranchera quelque chose à ses droits ! » A ces mots apparaissent sur l'autel la Vierge, les Apôtres, enfin la Trinité. Une seconde vision prouve la doctrine de la transsubstantiation ; une troisième celle de l'immaculée conception ; tous les dogmes ont leur preuve dans les rêves de la dévote.

Jadis les argumens qui avaient le plus de vogue, c'é-

taient le bûcher et les tortures. Aujourd'hui que des fraudes moins cruelles, mais également impies, attestent la perpétuité du même esprit qui a désolé le monde, c'est un devoir de citoyens, une affaire de conscience, une obligation religieuse, de dévoiler ces ruses, de flétrir ces machinations si funestes à la véritable piété. Si le lecteur frémit de l'immoralité, de la profanation criminelle qui caractérise ce que nous citons, il doit se souvenir que nous transcrivons souvent à regret ce que nous devons livrer à l'animadversion publique. Ce n'est pas ici un conte du moyen-âge ; si nous rapportions les histoires consacrées de la bienheureuse Marguerite de Cologne, d'Ida de Louvain, de Sainte-Colombe, toutes inscrites avec leurs directeurs (les abbés Genet de l'époque) dans les calendriers ultramontains, on nous reprocherait, sans doute, d'aller chercher nos exemples dans le chaos des siècles d'ignorance et de barbarie. Mais nous rapportons un fait de notre tems, une légende d'avant-hier, une nouvelle production de la fabrique ancienne ; essai d'autant plus ridicule, qu'il contraste davantage avec les connaissances universellement répandues et la masse de lumières qui couvre aujourd'hui le globe.

Il était nécessaire de préparer, à ce qui va suivre, le lecteur que révolterait une extravagance si bizarre qu'elle dépasse tout ce que nous avons lu jusqu'ici. « Je vis (et, en transcrivant les paroles de la sœur, je n'ajouterai ni un mot dans le texte ni un seul commentaire) le Christ *d'une manière intérieure ;* et il se montra à moi dans l'attitude et avec la forme précise qu'il choisit au moment de sa conception et de sa naissance ! !

» Voilà, ma fille, me dit-il, en tournant vers moi ses yeux pleins d'amour, voilà l'attitude que j'ai prise et le spectacle agréable que j'ai donné à mon père, dès le premier moment de ma naissance et même de ma conception :

et voilà le livre qu'il vous faut étudier pendant votre retraite. Quel livre, mon père! qu'il est rempli d'onction! qu'il renferme de choses merveilleuses! peut-on se lasser de l'étudier! »

Ailleurs on nous apprend que la sœur, pendant la consécration de l'hostie, vit un petit enfant vivant, environné de lumière, entre les mains du prêtre officiant; que l'enfant paraissait attendre, avec impatience, l'instant où il serait reçu (celui de la communion); et qu'il lui disait d'un ton et d'une voix douce : « Ah! si vous désiriez autant venir à moi, ma sœur, que je désire entrer au fond de votre cœur! » Une autre fois, elle a vu le même enfant, tout sanglant, les bras étendus, au milieu de l'hostie. Elle a reconnu aussi que, le jour de la Fête-Dieu, toute la nature inanimée, devenant sensible à la présence du Sauveur, tressaillait de joie et lui rendait hommage. Les fleurs semées sur le chemin des processions renouvelaient leurs parfums et augmentaient leur éclat; les voix angéliques, mêlées aux accens terrestres, se faisaient entendre d'une manière très-distincte; la poussière elle-même prenait une ame. Quand la procession traversait un cimetière, la sœur distinguait fort bien les cendres maudites des cendres élues : les unes frémissaient encore de rage; les autres tressaillaient et dansaient, pour ainsi dire, de joie et de plaisir. Illusion ou jeux bizarres d'une tête échauffée, fort dignes d'indulgence, si l'on n'essayait de nous les donner pour d'irrécusables preuves en faveur de doctrines extravagantes!

Mais cet ouvrage, ces révélations, ces fictions, cette mysticité, cette poésie, tout cela n'a-t-il aucun but? Relever l'antique édifice du sacerdoce, voilà le but auquel l'abbé Genet tend de toutes ses forces. N'avons-nous pas vu le sacerdoce assis près de l'Éternel, et complaisamment consulté par lui? chacun de ses membres vêtu d'une

étole lumineuse? et Dieu tonnant sur le sanctuaire, pour assurer leur suprême autorité sur le globe? La sœur va plus loin encore : « Chaque prêtre, dit-elle, est le Seigneur. Je le vois divisé et multiplié dans la personne de ses ministres. »

Pour prouver la légitimité de la vente des indulgences, le Christ, toujours en conversation avec la sœur, lui apprend que l'homme, après sa mort, doit acquitter rigoureusement la plus légère comme la plus grande faute; que la totalité des péchés de chacun est énorme; et que, par exemple, elle-même ne devinerait jamais à combien pourrait se monter la somme totale de ses péchés personnels. « A cinq millions à peu près, répondit la sœur. — A plus de douze, reprit le Sauveur, et tout cela doit être expié. Mais vous avez pour recours les indulgences de l'église, qui peuvent vous acquitter entièrement, depuis le crime jusqu'à la tache la plus légère. C'est une manière de me satisfaire que je recevrai toujours *comme un paiement légitime et agréable*. »

Tels sont les irréfragables argumens par lesquels la sœur trouve aussi moyen d'étayer le dogme, qui fait, de la persécution, un devoir religieux : « Hors de l'église point de salut! ». Bien entendu, l'église est donnée comme le seul guide infaillible : « Qui la suit ne répond de rien; qui s'en écarte, se rend comptable de tout. » Excellente sentence en faveur de la foi aveugle. Le Christ déplore amèrement la chute des couvens et explique à la sœur comment les institutions monastiques sont une espèce d'émanation de sa divinité. « La cause principale des malheurs de l'église, dit-il, c'est l'imprudence commise en laissant les monastères se gouverner selon des lois particulières, au lieu de se rattacher uniquement au centre de la chrétienté. Écrivez à votre saint pasteur que dorénavant les évêques de chaque diocèse doivent être reconnus supérieurs naturels

des couvens de leur ressort; que cette règle générale doit être partout suivie, s'il est possible. » Restriction singulière, si on la compare au caractère divin de celui qui la prononce.

Ces paroles, prêtées à Dieu même, respirent, ainsi que tout le reste du chapitre, l'esprit de monachisme le plus décidé. Là, sont proclamés ces principes anti-sociaux de l'ascétisme, qui renferme dans les murs d'un cloître tous les actes agréables à l'Éternel. Toute amitié devient un crime; les liens les plus sacrés se brisent ou se dénouent. L'amour pour nos proches, sentiment louable, nécessaire, inné, est criminel, parce qu'il tient à la nature, et que la nature est corrompue. L'enfer, ou tout au moins le purgatoire, châtiera ceux qui s'y sont livrés sans lui donner pour base le sentiment religieux.

Un sujet plus délicat se présente à la sœur : *l'amour légitime* entre les personnes de l'un et de l'autre sexe. On ne s'attendait guère à la voir traiter ces matières. Aussi le Seigneur lui-même la força-t-il à parler d'un état de vie « qu'elle aurait bien voulu passer sous silence. » Mais, de peur que les personnes engagées dans cet état ne s'endorment dans une sécurité dangereuse, le Christ enjoint positivement à la sœur de révéler ce qu'elle a vu. Elle déclare donc que beaucoup de personnes mariées lui ont apparu en enfer, livrées aux tourmens les plus affreux, et qu'elle a su que l'impureté de leurs amours mutuels était la cause de ces supplices. Mais laissons-la parler elle-même :

« O mon Dieu ! comment voulez-vous que je touche une matière aussi infecte, que *je remue un pareil bourbier?* comment avez-vous pu vouloir que je parlasse d'un vice si contraire à mon vœu et à la pureté de mon état? — Ne crains rien, répliqua-t-il, c'est moi qui répondrai pour les inconvéniens qui pourraient résulter, tant pour toi que pour ceux qui examineront de bonne foi tes révélations,

faites pour ma propre gloire et le salut des ames. Ce sont des choses infâmes sans doute ; mais je les envelopperai de symboles qui te préserveront de toute souillure. Tout ce qui vient de moi est pur. Souviens-toi que les rayons du soleil brillent sur un fumier rempli de fange, sans contracter la moindre impureté. — Ainsi, mon père, *j'ai tout vu sans rien voir ; j'ai tout compris sans y prendre aucune part.* »

Savante comme Sanchez, en des matières que nos plumes laïques ne se permettraient pas d'effleurer, la sœur donne en termes très-clairs la solution de problèmes obscurs et dégoûtans. « Ici, dit l'abbé Genet, diverses personnes (mais en petit nombre) auraient désiré que la religieuse gardât le silence sur un texte dont une femme et une vierge sainte ne peuvent parler sans inconvenance. Je réponds que Dieu lui a commandé de parler, et que si cette observation était juste, il faudrait supprimer des livres entiers de l'Écriture, ainsi que les meilleurs commentaires sur le septième commandement, œuvres de personnes qui avaient, comme la sœur, fait vœu de chasteté. D'ailleurs, *ce ne serait pas à elle, mais à Dieu qu'il faudrait s'en prendre.* » Dieu servant toujours d'instrument, de rempart, d'égide ! je laisse à juger cette profanation que la piété repousse, que le bon sens rejette ; elle n'excite point la compassion, mais l'indignation et l'horreur.

« Il n'est point de livre, tel mauvais qu'on le suppose, qui n'ait son côté utile, » dit Scaliger. L'ouvrage de la sœur Nativité contient de précieux documens sur la vie intérieure des monastères. Que l'on n'imagine pas trouver, dans ces retraites, la douce paix, le repos de la conscience et celui d'une existence sans orages. La sœur nous apprend que les tentations des religieuses sont beaucoup plus violentes que celles des personnes mondaines ; que les démons les environnent ; que les moindres fautes sont enre-

gistrées dans le grand livre avec une sévérité sans égale. Un jour que plusieurs confesseurs et quelques religieuses causaient ensemble dans la cour du couvent, avec tous les signes extérieurs de la décence et de la réserve, notre sœur aperçut clairement, au-dessus de leurs têtes, un bataillon de petits diables qui, s'approchant du groupe, glissaient, dans l'oreille de chacun des membres qui le composaient, des choses que la sœur Nativité n'ose pas même redire. La malice des démons avait soin d'ajouter à ces insinuations perfides de plus adroites tentations. Ils disaient au moine : « Vous causez avec une femme sainte, pure comme un ange, et avec laquelle vous ne pouvez courir le moindre danger. » A la religieuse : « Confiez-vous à ce prêtre, à ce vénérable ecclésiastique, engagé comme vous par d'éternels vœux de chasteté et dont toute la vie n'est qu'une longue mortification. » Cependant la familiarité augmente ; on s'égaie ; on se permet même « des manières plus enjouées, des souris, des coups-d'œil, des airs de confiance, et quelquefois de légers jeux de mains. » Qu'on juge du plaisir que cela faisait aux diables! « Et, dans le fait, ajoute la sœur, j'ai toujours observé que ces occasions ne manquaient pas de tourner à mal et de donner au démon la jouissance qu'il s'était promise. » Les prêtres et les confesseurs ne sauraient se tenir trop sur leurs gardes, surtout avec les femmes qui affectent une extrême dévotion. Ils doivent éviter soigneusement toute espèce d'intimité particulière, « les regards, les chuchotemens, l'air de mystère, et surtout les jeux de mains, quelque légers qu'ils puissent être. » Quant aux sœurs, qu'elles se souviennent que la grille du parloir est un endroit très-dangereux : « Dieu me l'a souvent fait voir. Fort avancée en âge, et après tant d'années passées dans une sanctification complète, j'ai deux ou trois fois regardé, par la fenêtre du couvent, des soldats qui faisaient l'exercice. Ce n'a pas été

sans quelques remords de conscience; aussi, Dieu m'en reprit durement comme d'une grande imprudence. Pour mieux me faire voir à quoi je m'étais exposée, il a permis au démon de me tenter à cette occasion. »

Ainsi, dans ce roman mystique, où rien ne semblait devoir approcher des vérités positives, quelques traits épars nous révèlent les dangers trop réels des couvens, comme on retrouve dans les plus fantastiques créations de l'imagination romanesque, au moyen-âge, certains indices des habitudes et des coutumes qui prévalaient au tems où leur auteur écrivait.

Un jour, une image de saint François, placée dans le chœur de l'église, adressa la parole à la sœur. Elle vit ses lèvres remuer, son teint s'animer; il se plaignit avec amertume du relâchement introduit dans l'ordre, devenu méconnaissable par l'inobservation des statuts primitifs. Il annonça la dissolution des monastères, dont la discipline avait cessé d'être rigoureuse. « En effet, ajoute la sœur, les plaintes du saint étaient fondées. Nos pensionnaires entretenaient des relations avec leurs parens; on faisait des dépenses; on donnait des fêtes, qui avaient lieu chez le directeur, et auxquelles les laïques étaient invités. Ces abominations excitaient le courroux de Dieu, qui ordonna à la sœur, non seulement d'en parler à l'abbesse, mais de porter plainte à l'archevêque de Reims. Elle n'y manqua pas, et une grande réforme eut lieu. Les sœurs, dépouillant les chemises de lin qu'elles s'étaient habituées à porter, malgré la règle, se couvrirent de flanelle de la tête aux pieds : grande et admirable réforme! Et voilà le livre sublime et pieux, suivant M. Milner! Et voilà le nouvel apocalypse, qui nous rendrait avec usure tous les livres sacrés, s'ils venaient à se perdre, comme l'a dit le jésuite Bruning!

Fatigués de cette série d'impostures et de puérilités,

nous nous arrêtons sans chercher à décider si la religieuse en est coupable ou si le directeur doit en revendiquer l'honneur exclusif. Les convulsionnaires avaient, comme on sait, leurs *diables dominés* et leurs *diables dominans*. Il est difficile de distinguer l'un de l'autre, et de savoir si la nonne fut dupe ou si l'abbé Genet fut crédule. Nous serions tentés de croire l'un et l'autre.

L'Angleterre a possédé sa sœur Nativité, dans la personne de Jeanne Southcote; cette pauvre insensée trouva des sectateurs : l'espèce humaine veut qu'on la trompe. Notre prophétesse a donné ses mémoires, rêves d'une imagination frénétique, ouvrage que réclame Bedlam, mais qui du moins porte le caractère d'une parfaite authenticité. Point de fleurs académiques, nul ordre, nulle raison; c'est de la folie toute pure. Ici, au contraire, un directeur rédige les révélations de la sœur; seul avec elle, seul dépositaire de ses pensées, il attend sa mort pour les publier. Quand elles paraissent, personne ne peut en attester, ni en récuser la véracité. M. l'abbé Genet avance même qu'il les a mises en ordre; et le style fleuri, diffus, empreint de souvenirs classiques mal digérés, atteste que l'érudition du confesseur et son talent d'écrivain ont une grande part dans l'ouvrage. Il est donc impossible de porter un jugement exact et complet sur un livre évidemment apocryphe, dont le délire a fourni le texte, et dont la ruse a tissu le commentaire et développé l'absurdité.

De tems à autre, la naïveté bizarre du langage trahit le style réel de la prophétesse; mais ces passages sont rares, et, en les conservant, on a évidemment cherché à augmenter l'effet dramatique de l'ensemble. Il y a un beau morceau sur les *O* (1), que je suis fort tenté d'attribuer

(1) NOTE DU TR. Le rédacteur anglais ignore que les *O* de l'Avent, les *O* de la Passion, sont consacrés par l'église catholique. Dans les *Lettres spirituelles de Bossuet à madame Cornuau*, lettres dont le mysticisme

exclusivement à la sœur, et qui me semble sortir du style ordinaire de son confesseur.

Pendant les premiers orages révolutionnaires, l'abbé, rédacteur de ces merveilles, crut devoir chercher un lieu de retraite; éloigné de la sœur Nativité, il laissa l'abbesse du couvent remplir les fonctions de secrétaire auprès de notre prophétesse. Il recevait de cette supérieure les nouvelles révélations que Dieu communiquait à son élue. Ici le style devrait changer, puisque la rédaction a changé de mains. Point du tout : même style, mêmes prodiges, même emphase. Les tournures parasites de l'abbé Genet se reproduisent comme de coutume. Le goût le moins exercé reconnaîtra la même plume.

Tantôt notre pauvre religieuse voyait son divin maître s'approcher d'elle, sous la forme d'un petit enfant qui la couvrait de naïves caresses; tantôt, comme un beau jeune homme, il la suivait dans sa cellule, lui rappelait les bienfaits dont il l'avait comblée, et, d'un *ton de bonne amitié,* lui reprochait ses fautes, ses infidélités, son ingratitude, sans toutefois la désespérer. Ce ne sont point des allégories et des symboles. Ce que le confesseur raconte, la nonne l'a vu, dit-elle, *des yeux de son corps.* Je le demande aux hommes qui ont une piété sincère, cette irrévérence n'est-elle pas plus dangereuse que vingt volumes de blasphèmes? Quel peut être l'effet de ces lectures sur le peuple crédule et sur les gens sensés? Chez l'un, il excite le fanatisme, et le mépris chez les autres. « Le Seigneur venait de me parler, dit la sœur, de la façon la plus tendre, et je lui dis : O mon Dieu, est-ce bien vous qui me tenez ce langage? Est-ce bien vous qui me parlez ainsi? Alors, mon père, il étendit sa main et m'adressa les mots dont

rivalise avec ce que Fénélon a écrit de plus tendre sur l'amour divin, on trouve plusieurs pages du grand orateur sur les *O*, formules d'adoration et d'exclamation pieuse.

il se servit auprès des Apôtres, après sa résurrection : « *Ne crains rien, c'est moi !* »

Chez la plupart des visionnaires, il y a un mélange de fourberie et de délire. Ils sont dupes d'eux-mêmes et veulent s'associer d'autres dupes. Je ne doute pas que la pauvre sœur, malade, âgée, vierge toute sa vie, morte au monde dès son enfance, n'ait eu ces singulières hallucinations dont la puissance est si connue, et qui font voir, à l'insensé qui les crée tous, des êtres fantastiques éclos de sa cervelle. Mais, dans ce cas, la folie se trahit par le désordre des pensées et des mots, par une tendance à l'exagération, par une incohérence inévitable. Ce sont les signes de la bonne foi, et les témoignages de l'insanité réelle du fanatique. Ici, au contraire, tout est coordonné; c'est un système suivi, un roman complet, une débauche d'imagination froide. L'abbé Genet se retrouve à chaque page; et il faut avouer que ses inventions, pour être nombreuses, ne sont pas brillantes : que les lecteurs en jugent par ce qui va suivre.

« La sœur, ne sachant si elle devait regarder ses révélations comme vraiment divines, consulta, dit-elle, un bon confesseur (le prédécesseur de l'abbé Genet), qui lui-même fut indécis sur ce point capital. Il lui indique un moyen, celui de demander à Jésus l'explication d'un passage de l'Écriture, la première fois qu'elle le verra; mais elle avait voué trop de respect au Seigneur, pour s'acquitter d'une telle commission. Ce fut donc le Christ qui la prévint; et les premières paroles qu'il lui adressa furent celles-ci : « Va, ma fille, dis à ton confesseur que le passage de l'Écriture en question a la signification que voici. » Il lui apprit ensuite dans quelles circonstances, dans quelle vue, à quelle occasion le passage avait été écrit, et le sens précis que l'on devait y attacher. Elle répéta tout ceci, mot pour mot, à son confesseur, qui déclara que c'était en effet la plus satisfaisante explication que l'on pût rencontrer d'un texte diffi-

cile. Mais ce texte, quel était-il ? Mais cette explication, en quoi consistait-elle ?

Par un singulier caprice de sa mémoire, la sœur se souvint, seulement en masse, de ce qui était arrivé, sans pouvoir s'en rappeler le détail. Dès qu'elle eut rempli sa mission, texte et commentaire furent oubliés également. Une sévère réprimande, que Dieu la chargea de faire à son confesseur, fut oubliée de la même manière. « Dieu m'ôta encore, dit-elle, le souvenir de tout ce qu'il m'avait chargée de lui dire ; voilà donc tout ce que je puis attester à cet égard. »

L'abbé a soin d'affirmer qu'en rédigeant les pensées de sa fille spirituelle, il en a scrupuleusement conservé le sens. La sœur Nativité ne parlait pas grammaticalement, et souvent elle était embarrassée pour exprimer ce que la suprême puissance lui faisait connaître. « En effet, dit le rédacteur, elle était aussi peu capable de revêtir d'un langage convenable tous ces mystères profonds, que moi-même (l'abbé Genet) j'étais incapable de les concevoir ; ce qui était sans doute ordonné par Dieu même, comme un double motif d'humilité pour tous deux. Quelquefois, cependant, elle unissait la puissance de la pensée à la force du style, et, dans ces momens rares, son éloquence était sans égale ; mais, en la prononçant, elle ne la comprenait pas : c'est ce qui lui arriva pour le vautour, dont elle ignorait et le nom et la forme, mais que Jésus lui avait fait voir en enfer. »

En 1793, l'abbé Genet, occupé à la fabrication de sa légende, où il signifiait aux Français, de la part du Tout-Puissant, que tout adhérant à l'église constitutionnelle serait damné, sentit que, tôt ou tard, ses jours pourraient être en péril : dans la situation des affaires, il n'avait pas besoin de révélation pour deviner cela. La sœur Nativité espérait d'abord qu'il pourrait demeurer caché en France ; et quand le Seigneur lui annonça qu'il fallait absolument

que l'abbé s'exilât, elle prit, dit-elle, la liberté de représenter à Jésus-Christ, que le bon abbé trouverait beaucoup plus convenable et moins coûteux de rester là où il était, que de traverser la mer et d'aller chercher, dans une terre inconnue, un asile incertain. Jésus-Christ répondit que l'abbé Genet n'avait besoin que de confiance et de courage; que, demander des miracles, c'était tenter Dieu; enfin, que Joseph et la Vierge avaient moins de ressources lorsqu'à la première sommation ils s'enfuirent en Égypte. « Voilà ce que Dieu m'a dit, continue la sœur..... Voilà l'exemple que vous devez suivre pour sauver encore un enfant qui vient du ciel. »

L'abbé se soumet à la voix de Dieu, reste quelques mois à St.-Malo, s'embarque pour Jersey et passe en Angleterre. Il va, dit-il, demander un asile à une nation rivale, mais généreuse, contre les horreurs d'une révolution sanglante. Vous croyez qu'en touchant le sol hospitalier il bénira la Providence et ses bienfaiteurs? Nullement; ce qu'il trouve à Londres, ce sont des hérétiques; ce qu'il y voit, c'est le schisme.

« Quelle fut ma surprise, quand, fuyant les troubles d'un royaume qui était encore catholique, je me trouvai jeté au milieu des ténèbres profondes de l'erreur et de l'hérésie! J'avoue que je n'aurais jamais pu croire qu'une traversée de quelques lieues eût suffi pour me montrer un si révoltant contraste. En voyant la situation spirituelle où sont plongées, dans ce pays, tant de personnes charitables et bienveillantes, je ne puis m'empêcher de craindre davantage encore pour mon malheureux pays les conséquences de ces révolutions qui détachent les royaumes du centre de l'unité. »

Là, il acheva de mettre en ordre les notes qui devaient servir à l'ouvrage que nous avons sous les yeux; et, après la conclusion de la paix d'Amiens, il revint en France.

Sœur Nativité était morte en 1798 ; l'abbé recueillit, de la bouche de la supérieure et de quelques sœurs qui survivaient à la destruction de leur couvent, les détails de sa vie depuis qu'il avait quitté la France. Elles avaient été chassées de leur monastère, conformément à ce décret de l'Assemblée Constituante, « qui força plus de cent mille religieuses, dit l'abbé Genet, à quitter leur cellule et à rentrer dans le monde, auquel elles avaient dit un éternel adieu. » Sans doute l'expulsion de ces pauvres filles, qui, soit motif de conscience, habitude ou ignorance du monde, voulaient achever leurs jours dans la prison où elles les avaient perdus jusqu'alors ; cet acte de violence, d'accord avec le fanatisme du tems, a quelque chose de barbare et d'injuste. Mais quand l'abbé nous représente le corps entier des religieuses s'indignant du décret qui leur permet de reprendre l'usage d'une liberté qu'elles se sont laissé enlever, ou dont elles-mêmes se sont privées, il compte sur une crédulité qu'on ne lui accordera pas. Il est hors de doute que plus d'une de ces victimes profita de très-bon cœur de l'offre qui lui était faite.

Les réformes de ce genre, même faites dans les meilleures intentions, ne manquent pas d'entraîner quelques abus ; dans toutes les révolutions, l'indiscrétion, l'imprudence, l'exagération, se sont mêlées à la direction des affaires publiques ; et aucune ne fut moins exempte de ces excès que la révolution française. Quand les pauvres nonnes de Fougères sortirent de leur retraite, on ne songea point à leur préparer un sort quelconque ; on se contenta de les faire conduire chez leurs parens. M. Binel de la Jannière, qui avait deux de ses sœurs dans leur couvent, invita notre religieuse à venir avec elles habiter sa maison.

La sœur Nativité prit une résolution fort étrange. Elle se condamna, non précisément de son plein gré, mais par ordre exprès de Dieu, et avec la permission de l'abbesse, à

ne vivre, pendant une année entière, que de pain et d'eau : observance qu'elle remplit dans toute sa rigidité, et dont elle ne se départit qu'une ou deux fois, contrainte par ses compagnes et en dépit de sa résistance à prendre un peu de bouillon de lentilles, fait seulement avec de l'eau et du sel. Un jour elle s'aperçut qu'on la trompait et que l'on avait fait entrer du beurre dans la composition du potage : elle s'en plaignit amèrement, et exprima ses craintes que ce manquement ne fût suivi des conséquences les plus fatales.

« Peut-être ces conséquences, ajoute l'abbé, étaient-elles plus redoutables pour nous qu'on ne l'imagine : qui peut dire combien nous devons à cette vie sainte et mortifiée ! C'est ordinairement en considération des mérites de ces grandes ames, que Dieu se montre miséricordieux pour tant d'autres ames pécheresses, pour les villes, pour les royaumes. Serait-ce trop dire, serait-ce une témérité d'avancer que la sœur a contribué probablement plus que personne à obtenir pour nous ces jours plus heureux, qu'elle n'a pas eu le bonheur de voir, mais que souvent elle nous annonça de la part du ciel ? »

Oui, lecteur, c'est ainsi que M. l'abbé insinue modestement une vérité trop peu connue. La maison de Bourbon doit la restauration de son trône à la sœur Nativité, et spécialement à son héroïque jeûne d'une année entière. Le rôle que l'Espagne et l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie, ont joué dans cette affaire, est de peu d'importance. Mais la retraite de Moscou ? bagatelle ! Mais Leipsic et Waterloo ! ce n'est pas la peine d'en parler. Le pain et l'eau de la sœur sont les seules causes de ce grand changement ; son année de diète est la seule campagne dont on doive faire mention dans l'histoire ; et Napoléon a été renversé, non par les boulets, les baïonnettes et les frimas du Nord, mais par du bouillon de lentilles mangé sans beurre.

Les sœurs restèrent un an chez M. Binet de la Jannière ;

après quoi le gouvernement révolutionnaire les jeta en prison, excepté notre sœur qui fut envoyée chez son frère, fermier dans la paroisse où elle était née. Ses prières empêchèrent ce frère d'être inquiété par les autorités du tems; et plus tard elles sauvèrent la vie à un de ses bœufs. Le Directoire remit en liberté ces pauvres filles, qui allèrent retrouver M. de la Jannière, et vécurent chez lui jusqu'à leur mort. La sœur Nativité était alors un squelette; la fièvre, la goutte l'obsédaient: elle voulait aller en Angleterre trouver son confesseur, l'abbé Genet, le seul auquel elle pût confier de nouvelles révélations. Mais son grand âge et ses infirmités empêchèrent qu'on ne la laissât partir, et, de concert avec les deux religieuses, elle écrivit ses dernières visions, qui devaient être remises, après sa mort, au confesseur dépositaire des premières. M. l'abbé nomme cette œuvre « un second Deutéronome. »

En 1799, effrayée de l'incrédulité qu'on lui témoignait, elle écrivit à M. Leroy, doyen de la Pellerine, une lettre contenant le récit d'une vision nocturne destinée à réduire au silence tous les contradicteurs ou tous les sceptiques: la voici. Le diable apparut un soir à la sœur, sous la forme d'une religieuse qui lui dit: « Je viens du purgatoire pour vous exhorter à détruire tous vos écrits; votre salut y est intéressé. Vous avez été trompée par votre soumission à vos directeurs, et vous devez envoyer à M. Fajole une rétractation entière de ce que contiennent vos manuscrits. »

A ces mots prononcés par le fantôme, la sœur soupçonna l'imposture. (Heureusement, dit l'abbé entre deux parenthèses, elle n'était point novice et savait la découvrir et la combattre.) Elle répondit au diable qu'en obéissant à ceux qui étaient pour elle comme Dieu même, elle obéissait à Dieu. Elle dit, et fait le signe de la croix. Le prétendu fantôme se sauve; la religieuse saisit le fantôme par le bout de son voile, et se signe une seconde fois; le mauvais

esprit s'envole, et laisse pour unique indice de sa présence une vapeur infecte.

La nonne avait grand'peine à deviner quel pouvait être ce M. Fajole dont elle ne connaissait pas même le nom, et dont le diable lui avait parlé. L'abbé Genet nous l'apprend. C'était un habitant de Jersey auquel il avait communiqué les manuscrits de sœur Nativité, et qui, sur des informations particulières qu'il avait prises, conseillait au directeur de les brûler. Or ce M. Fajole se trouvait précisément le confident du diable, selon les paroles prononcées par lui pendant la vision nocturne. Silence, blasphémateurs, impies, mauvais plaisans, reconnaissez à ces marques certaines la véracité, la divinité des révélations de la sœur!

Sœur Nativité rendit le dernier soupir le jour de l'Assomption, en odeur de sainteté, dans la soixante-huitième année de son âge, et « soutenant, dit l'abbé Genet, son grand personnage jusqu'à la fin. » Suivant le désir qu'elle avait exprimé, on l'enterra dans le cimetière de Languelet. Son tombeau, devenu célèbre, attira beaucoup de personnes dévotes qui venaient se recommander à ses prières. C'est encore aujourd'hui un lieu de pélerinage. On rapporte, au sujet de ce tombeau, quelques faits d'une nature merveilleuse, que l'abbé ne veut ni infirmer ni donner pour irrécusables : historien prudent et candide, il ne se permet pas de prononcer sur une question si délicate. « D'autres penseront comme ils voudront, » dit-il ; quant à lui il ne croit pas nécessaire que Dieu fasse de nouveaux miracles pour lui prouver la béatitude d'une ame dont les écrits, la vie et la mort sont à ses yeux une série de prodiges, trop évidens pour lui laisser un moment de doute sur la sainteté de notre sœur. On doit la regarder comme la merveille de son âge, digne à tous égards d'être placée au rang des *personnes les plus grandes et les plus extraordinaires que l'église ait vénérées jusqu'à ce jour.*

« Mais, se demande l'abbé Genet, avec une inimitable modestie, suis-je digne de servir de truchemau à ces vérités divines ? Le ciel m'a-t-il conféré le degré d'infaillibilité nécessaire pour être le directeur de cette sainte, et mettre en ordre ses révélations ? » D'abord, sans entrer dans aucun détail sur les motifs qui déterminent ses réponses, il se déclare *indigne de cette faveur;* puis, *avec la même candeur et la même naïveté,* il ajoute que, si l'on admet l'inspiration divine de la sœur, il ne voit pas pourquoi un certain degré d'assistance surnaturelle n'aurait pas été accordé (comme don gratuit) à l'instrument indigne choisi par Dieu même pour aider notre sainte ; et lorsqu'il se rappelle que les instrumens les plus faibles et les plus méprisables par eux-mêmes sont précisément ceux dont Dieu se sert en de telles occurrences, il ne peut s'empêcher de croire que la Providence n'a pu mieux faire que de le choisir !

MM. Butler, Milner, Lingard, diront peut-être que nous citons, comme modèle des croyances catholiques, un livre publié par un esprit faible, d'après les révélations d'une femme en délire? Quoique protestant, nous nous gardons d'injurier ou damner aucune église. Nous nous contentons de rappeler que cet ouvrage a paru revêtu de solennelles approbations, et de celle de M. Milner lui-même. Avec plus de justice et de justesse que Baronius, nous disons : *Non ullâ animi perturbatione commoti sumus in homines, cùm mendacia insectamur.* « Ce ne sont pas les hommes contre lesquels nous ressentons du courroux : ce sont les mensonges que nous poursuivons. » Le même Baronius, bien que défenseur des jésuites, a dit de grandes vérités; quoi de plus applicable à l'œuvre de l'abbé Genet et de sa sœur que la phrase suivante ! *Quo minus veritate agere posse confiderent, eo magis ad imposturas esse conversos et inter alia complures falsas revelationes,*

quasi sibi divinitus allatas, excogitasse. « Désespérant d'exercer de l'influence au moyen de la vérité, ils ont eu recours aux impostures; entre autres ils ont imaginé plusieurs révélations qu'ils ont supposé leur venir du ciel même. »

Que si l'on nous reproche d'attaquer un livre isolé, sans crédit et sans lecteurs, et un mysticisme abandonné par les catholiques actuels, nous répondrons qu'apparemment M. Baucé-Rusand, libraire de S. A. R. le duc d'Angoulême, a trouvé son compte à la publication de cet ouvrage, puisque, peu de tems après l'émission de la première édition, il en a publié une seconde, augmentée d'un quatrième volume et embellie d'une gravure qui représente la sœur à genoux devant l'autel : sans parler d'un *Abrégé de la vie de sœur Nativité,* qui a paru à la même époque. Cette seconde édition est curieuse : elle contient le deutéronome de la religieuse, écrit non plus par l'abbé, mais par elle-même; c'est la sainte qui va parler. Avec la même franchise et le même sentiment de peine, fondé sur notre respect pour les choses sacrées, nous recueillerons rapidement, et sans les altérer d'aucune manière, ces nouvelles rêveries, publiées *pour la gloire de Dieu,* par les éditeurs nouveaux.

C'est toujours le Christ qui est l'interlocuteur. Sœur Nativité a brûlé quelques révélations *répréhensibles,* dit-elle, et qui ne *convenaient pas à des personnes séculières;* tel qu'un *Traité sur l'amour pur, qui ressemblait au Cantique des Cantiques.* Dieu lui apparaît et lui reproche cette faute; « elle doit tout dire, car tout vient de Dieu. » La sœur se prosterne et tremble. Ensuite Jésus-Christ, pour lui révéler toute la majesté des fonctions sacerdotales, se couvre à ses yeux des vêtemens de la prêtrise. « Cela est significatif, dit la sœur. » Nous pensons de même; cela signifie que Dieu et le sacerdoce se confondent, et que le prêtre est Dieu : vérité que je retrouve plus d'une fois

chez notre sœur. « Dieu voulait que je visse Dieu en eux, et que je les visse en Dieu. » La sœur prétend qu'elle avait besoin de cette illusion, « surtout dans les entretiens que j'étais obligée d'avoir avec eux, seule à seul... afin que je n'y portasse rien d'humain. » Le principe est dangereux, et l'explication singulière.

Pour mieux imprimer à la sœur ce profond respect, ou plutôt cette adoration des ministres du culte, Jésus se présenta un jour à ses yeux sous la forme du pape, dans ses vêtemens pontificaux. « Cette forme, dit-elle, marque que notre saint père le pape représente véritablement Notre Seigneur Jésus-Christ. » Alors un cri perçant se fit entendre : *Humiliez-vous!* ce qui annonçait le respect dû à l'église, *jusqu'à l'anéantissement.* De tems à autre, le Seigneur mêlait sa voix à celle du héraut, qui criait : *Humiliez-vous! humiliez-vous!* ce qui marque que la voix du souverain pontife est celle de Dieu, et que tout cela ne fait qu'un. La sœur tombe à genoux; laissons-la parler, de peur que l'on ne nous accuse d'altérer le sens de ses prophéties : « Ce souverain pontife, me voyant tremblante et saisie de crainte, commença à me prendre les mains et à me caresser comme un bon père caresse son enfant. Comme j'entendais ce héraut qui criait toujours : *Humiliez-vous! humiliez-vous!* je retirai mes petites mains d'entre les siennes, pour me prosterner à ses pieds, que je baisai avec un amour respectueux. Le souverain pontife me dit de me relever, et commença à me caresser encore plus tendrement en me frottant les joues de ses mains sacrées, et en me prenant par le menton. »

Quittons ces fictions criminelles, qui ne sont point pour nous un objet de scandale et de risée, mais le sujet des réflexions les plus tristes. Si nous descendons de la sphère aérienne où la religieuse nous a entraînés, et que nous nous contentions d'examiner le couvent qu'elle habite et dont

elle retrace les mœurs, nous aurons à recueillir plus d'une observation utile. La sœur Nativité nous dit que les femmes qui se présentent volontairement pour être admises dans un monastère sont presque toujours guidées par la vanité blessée ou quelque désappointement de fortune; si la sœur eût mieux connu la nature humaine, elle eût ajouté à ces motifs les regrets d'une affection déçue. Au surplus, elle nous montre les novices sous les couleurs les plus défavorables : le démon est leur précepteur; elles forment entre elles des liaisons diaboliques, s'encouragent mutuellement à prendre le voile sans vocation, et, profanes au fond du cœur, deviennent religieuses en apparence. On leur prête des romans et des poésies, armes de Satan. On leur fournit en cachette des sucreries, des confitures, et d'autres friandises, qu'elles mangent la nuit dans des orgies secrètes. Il en est que la cupidité de leur famille force de prendre le voile. D'autres embrassent la vie monastique, faute d'un patrimoine suffisant pour briller dans le monde. Ce n'est pas que notre sœur montre aucune pitié pour ces pauvres filles, vouées à une prison éternelle par la barbare prédestination de leurs parens : elle se contente de nous donner ce résultat de son expérience, « Que, parmi les moines et les religieuses, ceux ou celles qui appartiennent à notre Seigneur, sont en beaucoup plus petit nombre que *ceux ou celles du diable*. »

Une vieille religieuse lui témoignait beaucoup d'amitié pendant son noviciat, et notre sœur ne croyait pouvoir mieux faire que de la payer de retour, en lui rendant mille petits services. Hélas! c'était une ruse du diable, qui, sous de beaux prétextes, insinuait dans son cœur de profondes émotions, et l'attachait à la créature, par l'appât de la reconnaissance. La bonne mère pensa là-dessus comme la novice : un jour que sœur Nativité, « se livrant à quelques petites familiarités, voulait lui prendre les mains, elle les retira en

disant que ces marques d'amitié sont choses très-indécentes chez les filles de Dieu, dont le devoir est de l'aimer et de l'aimer uniquement... Qu'une religieuse, dit encore notre sainte, n'embrasse jamais personne, surtout de l'autre sexe, et quand bien même ce serait son propre frère ! On peut, mais dans des circonstances extrêmement rares, se relâcher de cette rigueur, quand il s'agit de petits enfans, au-dessous de douze ans, et de personnes (du sexe féminin) qui demeurent à de grandes distances et que l'on n'a pas vues depuis long-tems... Une religieuse ne doit point coucher avec des séculières, pas même avec des religieuses, à moins qu'il n'y ait une grande nécessité, et que ce ne soit qu'une fois en passant. »

La sœur veille spécialement sur le salut des religieuses, que la suppression des couvens venait de rejeter au milieu des orages du monde. Elle règle leur manière de vivre, leur régime alimentaire, les heures de leur lever, de leur coucher, de leurs repas. Leurs vêtemens doivent être blancs, noirs ou bruns; leurs cotillons d'une seule couleur; leurs tabliers de même; leurs bas de laine, et leurs souliers très-hauts. Notre Seigneur lui apprit qu'une épingle, arrangée avec coquetterie, suffisait pour damner une religieuse ou l'envoyer au moins en purgatoire. Jamais de liqueurs, de vin, ni de café : un lit dur, et le chaperon sur la tête, pendant la nuit comme pendant le jour.

La sœur fait un tableau effrayant du despotisme qui régnait dans les monastères. Si l'une des sœurs se plaignait des abus introduits dans la congrégation, elle devenait la victime de toutes les autres. L'abbesse et ses sœurs conspiraient contre elle. Souvent on la condamnait à une perpétuelle réclusion, au secret, au supplice même. Ces détails, suivis de la recommandation faite aux évêques de prendre toujours la haute main et l'immédiate surveillance des couvens, prouvent que les directeurs, chargés de la

conduite de notre sœur, n'étaient pas des moines, mais des prêtres séculiers. « Je n'osais pas écrire ceci, ajoute-t-elle, mais Dieu me l'a ordonné absolument. » Le témoignage de la sœur (d'ailleurs fort récusable) nous semble admissible dans cette matière, et me rappelle ce moine qui, suivant Érasme, fut enseveli vivant par ses confrères, ainsi que cet autre capucin dont parle Llorente, qui, tous les jours battu de verges jusqu'au sang, expira trois ans après le commencement de ce long martyre.

On s'efforcera sans doute de présenter la publication des révélations de la sœur Nativité, comme un ouvrage approuvé seulement d'un petit nombre de fripons ou de fanatiques. Eh bien! vous qui récusez l'autorité de cette sœur, accueillerez-vous du moins comme valable celle d'un ouvrage récent, qui fait partie de la *Bibliothèque chrétienne, morale et historique, ou Collection de bons livres, pour l'instruction et l'édification de la jeunesse?* Les éditeurs de cette collection sont membres de cette grande coterie française, qui voudrait faire de la religion un instrument politique; ils y ont inséré la *Vie de la sœur de la Providence (Marie-Angélique) ou l'Amour de Dieu seul;* ainsi que la *Vie* non moins édifiante et tout aussi instructive de *M. Henri-Marc Boudon, prêtre, grand-archidiacre d'Évreux; par M. Collet, prêtre de la mission et docteur en théologie.* Si on parcourt ces ouvrages, on y reconnaîtra, avec douleur, les mêmes caractères qui distinguent l'histoire de la sœur Nativité, et cet esprit envahisseur qui distingue la portion la moins honorable du clergé catholique.

(*Quarterly Review.*)

Beaux Esprits Contemporains.

N° XIII.

M. WILBERFORCE ET LORD ELDON (1).

Défenseur des noirs, apôtre de l'humanité outragée, sujet loyal, orateur populaire; doué d'une éloquence douce, aimable, persuasive, philanthropique; flatté des hommages rendus à sa gloire civique; ambitieux de la faveur de la cour; prêtant l'oreille tour à tour à la voix de sa conscience et à celle de ses intérêts; tribun courtisan; évangéliste adroit : comment reproduire d'un seul trait et représenter dans le même cadre un caractère composé de mille contrastes, et qui n'est formé que d'anomalies?

M. Wilberforce n'a rien de complet dans le caractère : les vertus, les bonnes intentions, les vues généreuses abondent chez lui; l'unité manque à sa conduite, et son intelligence, dominée par des principes et des élémens divers, semble vaciller sans cesse entre toutes les velléités de bonnes actions qui se combattent dans sa pensée. Ce n'est pas assez d'être vertueux : il faut, pour mériter l'estime et la vénération publiques, l'être dans un sens déterminé, avec une volonté forte. Soyez philosophe comme Malesherbes, philanthrope comme Franklin, pieux comme François de Sales, stoïque comme Marc-Aurèle : les hommes reconnaîtront avec respect le principe qui vous fait agir, le moteur unique et secret d'une conduite honorable ou sublime; mais qui se voue à deux maîtres, les sert mal tous les deux :

(1) Voyez les portraits précédens dans les numéros 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27 et 28 de notre recueil.

Épicure et Diogène ne se réconcilieront jamais; et, vouloir réunir des qualités disparates, c'est les détruire l'une par l'autre, neutraliser leur puissance, rabaisser le mérite de ses propres efforts, et trahir plus d'affectation que de sincérité, plus de vanité que de vertu.

Supposez un peintre qui veuille allier dans ses ouvrages la morbide volupté du Corrége et la sauvage énergie de Salvator; un géomètre qui essaie de faire, en plaisantant, la théorie des sinus; un théologien qui aspire à la grâce de Boccace et à l'exquise vivacité de ses récits : de ces vaines tentatives, et du mélange forcé de ces qualités qui s'excluent, le ridicule naît toujours. Je n'aime pas à trouver, chez l'homme d'état ou l'homme d'affaires, cette frivolité piquante que les salons admirent chez l'homme du monde : au premier je demande une application forte et soutenue, la sévérité des principes, le culte du devoir; au second, de l'abandon et de la grâce. M. Wilberforce n'a pas prévu qu'en voulant paraître aussi dévoué au trône qu'au peuple, au parlement qu'à l'Évangile, à l'amitié qu'à ses devoirs politiques, il se préparait l'éternel supplice d'une guerre sans fin entre les diverses obligations qu'il s'imposait. Bientôt le public a pénétré le mystère d'une position si pénible; l'ami de tout le monde n'a gagné le cœur de personne. Par une injustice assez commune et trop naturelle, on n'a vu, dans ses efforts contradictoires, que les agitations d'un amour-propre avide, mais incertain sur le but auquel il devait tendre; que faiblesse, prétention, mensonge, hypocrisie. La vie humaine est un drame dont nous distribuons les scènes; traçons notre plan d'avance, et sachons le remplir. L'unité en est la première règle; c'est la seule qui répande de l'intérêt sur nos actions et nous sauve du mépris.

Nous croyons bien que M. Wilberforce commence par se demander à lui-même ce qu'il doit penser et comment

il doit agir dans les difficiles problèmes que lui offre sa vie politique; mais il se demande trop ensuite ce qu'en penseront les autres, et cette considération secondaire devient pour lui d'une si haute importance, que la moralité réelle de ses actions en souffre presque toujours. Il voudrait être un héros sans combat, un apôtre sans martyre ; les éloges des hommes vertueux ne lui suffisent pas, il veut mériter la bienveillance des méchans. Ainsi ballotté entre ses bonnes intentions et la faiblesse de sa pensée, il attire sur sa tête une accusation générale de duplicité, de lâcheté, d'incertitude. Et n'était-ce pas assez pour lui que, sous la zone torride, des populations tout entières répétassent avec enthousiasme le nom de l'homme qui fit tomber leurs fers? Devait-il aspirer à une gloire plus éclatante? Que lui importait la colère ou le sarcasme des capitaines négriers? Les invectives des tyrans, la rage des oppresseurs, qui se voyaient arracher leur proie vivante, n'étaient-elles pas, pour une ame forte, le plus beau des panégyriques et la plus douce des harmonies?

Non, M. Wilberforce ne saurait se contenter de ces jouissances. Lui, offenser qui que ce soit! il n'oserait. Il prêche l'humanité par delà les mers, le despotisme dans sa patrie. Il réserve pour des peuples inconnus, que les bords du fleuve Beber ont vu naître, et que Dieu, comme disait un vieil auteur, « a taillés dans l'ébène à son image (1), » l'éloquence pathétique dont le ciel l'a doué. Quant à nos priviléges, quant aux droits de l'Angleterre, quant à cette nouvelle injure faite au genre humain par la politique, qui parque les peuples comme des bêtes à corne, et les distribue comme des lots de terre; rien de tout cela n'émeut M. Wilberforce. Il se tait; le danger de ces matières l'épouvante: il veut qu'un premier ministre lui tende la main, qu'une altesse lui sourie; que les avocats de la légitimité le soutiennent

(1) Fuller.

et l'exaltent ; il ne prétend pas risquer de tels avantages. Généreux à bon escient, philanthrope avec toutes les réserves de la prudence, chrétien avec toute la retenue d'une sagesse mondaine ; un jésuitisme exercé semble présider à tout ce qu'il hasarde comme à tout ce qu'il dissimule.

C'est ainsi qu'il trouve moyen d'échapper à la fois aux divers jugemens qu'on pourrait former de lui. Sa piété n'est pas sans mélange de superstition et de mode, ni son patriotisme exempt de servilité, ni sa philanthropie pure de toute ostentation. Que le peuple entoure son carrosse, il en tire vanité ; que les grands causent avec lui, c'est une gloire qu'il aime ; mais il ne veut se livrer tout entier, ni aux séductions de la grandeur, ni au bruit flatteur des applaudissemens populaires. Il se partage de son mieux, et compte bien recueillir les avantages de l'indépendance sans en courir les risques, ceux de la servilité sans en subir la honte. De cette habile capitulation résulte un caractère équivoque, mais non hypocrite ; ambigu, mais sans duplicité ; ondoyant, mais sans mensonge. Tartufe cache ses vices sous le masque de toutes les vertus. M. Wilberforce voudrait couvrir de ces mêmes masques la faiblesse et l'embarras d'un caractère qui ne sait pas choisir le genre de vertu qui lui convient. Ses paroles, ses intentions, ses actions même répondent, jusqu'à un certain point, à ses prétentions ostensibles ; mais le dévouement réel et profond lui manque : il n'embrasse pas de cœur et d'ame, avec énergie, avec abnégation de tout intérêt humain, la cause sacrée qu'il prétend servir.

Suivez M. Wilberforce à la Chambre des Communes ; son éloquence offre une fidèle image de son caractère. D'une voix douce, mielleuse, incertaine, et, pour ainsi dire, équivoque, il débite, avec une élégance qui n'est pas exempte d'affectation, ses discours où se confondent les textes de la Bible, les sophismes de la politique ministérielle, les cita-

tions de Pally (1), et les arguties théologiques. Comme ces oiseaux dont l'aile faible va voletant d'un buisson à l'autre, incapable de soutenir long-tems son essor, il s'arrête à chaque phrase, glisse sur les matières délicates, n'exprime sa pensée que par des sous-entendus, laisse entrevoir son patriotisme, soupçonner sa philanthropie, fait une concession aux hommes du pouvoir, se prête un moment aux vues de l'opposition, et termine sans avoir rien prouvé. En un mot, les habitudes de son éloquence comme celles de sa vie publique et privée sont un perpétuel compromis. Il n'est d'aucun parti; mais tous les partis le réclament. Appelez-vous cela de l'indépendance? Non, c'est une allure fausse, c'est la douteuse démarche de ces animaux qui n'avancent que par d'obliques sinuosités; c'est une conduite dénuée de franchise et d'un dangereux exemple.

Cependant le vulgaire a été pris pour dupe, et la moralité de M. Wilberforce est devenue un lieu commun. Mandeville disait d'Adisson, que c'était un chapelain de campagne déguisé en homme du monde. L'orateur parlementaire dont je trace le portrait est une espèce de puritain politique. Le spirituel Shéridan, qui, enivré de gloire dramatique, las des coteries de l'opposition et de la vie du grand monde, noyait si souvent son ennui dans la bouteille, s'était endormi un soir sur une borne de Piccadily (2), quand les *watchmen* le rencontrèrent, et, le secouant rudement, lui demandèrent : « Qui êtes-vous? — Moi, répondit-il d'une voix chevrotante, je suis M. Wilberforce! » A ce nom, respecté du peuple, nos officiers de police soulèvent doucement le héros prétendu, lui prodiguent tous les égards dus à sa philanthropie populaire, et le conduisent sain et sauf à la demeure indiquée par Shéridan.

(1) Ancien écrivain politique.

(2 Rue de Londres.

Cette gloire artificielle disparaît, comme nous venons de le prouver, devant un examen attentif des motifs qui dictent la conduite de cet honorable membre. On l'a toujours vu peser, avec un soin scrupuleux, *le pour et le contre*; choisir son terrain pour signaler son patriotisme par des prouesses sans danger; hésiter entre le bien et le mal; tantôt se ranger sous le drapeau des hypocrites, tantôt sous la bannière des whigs; faire valoir, auprès des ministres, les sacrifices qu'il leur accorde; auprès des membres de l'opposition, ses déclamations pour les noirs et sa philanthropie africaine. Quand la première ardeur de l'enthousiasme général en faveur de l'émancipation des esclaves parut s'apaiser, M. Wilberforce ne montra plus cette fougue de prosélytisme qu'il avait déployée; sa ferveur se modéra, et, sans l'opiniâtre héroïsme de Clarke, ce treizième apôtre, doué d'un esprit gigantesque comme son corps et d'une fermeté aussi inébranlable que sa foi était profonde, les temporisations de M. Pitt, acceptées et sanctifiées par M. Wilberforce, eussent encore reculé l'époque d'affranchissement et de gloire pour l'espèce humaine, où la liberté et les droits politiques de toutes les races furent enfin proclamés.

Opposons à l'incertitude d'un politique si ondoyant et si divers, la fixité d'un homme qui n'a jamais dévié d'une ligne, ni perdu de vue l'objet unique de son existence. Observez lord Eldon, naguère chancelier du Royaume-Uni : vous diriez que ce n'est pas du sang qui coule dans ses veines, tant il souffre avec patience les maux d'autrui, tant il a de grandeur d'ame pour les calamités qui ne l'atteignent pas! Cet héroïsme peu coûteux a fait sa réputation de bonhomie. C'est un cœur, mais un cœur!... sa voix est si douce, sa révérence si polie, son accueil si affable, son sourire si gracieux! il est si fertile en bons mots, en heureuses plaisanteries, en délicates inventions, en railleries

innocentes qui prouvent toute la sérénité de son ame! c'est un homme charmant.

Au fond de tout cela, et sous cette belle philosophie, se cache un admirable fonds d'égoïsme. Imperturbable tant que vous n'attaquez pas son repos et son bien être, lord Eldon s'éveille et se révolte si vous avez le malheur de toucher à cette arche sainte. Le monde peut crouler, il ne bougera point : mais qu'une visite importune le dérange pendant son repas ou son sommeil; qu'une cheminée mal réparée laisse tomber, pendant qu'il est à table, les flots d'une suie qui l'aveugle; que la Chambre des Communes lui demande compte des obligations de sa charge : sa patience et son impassibilité le quittent. Il rougit, il pâlit; la colère le saisit, le domine et l'emporte; et ce même homme que nous avons vu si doux, si courtois, si bénin, marcher bourgeoisement de son hôtel au palais, un parapluie sous le bras, saluant le simple avocat qu'il rencontre, et gagnant tous les cœurs par la physionomie la plus inoffensive qui se puisse trouver; ce même homme, l'œil enflammé, le verbe haut, ne se connaissant plus, vous prouvera combien il est aisé de montrer de la modération quand il s'agit de l'intérêt d'autrui, et difficile d'imposer un frein aux mouvemens d'un égoïsme troublé dans ses jouissances et inquiété dans son bien être.

Comme politique, lord Eldon est invariable : c'est le torysme qui s'est fait homme. Intelligence, volontés, désirs, philosophie, science, il rapporte tout à un centre unique, la vénération due au pouvoir. Il se regarde comme un meuble, un instrument, une tapisserie de palais; le velours cramoisi qui garnit le trône est moins fixe à son poste que le chancelier dans ses principes. Sa destinée dépend du sourire qui l'accueille au lever du prince. Sa servilité a toute la franchise de l'indépendance, toute l'audace de la plus fière liberté. Qu'on propose une loi

subversive de tous les droits publics, il la sanctionne ; une fatale usurpation, il la défend ; une suspension des libertés de l'Angleterre, il est là pour l'appuyer. Immobile soutien du privilége, inébranlable ennemi du peuple, sa haine, son zèle, son érudition poursuivent par delà les mers les défenseurs de la liberté publique, s'opposent à toutes les améliorations, repoussent jusqu'à l'ombre de l'innovation, combattent l'émancipation des catholiques, accumulent les argumens en faveur de la traite des noirs, et soutiennent, avec une véhémence passionnée, les accusations de haute trahison. Dans le procès récent de la reine d'Angleterre, on l'a vu verser des larmes en instruisant cette ridicule et odieuse affaire, et, les yeux baignés de pleurs, toujours fidèle à son intérêt propre, toujours soumis à l'autorité suprême, témoigner à la fois la bonté de son cœur et sa passive obéissance.

Oui, c'est un très-bon homme que lord Eldon : on peut même louer son intégrité scrupuleuse, tant que les intérêts du pouvoir ne font point pencher entre ses mains la balance de la justice. Esprit minutieux et exact, les subtilités et les arides minuties de la chicane amusent et occupent tous ses momens. Inaccessible aux émotions de l'humanité, indifférent casuiste, il se plaît à peser, comparer, analyser, et quintessencier, pour ainsi dire, les dupliques, répliques, tripliques, fins de non recevoir, assignations sur assignations, argumens et fractions d'argumens, dont se compose le tissu fragile du grand art des procès. Ses éternelles lenteurs, ses interminables scrupules attestent son impartialité ; mais le pouvoir montre-t-il une préférence ? l'intérêt du privilége se rattache-t-il à l'affaire dont il s'occupe ? aussitôt tous les scrupules sont levés ; plus d'indécision, plus de doutes. Comme on voit l'aiguille de la boussole vibrer, vaciller et pivoter avec force pour se rapprocher de l'aimant qui l'attire, le chancelier subit

l'influence que les volontés suprêmes de la cour exercèrent toujours sur son ame, sur sa pensée, sur ses actions. Il se tourne vers son pôle, et règle sa décision sur celle que lui dicte le pouvoir.

Ainsi, les hommes que la nature n'a pas doués d'énergie, dont la raison ne s'appuie pas de principes arrêtés et sévères, peuvent, avec beaucoup de douceur et de bonté dans l'ame, s'acquitter fort mal de leurs devoirs politiques. Flexibles instrumens, ils exécutent, les yeux fermés, la volonté de leurs maîtres. Leur indolence, leur égoïsme, l'amour de leurs aises, peut-être la reconnaissance et l'amitié, les portent à servir, sans scrupule et sans réserve, les passions ou les caprices du prince. On s'étonne de voir ces personnages, si aimables dans la vie privée, se cuirasser, pour ainsi dire, contre tous les remords qui devraient exciter chez eux le patriotisme, la vertu, l'amour des hommes, et s'armer d'une impitoyable, aveugle et servile opiniâtreté. Hélas! la férocité est souvent moins cruelle que la faiblesse; et je ne connais personne d'aussi dangereux que ces gens, qui, comme Plutarque le leur reproche, ne savent pas dire : *Non.*

D'autres ont des remords de conscience et des intentions de patriotisme; on a vu des hommes dévoués aux ministres se dégoûter, par accès, de leur constante bassesse. Le chancelier est incapable de ces retours : est-ce défaut de principes, perversité, ou folie? non; c'est pure bonhomie, manque d'imagination, froideur d'ame. Sa main signe la mort de dix mille Irlandais proscrits et ne tremble pas : est-ce cruauté? non; les cris de leur agonie ne viennent pas jusqu'à ses oreilles; mais il dînera ce soir à la table d'un prince du sang. Il voue à l'esclavage un continent tout entier, sans remords, sans y penser : est-ce barbarie? non; mais comment désobéir à son bienfaiteur et manquer de respect pour son maître? la main d'un grand seigneur est

si douce à toucher; le sac de coton qui supporte le trône des chanceliers d'Angleterre est un siége si commode!

(*New Monthly Magazine.*)

DE LA TIMIDITÉ DES SAVANS.

« And of his port as meek as is a maid (1). »

Les savans ont, en général, une vie contemplative et retirée, et cette double circonstance contribue à produire l'effet en question. Une vie studieuse suppose aussi que celui qui la mène s'est choisi des modèles d'un caractère élevé et idéal, ce qui communique à l'esprit un tour ambitieux; or une certaine susceptibilité de sentimens est la suite inévitable de l'orgueil.

Qu'une existence obscure et solitaire donne nécessairement de la mauvaise honte et de la gaucherie, cela est trop évident pour valoir la peine d'être dit. Il est impossible d'être agréablement dans le monde sans en connaître les usages, et d'en connaître les usages sans y aller souvent. On ne saurait bien faire, et sans un certain degré d'hésitation et d'embarras, ce qu'on ne fait que dans des occasions particulières et à de longs intervalles. Il est aussi raisonnable de vouloir qu'un savant ou un rustre danse avec grâce et un air d'aisance sur une corde tendue, que de les introduire dans un cercle gai et brillant, dans l'espoir qu'ils brilleront, en racontant avec grâce l'anecdote du jour, ou dans un échange de reparties spirituelles et

(1) « Et son air est aussi doux que celui d'une jeune fille. »

légères. « Si vous n'avez pas vu la cour, dit Touchstone, vos manières seront mauvaises, et, si elles sont mauvaises, vous êtes un homme perdu. »

L'autre cause de la timidité des lettrés étant moins évidente, mérite d'être davantage approfondie. Un homme qui se condamne à des études longues et laborieuses, pour arriver à une conclusion, perd naturellement la promptitude et l'aisance qui caractérisent la brillante frivolité d'un causeur de salon. Il y a une certaine élasticité de mouvement, une chaleur d'esprits animaux, qui ne se trouvent guère que chez ceux qui ne se sont jamais occupés que du moment, et qui n'ont pas été plus loin que les surfaces. Le savant qui rencontre de tous côtés des doutes et des incertitudes, et qui même s'occupe de préférence des sujets qui sont le plus obscurs, devient irrésolu, sceptique, distrait. Toutes les opérations de son esprit sont lentes, circonspectes; il s'avance de biais et par des circuits, au lieu d'aller hardiment et promptement droit au but. Comme les difficultés de la route se multiplient à mesure qu'il s'y enfonce davantage, son allure devient toujours plus lente et plus timide. Il ne rase pas légèrement le sol, mais il s'y enfonce profondément, et, comme la fourmi, il s'y avance dans l'ombre par des degrés imperceptibles, en rejetant, par-dessus, de la boue et des débris pour marquer sa trace. Il en résulte qu'il est ébloui par chaque lumière soudaine, déconcerté par toutes les questions imprévues, pris à l'improviste et à son désavantage dans toutes les occasions critiques. Il lui faut du tems pour se recueillir, examiner les objections et faire des recherches nouvelles. Cette manière est bien différente de la marche hardie, délibérée, de l'homme d'affaires et de l'homme du monde. Le savant, qui se trouve fréquemment dans des circonstances embarrassantes pour sa timidité, surtout s'il est d'un caractère réfléchi et candide, perd bientôt contenance en per-

dant sa confiance en lui-même, ou du moins dans l'idée que les autres se font de lui. Ses études ne l'ont pas rendu sage, elles lui ont appris seulement l'incertitude de la sagesse; elles lui ont donné d'excellentes raisons pour suspendre son jugement, quand d'autres jetteraient avec audace, dans la balance, le poids de leurs intérêts particuliers ou de leur présomption.

Celui qui s'occupe sincèrement de la recherche de la vérité ne considère rien comme convenu. Il lui faut des preuves positives et un examen scrupuleux. Il ne veut ni en imposer aux autres, ni s'en imposer à lui-même par des apparences sans réalité. Il consacre des années entières de travaux pénibles et d'un enthousiasme persévérant à s'approprier la connaissance d'un art, ou à approfondir une science, et le résultat de ses efforts est fort souvent incertain. Il croit, d'après cela, que les autres succès doivent être obtenus de la même manière; on ne parviendrait pas à faire entrer dans sa tête qu'un objet de quelque prix puisse être enlevé par un coup de main. Loin de s'enorgueillir d'avantages qu'il obtiendrait par des voies faciles et vulgaires, il en serait honteux. Il ne suppose pas que ceux dont il ambitionne le suffrage puissent être surpris par de grands airs et des prétentions sans fondement. Dans sa persuasion, tout ce qui est bon n'est obtenu que par de longs travaux; et il imagine que l'importance des moyens doit être nécessairement proportionnée à celle du but. Dans ses occupations habituelles, il sait qu'il y a toujours des difficultés pour fatiguer la patience, lasser les nerfs les plus vigoureux et ébranler le plus ferme courage. S'il existe un objet plus digne qu'un autre d'exciter les sollicitudes du sage, de faire frémir intérieurement son cœur au seul espoir d'un succès lointain, il ne saurait croire qu'il suffise, pour enlever ce gros lot dans la grande loterie de la vie, d'une main audacieuse et légère. On ne

parvient pas à peindre un tableau, en posant devant une glace pour s'y admirer, ou à résoudre un problème par des airs prépondérans et hautains. Le savant calcule qu'il en est de même du monde; et il courtise les belles comme il courtise les muses : dans la conversation, jamais il ne hasarde un mot sans être convaincu qu'il a quelque chose de mieux à dire que ceux qui sont présens; et, quand il s'attribue un avantage quelconque, il fait en sorte de prouver, à lui et aux autres, qu'il le possède réellement. Ce n'est que bien tard, et quand il n'est plus tems, qu'il parvient à comprendre que l'impudence est la monnaie courante dans les affaires de ce monde; que la fortune ne s'arrête jamais pour attendre qu'on profite des facilités qu'elle offre, qu'il faut la saisir au vol; qu'en général l'on sympathise davantage avec ceux qui se rendent eux-mêmes justice, et même qui font prévaloir de vive force leurs prétentions, qu'avec ceux qui doutent perpétuellement d'eux-mêmes, et qui vont toujours sollicitant l'opinion des autres pour se rassurer et s'enhardir. « Les fous s'engagent avec confiance dans des routes où les sages craignent de s'avancer; » et le mérite modeste apprend à ses dépens qu'une main hardie et un front impudent réussissent là où la timidité est mise de côté ou succombe; qu'une physionomie épanouie et enjouée est préférée à des traits chagrins ou mélancoliques, et la santé, la vivacité des esprits animaux, à une constitution souffrante et nerveuse; que, pour réussir, un homme doit avoir des signes certains et incontestables de sa confiance en lui et dans ses chances de succès, au lieu de fatiguer tout le monde de ses scrupules et des craintes qu'il a de ne pas atteindre une perfection imaginaire. Notre pauvre lettré se met un peu à l'écart, mais un monde impitoyable, qui noblement s'attaque toujours aux faibles, le repousse encore plus loin. Plus ces rebuffades se multiplient, moins

il est en état d'y résister et de lutter avec ceux qui s'avancent dans la même carrière et qui tendent au même but. Il abandonne alors un combat trop inégal, il se retire du théâtre et reste un spectateur passif, mais non paisible, de ce qui se passe sur la scène. Dans le fait, l'action est plutôt le produit d'une résolution ferme et prompte, que des raisonnemens profonds ou subtils. D'ailleurs on peut supposer que ceux qui montrent de l'assurance dans leurs propres moyens ne trahiront pas les intérêts qu'on leur confiera, par faiblesse ou absence d'énergie. L'opinion que nous nous formons des autres est, en général, déterminée par des observations hâtives et superficielles; ce qui parle à l'imagination, ce qui frappe les sens est donc d'une grande importance. Dans les choses populaires et mondaines, il faut employer des moyens mondains et populaires, et ne point fonder ses chances de succès sur des qualités modestes et cachées, que les grossiers organes du vulgaire ne sauraient apercevoir.

La vie est un combat, et c'est surtout dans l'arène des salons qu'il s'engage. Des amours-propres et des prétentions de tout genre y luttent sans cesse, tantôt secrètement et tantôt à découvert. La politesse y est une chose rare; celle que l'on y trouve ne consiste guère que dans l'observation d'un certain nombre de formules conventionnelles. La véritable politesse, au contraire, vient du cœur; c'est la bonté qui en est la source et le principe. C'est par bonté qu'au milieu des entraînemens d'une conversation animée, nous nous rendons un compte rapide des positions diverses de nos interlocuteurs, et que nous exerçons sur nos paroles une surveillance assez exacte, pour ne jamais en offenser ou en peiner aucun. Les personnes dont l'éducation a été le plus soignée, ceux même qui ont vécu dans les cours, s'ils n'ont pas de bonté dans l'ame, seront durs et grossiers

dans beaucoup d'occasions. Les conseils suivans ne paraîtront donc pas déplacés à ceux qui se présentent dans ces champs clos de notre civilisation moderne.

> In peace, there's nothing so becomes a man,
> As modest stillness and humility :
> But when the blast of war blows in our ears,
> Then imitate the action of the tyger;
> Stiffen the sinews, summon up the blood,
> Disguise fair nature with hard-favour'd rage :
> Then lend the eye a terrible aspect;
> Let it pry through the portage of the head,
> Like the brass cannon ; let the brow o'erwhelm it
> As fearfully, as doth a galled rock
> O'erchang and jutty his confounded base,
> Swill'd with the wild and wasteful ocean (1).

Ces avis, tout sages qu'ils sont, ne sont pas de mise pour l'homme qui est accoutumé à placer toutes ses espérances de succès dans ses méditations philosophiques. Les succès faciles, bruyans, de ceux qui ont pris bien moins de peine que lui, le découragent. Il perd sa propre estime, et il n'a plus aucune mesure certaine pour apprécier lui et les autres. Il suppose que chez lui tout est à réformer; mais, comme il a un goût trop délicat, pour admirer ceux qui réussissent, au lieu d'adopter un costume à la mode, d'apprendre à saluer, de faire des armes pour fortifier ses nerfs, et donner à sa tournure quelque chose de plus dégagé et de plus libre, il aggrave ses défauts et ne les corrige point. Il veille sur le choix de ses paroles avec un soin encore plus minutieux, il polit davantage son lan-

(1) « Dans la paix, rien ne convient davantage à un homme qu'un air modeste et tranquille ; mais quand la voix de la guerre éclate à notre oreille, imite l'action du tigre. Roidis tes nerfs, que ton sang bouillonne ; cache les doux penchans de ta nature sous une rage soutenue. Que ton œil prenne un aspect terrible ; qu'il perce à travers son ouverture, comme un canon d'airain, et qu'un sourcil menaçant l'ombrage, de même que le rocher qui se projette en avant de sa base rongée par les flots d'une mer turbulente. »

gage, il adoucit sa voix, il raffine de plus en plus ses sentimens : à la fin, satisfait du résultat de ses efforts, il espère que les hommes le jugeront impartialement; que le public, tôt ou tard lui rendra justice, que la fortune lui sourira et que la beauté ne lui sera plus contraire. *Oh malore!* il est juste au même point, ou plutôt il est pire qu'auparavant.

Une autre circonstance contribue aussi à embarrasser le jugement et à augmenter les difficultés du savant qui quitte sa retraite pour entrer dans le monde. On dirait qu'il y est tombé des nues. Il ne s'était mis en contact qu'avec des personnages historiques, et ne s'était occupé que de propositions abstraites; il n'avait aucune idée exacte des choses et des hommes de notre tems. Il ne sait comment réconcilier ses idées absolues avec les maximes circonspectes et flexibles du monde. La foule des mortels sublunaires paraît incompréhensible à ce nouvel arrivé d'*Utopia*. Il a été habitué toute sa vie à considérer quelques grands noms, comme des dieux, comme des étoiles fixes dans le firmament de la gloire, et à n'estimer lui et les autres que par le culte plus ou moins dévoué qu'ils rendaient à ces idoles. Mais tous ceux qui ne sont pas au nombre de ces dieux privilégiés, ou qui ne font pas partie du sacerdoce qui leur est consacré, il les considérait comme de misérables vers rampans sur la surface de la terre, et dépourvus de toute valeur intellectuelle. Il est, par conséquent, fort surpris et presque choqué quand il daigne se mêler à ses semblables, et qu'il reconnaît que ces mortels vulgaires sont de la même dimension que lui, qu'ils ont des mots, des idées, des sentimens comme les siens, et qu'ils ne sont pas de purs chiffres, ainsi qu'il l'avait supposé. Après les avoir dépréciés, il commence à les estimer au-delà de leur valeur. Comme il ne s'attendait à rien de semblable, il en est plus frappé. Le plus petit éclair de bon

sens ou de gaîté lui semble pétillant d'esprit ou de sagesse; il est déconcerté des objections qui lui viennent d'un côté si inattendu; il suppose que ses avantages ne sont d'aucun prix, parce qu'ils ne sont pas les seuls, et il se retire d'une lutte pour laquelle il n'a pas d'armes et qui le dégrade à ses yeux. Le chevalier de la Manche, battu par des muletiers, se console en disant qu'il a eu tort de combattre avec des plébéiens. L'orgueil de la science vient aussi au secours de la gaucherie du novice sans expérience, et il tâche de ne plus voir dans sa défaite que la honte d'un engagement avec des inférieurs. Plus l'importance que l'on aura attachée aux lettres sera exclusive, plus les mécomptes de ce genre seront multipliés, et plus on en éprouvera de surprise.

Ceux qui ont fait de grands efforts pour parvenir à un but, sont rarement les trompettes de leur propre renommée; et je crois qu'on peut considérer comme une règle à peu près générale que nous recevons précisément autant d'hommages des autres, que nous en obtenons par nos propres déclarations, par nos formes et les airs que nous prenons; mais celui qui a exécuté de grandes choses ne les trouve pas, par suite de l'habitude, aussi extraordinaires que les autres. Il est rare qu'il soit fier de son succès, car il est moins préoccupé de ce qu'il a fait que de ce qu'il aurait pu faire. Des efforts inquiets, pénibles, persévérans, pour arriver à un grand but, ne produisent que bien rarement des sentimens de suffisance et d'admiration pour nous-mêmes. Il reste bien peu de tems à ceux dont toutes les facultés sont sans cesse en mouvement, pour se glorifier des résultats qu'ils obtiennent. Les travaux intellectuels, comme les travaux plus humbles du corps, épuisent et diminuent la vivacité des esprits. D'ailleurs, l'impression de satisfaction que produit le succès d'une entreprise difficile doit être bien légère, à côté des efforts et des sollicitudes qui ont précédé ce succès. Il n'y a que ceux

qui n'ont rien fait, qui s'imaginent qu'ils peuvent tout faire, et qui ont les dispositions et le tems nécessaires pour s'admirer. Les sots, dont toutes les opinions sont d'emprunt, ne résistent guère à la satisfaction qu'un fat éprouve de lui-même ; et l'on pourrait dire que la sottise est le miroir naturel de la vanité. On a observé avec raison que les véritables héros en avaient rarement l'air, du moins aux yeux de la multitude ; et les philosophes n'affectent point les dehors de la sagesse. Ou les grandes choses ont été obtenues par beaucoup de peines et de travaux, qui impriment au caractère une teinte austère qui laisse peu de prise à la vanité ; ou bien elles sont le produit d'un génie heureux et facile, et alors elles ont coûté trop peu de peine à celui qui les a faites, pour exciter beaucoup son amour-propre, et, au lieu de s'admirer, il s'étonne de la surprise des autres. *Vix ea nostra voco* : telle est la devise des talens spontanés.

L'homme qui a passé toute sa vie et employé toutes ses facultés pour se mettre en mesure de répondre à cette question : Quelle est la vérité ? méprise le mensonge et tout ce qui s'en approche. Cette vérité, objet de toutes ses recherches, devient pour lui une espèce de culte. La grossièreté de l'erreur choque la délicatesse de ses perceptions, comme un artiste qu'on obligerait de barbouiller une enseigne ou de faire une caricature. Son esprit ne peut s'accoutumer à l'idée de tirer quelque avantage d'une source aussi impure et aussi honteuse. Si vous me dites que tel individu est un profond métaphysicien, et que vous ajoutiez qu'il est dans l'usage de se faire valoir par de grossières vanteries, je n'en croirai rien. Après avoir cherché à connaître la nature et la vérité par des investigations patientes et des distinctions subtiles, qu'il réussisse ou qu'il succombe, il ne saurait envier une réputation bâtarde, obtenue par surprise et par de vaines rodomontades. Des in-

térêts positifs et personnels absorbent la plus grande partie de l'attention de l'ignorant ou de l'homme du monde, qui ne considère pas ce que sont les choses en elles-mêmes, mais ce qu'elles sont par rapport à lui; le philosophe, au contraire, trouve ses jouissances dans la contemplation de vérités absolues et générales. La philosophie apprend à se connaître soi-même, et cette connaissance prévient les exagérations de notre amour-propre. On a remarqué qu'en général les mathématiciens étaient d'une probité exacte, et on m'a assuré que les charpentiers, qui font tout avec la règle et l'équerre, étaient d'honnêtes gens. Shakspeare, si grand observateur de la nature et des hommes, dans la comédie intitulée *Un songe d'une nuit d'été*, a fait de Snug, le menuisier, le personnage moral de la pièce. On me demandera peut-être si les poètes, et en général les auteurs des ouvrages d'imagination, sont aussi désintéressés et se rendent une justice aussi exacte? J'avouerai qu'il serait difficile de les disculper entièrement du reproche de vanité; cependant la plupart sont trop absorbés par leurs créations idéales, qui ont aussi leur genre de vérité, pour tâcher d'en imposer aux autres sur des points de fait. Les préoccupations habituelles du poète sont des rêves; le menteur ne pense qu'à lui, et cherche à surprendre ses auditeurs par un mélange d'impudence et d'hypocrisie. Mais, dit-on, les prêtres sont des hommes éclairés; et cependant, dans presque tous les pays, ils sont cités pour leur esprit de ruse et leurs vues intéressées. Ceci est une exception à laquelle on doit s'attendre. Je n'entends parler que de la tendance naturelle des choses, et non pas des mauvais biais qui leur sont donnés par leur combinaison forcée avec d'autres principes.

Le plus fâcheux effet de cette timidité, de cette dépression des esprits, c'est quand un homme, par suite de la défiance qu'il a dans ses moyens, recherche la mauvaise

compagnie, ou, ce qui est pire encore, forme une alliance au-dessous de lui. Sous ce rapport personne ne fut plus digne de pitié que Gray (1), dont la timidité extrême ne lui permettait pas de fréquenter familièrement la société même des professeurs qui appartenaient au collége dont il était membre. Comme le hibou, il semblait fuir la lumière du jour, et, comme lui, il était poursuivi partout où il paraissait. Souvent même on allait l'assaillir jusque dans les retraites les plus secrètes « où il tenait sa cour solitaire. » Il était pourchassé de collége en collége, et en butte à une persécution insupportable pour un homme d'un caractère si retiré et si indolent. Cette persécution le détermina à se replier encore davantage sur lui-même, à relire ses auteurs favoris, à correspondre avec ses amis éloignés. La seule idée de voir son portrait placé en tête de ses ouvrages le mit hors de lui-même; et il mourut de l'agitation nerveuse que lui causa la publicité que son savoir, son goût et son génie avaient donnée à son nom. Cette vie de reclus était, à tout prendre, très-préférable encore à celle de Porson, qui, parce qu'il ne voulait pas se soumettre à la contrainte que la société impose, et qu'il n'avait point les avantages extérieurs nécessaires pour y réussir, se permettait les divertissemens les plus ignobles, passait ses jours et ses nuits dans les cabarets, ne s'inquiétait pas avec qui et où il se trouvait, pourvu qu'il pût parler à quelqu'un et qu'il eût quelque chose à boire, et qui, pour nous servir de son expression, passait sans cesse de l'humble *porter* au *tokay* impérial. Ce malheureux finit par périr victime d'un genre de vie qui, dans le principe, n'avait été déterminé que par un sentiment de mauvaise honte. A la fin il n'y avait plus que le travail qui pût le détourner de ses ignobles jouissances; mais quand quelque chose réclamait tout son

(1) Auteur du *Cimetière de village* et de plusieurs autres poésies, presque toutes d'un caractère rêveur et mélancolique.

tems et toute son attention, il se renfermait chez lui ou à l'université pour collationner de vieux manuscrits ou publier une tragédie grecque. Tant que cela durait il ne prenait pas une seule goutte de vin et ne voyait aucun compagnon de débauche. La dernière fois que je le rencontrai, c'était à l'Institution de Londres, et je me rappellerai longtems le contraste que faisait son élocution suave et polie avec sa mauvaise redingote noire toute couverte de toiles d'araignées. Il est vraiment déplorable que des hommes semblables tombent dans une pareille dégradation, par suite de leur gaucherie et de leur absence de formes sociales. Mais, dira-t-on, Shéridan fit une fin aussi triste et mena le même genre de vie, quoique dans un cercle plus brillant. Oui, sans doute; et quoique Shéridan, avec son nez de pourpre et la vivacité de son regard, ne pût pas être taxé de mauvaise honte, ses fautes sont venues d'un principe qui y ressemble beaucoup, c'est-à-dire du manque de cette noble indépendance et de cette confiance dans ses propres ressources, qui devraient toujours distinguer le génie, et de l'ambition dangereuse de se faire des appuis et des prôneurs dans les personnes de haut rang. L'affectation de la société des lords n'annonce pas un caractère plus élevé que l'amour de celle des cordonniers ou des garçons de cabaret; car c'est pour nous faire admirer de la multitude que nous désirons être vus dans la société de nos supérieurs. Le ton du patronage littéraire s'est sans doute fort amélioré depuis une centaine d'années. On ne verrait plus maintenant un auteur dramatique prier une grande dame d'accepter une loge à la première représentation de sa pièce, pour intimider le parterre et l'empêcher de siffler, et c'est avec un mélange d'incrédulité et de honte que nous voyons, dans un roman de Fielding, le curé Adam boire son *ale* dans la cuisine de M. Booby. Aujourd'hui la littérature a pris à peu près son niveau. Elle n'est plus ex-

posée aux dédains des grands ou aux outrages de la canaille. Toutefois il ne faut pas espérer que la science reprenne jamais le rôle qu'elle jouait sur la scène du monde, quand elle était associée au sacerdoce, qui alors dictait ses lois aux maîtres de la terre par l'autorité de la persuasion ; doux et superbe empire, qu'il a follement troqué pour exercer une influence précaire sur les esprits par la superstition et la crainte.

Je me rappelle d'avoir entendu une dame de beaucoup de sens et de pénétration considérer, comme une conséquence naturelle de la timidité des savans, les hommages qu'ils adressent à des chambrières, parce que la gaucherie de leurs formes, et l'ignorance où ils sont des usages ordinaires de la société, les font désespérer de réussir près des femmes qui occupent un certain rang dans le monde. N'osant pas aspirer aux succès qu'il ambitionnerait le plus, et cependant poursuivi du besoin de réaliser les rêveries d'une imagination tendre et romanesque, le lettré va offrir ses sentimens délicats à quelque Dulcinée du Toboso, sentimens qui auraient fait le bonheur et la gloire de femmes d'une tout autre espèce, s'ils leur eussent été exprimés. C'est ce qui explique des unions si étranges entre de beaux génies et des femmes ignobles ou stupides. C'est ainsi que Rousseau s'est attaché à Thérèse, et que Pétrarque se consolait, dans de vulgaires amours, des froideurs de Laure. Peut-être y a-t-il dans la conduite du lettré autant d'orgueil que de modestie. Non-seulement il craint de ne pas trouver de retour là où il lui serait le plus agréable d'en rencontrer ; mais il redoute aussi, pour son amour-propre, l'humiliation d'un refus, et le reproche de tendre à un but trop au-dessus de lui. D'ailleurs, vivant comme il le fait, dans un monde idéal, il dépend de lui de parer sa divinité, quelle qu'elle soit, de tous les charmes qu'il a rêvés. Son imagination s'échauffe sur une Fanchette ou une

Marton, comme celle d'un artiste sur la cire ou le limon qu'il pétrit dans ses mains. Plus le contraste est grand entre les qualités qu'il lui attribue si généreusement, et la position où le sort l'a placée, plus il est satisfait d'elle et de lui. Il l'aime davantage, parce que, dans son opinion, elle doit tout à elle-même, et il est fier d'avoir reconnu ce mérite caché.

Le meilleur moyen de guérir la fausse modestie, ainsi que le malaise et les extravagances dont elle est l'occasion, serait, pour l'homme d'habitudes studieuses et retirées, de considérer qu'il appartient à une sphère d'action toute spéciale, très-différente des scènes ordinaires de la vie, et en conséquence de plaider l'excuse d'ignorance, et de réclamer les priviléges accordés aux étrangers et à ceux qui ne parlent pas la même langue. Si quelqu'un voyage dans une diligence étrangère, il n'aura pas la prétention d'y briller; il sentira que ce n'est pas à lui de soutenir la conversation, et il ne perdra pas contenance pour cela. Ce qu'il a de mieux à faire, c'est de se conformer à sa nouvelle situation, et de conserver des manières simples et faciles. Chaque chose a ses limites particulières, et un petit centre qui lui est propre, autour duquel elle gravite. La véritable sagesse, dans cette vie, c'est de ne pas dévier de la route où nous nous trouvons, quelque humble qu'elle soit, et de nous contenter d'y réussir. Malheureusement ce n'est pas ainsi que la plupart des hommes se conduisent : nous sommes honteux, parce que nous ne réussissons pas dans des choses qui nous sont étrangères, et, en nous efforçant de réparer nos bévues, presque toujours nous en commettons de plus grandes.

(*New Monthly Magazine.*)

—

ÉTAT ACTUEL

DE

L'ADMINISTRATION TURQUE.

On a beaucoup parlé des désordres qui se sont introduits dans les diverses branches de l'administration turque, et qui doivent, avant peu, amener la destruction définitive de l'empire; spectacle imposant que le sort réserve à la première partie du dix-neuvième siècle. Mais comme ceux qui ont écrit sur ce gouvernement impuissant et barbare se sont tenus dans des généralités plus ou moins vagues, il reste encore beaucoup de choses à dire après eux. Nous allons tâcher de suppléer à leurs omissions, à l'aide du long séjour que nous avons fait à Constantinople, où nous sommes né. Nous commencerons naturellement notre examen, auquel les circonstances présentes doivent donner quelque intérêt, par l'état de la famille impériale.

Les fils du sultan, même l'héritier présomptif de la couronne, sont renfermés, chacun séparément, dans un appartement isolé, ou plutôt dans une prison, appelée en turc *kafessa*, ou cage de fer, située dans l'intérieur du sérail. Entourés par des murs très-élevés, ces appartemens ne sont habités que par ces infortunés, quatre ou cinq eunuques et cinq ou six femmes esclaves, assez vieilles pour ne pouvoir plus devenir mères. Le sultan régnant, qui, dans chacun de ses héritiers, voit toujours un rival, surveille constamment la conduite de ces malheureux. Il ne permet à personne de les approcher, et défend, sous peine de mort, de correspondre avec eux. Il les laisse végéter dans une complète ignorance de ce qui se passe dans l'empire, et les seuls précepteurs qu'il leur donne sont des

vieillards décrépits dont il est sûr, et qui enseignent à ces princes les élémens des langues arabe et persane, l'écriture, etc. (1). Quelques-uns des eunuques attachés au service des jeunes princes, et qui remplissent à la fois les fonctions de pages et de précepteurs, leur apprennent quelque métier mécanique. Lorsque le sultan régnant a de jeunes frères, il se conduit avec eux comme il le fait avec ses malheureux fils, qui, même dans leur adolescence, sont totalement dépourvus d'éducation. La plupart des sultans sont déjà vieux quand ils parviennent au trône. Si la révolte des janissaires n'eût pas précipité Sélim du trône ; si son neveu et successeur Mustapha IV, frère du sultan actuel,

(1) Ce fut Soliman qui établit l'usage de renfermer les héritiers présomptifs de la couronne, jusqu'au moment où ils saisissaient le sceptre. Depuis cette époque, presque tous les sultans qui parvinrent au trône étaient de la plus grossière ignorance en quittant leur prison. La brièveté toute lacédémonienne de leurs ordres autographes a trahi plus d'une fois leur manque d'instruction. Ces ordres consistaient en ces simples mots : « Que chacun fasse ce qui lui est prescrit par cet ordre ! » Nous avons vu plusieurs lettres écrites par Mustapha IV à ses favoris, et dans lesquelles les fautes d'orthographe sont si nombreuses et l'écriture si mauvaise qu'il est à peu près impossible de déchiffrer ces missives impériales. Mahmoud, que son oncle Sélim a beaucoup aimé, a reçu une éducation un peu plus soignée, c'est-à-dire qu'il a étudié l'arabe et le persan avec assez de succès. Il en a profité pour lire et relire le Koran, ce qui n'a pas peu contribué à le rendre fanatique et superstitieux. Aussi fait-il en parlant un fréquent usage de sentences tirées du livre du prophète; ses ordres autographes même sont pleins de vers du Koran. Il fait grand cas des belles écritures. Lors de son élévation au trône, il ordonna que tous les scribes de Constantinople lui envoyassent un échantillon de leurs talens. Un de ses ministres ne crut pas indigne de son rang de présenter de son écriture : Mahmoud, après l'avoir examinée, déclara qu'elle était supérieure à celle de tous les autres scribes. L'adroit ministre, pour remercier son maître, et en même tems pour montrer sa modestie, envoya au sultan une autre pièce d'écriture qui ne contenait que cette sentence, si souvent citée, d'un poète persan :

« Tout défaut approuvé par le shah devient une qualité. »

Cette flatterie plut tant à Mahmoud qu'il nomma l'écrivain reis-effendi, ou ministre des relations extérieures.

n'eût pas éprouvé le même sort, Mahmoud ne serait arrivé à l'empire que dans sa décrépitude. Lorsque ces héritiers de l'empire, après avoir passé la plus grande partie de leur vie dans les langueurs de l'oisiveté et dans les privations de toute espèce d'amusement, sortent tout-à-coup de leur prison et parviennent au trône, les flatteries de l'essaim de lâches courtisans qui les entoure, la certitude que désormais tout leur est permis, la vue de jeunes et superbes esclaves, tout contribue bientôt à les enivrer, et, pour satisfaire à leur aise leurs passions brutales, ils se livrent aveuglément à la merci de leurs eunuques favoris, sur lesquels, plus encore que sur leurs ministres, ils se reposent du soin d'administrer leurs vastes possessions.

A l'élévation au trône d'un nouveau sultan, l'eunuque qui le servait dans la *kafessa*, en qualité de premier page, devient son *kitzlar-agassi*. Ce titre signifie littéralement *surintendant des filles*; cet eunuque prend en outre le titre de *maître du palais de la félicité*. Aussi ignorant dans l'art de gouverner que son glorieux maître, ce chef des eunuques noirs jouit d'un pouvoir illimité, non-seulement dans le sérail, mais encore dans tout l'empire. Sa personne, que son ignominieuse mutilation rend encore plus dégoûtante, est désormais considérée comme sacrée, et son rang est égal à celui du grand-vizir, non-seulement comme *chef suprême du harem impérial*, mais aussi comme *inspecteur des revenus de la Kiabé*. Son influence est si grande qu'il nomme souvent et renverse selon son caprice les grands-vizirs, les capitans-pachas, les ministres, les gouverneurs de province, etc.

Le *silih-dar*, ou porte-glaive du sultan (1), en sa qua-

(1) Le *silih-dar* est si puissant et si respecté dans le sérail, que quand il quitte son appartement pour se rendre, à travers les immenses salons du palais impérial, dans le *mabeïm*, ou appartement du sultan (situé entre le harem et le selamlick), il est toujours précédé par des officiers appelés

lité de chef de tous les dignitaires du sérail, les eunuques exceptés, a aussi une grande influence dans les affaires de l'empire. Lorsque l'individu qui occupe ce poste élevé est adroit et intrigant, il peut, de son propre appartement, déposer et même faire décapiter les grands-vizirs et les pachas, et leur substituer des créatures de son choix. Même les dignitaires inférieurs, tels que le premier page dont la fonction est de mettre et d'ôter les bottes du sultan, le *kahvedzibassy*, ou celui qui présente la tasse de café, le premier barbier, parviennent souvent à gouverner l'état. Ce dernier surtout, qui, en Turquie comme ailleurs, jouit du privilége d'amuser ses pratiques par son babil, devient très-souvent le favori du sultan, et, par suite, le dispensateur des dignités de l'empire. La sultane Validé, ou sultane mère, réussit aussi, quand elle a quelque influence sur son fils, à jouer un grand rôle dans le gouvernement.

Passons maintenant aux ministres du grand-seigneur.

Tout pacha à trois queues, ayant le gouvernement d'une province entière, porte le titre de vizir; mais le gouverneur de la capitale prend celui de vizir-suprême, ou *viziri aazam* (1). C'est à lui que le grand-amiral et les pachas des provinces adressent leurs rapports officiels. Après les avoir

tzakiv-challagau, qui portent des bâtons semblables à un caducée. Tous ceux qui se trouvent alors sur le passage du silih-dar doivent se hâter de reculer et même de s'enfuir, sous peine d'être assommés par les gardes-du-corps du porte-glaive.

(1) Il porte encore d'autres titres : il est appelé *veliki-mnatlak*, ou lieutenant absolu du sultan; *sahib-devlet*, ou possesseur du gouvernement; *sahih-muhove*, ou gardien du sceau impérial, etc. Ce sceau est en or et peu volumineux; le chiffre du sultan, appelé *tougna*, y est gravé. Le grand-vizir le porte toujours sur sa poitrine, sans cependant en faire jamais usage. Lorsque le sultan veut déposer un grand-vizir, il lui envoie un des grands dignitaires de l'empire qui, sans autre forme de procès, arrache de la poitrine du grand-vizir le sceau, marque de son ancienne dignité.

lus, il écrit, en encre rouge, à la marge de chacun de ces rapports, un abrégé de leur contenu, auquel il ajoute son opinion, et envoie ensuite le tout au sultan. Toutes les affaires de l'empire, étrangères et domestiques, passent sous ses yeux. En tems de guerre, c'est ce vizir qui commande la grande armée; tous les autres pachas, avec leurs corps d'armée respectifs, sont sous ses ordres immédiats. Comme il est le juge suprême en matières civiles et criminelles, sa cour de justice est sans appel. Ses sentences ne peuvent être annulées par son successeur. Il est aussi chef suprême de la police de la capitale, et, presque tous les vendredis, quand il quitte la mosquée, il se déguise, et, accompagné de quelques-uns de ses officiers, suivi d'un certain nombre de bourreaux, il parcourt et inspecte, *incognito*, les rues de Constantinople. Malheur alors à l'individu qui, par une démarche imprudente ou par un vêtement qui contreviendrait, à quelques égards, aux lois somptuaires en vigueur, ou par toute autre cause, déplaît au vizir : à un signe de celui-ci, qui continue sa route sans s'arrêter, la tête du malheureux tombe aussitôt sous le cimeterre des bourreaux qui suivent son altesse. Les grands-vizirs ont une maxime bien digne du premier ministre de la Porte-Ottomane : le mot *gouverner*, disent-ils, signifie *châtiment*. Il y a eu cependant des grands-vizirs qui se montrèrent vraiment dignes d'occuper cette place importante : tels furent les Kioprouli, le Tzorlola, les Ragib, les Kara-vizir et les Izzet ; mais ce fut le hasard seul, et non le mérite personnel, qui les éleva à ce poste éminent, et la preuve, c'est qu'ils furent supplantés par des rivaux qui n'étaient pas même dignes d'être leurs esclaves.

La carrière politique des grands-vizirs se termine si souvent, ou par la décapitation, ou au moins par l'exil et surtout par la confiscation de tous leurs biens, que les ministres

de la Porte et le silih-dar (1) évitent ce poste dangereux avec un soin extrême ; mais, s'ils ont quelque influence, ils font accorder cette dignité à une de leurs créatures. C'est assez ordinairement parmi les pachas à trois queues que ces prudens personnages vont chercher un grand-vizir. Ces pachas, d'abord officiers subalternes à la suite des grands-vizirs ou des grands-amiraux, auprès desquels ils remplissent les fonctions de pages, de lieutenans ou de trésoriers, sont souvent d'une telle ignorance, qu'ils savent à peine lire et écrire leur nom, et n'ont aucune notion des affaires politiques ou diplomatiques de l'empire (2). Mais c'est précisément cette ignorance profonde qui les recommande à leurs intrigans protecteurs, dont le principal intérêt est que le chef du ministère soit de la plus complète incapacité (3).

(1) En sa qualité de premier dignitaire du sérail, le silih-dar est le seul qui ait droit de passer immédiatement de cette dignité à celle de grand-vizir.

(2) Un grand-vizir, croyant que tous les ambassadeurs étrangers étaient des marchands, s'adressa un jour en pleine audience à l'internonce autrichien pour lui demander un assortiment de glaces de Venise. Sous le règne du sultan Mustapha III, un grand-vizir, recevant de l'hospodar de Valachie des dépêches contenant des renseignemens importans sur les grands événemens qui se passaient alors en Europe, fit appeler aussitôt l'agent du prince et lui dit d'un ton irrité : « Ton hospodar se mêle de ce qui ne le regarde pas. Qu'a-t-il besoin de s'occuper des affaires des Infidèles ? comment ose-t-il écrire à la Sublime-Porte sur des sujets qui lui sont étrangers ? Écris-lui à l'instant même et recommande-lui bien de faire attention à l'avenir de ne pas mettre toute l'Europe en combustion, car il s'en repentirait bientôt. »

(3) Il est arrivé quelquefois que les *yénitzéri-agassi*, ou chefs des janissaires, ont été promus à la dignité de grands-vizirs. Ces hommes, simples soldats d'abord, élevés dans des casernes et ne connaissant rien autre chose que les priviléges et les intérêts de leur corps, étaient, en général, si grossiers et si ignorans, que, quand ils devenaient grands-vizirs, ils ne faisaient que des sottises. Sous le règne de Mustapha IV, frère du sultan actuel, le ministre ottoman, afin de repousser les propositions faites par le général Sébastiani, sans que cet ambassadeur pût se plaindre de la mauvaise volonté des gouverneurs turcs, envoya chercher, pour assister à la conférence diplomatique, l'aga des janissaires. Ce chef des gardes prétoriennes turques,

Le ministre de l'intérieur n'a pas la moindre idée de la statistique de l'empire. Tout ce qu'on exige de lui est une connaissance superficielle de la langue arabe et de la langue persane, afin qu'il puisse lire les divers rapports des gouverneurs de province et les pétitions qu'on lui adresse, et qu'il renvoie ensuite au grand-vizir; quant aux réclamations des habitans de la capitale, il se contente d'écrire de sa propre main à la marge de chacune de celles qui lui sont adressées : « Que ceci soit examiné avec attention; qu'on cherche dans les archives et qu'on prenne les mesures convenables. » Et voilà en quoi consiste toute la science administrative des ministres de l'intérieur de la Sublime-Porte! Un grand nombre d'employés du gouvernement sont sous la surintendance de ce ministre. Tous les ordres qui émanent de la Porte et qui sont adressés aux gouverneurs des provinces ou aux fonctionnaires de la capitale, sont envoyés à ces divers agens du gouvernement par l'intermédiaire du ministre de l'intérieur. C'est à ce ministre que les *tapu-toukadars,* ou conseillers-privés près la Porte, et les gouverneurs des provinces, s'adressent quand ils ont quelques communications à faire au gouvernement. Quant au ministre des affaires étrangères, ou *reis-effendi,* il n'a aucune relation avec ces divers personnages. Il ne possède aucune notion de géographie, d'histoire, de statistique, de diplomatie (1); il n'a pas même la plus lé-

qui, après avoir détrôné Sélim, avait acquis une grande influence sur les délibérations du divan, à chaque proposition du général français, lui fermait la bouche par ces mots : « Cela ne se peut point; les janissaires ne le permettraient pas. » Toute la science diplomatique, toute l'éloquence du général, vinrent échouer contre ces deux phrases, et le ministre triompha sans danger.

(1) Dans la première guerre de Catherine II avec la Porte, lorsque la nouvelle se répandit à Constantinople que la flotte russe devait passer le détroit de Gibraltar, le ministère ottoman fut alarmé. Aucun des ministres ne sachant où était situé Cronstadt, Gibraltar, la Méditerranée, l'Archi-

gère idée des formes politiques, des intérêts et des relations des divers gouvernemens étrangers (1). Les langues de l'Europe leur sont inconnues, et elles sont dédaignées même par ceux des ministres des affaires extérieures qui, avant d'être revêtus de cette dignité, ont été ambassadeurs près de quelques-unes des grandes puissances de la chrétienté. Ils ne s'occupent, pendant tout le tems de leur ambassade, que d'intrigues auprès de la Porte pour obtenir leur rappel. Méprisant, comme le font tous leurs compa-

pel, etc., on voulut recourir à quelques cartes de géographie ; mais on n'en trouva point. On se décida donc à envoyer chercher les Ypsilanti, les Mourouzi, les Cavadjas et mon grand-père. Ces personnes s'empressèrent de faire voir aux ministres, sur une carte de géographie, les différens points dont il était question : la Baltique, la Méditerranée et enfin le détroit de Gibraltar. A cette vue le reis-effendi se mit à rire, demanda dédaigneusement aux princes grecs « comment des vaisseaux de ligne pourraient passer par un détroit aussi rétréci ? » s'imaginant que le détroit de Gibraltar était en réalité aussi étroit qu'il le voyait marqué sur la carte. Le savant ministre, après avoir reproché aux princes leur ignorance, fit appeler un certain grec nommé Missoglou, marchand de bestiaux, et qui était en rapport constant avec le ministre. Missoglou arrive, le ministre lui demande son opinion sur la flotte russe. Le marchand, né dans l'Épire, et qui ne connaissait dans le monde d'autre mer que la mer Adriatique, déclara que la flotte russe ne pouvait arriver dans la mer Égée qu'en traversant le golfe de Venise. Cette réponse satisfit complétement le ministère ottoman, et le tranquillisa tout-à-fait.

(1) Les hospodars de Moldavie et de Valachie ont toujours entretenu à leurs frais des correspondans à Berlin, à Vienne et à Paris. Ils recevaient et reçoivent encore, par des exprès, toutes les nouvelles importantes. En 1813, l'auteur de cet article était l'agent accrédité du prince de Valachie auprès du divan. Il reçut un jour de Bucharest des dépêches qui lui annonçaient la défection de la Bavière. Il se rendit aussitôt auprès du ministre, et lui remit ces dépêches qui étaient écrites en turc. Le ministre, après les avoir lues, les lui rendit en lui disant sèchement : « Nous espérions que l'hospodar nous aurait annoncé la nouvelle de quelques batailles. A quoi bon nous informer de la défection de la Bavière ? — Mais, monseigneur, reprit l'agent du prince, l'adhésion de cette puissance à la cause des alliés est plus importante que le gain de trois batailles. Cette défection coupe la retraite à Napoléon. — C'est bon, c'est bon, répondit le judicieux ministre. Écris à ton maître que nous ne lui demandons que des nouvelles de batailles. »

triotes, les langues de l'Occident, ils ne veulent jamais prendre la peine d'en étudier aucune ; aussi reviennent-ils à Constantinople aussi ignorans que lorsqu'ils en étaient partis. Tels ont été les Azuis et les Izzat, ambassadeurs à Berlin ; les Ratib et les Ibrahim à Vienne ; les Aly, les Gabib, les Halet, les Valid et les Muhib à Paris ; Rassib à Saint-Pétersbourg, et Youssouf Aghsah à Londres.

Le département du ministère des finances est divisé en un grand nombre de bureaux, parmi lesquels on remarque le bureau des propriétés confisquées (*muhallefat-calemi*) ou des propriétés appartenant à des individus morts sans héritiers : celui des dettes dues à l'état (*ziménat-calemi*) l'intendant de la douane, celui du bureau de tabac, le receveur-général de la capitation ou *harady*, etc., sont aussi sous les ordres du ministre des finances. La plupart des individus qu'on élève à ce poste important ne savent même pas les quatre règles de l'arithmétique. Dans le commencement de leur installation, ces ministres entrent en partage avec leurs subordonnés dans les concussions auxquelles ceux-ci se livrent effrontément, à l'abri de la protection de leur chef. Mais, quand celui-ci commence à pouvoir voler de ses propres ailes, c'est alors qu'il joue, avec ses subalternes, le rôle du lion de la fable, et, comme le *soi-disant* budget de l'état n'est jamais contrôlé par personne, chaque ministre des finances s'enrichit aux dépens de la nation. Pour combler le déficit qui résulte nécessairement de ses dilapidations effrénées, il anticipe sur les revenus de l'année suivante, et continue ainsi tout le tems qu'il reste en place. Cette suite non interrompue de déficits réduisit le trésor public à un tel état de détresse, durant le règne de Sélim et de ses successeurs, que, pour faire face aux dépenses urgentes de l'état, telles que la paie des janissaires de la capitale et celle de la garnison des places fortes, on fit un plus grand nombre de confiscations que de coutume,

et le gouvernement finit par saisir toutes les propriétés des personnes condamnées et ne voulut pas consentir à payer les créanciers de ces malheureux.

Le ministère de la guerre est divisé en plusieurs intendances. Une de ces intendances a la direction de la fonderie des canons, une autre celle des moulins, une autre celle des projectiles, une quatrième celle des munitions. Les chefs de ces diverses intendances font leurs rapports au grand-vizir qui les met ensuite sous les yeux du sultan. Ainsi des affaires d'une si haute importance, et qui exigent des connaissances positives et variées, sont confiées à des individus ignorans, contrôlées par un ministre plus ignorant encore, et enfin décidées et confirmées par le sultan, qui est ordinairement le plus ignorant de tous.

Le ministre de la marine a la surintendance des grands revenus annexés à l'amirauté. C'est lui qui préside à l'achat des provisions, et de tout ce qui est nécessaire à la construction et à l'équipement des vaisseaux de guerre. C'est du trésor de la marine que les capitaines de vaisseaux, les officiers de la marine et les matelots reçoivent leur paie. Les revenus de l'amirauté sont perçus par le ministre de la marine et par le capitan-pacha ou grand-amiral.

Les Turcs n'ont jamais fait une étude particulière de l'art de la navigation; à peine même en ont-ils suivi la pratique avec constance. Leur marine marchande n'a jamais été assez nombreuse pour servir à former une marine militaire. Le commerce avec l'Égypte et la Syrie était dans un état si misérable, qu'il employait à peine trente navires. Les ports de la côte asiatique de la mer Noire, ceux de la Crimée avant la conquête de cette province par les armées russes, n'équipaient en tout qu'une centaine de navires, appelés *saïques*, et si mauvais qu'ils ressemblaient plutôt à des carcasses flottantes qu'à des navires régulièrement construits. Les Turcs n'entreprirent jamais d'expédition ma-

ritime que lorsqu'ils y furent poussés par l'esprit de conquête. Leurs amiraux les plus célèbres ne durent leurs victoires qu'à la vigueur qui caractérisa la première période de la dynastie ottomane et à la puissance acquise sous la seconde par la continuation de la guerre maritime avec Venise et avec les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ; à la discorde et à la rivalité qui existaient entre les diverses puissances chrétiennes ; au manque de moyens suffisans d'attaque et de défense des preux de l'île de Rhodes, que toutes les puissances abandonnèrent lâchement ; et enfin à la timidité de l'aristocratie vénitienne, plus occupée à tramer de misérables machinations contre les libertés de ses concitoyens qu'à préparer les moyens de rehausser la gloire nationale. Voilà les véritables causes qui contribuèrent à la célébrité d'un Barberousse, d'un Pigaly et d'un Mezzo-Morto. L'esprit de conquête, quand il ne réside que dans la seule personne du despote, est précaire et momentané, et s'éteint bientôt avec lui ; mais l'amour du gain qui, par sa nature, est commun à tous, devient national, et par conséquent durable. N'ayant aucun commerce outre-mer qui les excitât à des expéditions lointaines, et ne voulant pas trafiquer avec les ports de la chrétienté où ils ne trouvaient point de mosquées, les Turcs ne purent jamais former de matelots. Après avoir assuré ses possessions dans le Levant et dans l'Archipel, par la conquête de l'Eubée, du Péloponèse et des îles de Candie, de Rhodes et de Chypre, et par l'acquisition de toute la côte d'Afrique où il établit des régences ; après avoir vu Venise dans l'impuissance de l'attaquer et les chevaliers de Saint-Jean chassés de leurs principales stations militaires ; enfin après avoir perdu l'habitude de la guerre navale maritime, par la prolongation de la paix faite avec la république de Venise, le gouvernement turc, rongé par des vices organiques qui l'affaiblissaient de plus en plus, cessa d'aspirer à étendre sa

domination sur mer et négligea sa marine. Depuis la fin du dix-septième siècle jusqu'à la paix ratifiée à Caïnardji, la marine turque a toujours été dans un état misérable. Les vaisseaux qui la composaient n'étaient que d'énormes barques grossièrement travaillées ; et comme les Grecs insulaires ne possédaient point alors cette habitude et ces connaissances qu'ils ont acquises après la première guerre avec Catherine II, les escadres ottomanes étaient commandées par des amiraux et par des officiers ignorans; l'artillerie était servie par des artilleurs maladroits, et les vaisseaux manœuvrés par des matelots inexpérimentés.

La place de *capudani-derya*, ou, comme on la nomme vulgairement, de *capitan-pacha*, a toujours été recherchée avec empressement à cause des immenses revenus qui y sont attachés, du haut rang qu'elle donne et de l'éclat qui l'entoure. Les dignitaires du sérail les plus favorisés sont souvent parvenus à ce poste lucratif et brillant (1). Ces amiraux de parade, qui ne connaissaient même pas les quatre points cardinaux, qui croyaient que la boussole est une découverte magique, qui n'avaient jamais vu d'autres

(1) Le fameux Hussein-Pacha, l'ami de lord Elgin, fut élevé brusquement de l'office de premier page de sa hautesse à la dignité de grand-amiral. Lorsque l'amiral Duckworth passa les Dardanelles, le grand-amiral qu'on élut alors pour s'opposer au passage de la flotte anglaise fut le *mirahovi-ewal*, ou premier écuyer du sultan; mais, à la vue de la première division commandée par Sir Sydney Smith, le pauvre homme se jeta dans un bateau et se sauva à Constantinople. Le chef des bouchers du sérail, nommé Hassan, dont tout le talent consistait à approvisionner le palais impérial, fut nommé grand-amiral. Plusieurs *bostangys-bachis*, ou chefs de la garde du grand-seigneur, ont été appelés à ce poste éminent. Comme un de ces bostangys dirige le gouvernail de la gondole du grand-seigneur quand il traverse le Bosphore, on supposa qu'il devait posséder l'art de manœuvrer une flotte. Enfin des hommes nés dans l'intérieur de l'Asie Mineure ou de la Syrie, et qui n'avaient jamais vu la mer, ont été appelés à remplir ces importantes fonctions; et, à la honte du sultan qui les avait choisis, on était obligé d'aider ces grands-officiers à monter l'échelle du vaisseau amiral, sans quoi ils seraient tous tombés à la mer.

mers que le détroit du Bosphore quand ils le parcouraient montés sur la gondole du sultan, ou que la Propontide, qu'ils pouvaient apercevoir des fenêtres du sérail, ces hommes, disons-nous, faisaient voile chaque année de Constantinople avec la flotte, débarquaient sur quelques-unes des îles de la mer Égée, y répandaient l'épouvante et la désolation, visitaient Smyrne et les autres ports voisins dont ils rançonnaient les habitans, et ne manquaient jamais, en rentrant à Constantinople, de faire pendre aux vergues du vaisseau amiral quelques malheureux insulaires enlevés sur les côtes voisines; noble trophée, digne du souverain auquel on l'offrait. C'était dans de telles expéditions que consistait toute la science navale. Quant aux commandans subalternes de la flotte, pour peu qu'ils donnassent d'ombrage au grand-amiral, ou qu'ils excitassent sa jalousie, ils étaient à l'instant mis à mort sans aucune forme de procès. Les officiers de la marine sont plutôt les satellites du capitan-pacha que des marins. Ils remplissent l'office de bourreaux, et, au moindre signe de l'amiral, ils massacrent sous ses yeux le malheureux qui a encouru son déplaisir. Ces officiers appelés *tersané,* ou *calyoun tzavoucheleri,* munis d'un *buguruldi* ou ordre de l'amiral, visitent sous le nom de *mubachir,* ou commissionnaires des îles, toutes les villes maritimes de la Turquie européenne, de l'Asie Mineure, du Pont-Euxin et de la Syrie, et y commettent impunément toutes sortes d'atrocités et de rapines. Le nombre de ces officiers s'élève à près de 3,000.

Après que la flotte ottomane eut été brûlée par les Russes, dans le port Tchesmé, Hassan-Pacha fut nommé capitan-pacha (1). Élevé dès son enfance dans la marine des régences barbaresques, il avait acquis quelque expé-

(1) Cet amiral, Géorgien d'origine, se rendit célèbre dans l'affaire de Tchesmé. Il acquit une grande réputation par son courage indomptable et son intrépidité extraordinaire. Dans la seconde guerre avec Catherine II,

rience de la mer, et il améliora un peu la marine turque. Son successeur immédiat fut Hussein-Pacha, page du sultan. Unissant une étonnante activité à une grande sagacité naturelle, il surpassa son prédécesseur dans tout ce qu'il fit pour améliorer le matériel de la marine. Il attira à Constantinople des constructeurs européens, fit faire de superbes vaisseaux, les fit monter par des matelots grecs (1), creusa un bassin assez large pour bâtir et réparer des vaisseaux du premier rang. Enfin il parvint à créer une flotte; mais il ne fut pas en son pouvoir de créer des matelots. Jouissant de la faveur ou plutôt de l'inaltérable amitié du sultan Sélim, qui le protégea contre les attaques des janissaires, il obtint de son maître carte blanche pour tout ce qui concernait la marine. Malheureusement il poussa la prodigalité si loin qu'il ruina le trésor impérial. Malheur au ministre des finances qui aurait osé faire la plus petite résistance au paiement des sommes exorbitantes demandées par Hussein! Celui-ci n'aurait pas hésité à courir à la trésorerie, suivi de tous ses officiers, et ne se serait pas fait scrupule de plonger son poignard dans le sein de l'imprudent ministre. L'expédition qu'il commanda en personne contre le rebelle si célèbre sous le nom de Passavan-Oglou, pacha de Widdin, coûta, en six mois, par les prodigalités d'Hussein, plus de cent millions de piastres turques.

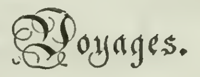
Les expéditions maritimes qu'il entreprit pour recouvrer l'Égypte envahie par Napoléon, et pour chasser les Fran-

dans un combat qu'il soutint contre le prince de Nassau, il fut battu, et fut obligé de prendre la fuite dans une galère. Poursuivi par le prince, il soutint le courage de l'équipage effrayé par les balles et les boulets qui sifflaient sur leur tête : « N'ayez pas peur, mes amis, criait-il aux matelots tremblans, n'ayez pas peur, ce ne sont que des melons. »

(1) Avant l'insurrection de la Grèce, la flotte ottomane était manœuvrée par les matelots grecs de l'Archipel, et surtout par ceux d'Hydra, de Spezzia et de Psara. La paie de ces matelots était fournie par la nation grecque.

çais de Naples et des Iles Ioniennes, achevèrent d'épuiser les dernières ressources de l'empire ottoman, et servirent à engloutir une grande partie des trésors du sérail. Aussi, après la mort d'Hussein, la marine turque commença-t-elle à décliner et tomba bientôt dans un état de langueur et d'épuisement (1).

(*Foreign Review.*)



VOYAGE A BUENOS-AYRES.

M. J. A. B. Beaumont est le fils de l'auteur du *Projet de Société d'émigration pour la république de Buenos-Ayres*, projet dont l'exécution a échoué. Chargé par son père d'y conduire les émigrans qui devaient s'y établir, il

(1) Note du Tr. L'auteur de cet article, d'ailleurs fort curieux, semble croire que l'empire ottoman, dans sa décrépitude, n'opposera que bien peu de résistance aux troupes qui commencent à s'ébranler, pour en précipiter la destruction. Telle n'est pas notre manière de voir. Il ne s'agit point ici de la conquête de quelques provinces, comme dans les anciennes guerres continentales de l'Europe, ou de substituer un gouvernement à un autre, comme dans la campagne de 1815; mais d'expulser trois ou quatre millions d'hommes du sol qui les nourrit, pour les jeter sur les côtes de l'Asie où ils resteraient sans moyens d'existence. Il est vraisemblable qu'un grand nombre d'entre eux préféreront périr dans les pays où ils sont nés, et profiteront, pour les défendre, de tous les moyens que les localités peuvent offrir. En d'autres termes, c'est une guerre d'extermination qui s'apprête; et l'Europe n'aura pas trop, pour réussir, de l'union qui existe encore aujourd'hui entre ses gouvernemens. Les Turcs, comme les Espagnols en 1809, trouveront des ressources jusque dans la haine et le mépris barbare qu'ils ont pour les nations étrangères.

quitta l'Angleterre le 19 mars 1826, ayant sous sa direction deux cents personnes destinées à la province d'Entre-Rios, et qui appartenaient, pour la plupart, à la classe agricole. Le blocus de Buenos-Ayres, par la flotte brésilienne, les força de cingler vers Monte-Video. Arrivés dans ce port, cent cinquante émigrans renoncèrent à l'entreprise, et, peu de tems après, ils retournèrent à Londres. Les cinquante qui restaient suivirent la fortune de M. Beaumont et profitèrent de l'occasion la plus favorable pour se rendre avec lui à Buenos-Ayres, où de nouvelles déconvenues les attendaient. La difficulté de vivre en paix au milieu de voisins inquiets et jaloux, et surtout l'impossibilité de réduire une foule d'émigrans, disséminés sur un vaste territoire, à travailler uniquement pour accroître la fortune de quelques capitalistes qui se tiennent tranquillement à Londres, concoururent à la ruine d'une entreprise qui n'offrait aucune chance de succès, et sur les avantages de laquelle les actionnaires ont pu seuls se faire illusion. C'est par piété filiale, et pour justifier l'auteur de ce plan de colonisation, c'est aussi par amour-propre, et pour se laver du reproche d'avoir contribué à sa non-réussite, que M. Beaumont a composé sa relation. Il se plaint de tous les Sud-Américains, et il attribue son mauvais succès à une foule de causes imaginaires, sans dire un mot des causes véritables : à l'entendre, le gouvernement de Buenos-Ayres est composé de fripons; tous les fonctionnaires du pays sont des brigands, et on n'a à espérer ni justice des tribunaux, ni protection de la police. Mais, avant de se livrer à ces invectives, M. Beaumont aurait dû commencer par résoudre les questions suivantes : 1° Était-il probable que les indigènes laisseraient tranquillement s'établir, au milieu d'eux, une colonie d'étrangers dont l'industrie et l'habileté devaient accaparer tous les profits, et que les capitalistes buenos-ayriens, qui éprouvent le besoin le plus

urgent de faire fructifier leurs fonds, resteraient paisibles spectateurs d'une légion d'ouvriers et de cultivateurs, travaillant, à leur porte, au profit de quelques individus de la Grande-Bretagne ? 2° Était-il possible de gouverner et de maintenir dans le devoir une foule de personnes qui différaient de nation, de mœurs, d'éducation, de profession et d'habitudes, au centre d'un pays régi par des principes qui lui sont propres, dont la situation politique est encore incertaine, et sous un gouvernement dont la main mal assurée laisse flotter au hasard les rênes de l'état sur la tête de ses agens et de ses sujets ? Ces projets étaient d'une absurdité si palpable qu'on ne peut en excuser la conception qu'en l'attribuant à un de ces vertiges dont les nations les plus sages ne sont pas exemptes, et dont l'Angleterre a offert l'exemple déplorable, de 1824 à 1826 (1).

(1) NOTE DE L'ÉD. Si on calcule les pertes énormes que l'Angleterre a faites avec l'Amérique du Sud, en prêtant à ses nouveaux gouvernemens, en acquérant des mines épuisées, en soumettant celles qui ne l'étaient pas à des procédés d'exploitation qui ne pouvaient point leur convenir, et enfin par l'immodération des envois de produits fabriqués qu'elle y a faits, on se convaincra que, pendant les vingt années précédentes, ses pertes ont beaucoup dépassé ses profits, dans les divers états du sud du Nouveau-Monde. Il est arrivé plusieurs fois, par exemple, que les soieries façonnées en Europe étaient à meilleur compte sur le marché de Rio-Janeiro qu'à Lyon, ou dans le département du Gard. Le moment s'approche où, par l'entraînement naturel des circonstances, la France reconnaîtra les républiques émancipées du centre et du sud de l'Amérique, et où elle y enverra des agens politiques et commerciaux dont le caractère et les pouvoirs n'auront rien d'équivoque; cela sera sans doute de quelque utilité, et il y a lieu de regretter que cette mesure n'ait pas été prise plus tôt. Cependant, le commerce français aura à se tenir en garde contre la satisfaction qu'il éprouvera de cette mesure. Elle ne pourra pas changer essentiellement l'état des choses. L'Amérique du Sud, épuisée par vingt ans de guerres dont elle a été l'occasion et le théâtre, avec les populations à demi sauvages de ses campagnes et la civilisation inégale de ses villes, ne pourra point, parce que le gouvernement français l'aura reconnue, consommer un plus grand nombre de nos produits, et les négocians qui en enverront au-delà de ses besoins en souffriront le dommage. Puisse cet avertissement être mieux entendu que les avis

Nous ne doutons pas que M. Beaumont ne se soit fait réellement illusion et qu'il n'ait été de bonne foi dans ses reproches. Il trouva les ministres de la république exclusivement occupés de la guerre qui venait d'être déclarée au Brésil, les caisses de l'état épuisées, et les nouveaux colons molestés par l'inquiète jalousie de leurs voisins, et en proie à une foule de tracasseries de la part des autorités locales. Les agens de la compagnie, voyant qu'à une distance de plus de quatre mille lieues ses affaires étaient en désarroi, se consolaient en dilapidant ses fonds; et il est évident qu'ils ne pouvaient accueillir avec cordialité les personnes envoyées de Londres pour mettre un terme à ces désordres. Tous les peuples méridionaux, qui renaissent à l'indépendance après avoir subi une longue servitude, conservent une partie des vices de l'esclavage, dans les tems d'anarchie qu'ils ont à traverser pour arriver de l'émancipation à une véritable liberté. Or l'un de ces vices est la mauvaise foi. Il n'est donc pas étonnant que certains agens du gouvernement de Buenos-Ayres aient prêté le flanc à ce reproche, dans leur rapport avec la compagnie de colonisation. Quant à M. Rivadavia, naguère président de la république, sa loyauté bien connue le met à l'abri de tout soupçon. Il a pu se faire illusion sur la réussite d'un projet qui, à tout événement, était utile à sa patrie, et l'on conçoit que ce n'était pas à lui de dire à la compagnie anglaise : « Renon- » cez à venir fertiliser nos champs et à introduire parmi nous » les arts et les lumières de la civilisation. » Quoi qu'il en soit, de même que le capitaine Andrews s'écrie dans la relation de son voyage de Buenos-Ayres au Pérou (1) : « Les

vraiment prophétiques que contenait le premier article inséré dans le premier numéro de la *Revue Britannique;* avis qui auraient en grande partie prévenu la crise commerciale de 1826, s'ils eussent été plus écoutés. S.

(1) Note du Tr. Voyez l'article curieux sur les voyages du capitaine Andrews, inséré dans le 29e numéro de la *Revue Britannique.*

spéculations des compagnies de mines dans l'Amérique du Sud ont échoué, mais le public anglais y a gagné sous le rapport de l'instruction; » de même, M. Beaumont peut dire aussi : « Mes plans n'ont eu aucun succès, mais mon fils a fait un livre. » Cette compensation cependant pourra être jugée insuffisante par les actionnaires, dont les fonds ont été absorbés dans ces funestes entreprises.

L'ouvrage de M. Beaumont est plutôt un précis sur l'état actuel de Buenos-Ayres, qu'une relation de ses voyages et une description de ce qu'il a vu, indépendamment de l'objet de sa mission. Cependant il renferme des détails qui ne sont pas sans intérêt, même après les relations si curieuses du capitaine Hall, de Maria Graham, de M. Miers et du capitaine Head (1); en voici quelques extraits.

« Buenos-Ayres, dit notre auteur, est situé sur les bords du fleuve de la Plata, au sud-ouest, et à 200 milles de son embouchure. Cette ville est bâtie sur un plateau riant, élevé de 18 à 20 pieds au-dessus du niveau des eaux, et irrégulièrement échancré, suivant le plus ou le moins d'escarpement du rivage. Sur une étendue de plusieurs lieues, et jusqu'au cap St-Antoine, il règne, à partir de l'extrémité sud de la ville, entre ce plateau et le fleuve, un marécage qui a d'un quart de mille à une lieue de largeur. La ville est divisée en carrés, dont chaque côté a une étendue de 140 *varas*. Les rues ont, en général, 40 varas de largeur : les maisons, construites sur le même plan que celles de Monte-Video, sont bâties en briques ou en argile, couvertes de même; dans les habitations les plus riches, on a introduit le luxe des parquets. Il y a peu de tems qu'elles n'avaient, sauf quelques exceptions, qu'un rez-de-chaussée; mais on donne aujourd'hui un ou deux étages à pres-

(1) Voyez, dans le 16e numéro de la *Revue Britannique*, des extraits intéressans des voyages du capitaine Head, dans les Pampas de l'Amérique du Sud.

que toutes celles qu'on construit ou qu'on répare. Le rez-de-chaussée est occupé par des magasins ou des boutiques, et les étages supérieurs servent de logement : les maisons se composent, en général, de trois ou quatre corps de bâtimens qui bordent une basse-cour, au milieu de laquelle est un puits, et les dames de Buenos-Ayres viennent habituellement respirer le frais aux croisées du rez-de-chaussée, qui donnent sur la rue et qui sont garnies de barreaux. On ne remarquait jusqu'ici de cheminées ou de poëles que dans les maisons récemment bâties par les Anglais : quelques habitans ont adopté cette utile innovation. Quoique la chaleur du climat rende inutile toute chaleur artificielle, pendant presque toute l'année, cependant, depuis la fin de juin jusqu'au milieu du mois d'août, il tombe beaucoup de pluies; un vent violent se fait sentir et le froid est très-vif. Le défaut de cheminées rend les appartemens tour à tour humides et glacés. On se chauffe à l'aide d'un *brasier;* c'est une conque placée dans un trépied de bois, que l'on remplit de cendres chaudes et de braise. Cette chaleur suffit pour réchauffer les personnes groupées autour du brasier, mais le gaz acide carbonique qui s'en dégage, et qui n'est pas aspiré par le courant d'air comme dans nos cheminées, donne souvent des vertiges et occasionne même quelquefois des maladies inflammatoires qui deviennent mortelles. L'ameublement est, en général, d'une extrême simplicité. Il se compose de quelques chaises, d'une ou deux tables ornées de cristaux ou de fleurs artificielles, dont les habitans sont grands amateurs. En entrant dans un salon, l'étranger est frappé de sa nudité, mais cette impression défavorable est complètement détruite, lorsque, après deux ou trois visites, les jolies Buenos-Ayriennes le traitent comme l'ami de la maison, et ouvrent avec lui un cours d'espagnol.

» Les principales rues, qu'on s'occupe de paver depuis

trois ans, sont fort propres. On extrait les pavés des carrières de granit, situées sur la rive opposée de la Plata, et que le blocus rend aujourd'hui inabordables. Les rues non pavées sont souvent impraticables, à cause des ravins qui les sillonnent dans la saison des ouragans, et de la vase qui s'y amoncelle en certains endroits et où les chevaux s'enfoncent jusqu'au poitrail : le même inconvénient existe sur les routes. A cette époque, les habitans sont retenus prisonniers dans leurs maisons. Dans les tems de sécheresse, on est suffoqué par la poussière ; les rues non pavées ont, des deux côtés, un escarpement de trois à quatre pieds de haut, qui sert de trottoir aux piétons. Il est si étroit et si glissant dans la mauvaise saison, qu'on risque de s'y rompre le cou. On traverse la rue sur des madriers, des blocs de pierre jetés d'un trottoir à l'autre ; passage non moins dangereux dans les tems de pluie.

» Au centre du port est située la citadelle de Buenos-Ayres construite en pierre, et garnie d'artillerie ; le président, les officiers et les ministres y ont des appartemens. Derrière le fort, et à cent toises de distance dans l'intérieur, on remarque la grande place, bordée au nord par la cathédrale, à l'est par la *Recova*, galerie couverte, occupée par des boutiques, au sud par le *Cabildo* (la halle), vaste bâtiment où les officiers municipaux tiennent aussi leurs séances. Cette place est le théâtre des fêtes et des réjouissances publiques. Dans leurs solennités religieuses, les Buenos-Ayriens y déployaient autrefois une pompe qu'auraient enviée en Europe les villes catholiques de premier ordre ; mais ce tems n'est plus, et la facilité avec laquelle ils ont secoué leurs anciennes pratiques religieuses dément l'opinion trop légèrement adoptée, que les populations retenues dans l'ignorance sont les plus obstinées à garder les préjugés qui ont bercé leur enfance.

» La cathédrale, l'église la plus vaste de Buenos-Ayres,

est décorée, dans l'intérieur, de jolis tableaux et d'un maître-autel magnifique; aux colonnes qui bordent ses bas-côtés sont suspendus les drapeaux enlevés aux Brésiliens dans la guerre actuelle. Le 25 mai 1827, anniversaire de la déclaration de l'indépendance, le président, accompagné de tous les officiers civils et militaires, et escorté de la garnison, s'y est rendu pour assister au *Te Deum.* C'est la cérémonie la plus brillante que j'aie vue pendant mes dix mois de séjour.

» Auprès du fort, on a construit une jetée de 200 verges sur 12, pour faciliter les débarquemens; elle est peu fréquentée. En général, le frêt et les passagers sont transportés sur des barques ou canots jusqu'au rivage; là des chariots, dont les roues sont très-élevées, achèvent de les transporter sur les quais. Quelquefois ces chariots font un quart de mille dans l'eau, avant d'arriver à l'endroit où le bateau est forcé de s'arrêter.

» Les esclaves sont traités à Buenos-Ayres avec beaucoup de douceur : on ne les emploie jamais à des travaux fatigans; on les occupe exclusivement des détails domestiques, tels que la cuisine, le blanchissage, la tenue de la maison, le service de la table. Les femmes servent, en général, de femmes-de-chambre à leurs maîtresses. Les esclaves mécontens de leur maître peuvent réclamer auprès du congrès, et obtenir un décret qui ordonne leur mise en vente à un prix assez élevé pour couvrir les frais d'acquisition. Pendant mon séjour, je n'ai pas ouï dire qu'aucun esclave ait demandé cette faveur. Quelques-uns m'ont même assuré que, si on leur offrait la liberté, ils ne l'accepteraient pas. On concevra aisément cette disposition, si on réfléchit que l'habitude subjugue toujours les personnes indolentes, et que les noirs, qui sont nourris et protégés par leurs maîtres, n'auraient plus qu'une existence précaire, s'ils étaient livrés à eux-mêmes. »

Voici quelques détails sur les usages et les mœurs des habitans dispersés dans les plaines voisines de Buenos-Ayres.

« Le pays est divisé en *estancias* ou grands corps de fermes, dont le bétail et les pâturages forment toute la richesse. Chaque ferme a un pâtre en chef, nommé *capataz*, lequel a sous ses ordres un valet ou pâtre en second, appelé *peon*. Le travail de la ferme consiste à faire à cheval, avec des dogues, des rondes dans la plaine, afin de rassembler le bétail et de le parquer pendant quelque tems; après quoi, on le rend à son indépendance. Dans l'intervalle on marque le bétail avec un fer rouge portant le cachet du fermier; on châtre les jeunes taureaux ou les poulains, on dompte les chevaux. Dans la saison des pluies et au printems, on tue les bestiaux, on tanne leurs cuirs, on prépare les suifs, etc. Les capataz et les peons qui sont mariés vivent avec leur ménage dans des huttes isolées : le mobilier de ces huttes se compose ordinairement d'un baril d'eau, d'un vase de cuivre étamé pour faire bouillir le *mâté*, de quelques gourdes où on le conserve, d'une marmite en fer, d'une corne ou écaille creusée en guise de coupe, et d'un épieu de bois dur, aiguisé en broche. Les crânes de bœuf servent de siége; on commence cependant à faire usage de bancs, ou de chaises grossièrement travaillées; le lit se compose de quelques planches dressées à deux pieds au-dessus du sol, et couvertes de peaux. Les peons couchent, en général, à terre sur la *couverte* de leurs chevaux; ils ont pour couverture une pièce de peau de huit pieds de long sur deux de large, et pour oreiller une selle; la selle est, pour le pâtre de Buenos-Ayres, un meuble d'un usage général : elle lui sert aussi d'ustensile de cuisine. En effet, quand il a à voyager, il place entre la selle et le dos de son cheval la tranche de bœuf à moitié cuite qui doit composer son repas, et, après deux ou trois heures de galop,

elle est aussi tendre que nos meilleurs biftecs. Enfin, dans sa course, la selle sert de parapluie à ses vêtemens. Lorsqu'il voit une averse prête à fondre sur sa tête, il s'empresse de les quitter, les attache sous sa selle, et lance de nouveau son cheval; quand la pluie cesse, il se rhabille après avoir pris un bain au galop.

» On dirait que la campagne de Buenos-Ayres manque de femmes; on peut en effet voyager plusieurs jours sans en apercevoir aucune. En voici la raison : les femmes se tiennent constamment sous le toit domestique, occupées des soins du ménage. Au reste, on n'a pas à regretter de ne pas les voir; la présence de ces nymphes n'embellirait point le paysage : elles n'ont ni le vif incarnat, ni le linge blanc, ni le port modeste des paysannes anglaises : leur seul vêtement est une camisole de l'étoffe la plus grossière; elles n'ont ni chapeau, ni bonnet, ni jupes, ni bas, ni souliers : je ne les ai jamais vues laver leur linge ou leur personne, et je crois que c'est une opération à laquelle elles ne se livrent que dans les grandes occasions. Leur occupation ordinaire est de faire le *mâté*, de préparer les repas de leurs maris, et de balancer leur enfant dans un hamac suspendu au plafond; elles passent le reste du tems les bras croisés, ou le cigarre à la bouche, et elles en font une grande consommation. Je n'ai jamais assisté à aucune de leurs fêtes : la population est éparse sur une trop grande étendue pour que ces réunions puissent être fréquentes. Cependant, me trouvant un jour à Arroyo de la China, sur les rives de l'Uraguay, je vis un grand nombre d'hommes et de femmes, dépouillés de tout vêtement, qui se baignaient et nageaient pêle-mêle. Celles-ci plaisantaient sur la maladresse de mes compagnons qui s'étaient mis de la partie, et elles leur donnaient des leçons de natation. »

Nous ne parlerons pas de la manière de vivre de cette race de créoles à demi sauvages, nommés *gauchos*, dont

le capitaine Head et M. Andrews ont retracé d'une manière si piquante les usages et les mœurs ; M. Beaumont les juge moins favorablement que ses devanciers, et surtout que M. Head. Il se plaint beaucoup de certains repas où les gauchos, à défaut de fourchette et de cuiller, déchiraient à belles dents les tranches de bœuf à demi rôties, retiraient de leurs mains calleuses le bouilli du fond de la marmite, et faisaient circuler, dans deux ou trois écailles concaves, qui servaient pour tous les convives, le potage ou plutôt l'eau chaude dans laquelle on avait jeté la viande sans aucun assaisonnement.

Les paysans créoles se croiraient déshonorés si un de leurs camarades les rencontrait cheminant à pied. C'est ce qui arriva à un des guides de M. Beaumont, qui lui avait donné un cheval poussif ; le pauvre animal expira de fatigue après deux heures de marche : M. Beaumont prit alors sans façon le cheval du guide, au grand mécontentement de celui-ci, qui, par malheur, fut aperçu se traînant tristement à la suite de son maître, et qui aurait voulu, dans ce moment, que la terre se fût ouverte sous ses pas.

Les pâturages sont si abondans dans les savanes de Buenos-Ayres, que les bœufs et les chevaux y sont presque sans valeur. Un fermier anglais serait confondu d'y voir vendre un cheval une demi-couronne, et vingt moutons une livre sterling (25 fr.). « Dans le principe, dit notre voyageur, les moutons n'étaient évalués qu'à raison de leur laine ; pour s'épargner la peine de les tondre on les tuait, et on les laissait sur place exposés à la voracité des condors ou d'autres animaux sauvages. Quelquefois cependant on faisait sécher au soleil les débris solides de ces animaux, on les pilait ensuite et on en fabriquait des mottes pour le chauffage. On alimentait aussi les fours à chaux et à briques, avec leurs carcasses. Il existe même une loi qui défend de les jeter vivans dans les fours, ce qu'on avait l'ha-

bitude de faire pour se dispenser de les tuer préalablement. Autrefois, le dernier des esclaves aurait dédaigné de manger du mouton : le prix de cet animal a été long-tems d'un *real* par tête (25 c. environ). En 1825, la société d'Agriculture de Rio-de la Plata en acheta 4,000 à quatre réaux (1 fr.) la pièce ; et, quand j'ai quitté Buenos-Ayres, dans l'été de 1827, on les vendait un dollar (environ 5 fr. 55 c.).

» Le pays abonde en chevaux comme en bêtes à laine. On les voit errer par milliers dans l'état sauvage ; il en coûte si peu de les nourrir, que, même dans les dernières classes du peuple, chacun a le sien.

» Les Indiens de race pure, qui avoisinent la province de Buenos-Ayres, ne vivent pas entièrement dans l'état sauvage. Outre le goût des liqueurs fortes, qu'ils doivent à l'établissement des Européens dans ces contrées, genre de service qui les dispense de toute reconnaissance, ils leur sont redevables des progrès de leur industrie. Ils font pour eux des lassos, des balles, des sangles, des fouets de cuir et des plumeaux en plumes d'autruche coloriées ; ils leur vendent également des peaux de tigre, de lion, de panthère. Ils prennent en échange du *mâté*, du sucre, des figues, des raisins, des éperons, de la coutellerie, etc. Ils se rendent à cet effet à Buenos-Ayres, par troupes ; le gouvernement leur a réservé un faubourg, et leur interdit le reste de la ville dans l'intérêt de la tranquillité publique. »

M. Beaumont termine sa relation par quelques conseils fort sages, adressés à ceux qui seraient tentés de placer leurs fonds à Buenos-Ayres, ou d'y émigrer.

« Après avoir été témoin de l'état précaire où des guerres et une anarchie de plus de quinze années ont plongé la république, et du désappointement des personnes qui avaient ajouté une foi aveugle aux promesses de son gouvernement, nous ne saurions recommander trop de précautions aux capitalistes qui voudraient placer leurs fonds dans ce pays.

Aussi long-tems que les républicains de la Plata ne seront pas bien convaincus que les états ne prospèrent que par la franchise et la bonne foi dans leurs relations commerciales et civiles, il faut espérer que personne ne sera plus assez dupe pour prendre un intérêt dans les sociétés d'émigration destinées à coloniser ces contrées lointaines, ou pour y envoyer des cultivateurs ou des artisans dans le but de bénéficier sur leurs travaux. De leur côté les marchands ou fabricans y regarderont sans doute à deux fois avant d'expédier leurs denrées aux agens et consignataires buenos-ayriens, même sous la garde des subrécargues les plus dignes de leur confiance. Il est cependant des classes d'individus qui peuvent espérer d'améliorer leur condition dans les provinces de la Plata, quand leurs ressources personnelles leur permettent de faire le voyage. Ce sont les artisans, les laboureurs, les jardiniers, les charpentiers, les maçons, les tailleurs, les cordonniers, etc., etc., pourvu toutefois que, dans chacun de ces métiers, ils n'encombrent pas le marché par une concurrence fâcheuse. Le pays ne manque pas d'hommes à talens et à projets, d'entrepreneurs, de directeurs, et, en fait de ruse, les créoles sont capables d'en montrer aux Anglais les plus déliés. Les gens à projets y sont sans occupation, les spéculateurs voient tous leurs plans échouer, et, quant aux directeurs, grâces à la vanité humaine, ils y surabondent comme partout.

» Il y a également trop d'agens ou d'employés; les ouvriers ordinaires sont peut-être les seuls qui puissent se rendre à Buenos-Ayres avec la certitude d'y améliorer leur condition, à l'aide d'un travail modéré; cependant il ne faut pas qu'ils se fassent illusion. Si on dit à un artisan que, dans cette ville, il peut gagner deux ou trois dollars (de 11 à 16 fr.) par jour, et que le bœuf s'y vend un sou la livre et l'eau-de-vie un dollar et demi par gallon, il imagine qu'il va y faire sa fortune; mais voici le revers de la mé-

daille. Si la viande de boucherie, l'eau-de-vie et même certains fruits, tels que la pêche, y sont à vil prix, tout le reste y est fort cher. Le logement, l'habillement, le pain, le beurre, les légumes, quelques fruits, y coûtent presque le double qu'à Londres; les pommes de terre ne s'y vendent pas moins de 6 pence (60 cent.) la livre. Le climat énerve l'homme et l'invite à la paresse; d'ailleurs les usages du pays, les exemples qu'il a sous les yeux, peuvent le rendre ivrogne, libertin. Aussi, quoiqu'on puisse vivre à l'aise à Buenos-Ayres, en travaillant beaucoup moins qu'en Angleterre, l'émigrant européen courra le risque de se trouver dans une position pire, peut-être, que celle qu'il aura quittée; il est certain du moins qu'il ne sera vêtu ni logé aussi bien que dans son pays natal, et qu'il aura besoin d'un courage et d'une sagesse exemplaires pour y faire des économies. Avant mon départ d'Angleterre, Don Manuel Sarratea, ministre de la république auprès de notre cour, m'a donné, sur ce point, des détails dont mes observations personnelles ont constaté l'exactitude. Il m'a dit avoir remarqué des gens qui s'étaient rendus à Buenos-Ayres, dans l'intention d'exercer leur industrie avec le même zèle qu'en Angleterre, et, surtout, de faire des économies. La première année, ils persistèrent dans leurs bonnes résolutions; la seconde, ils perdirent courage; la troisième, ils étaient descendus au niveau des habitans du pays. »

En résumé, l'ouvrage de M. Beaumont sera principalement utile aux personnes qui se proposent d'émigrer sur les rives de la Plata. Les documens qu'il offre au public sous ce rapport pourraient être plus complets, mais ils suffisent, en attendant mieux, pour éclairer sur leurs véritables intérêts les capitalistes, les spéculateurs et les artisans qui seraient tentés de prendre pour un *el Dorado* les provinces unies de l'Amérique du Sud.

(*London Magazine.*)

Souvenirs de l'Italie (1).

N° VI.

Saint-Pierre ! le Vatican ! mille souvenirs confus, mille vagues pensées se pressent à ces mots dans l'esprit du philosophe ; il voit Rome, deux fois victorieuse du monde, régner tour à tour dans les annales des hommes par la force du glaive et celle des croyances. Il s'achemine avec respect vers le sanctuaire même du catholicisme, vers le Capitole de Rome chrétienne.

J'attendis, pour visiter Saint-Pierre, un jour de fête solennelle. J'avais eu soin de lire, pour mieux préparer mon admiration, la plupart des descriptions que les voyageurs nous ont données de ce temple chrétien : l'imagination remplie de leurs tableaux, presque tous fantastiques, je me mis en route. Qu'il y a de maladresse à dépouiller d'avance de leur prestige ses illusions et ses jouissances ! L'idée que l'on s'est faite, l'espèce d'enthousiasme auquel on s'attend, correspondent rarement avec la réalité des objets ; on est trompé dans son espérance, et le désappointement qu'on éprouve vient gâter un plaisir qui n'est jamais si vif et si pur que lorsqu'il est inattendu.

Sept heures du matin sonnaient, et une foule empressée se coudoyait dans la rue Condotti, qui, suivant une ligne droite, aboutit à la place Saint-Ange. Cette avenue étroite, longue, déjà remplie de promeneurs, obstruée par les voitures, ne me permettait ni des observations curieuses, ni une route agréable ; j'aimai mieux, comme Jean La Fontaine, prendre le plus long chemin, et, faisant un détour,

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 24, 25, 26, 27 et 30 de notre recueil.

traversant le pont Sixte et la Lungara, parvenir plus tard, mais plus commodément, au but de mon voyage.

Je rêvais à mon aise aux destinées de Rome, à la louve conquérante, mère de Romulus, et à la tiare du nouvel empire affermi par Hildebrand, lorsque j'aperçus le Panthéon. A peine lui accordai-je un coup-d'œil; j'étais préoccupé des grandeurs de Rome moderne. Il me semblait que la sévère majesté de cette architecture antique nuirait à l'impression que devait me faire le génie plus hardi et moins pur de Michel-Ange. Une boue épaisse couvrait le pavé de la plupart des rues de traverse par lesquelles j'étais obligé de passer, et je ne pus m'empêcher de porter envie à ces bienheureux savans, dont l'idolâtrie adore jusqu'aux décombres de Rome, et qui prétendent, comme le pédant Eustace (1), « que la boue de la ville éternelle n'est pas un objet sans intérêt. »

Me voici à l'entrée de la place Navone, l'ancien *Circus Agonalis*, qui a conservé la forme de l'hippodrome, et qui, une fois dans l'année, est rendue à sa destination primitive. Ce parallélogramme, arrondi à ses deux extrémités, flatte l'œil par la courbe heureuse qu'il décrit. Le palais Braschi et le palais Innocenziano ne sont point sans mérite : quelques églises ont de l'élégance et de la grandeur. Mais le désordre qui a présidé à l'arrangement de tous ces élémens hétéroclites; une masure auprès d'un portique; tous les ordres d'architecture confondus; un contraste perpétuel de couleurs, de formes, de grandeur, de petitesse, de soin, de négligence; en un mot le vice capital, le péché originel de Rome actuelle, l'incohérence, y fatiguent la vue au lieu de captiver l'attention.

Des trois fontaines qui ornent la place, et auxquelles tant de voyageurs ont prodigué leurs éloges, j'aperçus la pre-

(1) Voyageur anglais, auteur du *Tour classique en Italie*.

mière, j'allai contempler la seconde, et j'examinai la troisième avec une scrupuleuse attention. Autour de la première se groupent tous les courtiers d'affaires; juifs et revendeurs, marchands de fruits et de paniers, ouvriers sans travail, valets sans place, s'y donnent rendez-vous. Vous diriez quelque foire de province. Appeler le second de ces monumens une fontaine, c'est lui faire beaucoup d'honneur : l'eau que l'on a laissée croupir au milieu des Tritons de pierre qui le composaient les a lentement détruits. On distingue à peine, sous ce limon verdâtre, une cuisse, un bras, une conque mutilés, débris informes de leur divinité première.

Je ne connais rien de plus comique que de grands efforts et point de succès, des prétentions hautes que rien ne justifie, et l'affectation de la grandeur aboutissant à la niaiserie. Il semble voir un large manteau jeté sur un nain difforme, ou l'arlequin de la comédie étendant la main pour ne rien prendre. C'est, en peu de mots, le résumé comme l'idée la plus fidèle qu'on puisse donner de cette célèbre fontaine, qui occupe le centre de la place Navone, et remplit les pages descriptives des voyageurs. En moins d'espace, je défie que l'on entasse plus d'absurdités et que l'on porte plus loin la magnificence du ridicule. Imaginez un rocher factice, soutenant un obélisque avec lequel il n'a aucun rapport; et sur ce rocher, qui pourrait tout aussi bien servir de base à une cathédrale qu'à une pyramide, quatre personnages qui se regardent, et qui, placés en face l'un de l'autre, sans motif, sans que rien justifie leur présence ou indique leur action, étalent à loisir leur nullité gigantesque. Ce sont des fleuves; ils n'ont point de trônes, mais de misérables couches de joncs et de roseaux : leurs ondes ne bouillonnent pas en jaillissant de leur urne; elles coulent paisiblement et filtrent plutôt qu'elles ne s'échappent des vases mesquins dont le sculpteur a fait présent à

ses dieux. Leur vêtement est énigmatique comme leur personne; ce logogriphe perpétuel, ces plis qui recèlent des hiéroglyphes inintelligibles, ces concetti dont la pierre est surchargée, ne méritent pas un coup d'œil. L'un des fleuves, celui qui se trouve placé vis-à-vis de la façade du Borromini, couvre sa tête d'un voile. Est-ce un symbole ridicule de la zone torride, est-ce une lourde plaisanterie contre l'architecte? Vous trouverez dans beaucoup d'ouvrages cette dernière explication qu'on donne pour sérieuse. L'épigramme de quelque mauvais plaisant de l'époque se sera perpétuée, et la crédule sottise des antiquaires en aura fait de l'histoire. Un beau cheval, un lion colossal, tous deux tombés des nues, servent d'escorte à mes quatre fleuves; exécutés avec une certaine fougue brillante, habituelle au Bernin et qui favorisait les improvisations de son ciseau, ils complètent la singulière mascarade dont cette fontaine est décorée, à la honte de l'inventeur, au grand scandale des arts, et pour offrir un éternel sujet d'admiration et d'éloquence aux cicéroni, aux archéologues et aux virtuoses (1).

Curieux en lui-même, mais d'une date évidemment postérieure à l'érection des véritables obélisques égyptiens, l'obélisque de la place Navone l'emporte en antiquité sur celui de Minerve, dont les hiéroglyphes prétendus ne sont que des jeux de l'architecte, des ornemens inventés par son caprice. Ce dernier ne repose pas sur un roc, mais sur un éléphant; et si vous voulez savoir tout ce qu'il y a de philosophique et de profond dans une invention si nouvelle, lisez les mots suivans gravés en latin sur la base, et disposés comme il suit :

L'éléphant,
Le plus fort des animaux,
Soutient la sagesse symbolique de l'Égypte,
Gravée sur cet obélisque.

(1) *Virtuosi*, amateurs des arts.

Qui que tu sois,
Apprends
Que la solide sagesse
Repose sur la force de l'esprit (1).

Que d'esprit, en effet, dans ce style lapidaire, et quel heureux mélange des grâces de l'allégorie, des fleurs de l'érudition et du génie du calembourg !

En continuant ces observations intéressantes, mais minutieuses, non-seulement j'alongeais encore une route déjà trop longue, mais je courais risque de me trouver, à la nuit tombante, sous les colonnades de Saint-Pierre. Je presse le pas; le pont Sixte, la Lungara sont franchis, et je sors des tristes portiques du Bastion, construit par Micheli. Tout-à-coup je me trouve en face de l'une des colonnes détachées, qui annoncent la grande colonnade, et, par la pureté grandiose de leurs contours, préludent à la magnificence du spectacle. Il est midi; la chaleur est étouffante; un vaste silence règne autour de moi, et j'entends distinctement le bruit lointain des clochettes que les chevaux des *caritelles* font résonner en marchant. Je me dirige vers l'obélisque qui s'élève au milieu de la place; c'est Saint-Pierre que je contemple.

Cette enceinte immense, que tout le luxe de l'architecture enrichit; que peuple, si j'ose le dire, une multitude de palais; dont le dessin vaste et onduleux se prolonge à perte de vue et donne l'idée d'une grandeur indéfinie; tant d'audace, d'élégance, d'opulence, d'imagination, de négligence et de recherche dans les décorations de ce lieu magique; ce cirque, aux proportions colossales, silencieux comme un temple, et brillant comme un théâtre; le bruit continu, l'harmonieux murmure des ondes qui tombent

(1) « Sapientiæ Egypti insculptas obelisco figuras ab elephanto, belluarum fortissimo, gestari quisquis hic vides, documentum intellige robustæ mentis esse solidam sapientiam sustinere. »

sans cesse dans leurs coupes de marbre; ces statues isolées apparaissant par intervalle; ces galeries si nobles et si grandes; la simplicité de l'obélisque et son élévation; le pavé de basalte et de porphyre, laissant échapper de ses fentes les touffes d'un gazon épais, qui, par sa fraîcheur, fait sentir plus vivement la solitude délicieuse d'un sanctuaire placé au milieu de Rome et sous un ciel de feu : toutes ces impressions vinrent à la fois m'assaillir et semblèrent un moment paralyser ma pensée. Un repos involontaire s'empara des facultés de mon intelligence : je ne sus que jouir sans admirer, et contempler sans réfléchir.

Je l'avouerai, cette sensation voluptueuse, qui enchaînait toutes les puissances de mon ame, n'était point celle que j'attendais, que j'espérais même. Chez les peuples du Nord, l'idée du sublime est inséparable de celle d'une terreur mystérieuse, invincible et secrète; et l'inclémence de leur climat leur fait regarder l'effroi comme la source des plus fortes émotions que les arts puissent leur donner. C'est sur cette idée, inhérente à la nature même du sol et du ciel dans le Septentrion, que Burke a fondé sa théorie du sublime (1). C'était aussi une majesté grandiose et non une beauté gracieuse, que mon imagination exaltée avait prêtée à l'église de Saint-Pierre : je m'attendais à voir un Saint-Paul colossal. Il me semblait que le génie de Michel-Ange allait se révéler à moi, entouré de nuages et d'éclairs, et m'accabler d'une inexprimable terreur. On a vu combien je m'étais trompé.

Je ressentais moins d'étonnement que de plaisir, et mon étonnement même était plus doux que violent. En dépit de la beauté du spectacle, j'étais piqué d'avoir fait de fausses conjectures, et telle est la personnalité humaine, que ce mécontentement de mon amour-propre corrompait mes jouissances. Bientôt, cependant, un examen plus impartial dissipa les préventions de mon humeur. Je reconnus par

(1) *An Inquiry on the sublime and beautiful.*

degrés que les proportions gigantesques des masses ne constituent pas la véritable grandeur, et j'admirai l'harmonie parfaite qui, de tant d'élémens distincts, forme un tout unique et un ensemble complet. Je m'aperçus que ce temple, s'élevant seul au milieu d'un espace vide, sur la transparence éclatante de l'atmosphère italienne, sans objet de comparaison pour en faire ressortir la masse, ne pouvait frapper les yeux que par sa beauté, non par sa grandeur : et que le nombre même et l'élégance des accessoires, détournant l'attention et la partageant, expliquaient fort bien l'effet plus gracieux qu'imposant de cet édifice qui semblait, au premier coup d'œil, ne pas répondre aux éloges dont il est l'objet, et mentir à sa renommée.

Le lieu de la sépulture de saint Pierre, qui, dit-on, souffrit le martyre et fut enseveli au milieu du cirque de Néron, fut révéré par les chrétiens primitifs et consacré par leur piété. Soit que l'autel qu'ils y élevèrent fût une tombe, un cénotaphe, ou seulement un autel, une constante vénération s'attacha au lieu supposé ou réel de ce grand sacrifice. Je néglige les longues discussions que Nardini et ses adversaires ont élevées à cet égard, et je me contente de rapporter le seul fait qui s'appuie sur des témoignages historiques; c'est l'identité de la place où est située l'église de Saint-Pierre, avec le cirque où Néron faisait suspendre à des croix enflammées et lapider par ses bourreaux les malheureux Nazaréens.

A l'église de Constantin, souvent réparée et construite sur le modèle des basiliques de la même époque, succéda le temple actuel dont Nicolas V eut le premier l'idée, et qui, commencé par Jules II, fut terminé par Paul V. Vingt-quatre pontifes concoururent à ce grand monument. Il épuisa leurs trésors et mit en péril leur puissance. Toutes les nations furent appelées à payer le tribut exigé pour sa construction, toutes les écoles à l'orner de leurs créations.

Bramante en conçut le premier plan ; Michel-Ange y apposa le cachet de son génie. On lui doit la nouvelle forme de la croix grecque, la colonnade carrée, le portique quadruple imité du Panthéon, nobles fruits d'un talent mâle, qui furent étouffés dans la suite sous la pompeuse élégance des ornemens que d'autres architectes y accumulèrent. La coupole, qu'une tradition erronée lui attribue, appartient à son prédécesseur et ne fut que perfectionnée par son audace savante. Brunelleschi, le premier, avait introduit l'usage de ces dômes aériens, dans la cathédrale de Florence; idée saisie par Bramante, exécutée et agrandie par le téméraire Michel-Ange, qui osa suspendre une église nouvelle dans les airs. La faute commise en perçant à jour les murs d'appui, et surtout la préparation faible et insuffisante des fondations de l'édifice, l'exposèrent à un accident qui répandit l'alarme dans Rome. Le dôme se *lésarda* sur les côtés. Boscovich, consulté sur cet objet, conseilla de retenir et d'assujétir le tambour au moyen d'un cercle de fer : expédient ridicule et dangereux, qui, ne faisant qu'augmenter le poids de la coupole sans rien changer aux fondations, sans renforcer les points d'appui, n'opposait qu'un palliatif temporaire au mal que l'on redoutait. Milizia, dans une dissertation savante et ingénieuse, a prouvé l'inefficacité de ce moyen, et n'a pas ménagé l'amour-propre de ses compatriotes.

Le plan original de Michel-Ange offrait la vigoureuse empreinte de ce grand génie et de ses conceptions habituelles ; conservé dans le musée du Vatican, il est encore l'objet de l'admiration des artistes : on voit que l'auteur s'est inspiré des chefs-d'œuvre les plus majestueux de l'architecture antique. Osons cependant affirmer que plusieurs des additions du Bernin conviennent mieux au génie moderne, et font ressortir avec plus d'avantage la grandeur de l'ensemble : rien de mieux imaginé que cette colonnade

circulaire, avenue magnifique et cirque élégant. Les portiques dont Michel-Ange environnait le sanctuaire pouvaient en augmenter la majesté sacrée et la rendre plus vénérable en la voilant aux yeux des mortels; mais l'éclat du culte catholique et l'accès d'un temple ouvert à tous les peuples du monde réclamaient une avenue plus riche, plus brillante et qui s'accordât avec la pompe et l'universalité, caractères de la religion romaine.

Si l'on examine avec une attention scrupuleuse les détails de cet ensemble admirable, on y trouve partout les défauts alliés aux beautés. La coupole, en elle-même, est noble : elle s'accorde mal avec la façade; c'est un temple sur un autre temple. Sa légèreté, sa forme en spirale, étonnent et charment le regard, qui n'y trouve pas la sévérité menaçante des voûtes gothiques et croit parcourir les arceaux élégans d'un palais de féerie. Si les parties inférieures et supérieures du monument eussent correspondu entre elles avec une régularité plus exacte, on aurait admiré le plus vaste des temples antiques; son originalité chrétienne, son caractère spécial, auraient disparu.

La façade est inexcusable. Là, les défauts inutiles abondent et les beautés réelles manquent. Est-ce l'habitation de Dieu que m'annoncent ces lourdes fenêtres, ces inutiles *mezzanines*, ces ornemens déplacés, ces saints gigantesques qui écrasent leurs faibles piédestaux, cette demi-colonnade qui, tournant autour de l'édifice, perd sa forme et s'aplatit en pilastres? J'aime ces simples portiques et ces larges masses d'ombres dessinés par Michel-Ange; mais trop de vices effacent ces mérites, et la recherche d'une vaine coquetterie blesse partout les regards.

C'est dans les accessoires que tout est, sinon irréprochable, du moins magnifique et frappant. Le Bernin, qui n'a pas craint de transporter les ressources et les secrets de la peinture dans le domaine de l'architecture, n'eut jamais,

dans ses nombreuses créations, d'inspiration aussi grandiose. On retrouve ici sa hardiesse et son caprice, mais quel heureux mouvement de lignes! Quelles courbes délicates; quelles ondulations ravissantes! quelle variété! Ce n'est pas la perfection du goût; à peine ai-je le courage de hasarder cette critique, et l'obliquité bizarre des portiques, et l'extravagance de l'*entesis*, imitée du temple de Pœstum, se perdent et s'effacent dans l'harmonie du tout et dans l'effet éblouissant qu'il produit.

L'obélisque qui occupe le centre de la place n'est qu'un accessoire. La plupart des autres obélisques sont l'objet principal. On creuse de vastes bassins pour les y placer; on abat des maisons pour les mettre en perspective. Celui-ci ne sert qu'à compléter l'ensemble. Il fallut, au célèbre Fontana, cent chevaux pour accomplir le transport du monument, sans compter les menaces du pape et la pension de 3,000 écus romains. Les anciens auraient exécuté la chose à moins de frais et avec moins de fracas : Fontana, dans nos siècles dégénérés, a fait un prodige; il a immortalisé notre faiblesse.

J'admirai aussi la simplicité, l'élégance, les proportions exactes des fontaines : là tout est précisément à sa place. Point d'affectation, de concetti, de recherche. Le bassin est fait pour la quantité d'eau qu'il doit recevoir; la forme et la grosseur de la gerbe conviennent à l'architecture dont on a fait choix. Ce sont des ornemens nécessaires qui concourent avec l'objet principal, en augmentent l'effet et le servent sans l'effacer. Ce ne sont point des épisodes inutiles ou de brillans hors-d'œuvre. Là, pourraient s'abreuver ces multitudes que l'Église convoque à ses fêtes. Jamais l'eau ne s'est échappée des tuyaux qui la compriment avec une plus noble magnificence. Quand le soleil brille, on y voit jouer des arcs-en-ciel de mille couleurs; et ces pilastres de cristal mobile, s'embellissant encore de ces nuances

variées, le bruit de l'onde qui retombe, la perspective du temple, offrent le spectacle le plus propre à préparer au recueillement et à l'enthousiasme religieux les hommes faits pour les sentir.

Arrêté quelque tems sur les degrés demi-circulaires qui environnent le portique, je vis se développer et fuir devant moi, sous un nouveau point de vue, cet obélisque, ces fontaines, ces colonnades, la plus belle décoration que les arts aient inventée ; et, derrière elle, un amas confus de maisons ignobles, d'échoppes et de masures, qui relevaient encore par leur contraste la magique richesse de ce panorama. Les Français, suivant leur mode expéditif et guerrier, voulaient, d'un coup de main, balayer tous ces décombres que le gouvernement papal n'a pas fait disparaître. Ils se confondent avec les premières colonnes du cirque : Saint-Pierre n'a point de grilles ni de portes, et les mendians déguenillés, le tracas des rues romaines, les marchands et les acheteurs, sont à deux pas de ces portiques, qui ne leur présentent d'obstacles et de barrière que la sainteté de la religion. Encore les petites façades de la colonnade, qui indiquent les dernières limites du monument, sont-elles fort éloignées les unes des autres, comme si, en laissant ce grand espace entr'ouvert, l'auteur eût voulu faire entendre que la prophétie est accomplie, donner accès à toutes les nations et les réunir au pied du même autel : idée généreuse et grande autant qu'inexécutable, dont la sublime illusion élève et transporte l'ame.

Le vestibule seul, de quelque côté qu'on y entre, paraît déjà une église admirable, et rachète les vices de l'extérieur : les ornemens y sont prodigués, mais non déplacés. L'œil parcourt avec ravissement les contours de la voûte, éclatante de dorure, et les profils variés des portes, des arceaux, des entablatures : de chacune des cinq portes s'échappent de larges masses de lumière, qui glissent sur le

pavé de marbre et font converger leurs rayons. Placé au centre, on aperçoit, d'un côté, la statue équestre de Constantin, d'un autre, celle de Charlemagne, toutes deux d'un goût détestable comme sculptures, mais d'un grand effet par la place qu'elles occupent, et concourant à la beauté pittoresque de l'ensemble par la manière dont le jour les frappe. De la base de la statue de Constantin, vous apercevez la *Scala Regia*, coup d'œil frappant, mais inutile, déplacé; extravagante création du Bernin, qui semblait ne reconnaître, dans les arts, qu'une seule règle, celle d'étonner. Une des cinq grandes portes qui conduisent du vestibule dans l'intérieur, la porte de bronze, ne s'ouvre que dans les circonstances solennelles. C'est comme en Angleterre, où le bel édifice de Saint-Paul reste fermé la plus grande partie de l'année, et où le service a lieu dans un coin du temple. Je n'ai point de goût pour cette capricieuse réserve; dès qu'il s'agit de pompe, de grandeur ou de luxe, la plus légère économie me semble faire tache et contraster péniblement avec une prodigalité qui doit être, comme l'astre du jour, sans bornes dans sa magnificence.

Les détails m'auraient captivé trop long-tems; je me hâtai de franchir l'une des portes, et je me trouvai tout-à-coup au milieu de ces merveilles. L'effet du premier coup d'œil fut prodigieux. Lorsque, pour la première fois, un passage sublime de Milton, une mélodie de Cimarosa, se révèlent à l'homme capable de les goûter, une exaltation vive, un tressaillement subit, frappent son ame et captivent ses sens. Tel fut l'effet produit sur moi par l'aspect d'un lieu dont la splendeur n'a point de rivale sur la terre. Je m'enorgueillis d'appartenir à une race qui peut créer de tels chefs-d'œuvre. L'antiquité même, avec ses souvenirs pleins de grandeur, ne me sembla plus que l'égale et non la maîtresse des tems modernes; et ceux qui, sans marcher sur ses traces, ont osé rivaliser avec elle, par des créations

qui lui furent inconnues, me parurent dignes à jamais de la reconnaissance des hommes dont ils ont doublé les titres de gloire.

On a souvent loué l'unité parfaite du plan, la saillie avec laquelle ressortent et se détachent les parties principales, la convenance de l'arrangement général, l'heureuse transition qui unit la partie supérieure à l'inférieure, et la simplicité sublime qui résulte de ces combinaisons multipliées ; mais la description la plus savante restera toujours au-dessous de la réalité. Il faut, pour s'en faire une idée, avoir, ainsi que moi, visité Saint-Pierre, et se souvenir de ce moment de féerie où, pour la première fois, l'œil saisit tout l'espace du temple, s'empare de sa magnificence, parcourt toute la nef centrale, glisse avec enthousiasme sur ces marbres et ces statues, atteint le dais de bronze et les cent lampes brûlant sur la tombe des apôtres, s'élève vers les quatre arcs-boutans gigantesques qui soutiennent la coupole et redescend avec dédain vers la terre. Le sentiment de l'immensité accable ; celui de la beauté s'y mêle et ne tarde pas à régner seul.

La nef centrale est divisée en trois grandes arcades qui aboutissent à l'autel. Qui pourrait se vanter de découvrir un défaut de rapports, de proportions, de convenances, une discordance quelconque dans la courbe admirable de ces arcs, où les piédestaux, les ornemens, les archivoltes se lient et se confondent avec une si harmonieuse unité ? Cependant l'œil s'habitue au gigantesque ; l'étonnement cesse, et l'on voit sans surprise cette croix du temple et ses vastes bras, dont chacun est une cathédrale nouvelle ; ce chœur qui se prolonge et offre encore une église ; ces chapelles et leurs coupoles, et tout ce luxe inouï qui ne semble plus qu'une nécessité du lieu. Il faut alors, pour réveiller l'attention, pour arracher un cri de surprise au spectateur blasé, un miracle nouveau que rien n'annonce,

que rien n'égale, que l'on ne puisse ni prévoir, ni surpasser : c'est le dôme de Michel-Ange, le plus sublime des écarts. L'imagination chercherait en vain à le concevoir; les souvenirs ne présentent rien qui puisse en indiquer la grandeur. C'est ce dôme central qui efface toutes les admirations précédentes, et fait oublier Saint-Pierre, et Rome, et la terre; c'est le prodige du plus majestueux des arts.

Une seule idée y règne; Michel-Ange a voulu jeter dans les airs un temple appuyé sur un autre temple. A cette conception tout se subordonne et se rattache, et ces ornemens prodigués comme les étoiles sur la voûte du ciel, et ces mosaïques, ces peintures, ces reliefs étincelans d'or, et ces marbres aux proportions colossales. On ne voit, on ne sent que l'audace de la pensée créatrice : on la partage avec transport. Le regard, qui atteint à peine le sommet du premier dôme, s'élance et se perd avec terreur dans le vague mystérieux où le second dôme lui paraît plongé. Ce voile de vapeurs est encore un prestige; incapable de distinguer les détails de la dernière voûte et forcée de concevoir au-delà une étendue illimitée, la vue redescend le long des frises, des bas-reliefs, des piédestaux, sollicitée à chaque moment par l'élégance, la richesse, la grâce, et s'arrête enfin, pour dernier terme, sur quelque mendiant romain, à genoux, ou baisant le marbre du temple, atteignant à peine, quand il se relève, les moulures de la plinthe; donnant ainsi, par sa petitesse infinie, la mesure comparative du monument tout entier. et nous forçant de rester nous-mêmes humiliés et confondus de notre néant pareil au sien.

Il y a un ordre d'architecture à part; c'est celui de Saint-Pierre. Il ne ressemble à rien de ce que l'art a créé; mêlée de l'alliage de mille défauts, sa grandeur les absorbe tous. Les traits principaux sont simples et grandioses; la subli-

mité des masses est seule sentie, seule dominante; elle enveloppe, pour ainsi dire, dans l'étonnement qu'elle inspire, les détails insignifians ou de mauvais goût, la multitude des fantaisies de sculpture et de peinture, la prodigalité des ornemens bizarres et l'éclat factice ou déplacé des décorations. Tel un poème que le génie a créé garderait son énergie et sa vigueur natives, quand même, dans un plan puissamment conçu, on trouverait quelques vers négligés, affectés, ou même ridicules. Tel, encore, un homme d'une beauté naturelle et parfaite conserverait ce privilége inaliénable, sous le plus bizarre costume que la mode puisse inventer. Le temple n'a pas besoin de ses accessoires pour être admirable; il est sublime en dépit d'eux.

Rien de sévère, de monastique, de froid; rien de septentrional et de gothique dans l'effet général du monument: une gravité paisible y respire; une grandeur tempérée par la grâce; une solennité brillante et mystique; c'est un air de pompe et de sainteté tout à la fois. Le génie pittoresque et dévot de l'Italie nouvelle ne pouvait trouver de plus juste symbole; on y retrouve la légèreté élégante du midi, jointe à la majesté du culte; une noblesse riante et douce, mais qui n'a rien de frivole: admirable accord de tous les arts et de tous les sentimens qui se rapportent au catholicisme! L'harmonie même des couleurs, de la lumière et de l'ombre, concourt à cette sublime unité. Les arcades qui composent la plus grande partie de l'intérieur sont d'un gris pâle, nuance douce et mélancolique sans être sombre, et qui sert de repoussoir aux marbres blancs et jaune-antique, dont les côtés étincellent, et dont les couleurs se dégradent par demi-teintes avec un art profond et sans afféterie. La lumière tombe de quelques fenêtres, en petit nombre, mais disposées avec goût, et qui laissent échapper de leur ouverture, sans obstacle et sans aucune recherche de ces

moyens fantasmagoriques trop usités en Angleterre, les purs rayons du soleil d'Italie.

Arrèté à chaque instant par des détails pleins d'intérêt, je n'avais encore visité ni l'église souterraine, ni les sacristies, et je me reprochais l'emploi d'un tems que partout ailleurs j'aurais cru bien employé. Heureusement les souterrains étaient ouverts; je me joignis à quelques oisifs qui s'étaient réunis à la porte, et je descendis. Ce sont des passages tortueux et étroits, espèces de catacombes, ornées de peintures bysantines, de bronzes plus ou moins difformes, riches en bizarres sculptures, semées de vieux sépulcres accumulés, et tout hérissées, si j'ose le dire, de ces singularités antiques dont l'âge fait le seul mérite. A travers des grilles de fer et d'airain, vous apercevez quelques oratoires, mais distribués sans ordre et jetés irrégulièrement dans tous les renfoncemens des cavernes. Je m'attendais à mieux, et cette Rome souterraine fut loin de remplir mes espérances. Les temples de même espèce que j'avais vus dans la ville d'Assise et à Saint-Pierre de Toscanelli m'avaient plus complètement satisfait.

La chapelle centrale est le sanctuaire de cette église-catacombe. Le maître-autel couvre les cendres ou du moins rappelle le souvenir des Apôtres. Cent lampes y brûlent toujours; la balustrade est riche, les degrés par lesquels on y monte de toutes parts ont de la noblesse; mais l'autel même, quoique peint et doré, couvert de sculptures, incrusté de marbre, n'a rien qui fixe l'attention et se grave dans la mémoire. On n'admire que sa richesse; et qui a traversé la nef de Saint-Pierre, n'est plus étonné de ce faible mérite. La tombe de Saint-Charles, à Milan, est faite de cristal de roche, posé sur une base d'argent massif.

En revenant à la lumière, j'allai visiter les sacristies. L'élégance et la convenance qui les distinguent attestent le bon goût de Braschi. Un dôme central éclaire une salle

tapissée de marbres et de lambris de chêne. D'un autre côté sont les vestiaires des chanoines, et la chambre du chapitre. D'un autre sont celles des bénéficiers. On y remarque une grande propreté et même du luxe, mais sans surcharge et sans excès.

Après avoir examiné les deux églises, dont l'une est au niveau du sol, et dont l'autre se cache dans les profondeurs de la terre, il me restait à voir cette troisième partie du temple, distincte des deux autres, et que l'on peut appeler l'église aérienne. Je me reposai avant de gravir la coupole : c'est un petit voyage; des ânes et des ouvriers, mes compagnons de route, montaient en même tems que moi, et s'élevaient lentement vers le sommet de l'édifice où se trouve établie une bourgade de maçons et de sculpteurs, entretenue par la congrégation de la révérendissime fabrique, et sans cesse occupée à réparer et à tenir en état cette ville monumentale et sacrée, qu'on appelle Saint-Pierre de Rome. Comme le Dante, j'avais décrit cette multitude de cercles, dont la longue spirale compose la *cordonata* (1), et mon but n'était pas atteint. Las de m'avancer par un progrès si lent :

Di giro in giro eternamente,

je m'arrêtai souvent, jusqu'à ce que je me trouvasse à l'entrée de la troisième église, de l'église supérieure, environnée de ses groupes de chapelles et de sanctuaires, c'est-à-dire de cette foule de petites coupoles qui s'élevaient de toutes parts.

Une vaste perspective s'ouvrit à mes yeux : c'était Rome entière et ses palais et ses édifices, qui se pressent aux pieds de ce temple superbe : autour de la ville éternelle,

(1) Le cordon qui tourne autour du dôme de Saint-Pierre.

les déserts et les monts sabins traçaient une ceinture aride et pittoresque à la fois; ses remparts rougeâtres, ses ruines sombres et ses aqueducs détruits, l'isolaient au milieu d'une plaine stérile, que terminait la mer Méditerranée, dont les flots grisâtres se confondaient avec l'horizon. Niobé des nations, ainsi qu'un grand poète l'a nommée, c'est du sommet de Saint-Pierre que sa triste solitude frappe la pensée; le désert s'avance et l'envahit. La reine des peuples conserve encore sa couronne; mais tout se glace et se flétrit autour d'elle.

La coupole est double, et l'escalier est pratiqué dans l'intérieur. Je montai les degrés de cet escalier; on ouvrit une petite porte, je la franchis et je me trouvai sur l'entablement. Là sont écrits, en caractères gigantesques, ces mots :

TU ES PETRA ET SUPER PETRAM ÆDIFICABO DOMUM DEI !

mots sur lesquels repose en effet l'édifice tout entier de la grandeur romaine, et dont l'apparition me fit tressaillir. Mes regards se fixèrent ensuite sur le pavé de marbre, et la distance qui me séparait du sol me pénétra de cette horreur secrète et involontaire qui étonne et glace les plus intrépides. Devant moi, un échafaud suspendu à la voûte soutenait un homme occupé à réparer les vieilles mosaïques. Ma vue se troublait; la voûte semblait tourner autour de moi. Je me rappelai Shakspeare et cet admirable passage où le poète a décrit la sensation que j'éprouvais en cet instant (1). De la tombe des Apôtres, une vapeur légère s'élève, obscurcit la clarté des lampes éternelles, s'étend sous les vastes parois de l'édifice, et cache à mes regards, incapables de se fixer sur aucun objet, la foule

(1) Description des rochers de Douvres dans le *Roi Lear*.

des pygmées dont le temple est rempli à une immense profondeur. Mon oreille saisit et distingue à peine un lointain murmure, semblable au bourdonnement des abeilles, grossissant par degrés, cessant tout-à-coup, tantôt sourd et confus, tantôt aigu et pareil à un sifflement faiblement articulé. Je continue ma route. Plus j'avance et monte, plus le prodige s'accroît; autour de moi, devant moi, les grandes et sombres figures des saints, images colossales comme leur mémoire, comme elle à demi voilées de l'obscurité des âges, occupent tout l'espace de la voûte. A mes pieds, un gouffre sur lequel s'étend une brume diaphane : quelques sons impossibles à discerner, quelques figures qui se meuvent comme des atômes et fatiguent ma vue; ombres insaisissables comme celles d'un rêve. Le dais, les statues, ses colonnades de bronze, tout disparaît. Le maître-autel n'est plus qu'un point qui se perd et me fuit dans l'espace. Me voici au sommet de la coupole, au faîte du triple monument. Là je respire, ou plutôt je me livre à ce sentiment d'effroi, d'étonnement et d'extase, que je ne chercherai point à faire partager à ceux qui ne sont pas faits pour le comprendre. Le professeur Playfair avait raison : « La pensée de Michel-Ange plane à la cime de cette coupole. L'artiste, le peintre, le sculpteur, le géomètre, l'architecte, peuvent en démontrer analytiquement la beauté par le simple examen du plan; mais pour la sentir, pour connaître tout Michel-Ange, il suffit d'avoir gravi le sommet de la coupole et dominé son chef-d'œuvre. »

Je redescendis dans le temple, où les vêpres avaient commencé : c'était de là que venait le bruit vague que j'avais comparé au mouvement d'une ruche. Les chanoines, vêtus de leurs blancs surplis et de leurs manteaux de pourpre, sortaient de la sacristie et se rendaient à leur chapelle. Le commencement de l'un des psaumes magnifiques de Marcellus se fit entendre, et je suivis la proces-

sion des chanoines ; mais plus je m'approchais, plus le prestige s'évanouit : les sons d'un orgue, de dimension énorme, couvraient et étouffaient les voix des concertans ; voix équivoques, qui trahissaient la présence et le malheur de ces êtres neutres que les Italiens souffrent encore dans leurs églises, et qu'ils viennent à peine de bannir de leurs théâtres. Sous le rapport moral, ce luxe barbare et ce raffinement cruel est révoltant ; sous le rapport de l'art, il produit peu d'effet, et la molle faiblesse de ces voix ambiguës ne satisfait, selon moi, ni le goût ni l'oreille. Singulière influence des mœurs locales ! le pape n'est pas seulement à Rome le dictateur spirituel et l'autocrate de la foi ; c'est lui qui dicte encore des lois à l'art musical, protége l'Opéra, ou du moins l'encourage par une tacite connivence, et laisse chanter les louanges divines par ces virtuoses d'espèce singulière, que les deux sexes repoussent et que la sainte église admet.

Après vêpres, le sanctuaire se change en lieu de rendez-vous et de promenade. C'est un vaste salon, où les Anglais, presque toujours en majorité, se distinguent des indigènes par des éclats de rire plus bruyans et une gaîté plus insolente. En quelque pays que vous alliez, si vous entendez de vives, amères et grossières railleries contre la religion, les mœurs et les usages, soyez sûr que le railleur indécent est un Anglais. Comme si nous n'avions pas aussi, dans nos opinions et nos manières, de quoi prêter à rire aux autres peuples ; comme si les préjugés même que des générations tout entières, que des millions d'êtres humains ont révérés, ne demandaient pas quelque respect ou du moins un examen plus approfondi ! Certes, il est peu digne de profiter du bienfait de la tolérance, celui qui ne sait pas l'accorder. Ajoutons que le caractère anglais, si remarquable dans notre patrie par la solidité et la raison, se déforme dès que nous avons mis le pied en pays étranger. La cons-

cience ou la présomption de notre haute supériorité nous bouffit de morgue et d'un sot orgueil ; les travers des autres peuples, qui nous choquent d'autant plus qu'ils diffèrent davantage des nôtres, augmentent notre confiance en nous-mêmes. Nous nous livrons sans réserve à tous nos vices ; nous les grossissons par un déploiement vraiment incroyable de notre prépondérance pécuniaire, de notre insouciance pour les convenances et de tous nos ridicules. Risée de l'Europe, nous versons nos trésors sur ses grands chemins et lui empruntons ses modes, ses folies et ses défauts, sans pouvoir mériter sa bienveillance ou son estime. Si un catholique entrait dans notre église de Saint-Paul pour s'y conduire comme j'ai vu des dames anglaises se conduire au milieu de Saint-Pierre de Rome, le provocateur attirerait bientôt sur sa tête la vengeance publique dans le pays le plus libre de l'Europe.

Je restai l'un des derniers dans l'église. Peu à peu, le jour tomba et je m'abandonnai avec délices à une rêverie molle, passive, voluptueuse, dont la vague douceur ressemblait à la demi-teinte qui s'emparait de l'atmosphère et confondait tous les objets à mes yeux. C'est une manière d'être fort agréable, après une revue longue et détaillée, comme celle qui avait exercé mon observation. On est las ; le microscope vous échappe : on aime à s'endormir, comme dit Montaigne, sur cet oreiller commode. La magnificence du coucher du soleil en Italie vint me surprendre dans cet état de langueur. A travers les fenêtres que j'ai décrites, des flots d'une lumière ardente pénétraient, glissaient sur le marbre dont le temple est pavé, et frayaient leur route jusque dans les chapelles les plus éloignées et les plus profondes ; les arcs-boutans élevaient leurs ombres immenses et noires sur ce fond lumineux. Toutes les figures d'époques diverses, dont la magie de l'art a peuplé ce temple, semblaient se mouvoir dans le

demi-jour, passer et repasser devant moi. La large coupole projetait à mes pieds ses reflets incertains; les rayons du soleil couchant éclairaient encore les mosaïques qui la décorent. L'obscurité remplaça la lueur rouge et vaporeuse qui changeait le sanctuaire en palais de féerie; tout prit un aspect plus grave, plus solennel, plus mystérieux: dans les ténèbres qui s'amassaient sous l'immense voûte, la lumière des lampes brillait plus vive; les saints, au fond de leur niche, ne montraient plus qu'à demi leurs draperies colossales. Il ne restait plus, dans la maison de Dieu, que le pauvre, le malheureux, l'homme pieux ou sans asile; créatures qui cherchaient encore, dans l'ombre du temple et loin de tous les regards, l'image lointaine de celui qui console et soutient l'infortune.

Je m'appuyai quelques momens sur la balustrade de la confession, prêtant l'oreille au bruit des portes que l'on fermait, aux murmures de la prière solitaire, au pétillement des lampes dans l'air, devenu plus vif, au tintement des rosaires, que des mains décrépites laissaient tomber sur le marbre. Mes yeux s'arrêtaient sur les ornemens et les colonnes torses du baldaquin, dont la bizarrerie orientale est si majestueuse, sur l'arche obscure que la voûte décrivait autour de moi et au-dessus de moi, quand le bruissement des clefs des gardiens me fit sortir de ma rêverie. Je tournai encore une fois autour de l'autel, et, en un moment, j'eus franchi le seuil du temple.

Alors retentit dans les airs la lente sonnerie de la cloche de Saint-Pierre, annonçant aux fidèles l'heure de l'*Ave Maria,* et digne, par la solennelle douceur de son gémissement, de la majesté du lieu et de l'heure mélancolique où le jour finit et s'éteint. Ces accens me poursuivirent dans ma route et m'accompagnèrent jusqu'à ma porte. Je conserverai toujours l'image des impressions que cette journée m'a laissées; la vie offre peu de sensations aussi

profondes, aussi nouvelles que celles que le premier aspect de ce temple m'a causées. Pour moi, c'est un grand souvenir : pour un Romain c'est tout; c'est la patrie, la religion, le génie, l'asile des arts, la consolation, la gloire : IL NOSTRO BEATO SAN PIETRO (1).

(*New Monthly Magazine.*)



VISITE DE LADY MORGAN

AUX ROCHERS DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

IL n'y a plus moyen aujourd'hui de s'écrier avec madame de Sévigné : « C'est une chose étrange que les grands voyages! » Les grands voyages sont, au contraire, devenus des événemens fort communs, et, pour ainsi dire, journaliers. « Un bon voyageur n'est plus, comme du tems de La Feu, un homme fort utile à la fin d'un dîner; » si on voulait aujourd'hui entretenir ses convives des « monts Pyrénéens et de la rivière Pô, » on passerait pour fort mal élevé, et la satisfaction de se faire écouter une fois serait plus que compensée par le désagrément de se voir fuir à jamais. Avoir voyagé, même « jusqu'aux sables stériles de Judée, » n'est plus une distinction; c'en serait une au con-

(1) NOTE DE L'ÉD. Cette admirable description de Saint-Pierre déterminera sans doute ceux de nos lecteurs qui n'ont pas fait le voyage de Rome, à aller voir, au Néorama, l'image fidèle de cette basilique. Le Néorama de Saint-Pierre est, sans contredit, le plus étonnant effet d'optique qui existe encore.

traire de ne pas avoir voyagé du tout, car le club des voyageurs est devenu maintenant celui de tout le monde. Se vanter d'avoir vu officier le pape ou d'être venu à Paris, serait d'aussi mauvais goût que de parler d'une visite aux lacs du Cumberland et à leurs poètes (1). Les Anglais qui ont navigué en gondoles ne sont guère moins nombreux que ceux qui ont navigué dans le bateau à vapeur de Richmond. La Mer Pacifique et le Pas-de-Calais sont devenus également des lieux communs; et si un nouveau La Peyrouse disparaissait du monde, il est probable que quelque dandy désœuvré, las des plaisirs de Londres, le retrouverait, un mois après, dans quelque île déserte. « Eh! bon Dieu, vous voilà! Je vous croyais maintenant à Thèbes. — Je me proposais d'y aller, mais j'ai changé d'avis, en voyant que la moitié de Bloomsbury s'y rendait, et j'ai accompagné Parry au pôle Nord.—Y avez-vous trouvé à qui parler? — Non, personne, et c'est ce qui en fait le charme : je n'y ai vu que des ours blancs. Mais qui avez-vous rencontré à Athènes, l'année dernière? —Des Anglais du troisième ordre, des Irlandais du quatrième, sautant sur l'Acropolis, goûtant dans le Parthenon; mais pas ame qui vive, et dont on eût jamais entendu parler. Crosby était aux Pyramides; Seward, dans le Caucase; et Altsford était allé rejoindre son éternel Pylade à Ispahan.—A Ispahan, grand Dieu! mais personne ne prend plus cette direction! Le Sud est tout-à-fait passé de mode. Je vous ai dit qu'il y a deux ans j'avais trouvé à Smyrne mon tailleur qui y venait en vacances; et vous savez la vieille histoire de M. de Forbin et de la femme de

(1) NOTE DU TR. Nous avons déjà dit qu'on donnait le nom de Poètes des Lacs, à Southey, à Wordsworth et à quelques autres qui ont des habitations champêtres sur les belles rives de lacs du comté de Cumberland. Voyez, sur ces poètes et sur l'école qu'ils ont fondée, les notices insérées dans les numéros 19 et 23 de notre recueil.

chambre de lady Belmore, et de son parasol de soie au milieu des ruines de Thèbes. Le Nord, mon ami, le Nord, c'est ce qui doit nous occuper maintenant. La mer Glaciale ou le Kamschatka, *viâ* Moscow, voilà ma carte de voyage pour la saison prochaine. J'ai fait l'acquisition du plus joli *britska* (1) du monde. Cependant, avant de me mettre en route pour cette destination, je me propose d'aller visiter lord Frédéric F., qui a une habitation charmante bâtie par Potemkin, sur la mer d'Azoff. Voulez-vous être des nôtres?—De tout mon cœur.—Alors nous nous retrouverons à Novogorod; nous nous embarquerons à Smolensk sur le Dnieper; nous traverserons la steppe de cette manière, et nous ne serons plus qu'à quelques verstes de la villa de lord F. »

C'est ainsi que nos jeunes gens à la mode devisent entre eux sur leurs longues excursions. Non-seulement « il n'y a plus de Pyrénées », comme le voulait Louis XIV, mais le vœu du poète semble réalisé, et l'annulation totale de l'espace et du tems semble avoir converti en une plate réalité les rêveries de Pierre Wilkins et de ses hommes volans. Mais tandis que les voyageurs anglais vont reconnaître la marche de l'esprit humain, en marchant eux-mêmes dans toutes les parties du globe, et

> « When pleasure begins to grow dull in the east,
> Just order their wings and fly off to the west (2), »

il existe une nation qui reste sur le terrain qu'elle occupe, avec toute la tenacité d'un crapaud sur une tuile (3); nation qui, comparée par quelques-uns à un tigre, par

(1) C'est ainsi qu'on nomme des voitures russes en osier, qui ont la forme d'un berceau d'enfant.

(2) « Quand le plaisir commence à languir dans l'orient, il étend ses ailes et vole vers l'occident. »

(3) Un de mes amis garda un crapaud dans sa cave, et, pendant neuf ans, jamais il ne sortit de la tuile sur laquelle il était placé.

d'autres à un singe, et par Voltaire à tous les deux, est la moins comprise de toutes les nations de la terre. Pendant que le Nord vomit, comme jadis, les flots de sa population sur les régions échauffées par le soleil du Midi, et qu'à leur tour les habitans du Midi courent prendre leur place dans les régions glacées, comme dans une espèce de contredanse cosmopolite, on est toujours sûr de trouver à domicile les Français qui occupent une position intermédiaire. Pour un voyageur français, que l'on rencontrera sur les grandes routes de l'Europe, on en verra un millier des autres nations, qui volent du Tage à la Newa, et de Thèbes à la Chaussée du Géant. Les Français sont au fond le peuple le plus grave, le plus immobile et le plus sédentaire de toute l'Europe. Même leurs femmes, si follement taxées d'être légères et volages, mettent toute leur activité dans leurs perpétuelles causeries, et dans les mouvemens qu'elles impriment aux muscles de leur visage. Sous l'ancien régime, quand les femmes françaises vivaient comme des sultanes dans le harem (un point excepté), toutes les institutions politiques et sociales tendaient à encourager des habitudes indolentes, étrangères à notre sexe dans les états libres. Les formes et le langage de la haute société semblaient toutes provenir des habitudes invétérées d'une vie molle et oisive. Si une femme éprouvait un chagrin, elle se mettait au lit pour recevoir, dans sa ruelle, les complimens de condoléance de ses amis. Si elle sortait, c'était pour se promener en voiture; et même, dans le nouveau Paris, la promenade d'une femme à la mode ne s'étend pas plus loin que la chaise qu'elle va trouver sur le Boulevart ou aux Tuileries. Quand elle se rend au Bois, c'est toujours en voiture.

J'avais, il y a quelques années, à Paris, une amie qui était la plus aimable et la plus indolente créature du monde. C'était un précieux et dernier reste de cette brillante société de jadis, qui avait survécu à la tourmente et à l'activité

démocratique de la révolution. Quoiqu'elle eût passé son année climatérique, elle était, me disait-elle souvent, « aussi active, aussi vivace, aussi *locomotive*, qu'elle avait pu l'être dans tout l'éclat et la fleur de la jeunesse. » Cependant, comme les autres personnes de sa caste et de sa foi politique, elle n'était changée en rien. Aussi indolente et aussi spirituelle que madame du Deffand elle-même, c'était un *specimen* tout-à-fait intact d'une espèce qui disparaît rapidement aujourd'hui, et, pour un philosophe, elle eût été un sujet curieux d'observations. Véritable type d'une femme à la mode du tems de Marie-Antoinette, sa *ruelle* était son empire, et sa *chaise longue* son trône.

Elle prenait son chocolat et recevait ses visites au lit, elle dînait vers huit heures, à peu près à l'heure de l'ancien souper français, et elle passait la nuit, entourée de ses *habitués*, parmi lesquels se trouvait tout le bel esprit de Paris. J'étais autant de tems avec elle que ma santé et l'opposition de mes habitudes me le permettaient; elle était vraiment fort intéressante à étudier. Je la quittais au milieu de la *media noche*, lorsqu'elle était le plus en verve, car son esprit ne brillait de tout son éclat qu'aux bougies et à une heure avancée. Comme je faisais beaucoup de sacrifices à ses habitudes indolentes, j'en réclamais quelquefois d'équivalens, et je parvenais à l'exhumer de son hôtel du faubourg Saint-Honoré, où, pendant des années entières, elle était restée aussi immobile que ces prêtresses des temples de Pompéii, découvertes par l'industrie moderne dans leur domicile de dix-huit siècles. Une fois, je la fis sortir de vive force de son lit au milieu du jour, et, sa longue toilette terminée, nous arrivâmes juste sur la route de Longchamps, quand les voitures qui conduisaient le beau monde en revenaient. Une autre fois, à la grande surprise de ses amis, je réussis à la conduire à l'Opéra, avant le milieu du ballet; et nous vînmes un jour à une séance

de l'Institut, quand la longue harangue de M. Quatremère de Quincy n'était pas encore finie. Mon indolente et agréable amie, malgré une *vis inertiæ* si prononcée, parlait avec enthousiasme de la campagne, comme toutes les femmes françaises. Elle avait une habitation champêtre à trois lieues de Paris, qui, disait-elle, faisait ses délices et qui alimentait abondamment *sa jardinière* de violettes de mars, d'hyacinthes d'avril, et d'immortelles pendant toute l'année. Tous les jours elle faisait et défaisait le projet de m'y conduire, et ce ne fut qu'après m'avoir répété cent fois : « Nous remettrons cela à un autre jour », que nous parvînmes enfin à nous mettre en route pour ce formidable voyage de trois lieues, après avoir fait des préparatifs comme pour un voyage de deux cents. J'avais le matin assisté au lever de Mme de ..., concouru à sa toilette, et gagné Mlle Félicie, sa malheureuse femme de chambre, pour en obtenir une hâte inaccoutumée. Quand ces longs apprêts furent finis, j'entraînai à la lettre Mme de ..., en la prenant sous mon bras, et je la transportai ainsi, de *sa dormeuse* au coin du feu, dans sa calèche. Avec des chevaux et un cocher aussi indolens qu'elle, le soir était fort avancé lorsque nous arrivâmes devant la grille en fer de sa maison de campagne. Il faisait si sombre quand nous fûmes au bout de l'avenue, que nous ne distinguâmes qu'imparfaitement le groupe grotesque de Colombine et d'Arlequin, placés de chaque côté des degrés de marbre qui conduisaient à la large terrasse sur laquelle la maison était perchée. A peine nous étions-nous reposés et avions-nous pris quelques rafraîchissemens, qu'il faisait nuit close. Comme le but de cette excursion était de voir les jardins, les serres-chaudes et les plates-bandes d'hyacinthes dans tout l'éclat de leur fleuraison, je ne pus m'empêcher de témoigner mon regret, avec un petit sentiment d'humeur qui divertit beaucoup Mme de ... « Quoi! s'écria-t-elle, tout cela pour

une fleur, pour une promenade manquée ! » Ma mauvaise humeur cessa cependant et fut remplacée par une grande envie de rire, quand je vis entrer le jardinier avec un bonnet de nuit sur sa tête et une lanterne allumée, qui venait nous chercher pour nous conduire dans le jardin. Nous suivîmes immédiatement notre guide, et, accompagnés de Félicie qui posait délicatement ses petits pieds sur le sable humecté par la rosée du soir, et de Sylphide, épagneul suranné, dont l'embonpoint ralentissait la marche, nous arrivâmes près des plates-bandes d'hyacinthes, et nous admirâmes, à la lueur des chandelles, la belle venue des *petits pois précoces*.

Avec l'horreur que Mme de ... avait pour le mouvement, il est inutile de dire que la nécessité où elle se trouva, peu de tems après, de se rendre en Bretagne, fut pour elle on ne peut pas plus contrariante. Il s'agissait d'un procès à la cour royale de Rennes, d'où dépendait une grande partie de sa fortune. Après avoir remis son départ de jour en jour, et avoir été au moment d'abandonner son procès à lui-même, elle se laissa enfin décider à partir, par l'offre que je lui fis de l'accompagner. J'étais lasse à l'excès de retrouver, pour ainsi dire, tout Londres à Paris, et je me faisais une grande joie de l'idée de visiter une province qui ne fût pas exposée aux incursions des sujets parfois incommodes de Sa Majesté Britannique. Ma proposition fut acceptée avec un mélange d'incrédulité et de joie. Mme de ... avait peine à croire à l'étendue d'un pareil sacrifice. Enfin, laissant derrière nous *tous nos enfans et tous nos maris*, nous nous mîmes en route par un beau jour d'avril, dans un équipage qui rappelait la manière de voyager du tems de Louis XIV, quand le carrosse d'un grand seigneur était une maison mouvante, et même une maison qui devait être d'une assez grande dimension, si on considère toutes les personnes entassées aux portières, der-

rière, en avant, dans tous les coins et recoins. Mme de... voyageait avec ses propres chevaux, son propre carrosse, et tous les petits meubles à son usage que pouvaient contenir les poches, les siéges, la cave et l'impériale. Félicie et Sylphide occupaient le siége du devant, avec des vitchouras, un parasol, une canne pour la promenade, et un nécessaire de toilette, des coussins et des oreillers. Mme de..., enveloppée dans sa douillette, avec de *l'eau de Chypre* dans une main, et sa bonbonnière dans l'autre, avait sans cesse recours à l'une et à l'autre pour soutenir la fatigue d'un aussi long voyage. Les sites historiques de Rambouillet et de Maintenon excitèrent vivement ma curiosité. Le lendemain nous arrivâmes à la vieille ville de N..., un des gîtes ordinaires de Mme de Sévigné, quand elle se rendait aux Rochers. Là nous nous arrêtâmes devant la porte cochère de M. le préfet, un des oncles de Mme de... *à la mode de Bretagne*. Son salon reproduisait en miniature tout ce qu'il y a de pompeux et parfois de ridicule dans des salons plus augustes. M. le préfet représentait *noblement et avec dignité*, et il fit les honneurs de sa maison devant ses sujets provinciaux, comme si sa belle cousine était une princesse qui vînt visiter la cour du roi son frère. D'un autre côté, Mme de... avait, dans ses airs de grande dame, un mélange de fierté et de condescendance fort divertissant, mais qui paraissait en imposer beaucoup au cercle nombreux réuni pour la recevoir. Après m'être d'abord amusée des formalités de cette petite cour subalterne, je ne tardai pas à en éprouver de l'ennui et de la fatigue; ce ne fut pas sans plaisir que je vis, le lendemain, ma dilatoire amie assise au fond de son carrosse, à une heure assez raisonnable. De même que l'abbé dont parle Boileau, elle n'avait jamais vu le soleil se lever; aussi ne tarda-t-elle pas à être domptée par l'exercice, et elle tomba dans un profond sommeil en même tems que Sylphide et

Félicie, tandis que la nouveauté des objets que je voyais me tenait dans cet état d'excitement délicieux, qui peut seul nous faire sentir la valeur de l'existence.

Le vieux duché de Bretagne, que les pieds infatigables des Anglais n'ont point encore foulé, et que leurs plumes non moins actives n'ont point décrit, est toujours la Bretagne du siècle de Louis XIV. Les habitans continuent à conserver leur individualité, comme au tems de leurs rudes, mais héroïques suzerains. Issus sans alliage de ces anciens Bretons expulsés par des conquérans étrangers, ces fils des compagnons de Caractacus ressemblent aussi peu aux habitans du centre ou du midi de la France, que s'ils peignaient encore leurs corps de couleurs bariolées. Nous avions à peine passé la Loire que j'aperçus un changement total dans les physionomies. Je retrouvai dans le pur armoricain ou bas-breton de l'aubergiste de l'ancienne ville de Laval, le rhythme et l'accent de mes compatriotes les Celtes (1), et il me semblait que j'entendais quelque Mrs O'Shaughnessy, dans le Connaught (2), ou la lecture d'un chapitre d'un des romans écossais. Quand Louis XIV envoya une armée pour soumettre les Bretons qui résistaient à des taxes oppressives, ils tombèrent à genoux, et s'écrièrent à haute voix : *Mia culpa ! mia culpa !* « C'étaient, dit Mme de Sévigné, les seuls mots de français qu'ils savaient. » A mesure que nous nous avancions dans le département d'Ille-et-Vilaine, le cœur de la province, la scène devenait toujours moins française. Ces épaisses forêts, qui ombrageaient de longues et plates bruyères, me rappelaient l'aspect désolé des sites du Nord ; mais, de tems en tems, le paysage était égayé par de petits oasis cou-

(1) Note du Tr. Il est inutile de rappeler que lady Morgan, jadis miss Owenson, est Irlandaise. Le fond de la population de l'Irlande est de race celtique ; les Anglais n'en sont que les conquérans.

(2) Comté ou province de l'Irlande.

verts d'une brillante verdure ou par des vergers en fleurs, plus pittoresques que les vignobles si vantés de la France.

La Bretagne, qui ne fut unie à la couronne de France qu'en 1532, par le mariage de François I[er] avec la petite-fille de son dernier duc, avait été si long-tems gouvernée dans l'antique esprit du régime féodal, que, les influences politiques auxquelles elle était soumise se combinant avec une position à peu près insulaire, elle avait pris fort peu de part au mouvement de la civilisation progressive de l'Europe. Les ravages des guerres de la Vendée et de la chouannerie la firent encore rétrograder, et il ne paraît pas que la réorganisation totale de la France, pendant la révolution, ait essentiellement modifié sa physionomie physique ou morale. Cependant toute rude, toute reculée qu'est cette province, c'est elle qui a fourni les caractères les plus héroïques de l'histoire de France. Charles de Blois et Jean de Montfort, ces deux ducs rivaux si généreux et si chevaleresques (1); Jeanne la Boiteuse, souveraine de cette province, et par qui Charles de Blois, qu'elle avait épousé, y régnait; Olivier de Clisson, connétable de France;

(1) Le traité des Landes, conclu entre les deux prétendans au trône de Bretagne, est tout-à-fait caractéristique des hommes et du tems. Rien de plus simple que les conditions. Le duché était partagé en deux. Chacun devait porter le titre de duc et avoir sa capitale; Rennes pour l'un, Nantes pour l'autre. On se sépara avec promesse de se rejoindre, dans un lieu indiqué, pour convenir des arrangemens que le partage exigeait, et recevoir la ratification de la duchesse, Jeanne la Boiteuse, épouse de Charles de Blois. C'est d'elle qu'il tenait le duché de Bretagne. Quand elle eut lu le traité que son mari lui envoya, elle dit à celui qui l'apportait : « Il fait trop bon marché de ce qui n'est pas à lui; » et, dans sa réponse, elle lui mandait: « Vous ferez ce qu'il vous plaira ; je ne suis qu'une femme, et ne puis mieux ; mais plutôt je perdrais la vie, ou deux si je les avais, avant de consentir à chose si reprochable à la honte des miens. » Sa lettre était mouillée de larmes ; l'époux en fut ému ; et encore plus, lorsqu'en quittant sa femme, qu'il était allé voir, elle lui dit : « Conservez-moi votre cœur, mais aussi conservez-moi mon duché ; et, quelque chose qui arrive, faites que la souveraineté me reste tout entière. » Il le promit, baisa sa dame et partit.

le brave Tannegui du Châtel ; Bertrand du Guesclin, la fleur de la chevalerie ; sont des caractères qui appartiennent à la poésie de l'histoire, et qui doivent être considérés comme une compensation pour des monstres tels que Charles le Mauvais et Pierre le Cruel, nés également dans ces siècles d'une trempe grossière mais vigoureuse. Il est vraisemblable que la franchise militaire et la noble simplicité des grands personnages que je viens de citer résultaient en partie d'une organisation entretenue et conservée par la rudesse du climat et l'aspect sauvage du pays dans lequel ils avaient pris naissance.

Avec l'histoire de du Guesclin à la main, cette même histoire que Mme de Sévigné recommandait à Mme de Grignan, et la tête remplie de Montfort, de Charles de Blois, des *grandes compagnies*, des *maladrins*, du prince Noir, de Chandos, et de tous les personnages qui avaient joué un rôle dans le grand drame de la Bretagne, pendant le quatorzième siècle, je fus tout-à-coup rappelée à de fâcheuses réalités par une secousse violente qui éveilla mes compagnons endormis, arracha des exclamations à Mme de ... et fit pousser des cris à Félicie, et de longs et continus glapissemens à Sylphide. Ces cris, avec le bruit des flacons, les pieuses interjections de Baptiste le cocher, et les gros jurons d'Hippolyte le valet de pied, m'apprirent que nous étions « abîmés, plantés-là pour toute la nuit » ; en un mot, que « mon carrosse était non-seulement versé, mais mis hors de service », jusqu'à ce qu'un charron de village l'aurait remis en état.

Il était impossible d'aller plus loin : nous étions à peu près à moitié chemin entre Vitry, où nous avions dîné *à la Tour de Sévigné,* et Rennes où nous devions nous arrêter. Baptiste était Bas-Breton, et nous ayant assuré qu'il connaissait le pays comme son *bonnet de nuit*, il nous avait fait prendre un chemin de traverse, qui devait, à son dire,

abréger notre route d'une demi-lieue. C'était cette malheureuse prétention qui avait produit notre accident, et qui était cause que nous nous trouvions, au coucher du soleil, dans un mauvais sentier, avec une voiture brisée, et sans qu'il parût qu'on pût obtenir du secours dans un endroit plus rapproché que Vitry. Pendant que Mme de ... exhalait son chagrin en plaintes inutiles, que Félicie criait contre Baptiste par la portière, et que Sylphide accompagnait l'une et l'autre avec la basse continue de ses gémissemens, je descendis de voiture pour reconnaître notre position, et pour voir s'il était possible de trouver de l'aide. Tandis que Baptiste me faisait voir où le ressort s'était brisé, un personnage vêtu de noir sortit par la porte d'un petit verger, et s'approcha de moi un livre à la main. Lorsqu'il ôta son chapeau, je vis que sa tête était tonsurée; il nous dit d'un ton obligeant et poli qu'il y avait une forge au château, dont nous apercevions les tours à travers l'épaisseur du bois qui occupe toute la plaine entre Rennes et Vitry; que notre ressort serait facilement raccommodé dans cette forge; et qu'en faisant toute diligence nous pourrions encore arriver à Rennes avant le milieu de la nuit. La personne qui nous donnait cet avis était un vieillard d'une figure intéressante, vêtu de l'habit ecclésiastique, et il avait un *certain air prêtre* qui me fit supposer que c'était le curé de la paroisse. « Et le château! s'écria Mme de ..., comment le nomme-t-on? il appartient probablement à une de mes connaissances, car je suis alliée de toute l'ancienne noblesse de Bretagne. — C'est le château des Rochers, madame. — Le château des Rochers, reprit vivement Mme de ..., le château de Mme de Sévigné! — Le château de Mme de Sévigné! » m'écriai-je à mon tour, presque suffoquée de plaisir. Le curé s'inclina pour confirmer ce qu'il nous avait dit. « Eh, mon Dieu! quel est le propriétaire? à qui cela appartient-il aujourd'hui? les

Sévignés sont éteints, et je crois que les Rochers avaient été légués à Mme de Simiane, par son illustre grand'mère. — Les Rochers ont plusieurs fois changé de mains, depuis un demi-siècle, et, à la révolution, ils ont été vendus comme biens nationaux. Le maître actuel est un riche propriétaire de Bretagne; il est absent, mais cela ne vous empêchera pas de voir le château et les jardins, ce qui pourra vous distraire pendant qu'on raccommodera votre voiture. » Mme de ..., dont toutes les opinions étaient des préjugés, s'écria d'un air dédaigneux, en entendant le nom du propriétaire qui lui était inconnu : « Ah ! ma belle, ce personnage est sans doute de la bande noire. » Aussi accueillit-elle froidement la proposition du bon curé; et, comme le repos était son souverain bien, elle se résigna, sans murmures et sans regrets, à l'agréable inconvénient de rester tranquille au fond de sa voiture. Félicie, descendue pour faire prendre l'air à Sylphide, s'assit sur un banc de mousse placé près de la route, et Hippolyte monta sur un des chevaux du carrosse, pour se rendre à la forge dont on apercevait la fumée à peu de distance.

L'idée de visiter les Rochers, où tant de lettres inimitables avaient été écrites par la plus charmante des écrivains, me paraissait plutôt un beau songe qu'une réalité; j'avais peine à croire à mon bonheur. Prenant le bras du curé, je promis à Mme de ... de ne pas tarder à revenir, et je m'acheminai vers la *châsse de Notre-Dame des Rochers*, avec un pieux enthousiasme, au moins égal à celui d'un paysan des Abruzzes qui traverse les marais Pontins pour se rendre à St.-Pierre. Après avoir traversé le verger, nous nous trouvâmes dans un petit taillis qui ne me laissait voir qu'imparfaitement les blanches tours du château. « Envoyez-moi de la vue et je vous enverrai des arbres, » écrivait Mme de Sévigné à Mme de Grignan. Cette demande serait encore de saison aujourd'hui, car de fort jolis points

de vue, qu'il eût été très-facile de ménager, sont cachés par les arbres qui couvrent la campagne.

Le château, avec l'amas de tours antiques dont il est flanqué, est élevé sur une esplanade, comme toutes les constructions féodales de la France. La cour, sombre et spacieuse, est fermée par une énorme porte en fer, à travers laquelle je regardai avec émotion, tandis que le vieux portier, averti par le curé, était allé chercher ses clefs pour l'ouvrir. Rien n'était plus pittoresque que cette vieille architecture que coloraient les touches chaudes et brillantes du soleil couchant. Ce château a, dit-on, été construit dans le quatorzième siècle, et sa haute antiquité semble garantie par un escalier en limaçon, des têtes gothiques, hideuses, et des représentations d'animaux monstrueux. Je remarquai une petite tour isolée, bâtie dans un style différent, mais qui n'était pas moins singulier, et dont l'extrémité supérieure avait la forme d'un bonnet de prêtre. « Ceci, dit le curé, est une construction moderne. » En effet c'était la chapelle mentionnée dans les lettres de Mme de Sévigné, et qu'elle avait fait faire pour le *bien bon,* l'aimable et spirituel abbé de Coulanges.

Le vieux portier revint et nous fit entrer : comme je m'arrêtais pour considérer ce vieil édifice qu'un goût barbare avait fait blanchir et mettre à neuf, quelques années auparavant, il s'écria, d'un air de triomphe : « Ah! ah! madame, vous regardez les murs, n'est-ce pas? eh bien, imaginez-vous qu'il n'y a pas long-tems ils étaient tout noirs et remplis de nids d'oiseaux. Mais, voyez-vous, nous avons fait reblanchir toutes ces vieilles masures à la chaux, et encore leur avons-nous fait donner trois bonnes couches en dehors et en dedans. » Le vieux portier marcha devant nous, et, comme le curé vit que mes regards trahissaient un dégoût involontaire, il me dit à voix basse : « Vous voyez que ces gens-là n'ont pas lu les lettres par excellence.

Ils ont changé en une grotesque métairie le plus intéressant de tous les sites. » Puis, en me montrant un lavoir et des écuries décorées de colonnes d'ordre corinthien, il ajouta : « Et ce n'est pas là le pire ! » Nous nous trouvions alors dans le vestibule du château. Nous suivîmes notre guide dans le petit nombre de pièces qui n'étaient pas interdites à la curiosité des étrangers, mais tout avait été tellement arrangé à la moderne, qu'à peine restait-il quelque chose qui pût nous rappeler la *bellissima madre*, à l'exception de son portrait peint par Mignard, et suspendu au-dessus du poële de la salle à manger. Sombre, basse et étroite, cette pièce ne pouvait pas être celle où Mme de Sévigné traitait le somptueux gouverneur de la province et sa femme la palatine, ainsi que les Pomenars, les Coulanges et tous ces hôtes gais, brillans, spirituels, que la tenue des états de Bretagne lui amenait. Rien de ce qui existait jadis n'avait été respecté. « Tout a été détruit, effacé et refait avec le plus mauvais goût, me disait à voix basse le curé ; même le cabinet de lecture et les chambres à coucher de Mme de Sévigné et de Mme de Grignan, où le portrait de *la belle et fière comtesse* est maintenant confondu avec d'autres d'une lignée étrangère. »

Comme ces appartemens historiques et classiques étaient fermés, que le tems pressait et que le soleil descendait rapidement à l'horizon, nous nous dirigeâmes en toute hâte vers les jardins, si souvent décrits dans les lettres de Mme de Sévigné. Par malheur, des mains barbares y avaient porté le ravage comme dans le château. De nouveaux murs, de nouvelles terrasses, de nouvelles orangeries, détruisaient toutes ces précieuses associations si intimement unies aux constructions anciennes. On avait aussi coupé récemment ces allées, plantées et surveillées avec un soin maternel par Mme de Sévigné, et, quand on m'en montra la place, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Hélas ! qu'est devenu

le *bosquet enchanté!* — Que voulez-vous? me répondit mon vieux cicérone avec dépit, on a abattu les arbres pour faire la charpente et les portes d'un poulailler. » Le bon curé, afin de me consoler, dirigea mon attention sur le phénomène de l'écho, si souvent cité dans les lettres de Mme de Sévigné. Comme on n'avait pu en tirer aucun parti pour le poulailler il existait toujours. « L'*allée de ma fille* subsistait encore en 1810, reprit le curé, qui était évidemment aussi enthousiaste de Mme de Sévigné que moi, mais il n'y a plus maintenant aucun de ces vieux et discrets témoins des épanchemens de la plus tendre des mères et de la plus adorée des filles, et des *piquantes causeries de maman-beauté,* et de ce *trésor de folie,* le plus chéri des fils, dont les gaies confessions étaient suivies de réprimandes si douces et de sarcasmes si fins; de cet *aimable vaurien,* qui, dans une seule nuit, *mangea au lansquenet cinq cents gros chênes à sa mère*, et qui, brave comme Condé, spirituel comme Saint-Evremont, vivait familièrement avec Racine, riait avec Molière, était entré en lice avec Dacier sur un passage d'Horace, courtisait Ninon, *se grisait par bon air,* faisait mille folies, venait en solliciter le pardon aux Rochers, et retournait à Paris pour en commencer d'autres.»

Ce fut vainement que je témoignai le désir de voir ces allées vénérables, ornées d'élégantes devises et consacrées par tant de souvenirs; elles étaient également tombées sous une hache impitoyable. Leurs noms, cependant, survivaient encore, et j'avais le plaisir mélancolique de marcher sur le sol appelé jadis *l'allée Royale, l'allée du Point du Jour, l'allée de l'Infinie,* etc. A l'extrémité de l'allée Royale, un siége de verdure semi-circulaire, qui commandait une vue délicieuse sur des coteaux boisés du voisinage, m'invita à me reposer quelques instans. C'était l'endroit charmant où Mme de Sévigné avait écrit tant de lettres, la *Place de Madame.* Elle était décorée par un oranger en

fleurs, que le bon curé avait lui-même tiré de l'orangerie. Tandis que je considérais le joli paysage que j'avais sous les yeux, les dernières lueurs du crépuscule s'effaçaient de plus en plus, et les ombres devenaient toujours plus épaisses. Je reconnus avec regret la nécessité de partir, et j'y obéis avec peine. Après avoir demandé la permission de détacher un petit bouquet de l'arbre qui ombrageait la Place de Madame, je repris le bras du curé. En nous dirigeant vers la voiture, j'étais tellement transportée au tems des La Rochefoucauld et des Coulanges, qu'oubliant un intervalle d'un siècle et demi, et cette foule d'événemens qui en avaient doublé la durée, je demandai à mon cicérone s'il y avait encore dans le voisinage quelqu'un de la famille de Melle du Plessis (1), le *bas-bleu* (2) de Vitry et l'objet des plaisantes caricatures de Mme de Sévigné. Il me répondit que de tous les noms des *dramatis personæ* des Rochers, de tous ceux qui avaient joué un rôle caractéristique dans la correspondance de Mme de Sévigné, il n'en connaissait qu'un seul qui eût survécu au tems et au bouleversement général : c'était le nom de Pilois. « Quoi, repris-je, le vénérable jardinier de Mme de Sévigné, celui qui a planté les arbres à l'ombre desquels nous marchons maintenant (3)! Y a-t-il quelques-uns de ses descendans qui résident encore ici?—Son arrière-petit-

(1) « Mlle du Plessis est tout justement comme vous l'avez laissée. Elle a une nouvelle amie à Vitry, dont elle se pare, parce que c'est un bel esprit qui a lu tous les romans, et qui a reçu deux lettres de la princesse de Tarente. J'ai fait dire méchamment par Vaillant, que je ne témoignais rien, mais que mon cœur était saisi. Tout ce qu'elle dit là-dessus est digne de Molière. »

(2) NOTE DU TR. C'est, comme on sait, le sobriquet que l'on donne, en Angleterre, aux femmes qui font métier de bel esprit.

(3) « Mes petits arbres sont d'une beauté surprenante. Pilois les élève jusqu'aux nues. Rien n'est si beau que ces allées que vous avez vues naître. Vous savez que je vous donnai une manière de devise qui vous convenait. Voici un mot que j'ai écrit sur un arbre pour mon fils qui est revenu de Candie: *Vago di fama.*»

fils a, dans ce moment, l'honneur de vous parler, » me dit le curé, en s'inclinant. Nous nous trouvions alors en vue de la voiture, et, détachant de mon cou une petite croix irlandaise, je le priai de l'accepter comme un faible gage de ma reconnaissance pour le plaisir qu'il m'avait procuré, en me faisant voir la châsse de «la déesse de mon idolâtrie, » et en me faisant jouir de l'entretien du descendant d'un ami fidèle et d'un serviteur dévoué, qui tenait de son illustre maîtresse un nom classique et impérissable. Le bon curé me salua avec politesse, et accepta mon offre d'un air ému et pénétré, comme si je lui avais remis une croix de diamans. Cependant notre voiture était raccommodée, et pouvait, assurait-on, nous conduire jusqu'à Rennes. Je dis à la hâte un dernier adieu à ma connaissance accidentelle, et, dans peu d'instans, je perdis de vue les tours antiques et vénérables du château des Rochers.

(*New Monthly Magazine.*)

LE TOMBEAU DE MARIE.

Au moment où Wellington venait de terminer la guerre de la Péninsule, une partie de son armée reçut l'ordre de se rendre dans les environs de Bordeaux, où l'on formait un camp destiné à réunir les troupes qui devaient être envoyées dans le Canada et aux États-Unis.

Le régiment d'infanterie légère dont je faisais partie était réservé pour ce dernier service; stationnés sous les murs de Bayonne, au moment où nous reçûmes cette nouvelle destination, dix journées de marche nous séparaient du lieu du rendez-vous. Nos préparatifs de départ furent

bientôt terminés, et nous nous mîmes joyeusement en route le 14 mai 1814.

Favorisés par un tems superbe, nous n'avions à craindre que l'extrême chaleur; mais, en partant chaque jour quelques heures avant le lever du soleil, nous arrivions au gîte lorsque cet astre n'était pas encore dans toute sa force.

Chaque objet qui s'offrait à nos regards excitait la plus vive curiosité; le costume des habitans, la construction de leurs demeures, la culture de leurs terres, l'arrangement de leurs jardins, étaient pour nous une source inépuisable d'observations nouvelles et intéressantes.

A travers les immenses forêts de pins qui couvrent presqu'entièrement la surface de ce pays sauvage, nous apercevions, à de grandes distances l'un de l'autre, quelques villages remarquables par leur situation pittoresque et l'air de simplicité primitive de leurs habitans. La plupart ne consistent qu'en une vingtaine de chaumières bâties en bois et couvertes de paille; de jolis jardins entourés de haies séparent les diverses habitations; de petits champs cultivés avec soin s'étendent à un demi-mille dans toutes les directions; un ruisseau d'une eau limpide et délicieuse, et une église rustique, se retrouvent dans chaque hameau et en forment le principal ornement.

Le quartier-maître-général avait disposé notre marche de manière à nous faire camper chaque jour dans le voisinage d'un de ces gracieux hameaux, où l'obligeance des habitans fournissait notre bivouac de tout ce que peuvent offrir des lieux si pauvres et si sauvages.

Le récit de ce qui m'arriva dans une de nos stations ne me semble point indigne d'occuper quelques instans du loisir de mes aimables lecteurs.

Après avoir passé la nuit du samedi 21 mai, au village de Saint-Muret, nous en partîmes à trois heures du matin

et nous suivîmes jusqu'à midi, par un chemin aride et sablonneux, les sombres détours d'une forêt de pins, sans trouver aucune trace d'habitations. La fatigue et le besoin commençaient à nous faire sentir impérieusement la nécessité d'une halte, lorsque des cris de joie partis de l'avant-garde nous avertirent que nous approchions enfin d'un lieu de repos : cette espérance ne fut point trompée ; nous sortîmes bientôt du bois, et, une heure après, notre camp était dressé dans une des positions les plus agréables que nous ayons occupées depuis le commencement de notre voyage.

Le village de la Barbp, près duquel nous étions campés, présente un aspect frappant et singulier au milieu des Landes ; il est situé dans une riante prairie semée de bouquets de chênes et de châtaigniers. Les ondulations du terrain y produisent la plus agréable variété, et l'œil, qui parcourt ce joli paysage, croit s'arrêter plutôt sur un parc distribué avec goût que sur des champs divisés entre quinze ou seize cultivateurs différens. Un ruisseau sort en murmurant de la forêt, et, dans sa course vagabonde, entoure la verte colline où, à une petite distance des autres bâtimens, s'élèvent l'église du village et l'humble presbytère, qui, bâti en bois comme le reste du hameau, ne se distingue des autres chaumières que par une propreté vraiment anglaise.

Tout le monde sait que le dimanche, dans les villages français, est un jour consacré à la joie autant qu'au repos ; nous trouvâmes en conséquence les habitans avec leurs habits de fête, et réunis sur une pelouse autour de laquelle sont dispersées leurs demeures champêtres. Le vêtement des hommes est grossier et sans aucune grâce ; mais on remarquait dans celui des femmes un air de recherche particulier à la solennité : un corset lacé de rubans bleus, un jupon de drap d'une couleur éclatante, coupé

assez court pour découvrir entièrement les coins écarlates de leurs bas bleus, un mouchoir posé sur la tête avec un instinct de coquetterie, indiquaient que l'on avait donné à la toilette de ce jour un tems et une attention inaccoutumés.

Tous s'avancèrent gaiement à notre rencontre pour nous souhaiter la bien-venue, et les jeunes gens profitèrent bientôt de notre musique pour continuer la danse interrompue par notre arrivée.

Dès que je pus m'éloigner de ma compagnie, mes pas se dirigèrent vers l'église, dont la position avait frappé mes regards. Je ne vis rien de remarquable dans ce temple rustique; mais la disposition habituelle de mon ame me fit trouver du charme à parcourir le cimetière dont il est entouré. On présume bien que je ne rencontrai, dans ce dernier asile de pauvres paysans, aucun monument de pierre ou de marbre; une simple croix sans inscription est le seul souvenir consacré par les habitans de la Barbp aux parens et aux amis qui les précèdent dans la tombe. Une seule guirlande rappelait l'usage touchant, qui, dans un grand nombre de provinces françaises, donne aux champs de la mort le riant aspect d'un jardin. Je m'approchai de la tombe sur laquelle était déposée cette offrande, dont la fraîcheur et le parfum contrastaient avec le bois, noirci par le tems, de la croix à laquelle elle était suspendue.

Mon imagination travaillait pour deviner à qui cet unique hommage était dédié; déjà j'étais sûr que c'était une femme qui reposait sous le gazon sur lequel je m'étais agenouillé; elle était morte jeune, sans doute, et je me demandais si un amant ou ses compagnes avaient déposé sur sa tombe ce gage éphémère d'un impérissable souvenir. Des pas que j'entendis derrière moi me tirèrent de ma rêverie; en me retournant je vis un homme d'environ trente-quatre ans, et dont l'extérieur, semblable à celui des

autres villageois, n'aurait rien eu de remarquable, si la manche pendante de son habit et une paire de belles moustaches noires ne m'eussent indiqué qu'il avait pris une part active dans les guerres mémorables de son pays. Il s'approcha de moi, et, en le regardant de plus près, je fus frappé de l'expression douce et mélancolique de sa physionomie. Il avait remarqué ma préoccupation, et, après m'avoir salué d'un air de bienveillance, il entra de suite en conversation avec la franchise naturelle aux habitans de cette contrée.

« Je m'aperçois, monsieur, me dit-il, que la guirlande posée sur cette croix a attiré votre attention; personne mieux que moi ne peut vous donner des renseignemens exacts sur l'objet auquel cet hommage est consacré, puisque c'est ma main qui, chaque dimanche, vient déposer cette offrande sur la tombe de la plus belle et de la meilleure de toutes les jeunes filles de la province. Si vous désirez apprendre quelque chose de son histoire, je suis prêt à satisfaire votre curiosité par le récit mélancolique de la vie de Marie. »

J'acceptai avec empressement cette proposition : le soldat mutilé s'assit près de moi et commença en ces termes :

« Mon costume et mon langage vous ont sans doute déjà appris que je suis né dans ce village; je me nomme Jean-Baptiste, et mon père, dont je suis l'unique enfant, passe pour le plus riche et le plus habile des cultivateurs du pays. Vous pouvez remarquer que, sauf la perte de mon bras, qui arriva il y a six ans, et qui certainement ne doit me faire tort aux yeux de personne, je ne suis ni plus mal fait, ni moins bien constitué qu'aucun de mes voisins; et, quant à mon caractère, je puis en appeler à tout ce qui me connaît pour affirmer que je suis aussi doux et aussi serviable que le meilleur garçon du village. »

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette petite exposi-

tion un peu gasconne, et je dis à mon compagnon : « Mais, Jean, je croyais que vous alliez me conter l'histoire de la belle habitante de cette tombe, et vous me semblez bien plus disposé à me parler de votre fortune et de vos bonnes qualités qu'à m'instruire du sort de Marie.

—Ah! monsieur, vous êtes bien le maître de rire de tout cela et de n'en croire que ce qu'il vous plaira, car enfin, quoique je ne dise que la vérité, à quoi m'ont servi tous ces avantages? Marie, la belle Marie que j'aimais de tout mon cœur, et au bonheur de laquelle j'aurais sacrifié ma vie avec joie, fut insensible à mon amour, dédaigna ma richesse, méprisa mes perfections, et me préféra un pauvre garçon qui n'avait rien pour mériter cette distinction, si ce n'est une force et une adresse au-dessus de l'ordinaire. Il fallut bien me résigner, et je ne pus en conscience quereller la pauvre fille ni en vouloir à mon ami, parce qu'il m'avait supplanté; car enfin Louis Charmont était mon ami, et m'était aussi cher que le salut de mon ame.

» Je dois d'abord vous dire, monsieur, que la Barbp est entièrement habitée par les descendans de ceux qui y arrivèrent avec le bon saint, qui, le premier, planta nos forêts, et fixa, par un miracle, les sables autrefois mouvans qui nous entourent. Vous ne serez pas surpris après cela d'apprendre que nous vivons tous comme frères, et que, parmi nous, les pauvres ne sont jamais exposés à être ni dédaignés ni repoussés par les plus riches. Les liaisons particulières se forment sans avoir égard à la fortune, on ne consulte pour cela que les rapports de goûts et de sentimens; tels étaient les liens qui, depuis longues années, unissaient les Clausel, les Charmont et les Baptiste, et leurs enfans, c'est-à-dire Marie, Louis et moi, qui héritèrent de cette affection.

» Louis Charmont avait un an moins que moi, et Marie Clausel était née deux ans après lui. Dès le berceau nous

fûmes amis et compagnons de jeux : nous étions plus encore; Louis était aussi mon frère d'adoption, Marie était notre sœur chérie. Ah! monsieur, quels jours heureux que ceux où, tenant chacun la douce petite fille par une main, nous la conduisions au bord de la rivière. Là, nous lui avions construit un siége commode, et, tandis qu'un de nous restait près d'elle en lui montrant à jeter la ligne, l'autre tressait une guirlande de fleurs sauvages pour orner sa jolie tête; mais, hélas! l'enfance passa trop vite, et la jeunesse vint nous découvrir nos véritables sentimens. Nous étions rivaux! tous deux nous adorions Marie de toute la puissance de notre ame; et cependant nous restâmes amis, et jamais les fureurs de la jalousie ne vinrent troubler notre constante union.

» Les années apportèrent de grands changemens dans les goûts et les habitudes de Louis; et nos relations, sans être moins intimes, devinrent beaucoup moins fréquentes.

» Louis était agile, hardi et entreprenant; la chasse et les autres exercices violens, surtout ceux qui, en l'exposant à quelques dangers, lui donnaient l'occasion de déployer sa force et son courage, l'entraînaient sans cesse loin du village dont il dédaignait les paisibles occupations. Je donnais au contraire tout mon tems à la culture des champs de mon père, et mes seuls instans de délassement étaient ceux que j'employais à soigner le jardin de Marie et à le parer des fleurs les plus belles et les plus rares que je pusse me procurer. Marie me laissait jouir du bonheur de travailler pour elle; mais je ne pouvais la décider à se montrer favorable à mes vœux : et cependant ses refus étaient si doux, si bienveillans, que je l'aimais chaque jour davantage, tout en me répétant que j'aimais sans espérance. Le fait est, monsieur, que le cœur de Marie était donné depuis long-tems. Elle préférait à son fidèle com-

pagnon, à l'ami dont elle occupait toutes les pensées, celui qui, continuellement éloigné d'elle, ne s'en rapprochait que pour venir déposer à ses pieds les produits de sa chasse, tribus sanglans d'un amour qui ne pouvait entièrement suffire à son ame ardente.

» Les choses restèrent dans cet état pendant plusieurs années. Nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre; Louis savait que mon cœur était tout à Marie, et il me disait souvent que le bonheur de sa vie serait d'en être aimé. Nous ignorions l'un et l'autre les sentimens de notre charmante compagne, quand un événement que nous aurions pu prévoir vint changer notre sort.

» Au commencement de 1808, Louis fut atteint par la conscription; il tira et tomba au sort pour le contingent de notre village. Ignorant encore les dispositions de son amie, il se résigna sans peine, et sa bravoure naturelle lui fit même envisager avec joie une carrière où il pouvait acquérir de la gloire et de l'avancement. Mais la dissimulation de Marie était à bout, et la crainte de perdre celui qu'elle aimait la força à une révélation que nos instantes prières n'avaient pu obtenir. J'étais présent quand elle déclara à Louis qu'elle ne vivait que pour lui et par lui, et qu'elle était sûre de ne pas survivre à une séparation qui lui paraissait mille fois pire que la mort.

» Après un tel aveu, vous sentez bien, monsieur, que je n'avais qu'un parti à prendre. Il fallait sauver de son désespoir celle que j'aimais plus que ma vie, et, quoique le métier des armes m'eût toujours déplu, j'allai m'offrir, à l'insu de Louis, pour partir à sa place, et je fus accepté. Ni les maux qui m'ont accablé depuis cette époque, ni même la douleur affreuse qui a déchiré mon cœur quand j'ai vu disparaître, sous cette terre où nous sommes assis, tout ce qui restait de celle qui m'était si chère, n'ont pu affaiblir

l'impression de ce que je ressentis en apprenant à Marie que son amant était libre et que désormais rien ne pouvait mettre obstacle à leur bonheur.

» Ah ! monsieur, je crois toujours l'entendre m'appeler son libérateur et son frère ; je sens ses bras me serrer sur son cœur ; il me semble recevoir encore le plus doux et le plus chaste baiser qu'accordèrent jamais les lèvres d'une femme. Un siècle d'agonie ne peut effacer le souvenir de semblables instans, et je donnerais ma vie pour les faire renaître ! mais ils passèrent bien vite, et je partis, sinon avec joie, du moins avec la satisfaction d'avoir fait mon devoir, et certain que je laissais derrière moi deux cœurs qui me bénissaient, et dont la tendre affection suivrait tous les pas de ma vie errante.

» Ce bonheur même ne devait pas être de longue durée. Peu de semaines après avoir rejoint le dépôt, j'y vis arriver Louis Charmont. Une nouvelle levée avait rendu mon dévouement inutile, et le ciel avait décidé que notre destinée devait s'accomplir.

» Les premiers momens de notre réunion furent bien tristes ; Louis m'apprit que le jour où il avait été forcé de quitter la Barbp était précisément celui que Marie avait choisi pour leur union. J'avais si entièrement sacrifié mon amour, qu'il ne s'éleva dans mon cœur aucun autre sentiment que le regret de voir ainsi s'anéantir le fruit de mon pénible sacrifice.

» Louis trouva bientôt un soulagement à ses peines en s'appliquant aux devoirs d'un état pour lequel il semblait né ; et, quand nous entrâmes en Espagne, il n'y avait pas, dans tout le régiment, un soldat qui eût meilleure mine sous les armes et qui fût plus disposé à faire hardiment face à l'ennemi.

» Nous eûmes le bonheur d'être placés tous deux dans la

même compagnie; notre capitaine était bien le meilleur des hommes, et, le régiment se rendant en Catalogne, nous étions destinés à servir sous les ordres d'un des généraux les plus humains de toute l'armée française, le brave et loyal Saint-Cyr.

» Nous accueillîmes cette série de circonstances heureuses comme un favorable augure, et nous ne pensâmes plus au passé qu'avec résignation. Quant à l'avenir, notre imagination le parait des plus brillantes couleurs. Notre voyage n'offrit rien de remarquable, et bientôt nous arrivâmes devant Roses dont on poussait le siége avec la plus grande vigueur. Les tranchées étaient ouvertes depuis long-tems; plusieurs parties des fortifications avaient été minées, et le commandant continuait à se refuser à toutes les sommations qui lui étaient faites de se rendre. Il fallut en venir à un assaut, et on choisit, pour le donner, les plus braves et les plus robustes de chaque compagnie.

» Louis s'offrit un des premiers pour ce périlleux service; je tentai vainement de l'en détourner en lui représentant qu'il ne devait point hasarder une vie si nécessaire au bonheur de Marie, en cherchant des dangers que l'honneur ne le forçait point à braver. Il fut inébranlable et me quitta en disant qu'il voulait que Marie pût honorer hautement sa mémoire s'il succombait, où revenir plus digne d'elle à la Barbp, avec un grade et la croix-d'honneur. On donna l'assaut, et, après un carnage horrible des deux côtés, Roses tomba en notre pouvoir. Louis revint sans blessures, après s'être fait distinguer par tous ses chefs. Vous jugez, monsieur, combien je fus heureux de le revoir; mais je dois vous avouer que, le lendemain, à la parade, quand je le vis décoré du signe des braves, je fus jaloux de lui pour la première fois de ma vie. Je me reprochai alors bien vivement de ne pas avoir demandé aussi à monter à

l'assaut ; et je me promis intérieurement que jamais Louis n'affronterait un danger sans que je ne fusse à ses côtés pour en partager la gloire et le péril.

» Roses pouvait encore m'offrir l'occasion de me distinguer ; la citadelle tenait toujours, grâce, je crois, aux secours de votre compatriote lord Cochrane et de ses marins. Je me joignis à ceux qui trois fois tentèrent de l'escalader et trois fois furent repoussés avec une perte considérable. Le canon seul, en faisant plusieurs brèches, put forcer les Espagnols à abandonner la forteresse, et nous prîmes possession de ses ruines.

» Après les fatigues et les privations que nous avions eues à supporter pendant le siége, un peu de repos nous était bien nécessaire, et nous jouissions d'avance de la tranquillité que nous espérions goûter derrière les remparts de Roses. Notre attente fut trompée ; la situation critique de Barcelonne, la plus importante de nos positions dans le pays, et qui, alors, se trouvait étroitement bloquée, força le général à hâter sa marche. Le jour même où le pavillon français flotta sur le fort de Roses, nous reçûmes l'ordre de partir, et le lendemain, au lever du soleil, toute l'armée était en mouvement.

» La route directe de Roses à Barcelonne passe sous le canon d'Hostalrich, ville très-forte et défendue alors par une nombreuse garnison. Tenter de forcer le passage, aurait été s'exposer à perdre un tems précieux ; Saint-Cyr se détermina donc à chercher un chemin dans la montagne. Un berger du pays offrit de nous servir de guide, et, ce qui fut bien rare dans cette malheureuse guerre, il tint fidèlement ses engagemens. Après une marche pénible et hasardeuse, la division parvint à tourner la position d'Hostalrich, et, à la fin de la journée, se trouva en sûreté sur la grande route.

» Louis et moi, dans cette occasion, avions été désignés

pour faire partie de l'arrière-garde, composée de l'élite des régimens qui formaient le corps d'armée, et qui était destinée à protéger sa marche dans des défilés où il y avait tant à redouter d'être surpris par un ennemi qui possédait sur nous l'immense avantage d'une parfaite connaissance des localités. Pendant la première partie de la journée, nous n'aperçûmes rien qui pût nous donner de l'inquiétude; mais, vers quatre heures après midi, nous fûmes séparés du corps principal par une force bien supérieure à la nôtre, qui, sortant tout-à-coup d'un bois où elle était embusquée, se jeta entre nous et la division. Nous nous arrêtâmes un moment, incertains du parti que nous devions prendre. Il était impossible d'espérer aucun secours dans la supposition même où la colonne s'apercevrait de notre danger, car elle se trouvait engagée dans le défilé de Trente-Passos, qu'il fallait quitter avant la nuit, sous peine de s'exposer à n'en sortir jamais si on laissait à l'ennemi le tems de reconnaître notre marche. La pensée de nous rendre, tant que nous avions les armes en main, pouvait d'autant moins s'offrir à notre esprit que nous n'ignorions pas quel était le sort affreux réservé par les Espognols aux malheureux qui tombaient en leur pouvoir. Nous résolûmes unanimement de combattre pour nous ouvrir un passage, et, quoique nos adversaires fussent au moins quatre contre un, nous jurâmes de périr jusqu'au dernier plutôt que de perdre notre liberté. Les Espagnols occupaient une position avantageuse sur le front d'une colline boisée, et nous eûmes d'abord à soutenir un feu très-meurtrier; mais notre charge fut si impétueuse qu'ils ne purent en soutenir le choc; ils lâchèrent pied et nous livrèrent un passage dont nous profitâmes avec autant de hâte que notre fatigue put nous le permettre, craignant toujours de voir l'ennemi se rallier ou de tomber dans quelqu'autre embuscade. Nous nous arrêtions, de tems en tems, pour repous-

ser, par notre feu, ceux qui étaient les plus ardens à notre poursuite; mais leur nombre augmentait sans cesse, et nous perdions, de moment en moment, l'ordre dans lequel notre retraite avait commencé. Bientôt nous fûmes dans un désordre complet, et chacun ne compta plus que sur lui-même et sur la bonté de ses jambes pour assurer son salut.

» La nuit était devenue très-sombre; à peine voyions-nous assez pour charger nos armes, quand Louis, dont je ne m'étais pas séparé un instant, tomba près de moi. Malgré les balles qui n'avaient point cessé de siffler autour de nous, je n'eus pas d'abord la pensée que mon ami pût être blessé; je crus qu'un faux pas avait seul causé sa chute, et, dans cette confiance, je m'arrêtai pour l'aider à se relever. Jugez, monsieur, quelle horrible sensation j'éprouvai, quand, le voyant immobile, je me baissai vers lui, et que je m'aperçus qu'une balle lui avait percé le cou. J'appelai tout mon courage à mon aide; je le soulevai dans mes bras et j'essayai de le porter à l'écart pour examiner sa blessure. Les coups de fusil devenaient plus rares, et l'obscurité me faisait espérer de le dérober à la vue de l'ennemi, quand, au bout d'une douzaine de pas Louis fit un mouvement, et me dit d'une voix mourante: « Cessez, mon cher Baptiste, de vous exposer inutilement » pour me sauver; conservez-vous pour consoler la pauvre » Marie : je sens que je vais mourir, adieu! tâchez de » rejoindre nos camarades. » Vous pensez, monsieur, si je fus tenté de suivre ce conseil, et si j'abandonnai mon ami dans une si cruelle position.

» Je le suppliai, par les plus tendres prières, de chercher à seconder mes efforts, et je parvins à le traîner jusqu'à une chaumière abandonnée, dont l'abri me sembla un bien précieux accordé par la Providence à mes ardentes supplications.

» Le feu avait entièrement cessé, nos camarades achevaient tranquillement leur retraite, et l'ennemi retournait vers Hostalrich. Je ne craignais donc plus pour la liberté de mon ami, et j'espérais encore pouvoir lui conserver la vie; mais, hélas! cette espérance m'abandonna bientôt, quand, à la lueur du feu que je me hâtai d'allumer, je vis ses yeux se fermer, ses lèvres pâlir, tous les symptômes enfin d'une mort prochaine se répandre successivement sur son visage. Mon désespoir ne connut plus de bornes dans cet affreux moment; je me jetai à terre, à ses côtés, et mes cris firent retentir l'humble toit qui couvrait cette scène de désolation. Le bruit de mes lamentations ranima un instant l'esprit défaillant de mon pauvre Louis; il me serra la main et balbutia ce triste adieu : « Ne te désespère pas ainsi, mon » cher Baptiste, tu sais que nous devons tous mourir..... je » suis résigné à mon sort..... Dis à Marie que j'ai succombé » avec honneur, et donne-lui ma croix comme un gage d'é- » ternel souvenir..... Dis-lui aussi qu'à mon dernier soupir » je t'ai légué le soin de la rendre heureuse..... Tu l'aimes, » Baptiste!... et l'idée de votre bonheur sera..... » Il ne put achever; il expira au moment où sans doute il voulait me dire que l'union des deux êtres qu'il avait le plus aimés sur la terre serait pour lui une satisfaction dans l'autre vie.

» Ah! monsieur, si jamais vous avez reçu le dernier soupir d'un être qui vous était mille fois plus cher que votre propre vie, vous pouvez comprendre quelle fut mon affreuse douleur à l'instant où je ne pus douter de mon malheur! Hélas, je n'eus pas même la triste satisfaction de rendre les derniers devoirs à mon ami; je n'ai pu lui creuser une tombe! mais au moins je fis tout ce qui était en mon pouvoir; j'obéis à son dernier ordre, en lui enlevant sa croix; et, après avoir déposé le baiser d'adieu sur son front glacé, je ramassai une grande quantité de paille et de feuilles sèches pour dérober à des yeux ennemis ces restes

sacrés que j'étais obligé d'abandonner. Avec quelle ferveur, avant de fermer cette porte qui allait nous séparer pour toujours, j'adressai ma prière au ciel pour le repos éternel de mon ami ! Je le quittai enfin, et je partis, le cœur brisé, pour rejoindre mon régiment.

» Il est inutile maintenant de poursuivre mon histoire en détail ; il vous suffira de savoir, monsieur, que je retrouvai la division au sortir du défilé, et que nous établîmes notre bivouac dans la plaine de Lienas. Notre repos ne fut pas long ; car, à l'aube du jour, nous vîmes paraître un corps considérable qui se préparait à nous attaquer : nous prîmes les armes à l'instant, et en moins d'une demi-heure nous étions en bataille.

» Je ne vous rendrai aucun compte de cette affaire qui fut si fatale aux Espagnols, car, dès le commencement de la canonnade, un boulet m'emporta le bras gauche. Je fus enlevé du champ de bataille avec les autres blessés et placé dans un hôpital où ma bonne constitution surmonta à la longue les obstacles que mes chagrins opposaient à ma guérison.

» Étant désormais hors de service, je reçus mon congé et je rentrai en France, seul et estropié, dix mois après l'avoir quittée, le cœur rempli d'espérance et accompagné de mon ami !

» A présent, monsieur, il me reste à vous conter la plus triste partie de mon histoire. La pauvre Marie n'avait point reçu de nouvelles de son amant, depuis notre entrée en Espagne ; sa santé, naturellement délicate, avait encore été affaiblie par ses anxiétés ; elle ne put supporter le coup que j'étais destiné à lui porter, et, malgré toutes mes précautions, il tomba sur son cœur comme la foudre. Je crus qu'elle expirerait en recevant le don sacré que Louis m'avait confié ; elle le plaça sur son sein et ne le quitta plus jusqu'à sa mort. Je ne lui dis jamais les derniers vœux de

mon ami! Non, monsieur, ce n'est pas à ce cœur brisé qu'il m'était possible de parler de nouveaux nœuds. Je la vis languir pendant quelques semaines, puis elle alla rejoindre celui qu'elle avait tant aimé.

» Il y a six ans et demi que Marie est dans cette tombe; j'y ai déposé aussi la décoration de Louis, et c'est à la mémoire de tous les deux que je consacre les fleurs dont chaque dimanche j'orne cette croix rustique; je m'en suis fait un devoir sacré, et je le remplirai jusqu'au bout de ma carrière solitaire. » (*The Bijou.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Curiosités naturelles en Amérique. — Les derniers voyages aux frontières du nord-ouest des États-Unis ont procuré des descriptions exactes de ces objets curieux qui avaient attiré l'attention depuis long-tems, car ils portent tous un nom vulgaire, ce qui annonce qu'ils sont généralement connus dans le pays. Les plus remarquables sont les suivans :

Poterie indienne. Cette production de la nature imite, dit-on, à s'y méprendre, un ouvrage de l'art du potier. Qu'on se représente une coupe d'une douzaine de pieds de hauteur, non compris le support qui n'a pas moins de cinq pieds de haut, et de la forme la plus élégante, digne

d'être comparée aux plus beaux vases créés par le ciseau des sculpteurs grecs. Quelques sapins, plantés par la nature dans ce vase gigantesque, y ajoutent encore un ornement très-bien assorti; mais il est à craindre qu'ils ne hâtent la destruction de cette roche singulière, en insinuant leurs racines dans les fentes qui s'élargiront peu à peu, jusqu'à ce que la masse ait perdu sa solidité et ne puisse plus subsister dans l'état où elle est.

L'Urne et le Monument. Ce sont deux roches qui imitent aussi des productions de nos arts. L'*Urne* est de très-belles proportions, mais d'une grandeur prodigieuse; elle n'a pas moins de 60 pieds de haut, et le *Monument*, que l'on voit un peu plus loin, ressemble à un tombeau digne d'avoir été construit par les Pharaons, dans les tems de leur plus haute puissance et de leur goût pour les constructions gigantesques que l'on admire encore aujourd'hui.

Le Château (Castle rock). Les roches dont on vient de parler sont dans le voisinage de celle-ci, qui est une tour d'environ 300 pieds de hauteur, sur une centaine de pieds de diamètre. Au pied de cette fortification redoutable on voit une caverne dont l'aspect est encore plus effrayant : un énorme rocher, qui se projette en avant, au-dessus de l'entrée, formant une saillie de près de 100 pieds, menace d'écraser les téméraires visiteurs, ou de les enfermer pour toujours dans l'intérieur de la montagne, s'ils ont eu l'audace d'y pénétrer, et un immense monceau de ruines accumulées près de l'ouverture de la caverne atteste que les éboulemens sont très-fréquens. Si l'on ose braver ces formidables apparences, on sera peu satisfait de ce que l'on a vu dans l'intérieur; les dehors seuls sont imposans, pittoresques, dignes d'exciter la curiosité des voyageurs et d'attirer l'attention du géologue. Dans l'ancien continent, les formes extérieures paraissent assez fixes; l'action prolongée des agens extérieurs, et de l'atmosphère

a déterminé presque tous les changemens de quelque importance ; ce n'est plus que dans les hautes montagnes, ou dans le voisinage des volcans en activité, que l'on peut voir encore de grandes masses de rochers s'écrouler, glisser sur le sol et aller occuper une place assez éloignée du lieu de leur formation. Ce travail de la nature sur la surface de la terre est à peu près terminé dans l'ancien monde, mais il continue encore en Amérique. Le nouveau continent est aujourd'hui la terre classique des études géologiques ; c'est là que s'accomplissent les phénomènes les plus instructifs, et qu'il faut aller pour les observer.

Ile Michillimackinac. Elle n'a pas plus de trois milles de diamètre, mais elle s'est fait remarquer de tout tems par la singularité de sa forme, et a donné lieu à plusieurs superstitions indiennes. Comme elle est dans le canal qui verse les eaux du lac Supérieur dans le lac Huron, elle reçoit de fréquentes visites, et l'on a jugé à propos de la fortifier. Ainsi, une garnison occupe le fort *Mackina*, construit au-dessus du village du même nom, et un réduit (*block haus*) occupe le centre de l'île, au sommet d'une montagne. On a prévu, pour la défense de ce poste, jusqu'aux chances d'un bombardement, quoique l'aspect général de l'île éloigne tout-à-fait l'idée de ce danger. La côte n'est accessible qu'en un petit nombre de lieux commandés par les hauteurs que l'assiégé prendrait la précaution d'occuper, et d'où il ne serait pas facile de le déloger. Partout ailleurs, un roc escarpé, de 150 pieds de hauteur, est un rempart naturel qui dispense de toute autre fortification. L'intérieur de l'île, qui forme une côte d'une hauteur médiocre en raison de l'étendue de sa base, est presque tout couvert de bois, de manière qu'on n'aperçoit de loin que cette verdure et les hautes murailles qui l'entourent. En approchant de l'île, le coup d'œil est plus varié : on commence à découvrir l'*Arcade des Géans* (Geant's arch), voûte formée

par des roches entassées. Un peu plus loin, *le Pain de Sucre*, îlot conique de 90 pieds de haut, s'élance au-dessus des eaux; mais un autre îlot voisin mérite encore plus d'attention : on y remarque une caverne remplie d'ossemens humains dont aucune tradition n'indique l'origine; c'est un vaste champ de conjectures pour les investigateurs des antiquités américaines. Le village de Mackina est au fond d'une petite baie, et s'élève en amphithéâtre. Ses maisons et les bâtimens du fort contrastent singulièrement avec la nature sauvage qui les environne, rassurent le voyageur, et lui font retrouver, au milieu de ces déserts, les secours et l'appui de la civilisation.

Le nom de *désert* peut être donné au vaste territoire dont le lac Supérieur occupe le centre. Suivant un calcul où rien ne paraît exagéré, chacun des rares habitans de ce territoire aurait à sa disposition une lieue carrée, et les productions spontanées du sol sur cette étendue. Il est prouvé que, depuis long-tems, les fourrures ne sont point une ressource suffisante. La pêche peut suppléer, pendant quelques mois, à ce que la chasse n'a pu fournir; mais le long hiver de ces contrées prive les indigènes de cette subsistance et les expose à de cruelles disettes. Ils n'ont pas créé, comme les habitans du nord de l'ancien continent, l'art de conduire des filets sous les glaces les plus épaisses, et de faire des pêches abondantes en dépit de la saison. Ces *enfans de la nature* achètent bien cher la liberté dont ils se vantent. Les peuplades qui vivent sous le patronage des États-Unis ne se croient pas moins libres, et jouissent déjà de quelques-uns des bienfaits de la civilisation. Au nord de l'Amérique, la nature est grande, imposante; elle inspire à l'homme civilisé des pensées dignes de sa raison, des vœux pour le bonheur de ces hommes qui ne savent point encore faire un bon usage des ressources qui leur sont prodiguées. Le tems viendra sans doute où l'indigène améri-

cain connaîtra ses véritables intérêts; mais cette époque désirée est peut-être encore bien éloignée : on sait, par expérience, combien il est difficile de commencer la culture de ces races encore trop dignes du nom de *sauvages*. Il sera peut-être nécessaire, pour hâter le bien qu'on veut leur faire, de les dépayser, de les attirer sous un climat plus doux, de les fixer sur un sol plus fertile. L'homme civilisé s'accoutume sans peine aux hautes latitudes; de proche en proche, et quelquefois même tout d'un coup, il y transporte sa demeure, sa famille, l'espoir de sa postérité; il sait que les lettres, les arts et le commerce l'y suivront. Il met à profit les agrémens dont les pays froids ne sont pas absolument dépourvus, et se garantit des atteintes du climat. L'indigène du nord de l'Amérique est encore plus privé de ressources qu'exempt de besoins; il a contracté l'habitude de souffrir, et perdu l'usage des facultés intellectuelles qui lui auraient fait découvrir les moyens d'être moins misérable. S'il était possible de les rapprocher du Sud, et surtout de les retenir dans le voisinage des blancs, ils éprouveraient, tôt ou tard, l'influence de l'exemple. Leurs enfans profiteraient de l'instruction généreusement offerte, par les États-Unis, aux Indiens qui veulent l'accepter; leurs progrès vers la civilisation seraient plus assurés et plus rapides. Il est fort à désirer, pour les intérêts de l'humanité, que la race européenne remplace les hommes rouges autour du lac Supérieur, et que ceux-ci viennent augmenter la population indigène sur les bords du Missouri.

Efficacité des paratonnerres. — Quelques-uns de nos journaux ont reproduit une lettre publiée dans le *Times*, qui nous paraît propre à faire une impression fâcheuse sur le public, en ce qu'elle tend à diminuer la confiance que doivent inspirer les paratonnerres. L'auteur de cette lettre semble supposer que les métaux ont la propriété d'*attirer*

l'électricité, et de cette opinion qui lui est commune avec un grand nombre de personnes, il tire la conséquence que la présence d'une tige métallique, au-dessus d'une maison ou au haut d'un mât, peut attirer, sur l'édifice ou sur le navire qu'elle était destinée à protéger, une décharge de fluide électrique, lorsque, sans cette attraction, il n'y aurait eu aucun danger à craindre, en raison de l'éloignement du nuage. Rien n'est plus erroné qu'une semblable doctrine : quelques observations sur ce qui se passe réellement en tems d'orage suffiront pour le faire voir. Il est reconnu en physique que, la terre et le nuage qui recèle la foudre se trouvant électrisés différemment, le fluide électrique tend à passer de l'un à l'autre, afin de rétablir l'équilibre. L'atmosphère étant un corps non-conducteur, à travers lequel la décharge ne peut avoir lieu sans déplacer avec effort la masse d'air qui lui est opposée, il est évident que tout corps solide s'élevant au-dessus de la surface de la terre, qui sera meilleur conducteur que l'air, deviendra l'intermédiaire de la communication électrique. Comme les métaux sont excellens conducteurs, ils facilitent éminemment le passage au fluide; mais il ne s'ensuit pas qu'ils l'*attirent* plus que ne pourrait le faire toute autre substance chargée d'électricité, de même nature. Dans les expériences de physique, une boule de verre ou de bois est attirée par le conducteur de la machine électrique, aussi facilement qu'une boule de métal; et si l'on compare une pointe métallique et une boule de verre, l'attraction exercée sur la boule est d'autant plus énergique, que son diamètre représente plus de fois celui de la pointe.

Si des maisons ou des vaisseaux ont été frappés de la foudre, quoique pourvus de paratonnerres, il faut imputer cet accident, soit à un vice de construction dans les conducteurs, soit à l'insuffisance de leur communication avec la terre. Le pouvoir conducteur du milieu, dans lequel un

corps vient se rendre, n'influe pas moins que sa propre conductibilité sur la propriété qu'il possède de recevoir la décharge électrique. Un fil métallique que l'on tient à l'aide d'un tube de verre, ou qui se termine dans une masse de verre pilé, et même dans du sable très-sec, devient aussi mauvais conducteur qu'une tige de verre placée dans la même situation. Lors donc que l'extrémité inférieure du paratonnerre se trouve entourée d'un corps mauvais conducteur, comme, par exemple, l'eau ou la terre, sa propriété conductrice diminue en raison de la non-conductibilité du milieu dans lequel elle vient aboutir. Dans les traités de physique, on n'a pas insisté suffisamment sur cette influence qu'exercent sur les paratonnerres les milieux qui les reçoivent. Pour nous, nous ne saurions regarder comme un moyen efficace de protection contre la foudre, un paratonnerre qui viendrait simplement aboutir dans la terre ou dans l'eau, sans aucune augmentation de surface; mais s'il se terminait par des feuilles de métal enterrées dans le sol ou plongées dans la mer, ou bien, si l'on aime mieux, s'il communiquait directement avec les gros tuyaux en fonte qui conduisent l'eau dans les grandes villes, ou avec le cuivre en feuilles dont les vaisseaux sont doublés, nous aurions dans son efficacité la confiance la plus absolue.

Il est très-important, comme on vient de le voir, que les points de contact entre la terre ou l'eau et le corps métallique servant de conducteur à l'électricité soient aussi multipliés que possible, afin de compenser le pouvoir non-conducteur de ces deux réservoirs communs; mais la continuité de toutes les parties du paratonnerre est une condition non moins indispensable. Lorsque le conducteur doit être stationnaire, comme dans les édifices, il faut que toutes les pièces qui le composent soient vissées les unes sur les autres, et, mieux encore, vissées et soudées. S'il est

nécessaire que le paratonnerre puisse se ployer, il faut en unir les différentes parties à l'aide de joints rivés à charnière, et travaillés avec soin, de manière à assurer un contact parfait sur tous les points de la jonction.

Une précaution que l'on prend assez ordinairement, mais que l'on ne saurait trop recommander, c'est de veiller à ce que le paratonnerre se termine à son extrémité supérieure par une pointe fine et non oxidée. Lorsqu'on ne peut se procurer des pointes en platine (1), on remédie en quelque sorte à la diminution du pouvoir conducteur, résultant de la facilité avec laquelle le fer s'oxide, en fendant la tige du paratonnerre de manière à ce qu'elle présente un grand nombre de pointes.

Quelque parfaite que soit la pointe, son efficacité dépend de la continuité de toutes les parties du conducteur; il est bien connu que lorsqu'une tige pointue est divisée en plusieurs parties, présentant à chaque intervalle une surface obtuse, sa conductibilité n'est guère plus grande que si elle n'était point surmontée d'une pointe. En effet, au lieu de former un courant continu, le fluide électrique est alors transmis par étincelles détachées. C'est pour cette raison que je conseille de ne jamais se servir de chaînes, ou même d'une suite de tiges unies à leur extrémité par des crochets et des anneaux.

L'erreur dans laquelle on tombe en supposant qu'une tige métallique est plus propre que toute autre substance à attirer l'électricité avec danger, à cause du pouvoir qu'on lui connaît pour servir de conducteur, devient évidente, si l'on veut bien comprendre que la seule différence qui existe, sous ce rapport, entre les autres substances et les métaux, consiste dans la propriété particulière à ceux-ci

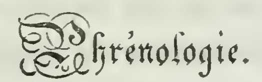
(1) Note du Tr. Ce métal doit toujours être préféré, par la propriété dont il jouit de ne point s'oxider d'une manière sensible.

de transmettre le fluide électrique avec plus de facilité. Lors donc que, par suite d'une communication imparfaite avec la terre ou avec la mer, l'efficacité du métal comme conducteur se trouve détruite ou seulement diminuée, l'influence qu'il exerce sur les nuages chargés d'électricité diminue dans la même proportion. Il résulte de là que son action, dans les limites qui la resserrent, ne peut manquer d'être utile, à moins que, par un degré d'ignorance ou d'inattention que l'on ne saurait concevoir, l'extrémité inférieure de la tige ne soit placée de manière à présenter au fluide électrique plus de facilité pour quitter le paratonnerre et passer dans une partie de l'édifice ou du vaisseau, que pour se rendre, en suivant la tige métallique, au sein des eaux ou de la terre.

Projets d'expériences sur les aérostats. — M. Genet (1), mécontent des observations que l'on a faites sur sa théorie des fluides et leur force *ascendante*, adresse ses réclamations au journal du professeur Silliman. « Lorsqu'il s'agit de physique et de mécanique appliquée, il faut des faits, et l'expérience est le seul juge entre les diverses opinions. Heureusement pour moi, j'ai trouvé dans cette ville (New-York) de vrais philosophes, des amis de l'humanité, qui se plaisent à seconder les recherches qui promettent quelque utilité; des hommes instruits, de profonds mathématiciens, et, ce qui est encore plus précieux et plus rare peut-être, d'un esprit droit et qui ne rejettent point tout ce qui s'annonce comme nouveau; des mécaniciens exercés, capables de tout faire et de tout apprécier. Tant

(1) Note du Tr. Nous avons rendu compte, dans notre numéro 16, page 378, des projets que M. Genet, Français établi aux États-Unis, avait conçus pour faire servir les aérostats au transport des voyageurs, et à celui des fardeaux d'un grand poids. La connaissance de cet article est nécessaire à l'intelligence de celui qu'on va lire.

de secours et de circonstances favorables se réunissent en faveur de mes projets, que je suis plein d'espérance; nous saurons enfin à quoi nous en tenir sur la navigation aérienne et sur l'application des forces aérostatiques à la navigation ordinaire. L'épreuve que je vais faire ne laissera plus de ressources à l'incrédulité : on demeurera convaincu de la réalité de ma théorie et de l'utilité des applications que j'en ai faites. Quelques-uns de mes appareils ont subi de grands changemens à leur avantage, et ajouteront beaucoup à la puissance du mécanisme. J'ai aussi, maintenant, un nouveau moyen de faire passer les aéronautes dans le courant atmosphérique dont la direction leur convient, de s'élever ou de s'abaisser à volonté. J'attends de jour en jour mon ami, Eugène Robertson; dès qu'il sera ici, nous mettrons la main à l'œuvre. A la sollicitation de M. le gouverneur Clinton, le gouvernement général m'a permis de m'installer dans l'un des forts de cette ville; une cour spacieuse et circulaire, et les bâtimens qui l'enceignent, rien ne pouvait s'offrir plus avantageusement pour une belle et grande école d'aérostation. M. le docteur Jones, qui me combat à outrance dans votre journal, peut être assuré que je ne perdrai pas mon tems à lui répondre par écrit : j'imiterai Montgolfier, qui opposait des succès aux savantes objections de ceux qui niaient la *possibilité* de l'art qu'il a créé. Au surplus, si je ne suis pas aussi heureux que mon premier maître, on dira de moi comme de Phaëton : *magnis tamen excidit ausis.* »



Observations sur la forme de la tête humaine. — Si M. Gall a raison, le docteur Abernethy s'est trompé, car les doctrines de ces deux professeurs ne peuvent être mises

d'accord. Le savant anglais attaque aussi les opinions de Lavater et de ses nombreux disciples ; voilà une puissante armée qui lui disputera la victoire avec courage et habileté. Quelle que soit la doctrine triomphante, elle devra être assez près de la vérité, puisqu'elle aura subi l'épreuve d'une aussi vigoureuse discussion. Le public, dont les deux partis sollicitent les suffrages avec le même empressement, ne peut se dispenser d'écouter alternativement l'un et l'autre avec la même attention, la même impartialité ; voyons donc comment M. Abernethy plaide sa cause, et avec quelles armes il attaque ses adversaires.

« Hunter et Camper ont fait d'intéressantes recherches sur la forme de la tête humaine : ces deux habiles observateurs s'occupaient de cet objet dans le même tems, sans avoir concerté leurs recherches, et ne pouvaient guère se rencontrer que dans la vérité. Camper tire une ligne de la partie la plus saillante du front à la partie la plus avancée de la mâchoire supérieure ; et la nomme *ligne faciale*. Il en tire une seconde de la base du nez à l'entrée du conduit auditif, et il observe l'angle qu'elles font entre elles : c'est de leur inclination respective que dépend la capacité osseuse qui renferme le cerveau. Dans la tête de l'Africain, cet angle est aigu ; le front s'abaisse, la ligne faciale s'écarte de plus en plus de la verticale. Dans la tête grecque, l'angle est presque droit. Après avoir appliqué ce mode d'examen aux différentes races de l'espèce humaine, Camper y soumet les têtes des animaux, et parcourt ainsi l'échelle entière des inclinaisons de la ligne faciale. J'en ai fait quelques essais qui m'en ont démontré l'exactitude, en l'appliquant aux chefs-d'œuvre de sculpture ancienne que le tems n'a pas détruits ; mais les sculpteurs de cette époque ne se bornaient pas à l'imitation exacte de la nature ; ils avaient l'ambition de la perfectionner, et quelquefois ils la surpassaient réellement. Vous trouverez toujours quelque

chose d'exagéré dans leurs plus belles têtes : mais ils savaient si bien déguiser ces écarts , ils les enveloppaient de tant de grâces, que le spectateur enchanté ne pouvait apercevoir, ni même soupçonner aucune incorrection. Mais regardez de sang froid, si vous le pouvez , ces admirables ouvrages; vous verrez que le front se projette en avant, qu'il est large et présente une voûte spacieuse. Cette partie de la face est beaucoup plus étroite dans les animaux que dans l'homme; le front d'un singe se projette en arrière, et celui du chien est presque horizontal. Les idées des anciens sur l'expression de l'intelligence étaient fort justes, et lorsqu'ils représentaient une divinité, ils avaient soin de renforcer cette expression; il fallait sortir des limites de la nature humaine pour approcher de celles où l'essence divine commence à se manifester.

» Les sourcils sont un autre trait du visage qui distingue l'homme de tous les animaux. Les anciens n'avaient garde de négliger cette observation : ils en profitèrent avec une adresse admirable pour ennoblir la figure humaine ; mais l'expression, la forme et la position des yeux , méritaient encore plus d'attention et de soins. Remarquez que , dans les animaux , les organes de la vue sont saillans, placés sur le côté, incapables de parcourir assez rapidement la partie de l'horizon qu'il importe le plus de connaître. Dans sa fuite inconsidérée, le pauvre lièvre est si mal servi par ses yeux, que , tandis qu'il voit très-bien le danger qui le presse par derrière, il ne peut apercevoir la masse qu'il va heurter , au risque de se fendre la tête. Les chasseurs ont souvent l'occasion de remarquer cette maladresse du fugitif, mais ils se trompent sur ce qui l'occasionne ; ils attribuent à une peur excessive ce qui ne tient qu'à la disposition désavantageuse des yeux. Nous trouvons encore ici la sagacité observatrice des anciens : leurs artistes ne dirigeaient point en avant, mais de côté, les regards de l'homme

timide et soupçonneux. Voulaient-ils exprimer le courage, la fermeté, l'audace? les yeux de leurs statues, quoique la prunelle n'y fût pas indiquée, semblaient attachés sur le spectateur et vouloir pénétrer jusqu'à son ame.

» Nous ne devons pas omettre le nez, autre conformation qui distingue l'homme de tous les animaux. Il paraît que les opinions ont varié relativement à cette partie de la figure humaine : les Grecs l'ont prolongée en ligne droite, les Romains l'ont un peu relevée par le bout, ce qui exigeait qu'elle prît une légère courbure; cette matière n'est pas assez importante pour qu'on ne la livre point aux fantaisies du goût. Il fallait bien faire des narines; mais les sculpteurs de l'antiquité eurent soin de rendre celles du nez humain aussi différentes qu'il leur fut possible des ouvertures analogues dans la tête des animaux.

» La bouche est aussi une ouverture; mais, tandis que celle des animaux est faite pour saisir une proie ou dévorer des alimens, la bouche de l'homme annonce par sa conformation qu'elle est destinée principalement au noble usage de la parole. Voyez la force et la mobilité de ses lèvres, la variété de ses inflexions; vous reconnaîtrez qu'un tel organe serait loin de répondre à la haute sagesse du Créateur, s'il ne devait servir qu'à préparer la nourriture et à la diriger vers l'estomac; mais vous admirez sa structure, en pensant qu'il fut disposé pour articuler les sons d'une voix forte et flexible, caractériser les signes de la pensée, multiplier leurs formes, et parvenir ainsi à l'expression correcte des raisonnemens et des diverses affections de l'ame.

» Les brutes n'ont pas de menton. Les anciens sculpteurs surent aussi donner une expression forte ou gracieuse à cette partie presque immobile de la face humaine. Rassemblez ces traits, en imprimant à chacun le caractère dont les plus belles têtes donnent l'idée, et en y ajoutant l'idéal

que votre imagination pourra vous faire concevoir, vous aurez le sublime modèle de la tête de Jupiter Olympien; mais ce modèle ne doit pas être prodigué; il faut savoir varier les formes de la beauté même, et c'est encore en cela que les anciens excellaient : ils se seraient bien gardés, dit avec raison le docteur Spurzheim, de placer la tête d'un philosophe sur les épaules d'un gladiateur.

» Passons maintenant à une autre application de ces remarques sur le visage et sur la tête de l'homme; mais celle-ci est peut-être plus curieuse qu'utile : voyons comment on a tenté d'en déduire la science du phrénologiste et du physionomiste. Je ne vous conduirai pas bien loin sur cette route mal éclairée et peu sûre; je commencerai même par une observation qui vous empêchera peut-être d'en suivre la direction, en vous exposant aux périls dont elle menace l'aventureux voyageur qui s'y engage trop avant. Je demanderai si ces bosses disséminées sur la face et sur la tête, causes ou indices des inclinations individuelles, répondent à des dépressions intérieures, à une conformation intérieure qui puisse agir sur le cerveau? Jetez les yeux sur cette multitude de crânes que je livre à votre examen : l'intérieur de la boîte osseuse n'est-il pas lisse, quoique l'extérieur soit chargé de ces protubérances qui doivent, selon le docteur Gall, révéler de si profonds mystères? D'après cette seule remarque, le docteur Barlow niait formellement la réalité de la science phrénologique. J'imiterai sa prudence, et ne vous ferai pas faire une excursion dans le pays des conjectures, laissant d'ailleurs à chacun liberté entière d'adopter les opinions qui lui plairont le plus. En causant sur ce sujet avec le docteur Spurzheim, afin de me tenir en garde contre l'adresse de ses argumentations et l'élégante exposition de ses doctrines, je me bornais à lui répondre : Vous voulez me donner des règles pour connaître le caractère et les inclinations des hommes;

j'en ai une qui ne me trompe jamais, je les juge par leurs actions. Cette manière de procéder envers nos semblables est à la fois la plus sûre et la plus juste; n'essayons point de la remplacer par une autre, dont l'épreuve faite sur nous-mêmes ne serait peut-être pas à notre avantage. »

Géographie.

Asie centrale. — Quelques lettres de M. Guthrie, l'un des malheureux compagnons de M. Moorcroft, dans ses voyages à travers les contrées de l'Asie centrale, ont été insérées, il y a peu de tems, dans un journal de Calcutta. Comme elles renferment de nouveaux renseignemens sur ce voyageur et sur les contrées presque inconnues qu'il a visitées, nous allons en donner quelques extraits.

M. Moorcroft commença son dernier voyage il y a sept ou huit ans. Sa suite, fort considérable, était principalement composée de naturels du pays, chargés de bagages et de marchandises. Ses deux compagnons, M. Trebeck et un Hindou, moururent presque en même tems que lui, par une coïncidence fort remarquable et bien propre à inspirer des soupçons.

Les voyageurs arrivèrent à Leh, capitale de Ladakh, en septembre 1820. La première lettre de la collection, datée du 17 février 1820, est écrite de Goudwarah, à 200 milles de Johsi Nath, sur les montagnes de Gurhwal; elle rend compte des difficultés que rencontrèrent les voyageurs avant de pénétrer au-delà de cette dernière ville. Les Bhoteas et d'autres montagnards des frontières de la Tartarie furent effrayés par le bruit qui se répandit que le chef de l'expédition était un général à la tête d'une troupe considérable, et qu'il venait pour se rendre maître du pays. Ces fausses idées, sur le caractère et les vues de M. Moorcroft,

paraissent avoir été propagées dans plusieurs des endroits qu'il a visités, où elles ont accru les obstacles qui déjà s'opposaient à la réussite de ses projets, en excitant des méfiances et en donnant des apparences de vérité aux interprétations calomnieuses de ses ennemis.

Les voyageurs quittèrent Johsi Nath, le 1er janvier 1820, et prirent la route de Koulou, qu'ils suivirent jusqu'à Mundi; là ils furent arrêtés par un Sirkh sirdar, qui refusa de leur permettre de passer outre, sans une autorisation expresse de Runjit Singh.

Une lettre de M. Guthrie, du 3 mai 1820, parle de cette circonstance dans les termes suivans :

« M. Moorcroft est parti pour Lahore, afin d'y voir le Runjit, le receveur de ses impôts qui réside ici s'étant opposé à la continuation de notre voyage jusqu'à ce que nous ayons obtenu l'autorisation de son maître. Une lettre, que j'ai reçue nouvellement de notre compagnon, m'apprend qu'il a été retenu prisonnier pendant quatorze jours. Cette circonstance, qui sans doute vous paraîtra alarmante, ne produisit pas sur nous le même effet, habitués, comme nous le sommes, à éprouver des traitemens beaucoup plus désagréables. Quelques rapports qui me sont parvenus parlent de choses plus graves ; mais, comme j'espère encore que tout cela est faux, je ne veux pas vous en entretenir. »

Une autre lettre, de décembre 1821, donne le détail des difficultés contre lesquelles eurent à lutter les voyageurs dans l'exécution de leur entreprise.

« Quand je vous écrivis la dernière fois, dit M. Guthrie, il était question de notre départ pour Yarkand, ville appartenant aux Chinois; mais, depuis cette époque, il s'est élevé de nombreux obstacles qui nous ont forcés à renoncer, pour le moment, à notre projet. Le plus insurmontable vient de l'opinion où l'on est ici que nous ne sommes pas réellement des marchands; que nous en avons seulement pris

l'apparence pour déguiser des vues plus importantes; et que, lorsque nos courses dans le pays nous auront mis au fait des localités, nous montrerons alors ouvertement l'intention de nous en rendre maîtres. Une des choses qui a le plus accrédité cette croyance, est le grand nombre d'armes de toute espèce que nous avons dans nos bagages, soit pour en faire le commerce, soit pour offrir en présent aux personnes avec lesquelles nous avons à traiter, et, comme malheureusement nous sommes les premiers qui ayons importé dans ce pays ce genre de marchandises, on s'obstine à nous prendre pour des espions déguisés. Le cadeau même de plusieurs fusils de chasse à différens rajahs n'a pu changer une manière de voir qui nous est si préjudiciable; d'un autre côté, en supposant que nous puissions détruire cet obstacle, il en resterait un autre tout aussi fatal à la continuation de notre voyage, ce que nous possédons d'argent ne pouvant suffire aux frais énormes que nécessiterait notre déplacement. Nous avons environ deux cents *maunds* pesant de marchandises et de bagages de tout genre; à quoi il faut joindre la même quantité de grains pour la consommation de la route. Le transport de ces objets nous coûtera 60 roupies pour trois maunds, ce qui fait à peu près 8,000 roupies; ajoutez à cela le prix du grain, et vous verrez qu'il est impossible que nous songions à partir d'ici avec moins de 10,000 roupies.

» Le Pirzada dont je vous parlais dans ma dernière lettre nous a envoyé un certificat, par lequel, en rendant le compte le plus satisfaisant de notre conduite, il affirme que nous sommes réellement négocians. M. M... a aussi écrit au gouverneur de la ville : il répond de nous comme faisant le commerce de chevaux, et nous rendant à Bokara, par la route de Yarkand.

» Hafiz Mohammed Fazil, Musulman fort intelligent de notre compagnie, est parti pour Farruckabad, afin d'en

ramener des marchandises que nous y avions laissées et qui seront d'une vente facile à Leh. Nous espérons aussi nous assurer, dans cette ville, un passage libre pour l'Hindostan, si nous ne pouvons, selon nos désirs, pénétrer plus avant dans la Tartarie. »

Au mois d'août 1821, M. Guthrie communique à son correspondant les particularités suivantes sur les intrigues de la Russie dans le Ladakh. « Les difficultés de notre voyage à Yarkand furent beaucoup augmentées par la mort de l'empereur de la Chine, et plus encore par les menées d'un juif russe, nommé Agha Mehdi, qui avait été envoyé, il y a six ans, pour former des relations avec ce pays, et se procurer des chèvres et des boucs, afin de parvenir à établir en Russie une manufacture de schalls, et la soustraire ainsi à l'obligation de les acheter dans le Cachemire, à des prix exorbitans. Ayant réussi heureusement dans cette première mission, Mehdi acquit beaucoup de réputation et de crédit à Pétersbourg où il se fit chrétien. Il fut ensuite renvoyé en Asie avec des lettres de créance pour les chefs de diverses contrées et des présens considérables montant au moins à cinq lacs de roupies. Il arriva un an après à Yarkand, où il se fit musulman; cette conversion et les sommes qu'il avait à sa disposition lui acquirent une grande considération. Il parvint à empêcher notre voyage vers la Chine.

» Agha Mehdi se mit ensuite en route pour le Ladakh; mais il mourut de maladie sur la montagne de Kara Korum. Son secrétaire, Mahmoud Fahour, poursuivit sa route et arriva à Leh; mais il est bien loin d'avoir l'adresse et le savoir faire de Mehdi : il a dilapidé les sommes tombées en son pouvoir après la mort de son maître, et, probablement, il ne retournera jamais en Russie.

» La mission ostensible d'Agha Mehdi n'avait rapport qu'au commerce, mais plusieurs circonstances qui ont été

révélées après sa mort, et les lettres de l'empereur de Russie au rajah de Ladakh et à Runjit Singh, démontrent clairement que les vues d'Alexandre ne tendaient rien moins qu'à l'invasion de la Chine. La mort de son envoyé a renversé ses projets, et lui a fait perdre des sommes considérables. C'est une chose fort étrange que la politique de ce prince, proclamant en Europe l'incommutabilité des trônes, et intriguant sans cesse en Asie contre les gouvernemens qui la régissent.

» Notre long séjour à Leh n'a pas, toutefois, été inutile, M. Moorcroft ayant obtenu, pour les Anglais, l'autorisation de voyager et de commercer dans le Ladakh. Mir Izzul Ouallah, un de nos compagnons musulmans, est allé jusqu'à Yarkand pour entrer en négociation avec le gouverneur chinois. Nous attendons son retour avec impatience, pour savoir enfin quelle route il nous sera permis de prendre. En tout cas, nous sommes déterminés à quitter ce pays, et nous espérons bien être de retour de Bokara, à la fin de l'année prochaine.

» Les habitans de ce beau pays sont les plus spirituels et les plus intelligens de tous les peuples de l'Asie ; mais l'oppression exercée sur eux par d'avides gouverneurs, depuis environ dix-huit ans, a changé la terre la plus riante et la plus fertile en un séjour de misère et de désespoir impossible à décrire.

» Dans notre voyage de Leh à Cachemire, nous rencontrâmes une troupe nombreuse de voleurs qui avait dévasté le district de Dias, la nuit qui précéda notre arrivée ; il est très-probable qu'ils nous auraient attaqués, s'ils n'avaient craint que la neige, qui tombait en abondance, n'eût mis leurs fusils hors de service.

» Nous ne savons pas encore ce que nous pouvons nous promettre en continuant notre route vers le Khaboul, maintenant que la mort de Mohammed Azem Kan a rendu ce

voyage plus difficile et plus dangereux pour nous. M. Moorcroft n'épargnera ni fatigues, ni dépenses, pour arriver à la découverte d'un passage libre, et aucun danger ne le fera renoncer à son entreprise avant d'avoir atteint son but. »

La dernière lettre du recueil est écrite de Peschawar, le 15 avril 1824. M. Guthrie y parle vivement des fourberies dont ils furent les victimes.

« Nous fûmes arrêtés à Cachemire pendant plus d'un an par les manœuvres de Runjit Singh, qui multiplia autour de nous tous les obstacles qui pouvaient retarder notre départ. Il eut lieu enfin dans le mois de juillet 1823; mais nous n'étions pas au bout de nos mésaventures. En entrant dans la province de Bumbar, qui dépend du même chef que le Punjab, nous fûmes arrêtés comme n'ayant pas payé des droits énormes que l'on réclamait, et dont nous étions formellement exemptés par un passeport que le Runjit avait vendu fort cher à M. Moorcroft. Notre chef offrit cependant d'accéder à cette injuste demande, si on consentait à la réduire à un taux raisonnable; mais les receveurs persistant dans leurs prétentions exagérées, nous nous disposions à tenter le passage à force ouverte, quand nous nous aperçûmes que nos conducteurs cachemiriens étaient prêts à prendre la fuite et à abandonner nos bagages. Il fallut alors nous résigner à retourner à Cachemire, où nous fûmes retenus un grand mois, avant de trouver des moyens de transport pour prendre la route de Sehund, par laquelle nous espérions enfin arriver au terme de notre voyage. Après être restés dans cette dernière ville jusqu'à la fin de septembre, nous nous rendîmes à Attok, sur la rivière du même nom, pour y attendre des nouvelles de Peschawar. Nous y fûmes bientôt rejoints par deux agens de confiance que Mahmoud Kan, sirdar de la province, nous envoyait pour nous guider dans la route difficile que nous devions suivre.

» On nous avait dit, à Attok, de nous tenir sur nos

gardes en traversant le pays des Kattaks, alliés de Runjit Singh, notre persécuteur et l'irréconciliable ennemi de la domination anglaise dans l'Inde. Nous nous décidâmes, en conséquence, à éviter Akora, sa capitale, en passant en dehors des murs, et à chercher une position avantageuse pour y établir notre camp.

» Cette précaution dérangea les projets des Kattaks qui comptaient fermer leurs portes dès que nous serions entrés dans la ville, et ensuite nous piller sans obstacle. Ils modifièrent donc leur plan, et ils se déterminèrent à venir nous arrêter sous le prétexte que nous avions voulu frauder les droits; mais quand ils sortirent de la ville, notre position respectable leur en imposa, et, au lieu de nous attaquer, leur chef vint nous offrir ses services. M. Moorcroft eut l'air d'ignorer leurs mauvais desseins; mais il ne permit toutefois qu'à un très-petit nombre d'entre eux de pénétrer dans notre camp, obligeant le reste de la troupe à se tenir à quelque distance. Ils essayèrent de nous effrayer en faisant manœuvrer leurs chevaux et en brandissant leurs sabres et leurs lances d'un air qu'ils cherchaient à rendre terrible; mais nous conservâmes notre sang-froid et nous louâmes même beaucoup leurs évolutions. Nos espions nous avertirent que l'ennemi attendait, pour nous attaquer, le renfort d'un corps considérable qui devait arriver le lendemain matin; nous résolûmes de profiter de ce moment de répit pour prendre le repos et la nourriture que la fatigue de la journée nous avait rendus si nécessaires. Pendant que nous faisions nos dispositions pour la nuit, les Kattaks plaçaient des sentinelles autour de notre camp, pour nous défendre, disaient-ils, contre les bandits des montagnes; mais réellement dans le but de nous empêcher de leur échapper à la faveur de l'obscurité.

» La nuit se passa tranquillement, et nous nous préparions à partir au lever du soleil selon notre habitude, quand

nous vîmes s'approcher un corps d'environ 700 hommes armés de mousquets, d'épées et de lances. Notre petite troupe, composée de trente hommes, se disposa à faire face à l'ennemi; nous nous partageâmes en deux lignes, et, après avoir placé nos deux petits canons de cuivre sur la gauche de chaque ligne, nous nous mîmes en marche avec nos chameaux à l'arrière-garde. Les Kattaks étaient postés sur un ravin, de l'autre côté du lit desséché d'une petite rivière qui nous séparait. Ils y descendirent en courant, et se préparaient à commencer l'attaque, lorsque nous les menaçâmes de faire feu de nos deux pièces pointées sur le rivage. Ils se retirèrent en désordre, et bien certainement nous aurions pu facilement en faire un grand carnage en profitant de leur terreur; mais nous jugeâmes plus prudent de hâter notre marche, qui ne fut plus inquiétée, quoique ces lâches brigands eussent continué à nous suivre pendant plusieurs milles.

» Ce récit peut vous donner une idée de la loyauté de Runjit Singh et du courage des Afghans, qui, avec sept cents hommes, se sont retirés honteusement devant notre faible troupe. »

Industrie.

Traîneaux attelés de chiens, employés au nord-ouest de l'Amérique. — Dans notre précédent numéro, nous avons fait des rapprochemens entre les divers modes de transports les plus en usage. En voici un dont nous n'avons pas parlé, et qui mérite cependant de fixer notre attention.

M. le docteur Lyman Foot, du cantonnement de Brady, près du Saut Sainte-Marie, a donné une description et un dessin de cette manière de voyager pendant l'hiver. Il ne faut, dit-il, que trois chiens pour le traîneau d'un seul

homme et de ses provisions, et, avec d'aussi faibles moyens, nos marchands n'hésitent point à se mettre en route, quelque tems qu'il fasse. Ils traversent les déserts, les lacs, les marais; mais, pour être mieux guidés dans leur route et n'avoir point à franchir de montagnes escarpées, ils suivent toujours le lit des rivières et des ruisseaux. Que la neige soit solide ou non, peu leur importe; leur léger équipage et ses infatigables animaux passent par tous les chemins, et, au besoin, le voyageur lui-même est en état de surmonter les obstacles qui auraient arrêté son attelage. Lorsque la nuit vient et qu'il est tems de songer aux moyens d'attendre le retour de la lumière, le voyageur choisit un lieu convenable; c'est un bois, un taillis, une broussaille, car il lui faut du bois et quelquefois un abri. Quand ce lieu est choisi, muni d'une chaussure convenable, il écarte la neige avec ses pieds, fait un trou assez spacieux pour qu'il puisse y faire du feu, placer les branchages sur lesquels il étendra ses couvertures, et d'autres à côté qui feront la couchette de ses chiens. Il fait ensuite une bonne provision de bois et allume un grand feu. Si le ciel est couvert, et, à plus forte raison, si le tems est à l'orage, si la neige tombe abondamment, il faut un toit à cet établissement nocturne; quelques coups de serpe en fournissent la matière aux dépens des arbres verts, tels que sapins, spruces, etc. C'est aussi avec des branches de ces arbres que le voyageur forme son lit de repos. Tout ce travail terminé, il fait usage de ses provisions, dont le chocolat et le thé font une partie essentielle; ainsi, une petite batterie de cuisine très-portative doit trouver place dans le traîneau. Après un tel exercice, auprès d'un brasier dont la chaleur dure presque toute la nuit, sur une couche qui n'est pas trop dure, enveloppé dans une double couverture, il n'est pas étonnant que le voyageur passe la nuit aussi confortablement qu'il eût pu le faire, suivant

l'usage de l'hospitalité du pays, en arrangeant sa couchette sur le tapis d'une salle à manger.

Les chiens qui forment l'attelage des traîneaux sont faciles à dresser. Les commandemens qu'on leur fait sont en français, parce que l'usage de ces traîneaux a été introduit par les premiers possesseurs du Canada. Le voyageur fait peu d'usage de son fouet, si ce n'est pour aiguillonner les paresseux. Le docteur Foot avait un attelage de trois chiens dont il se servait pour visiter ses voisins, avec sa femme et un petit garçon; une course de plusieurs milles ne fatiguait point ces animaux.

D'après le dessin que le docteur a joint à son récit, les chiens employés au traînage ne sont point d'une race particulière; car il a mis dans le même attelage un individu dont les oreilles sont droites, comme celles du chien de berger, tandis que les autres les ont pendantes. Il paraît que leur docilité tient en grande partie à leur intelligence; le voyageur leur parle comme s'ils le comprenaient : *Venez ici*, *avancez*, *tournez*, etc., et ces mouvemens sont exécutés ponctuellement. Dans une caravane de traîneaux, les attelages manifestent entre eux une grande émulation que les conducteurs ont soin de modérer. Lorsqu'on voyage ainsi en caravane, les journées se passent quelquefois agréablement, et les apprêts de la couchée sont moins pénibles : ceux qui ont goûté ces sortes de délices n'en parlent qu'avec l'accent du regret; il faut bien qu'elles aient des charmes réels, tout-à-fait inconnus à ceux qui n'ont voyagé qu'en chaise de poste ou dans de bonnes voitures sur les meilleures routes de l'Europe.

FIN DU SEIZIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU SEIZIÈME VOLUME.

